BnF Gallica

Le Carnet de campagne du sergent Lefèvre, 1914-1916

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mazé, Jules. Le Carnet de campagne du sergent Lefèvre, 1914-1916. 1916.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

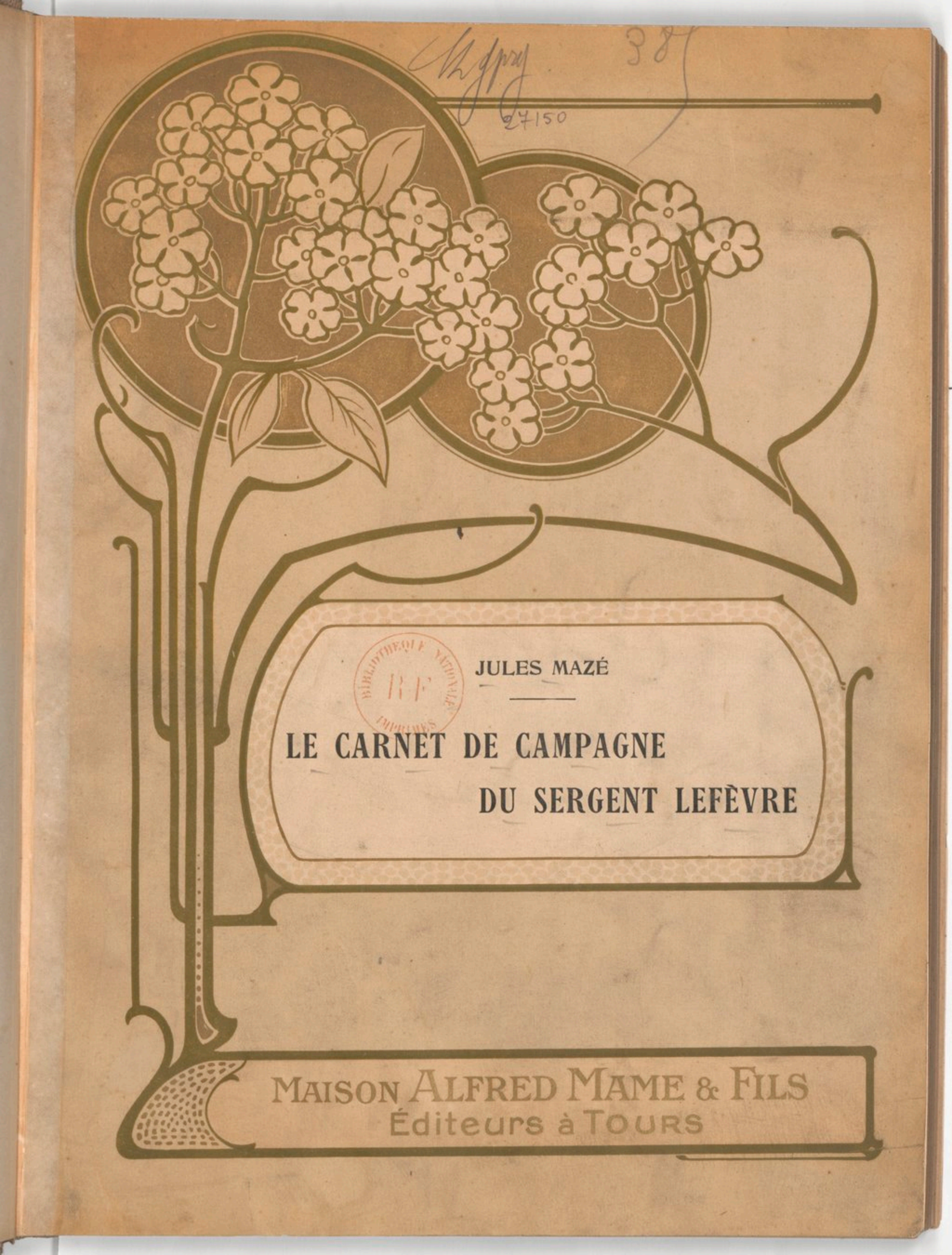
Y2
358

AZÉ

UDET
TAGNE
60
LEFEVRE
1896

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

27150



JULES MAZÉ

LE CARNET DE CAMPAGNE DU SERGENT LEFÈVRE

MAISON ALFRED MAME & FILS
Éditeurs à TOURS

DÉPOT LÉGAL
Ire & Loire
N° 385
1916

LE

CARNET DE CAMPAGNE

DU

SERGENT LEFÈVRE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

2e SÉRIE IN-FOLIO

(N° 221)

Fol. Y2
358

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Général dans une tranchée en Champagne.

JULES MAZÉ

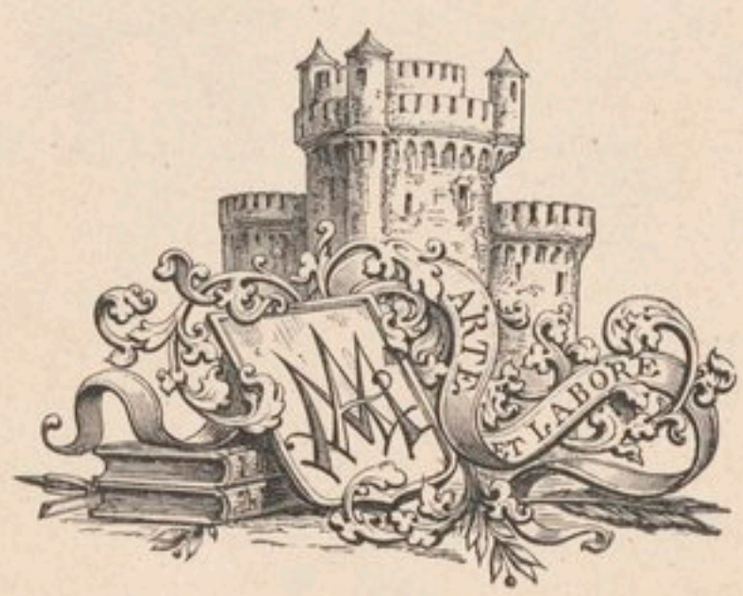
LE

CARNET DE CAMPAGNE

DU

SERGENT LEFÈVRE

1914-1916



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Le sergent Lefèvre fut un vaillant soldat perdu dans la masse héroïque qui dresse devant l'ennemi des millions de poitrines françaises, un de ces admirables enfants de France qui accomplissent magnifiquement et modestement leur devoir, sans se douter que leurs actes touchent souvent au sublime, que leur jeune gloire fait pâlir la gloire des aïeux.

Il me conta son histoire au hasard de congés de convalescence après blessures et de rares et courtes permissions, s'aidant de son carnet de campagne, un livret taché de boue et de sang, qui disparut avec lui dans la fournaise de Verdun.

Cette histoire, qui est celle de beaucoup d'autres, — car nos héros vivent la même vie, supportent les mêmes fatigues, courent les mêmes dangers, — j'ai essayé de l'écrire aussi simplement que me la conta Lefèvre.

C'est, en somme, l'odyssée, racontée par lui-même, pour ainsi dire, d'un soldat de la Grande Guerre.

JULES MAZÉ.

Paris, juillet 1916.

LE

CARNET DE CAMPAGNE

DU

SERGENT LEFÈVRE

1914-1916

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

LA TERRE PROMISE

I

DEVANT LA FRONTIÈRE

Un beau matin, dans la deuxième quinzaine de juillet 1914, un gendarme imposant et grave me remit un ordre de l'autorité militaire m'invitant à rejoindre, immédiatement et sans délai, à Toul, le régiment d'infanterie que j'avais quitté l'année précédente, à ma libération, pour occuper un modeste emploi à Paris.

Cela, je l'avoue, me donna un petit coup au cœur.

Pourtant l'on espérait encore que la guerre pourrait être évitée, et l'on se disait qu'en tout cas, si cet espoir se trouvait déçu, le conflit serait certainement de courte durée.

« Veinard! faisaient mes amis, tu vas voir du pays aux frais de l'État. Ce sera une promenade, une simple promenade. »

Lorsque je quittai la capitale, l'on s'y sentait oppressé comme à l'approche d'un violent orage, l'on y vivait dans une sorte d'angoisse

pénible qu'entretenaient les nombreuses éditions des journaux. Je tombai, à Toul, en plein branle-bas de combat.

Chose étrange, le contraste me fit du bien.

Là-bas, dans l'atmosphère enfiévrée de la grande ville, tous les regards allaient vers les diplomates, qui jouaient leur dernière carte. Ici, ils se portaient vers la frontière, vers le pays annexé, qui apparaissait à tous comme une sorte de terre promise.

Là-bas, c'était l'attente. Ici, c'était déjà l'action.

J'eus beaucoup de peine à gagner la caserne; car les rues étroites de la vieille ville lorraine présentaient un extraordinaire encombrement. Chacune de ces rues était devenue comme le lit d'un fleuve étrange où roulaient, pêle-mêle, au milieu d'une foule bruyante, les véhicules les plus divers, depuis la charrette branlante chargée de vivres pour la troupe jusqu'à l'automobile de luxe où se distinguait la silhouette d'un général.

Lorsque, enfin, je pus pénétrer dans la cour du quartier, il me sembla que tous les fleuves de la ville y déversaient leurs véhicules hétéroclites et une partie de leurs vagues humaines. Jamais je n'avais vu pareil remue-ménage, jamais je n'avais entendu pareils cris.

Je m'étais arrêté, étourdi, ahuri, ne sachant de quel côté diriger mes pas, lorsque je reçus dans le dos une tape vigoureuse, en même temps qu'une voix connue disait :

« Ah! mon vieux, je suis content de te revoir! »

Je me retournai vivement, tout heureux de ne plus me sentir isolé dans la cohue, et me trouvai en face de mon ami Bataille, mon ancien caporal devenu sergent.

Nous nous embrassâmes cordialement; puis Bataille, qui aime la plaisanterie, s'écria :

« Tu sais, on n'attendait plus que toi pour partir.

— Comment, pour partir!

— Dame! te figures-tu qu'on t'a envoyé ici pour cultiver le potager de la compagnie?

— Non, mais...

— Eh! mon bon, nous sommes les gardiens de la frontière, nous autres, nous sommes sa couverture, tu le sais bien. Alors nous allons la couvrir, c'est simple, et nous laisserons nos casernements à ceux de l'arrière. »

Mon brave sergent désignait ainsi, non sans une nuance de dédain assez comique en la circonstance, les corps de troupe qui, plus éloignés

de la frontière, se mobilisent moins rapidement, dont nous devions protéger la mobilisation, et qui nous rejoindraient un peu plus tard.

« La guerre est donc déclarée? demandai-je, assez ému.

— Non, elle ne l'est pas encore, et vraiment je ne sais ce qu'ils font dans ton Paris; mais nous espérons tous qu'elle le sera bientôt. Alors, en attendant le lever du rideau, on va se placer aux premières loges.

« Allons! dépêche-toi de t'occuper de ton fourniment; et tu sais, tu n'as pas besoin de te casser la tête pour le reste. Je t'ai fait placer dans ma section, je suis ton chef, et tu n'auras qu'à te rallier à mon panache. J'espère que tu feras honneur à la compagnie.

Régiment d'infanterie se rendant à la gare.

« Là-dessus, rompez, et au trot! Ce n'est pas l'instant de jaboter avec les camarades. »

Pour le moment, les gradés ne savaient où donner de la tête; ils s'agitaient comme des diables dans l'eau bénite, harcelés par leurs hommes, qui avaient mille choses à demander, happés au passage par les nouveaux venus comme moi, qui ne savaient à quel saint se vouer, attrapés vigoureusement par les officiers à propos de tout et de rien.

A cette heure, je me félicitais d'avoir été assez sage, au cours de mon service militaire, pour ne pas désirer de galons; et, au milieu du formidable remue-ménage, il me semblait très doux d'être simple soldat, de n'avoir qu'à suivre le troupeau, qu'à obéir.

L'enthousiasme délirant qui gonflait les cœurs et enfiévrait les cerveaux ne contribuait pas peu à augmenter une agitation assez naturelle en la circonstance. Pourtant, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y avait de la méthode dans cette agitation, et qu'une volonté ferme canalisait vers le but à atteindre des efforts en apparence assez incohérents.

Le régiment, en effet, se trouva prêt en un rien de temps, et je vous assure que je me sentis fier d'appartenir à cette troupe d'élite lorsqu'elle s'aligna dans la cour, devant son drapeau déployé, et que le clair soleil de Lorraine fit scintiller l'acier de ses milliers de baïonnettes.

A ce moment-là, nous sentîmes passer en nous un grand frisson d'héroïsme, et le salut au drapeau fut comme un acte de foi et d'espérance où nous mîmes toute notre âme, tout notre cœur.

En cette minute émouvante et solennelle, que je ne voudrais pas ne pas avoir vécu, nous jurâmes tous de mourir pour la France.

Beaucoup d'entre nous ont déjà tenu leur serment, et tous ceux que j'ai eu la douleur d'assister à l'instant suprême se montrèrent aussi héroïques devant la mort qu'ils l'avaient été devant l'ennemi.

. . . . . .

Il faisait chaud, et le sac me sembla bientôt terriblement lourd. Où allions-nous? Je n'en savais rien et ne tenais pas à le savoir. Mes voisins avaient entonné une chanson de route; mais c'est à peine si je les entendais.

Arraché brusquement à une existence sédentaire et plongé dans un milieu plein d'agitation et de fièvre, je payais d'un peu de dépression nerveuse le manque de transition entre deux états si différents.

Malgré moi, je pensais au village natal où vivait encore ma vieille mère, aux bons amis que j'avais laissés derrière moi, à mon bureau tranquille où la besogne quotidienne était douce, à la chambre claire et gaie que j'avais aménagée avec amour et d'où j'apercevais la verdure de Meudon.

Et tout cela me paraissait loin, très loin, comme perdu dans une brume de rêve.

Bref, pour employer une expression qui n'allait pas tarder à entrer, en compagnie de beaucoup d'autres, dans le vocabulaire militaire, j'avais le cafard.

Cela n'était pas surprenant, et nombre de camarades qui marchaient en silence, courbés sous le poids du sac, traversaient probablement la même crise.

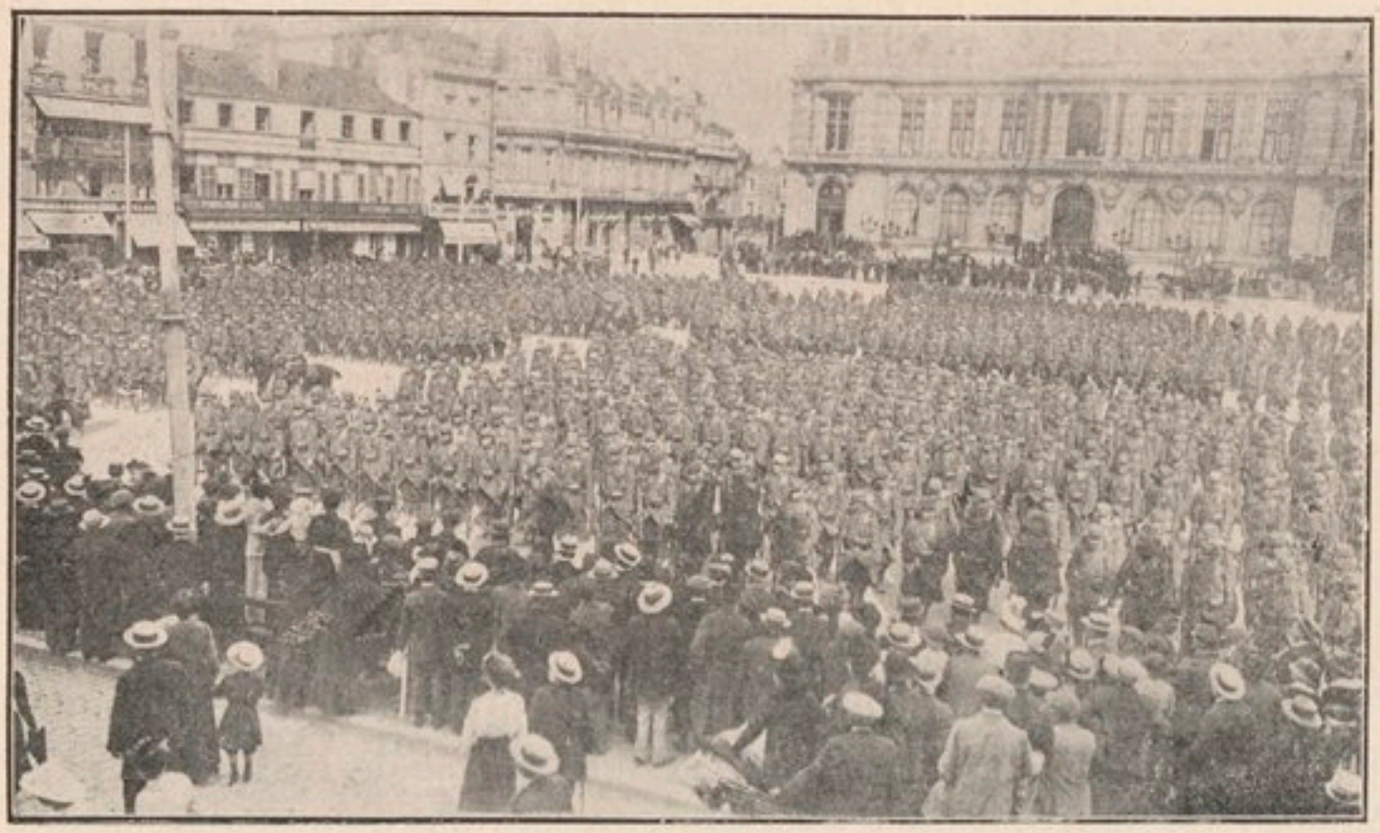
« Alors, l'ancien, ça ne va pas, la santé? demanda mon caporal, un jeune engagé plein d'ardeur, qui devait devenir pour moi le meilleur des amis.

— Oh! si, très bien.

— On ne le dirait guère; tu as l'air de porter le diable en terre.

— Je suis seulement un peu fatigué : le voyage, le branle-bas de la caserne, l'émotion du départ, tout cela coup sur coup...

— Eh! oui, mon vieux, dans les corps de couverture, tout se fait à la vapeur : aussitôt pris, aussitôt pendu. Mais aussi songe que nous serons



La revue des troupes avant le départ pour la frontière.

les premiers à canarder les casques à pointe. Ceux de l'arrière vont en crever de jalousie. Allons, du cran! le ciel est clair, la route est large, la vie est belle! »

Brave gamin!

J'avoue que, pour le moment, je ne trouvais pas la vie extraordinairement séduisante.

Il faut bien dire la vérité, se montrer tel que l'on est. Que celui qui, au début, parmi les réservistes, n'a pas un peu payé le tribut au cafard me jette la première pierre.

Chez moi, du reste, la crise fut de courte durée. Une bonne nuit passée dans la paille odorante d'une grange me remit un peu l'esprit en place. La bonne humeur de Bataille, mon sergent, et de mon jeune caporal firent le

reste. Au bout de deux jours, la cure était complète, l'adaptation parfaite, et il me semblait que je n'avais jamais quitté le régiment.

Nous menions l'existence d'une troupe aux manœuvres, vagabondant, pour ainsi dire, dans la superbe campagne lorraine, traversant des villages où l'on nous faisait fête, rencontrant d'autres troupes que l'on saluait par des cris joyeux.

Peu à peu l'insouciance nous gagnait. Je parle des réservistes, des anciens; car ceux de l'active avaient quitté la caserne comme pour une partie de plaisir, et la seule chose qui troublât leur bonheur, c'était la crainte que les choses ne finissent par s'arranger, la crainte de rentrer à la caserne sans en avoir décousu avec les casques à pointe.

Le soir, dès l'arrivée au cantonnement, on entourait les officiers.

« Eh bien, mon capitaine, c'est-y pour aujourd'hui?

— Pas encore, les enfants; on cause toujours. »

Mon caporal, le plus joyeux des mortels, en devenait neurasthénique, le sergent Bataille était menacé de jaunisse.

Je crois que, s'ils avaient tenu les bavards qui s'obstinaient à parler quand les cartouches tintaient si joyeusement dans les gibernes, quand la baïonnette était si bien aiguisée, ces messieurs eussent passé un vilain quart d'heure.

Je fis vraiment connaissance avec le régiment dans un cantonnement où l'on nous arrêta pendant plusieurs jours, entre la forêt de Champenoux, qui allait devenir célèbre, le bois Morel et la forêt de Bezange.

Nous ne nous doutions guère qu'un drame formidable se jouerait bientôt dans ce site vraiment enchanteur, que les jolis villages où nous allions aux provisions flamberaient bientôt comme des torches, que les fermes où l'on nous accueillait si cordialement s'effondreraient sous les obus, que des ruisseaux de sang arroseraient les vallons délicieux où nous faisions l'exercice.

Cependant nous ne tardâmes pas à comprendre que les diplomates devaient perdre un peu l'espoir d'arranger les choses. Mon caporal retrouva sa gaieté endiablée, le sergent Bataille ses couleurs et sa bonne humeur.

Les officiers, en effet, prenaient un air grave, nous faisaient mille recommandations, nous donnaient mille conseils, — « des conseils qui sentaient la poudre, » comme disait Bataille. Le nombre des sentinelles avait été augmenté, et leur consigne était devenue des plus sévères.

A la compagnie, nous avions des officiers charmants. Notre capitaine, jeune et plein d'ardeur, s'occupait sans cesse de nos besoins et de

notre bien-être. Avant de penser à lui, il pensait à ses hommes. Il nous connaissait tous et avait pour chacun un mot aimable lorsqu'on se trouvait en sa présence; il aimait ses hommes, et ses hommes l'adoraient.

« Avec un chef comme lui, disait mon caporal, on irait au bout du monde! »

Notre lieutenant était également un officier d'élite, mais d'allure plus réservée. Il fallait apprendre à le connaître, et alors on s'apercevait que son apparente froideur était faite tout simplement d'un peu de timidité et de beaucoup de calme.

Je ne devais pas tarder à le voir, debout sous la mitraille et les balles, alors que nous étions aplatis contre le sol, allumer tranquillement un cigare et le fumer aussi posément qu'à la terrasse d'un café. Des gens m'ont dit : « C'est idiot de s'exposer ainsi! » Possible; mais je vous assure que ça vous remonte fameusement le troupier, que ça donne du cœur aux plus froussards, et qu'un officier dont les hommes ont admiré l'héroïsme tranquille peut tout leur demander.

J'ai entendu exposer un jour une théorie originale, mais qui m'a paru fort juste.

Un lieutenant-colonel qui avait été grièvement blessé en enlevant Vauquois à la tête d'un régiment de la 10e division se remettait assez péniblement, lorsqu'il apprit que son successeur venait également d'être blessé. Aussitôt il demanda qu'on lui rendît le commandement de son ancien régiment.

Comme on le félicitait, tout en lui faisant remarquer qu'il aurait dû attendre encore avant de rentrer dans l'action, il répondit :

« Ne me félicitez pas, car ce que vous prenez pour de l'héroïsme n'est que de l'habileté. On me connaît dans ce régiment, que j'ai commandé en dix combats; je n'aurai donc pas à prouver à mes hommes que je suis brave. Si j'attends, au contraire, j'aurai un régiment où l'on ne me connaîtra pas, où je serai un « bleu », malgré ma croix de guerre à trois palmes, et où je devrai faire mes preuves, ce qui pourrait me coûter cher. »

Et ce colonel avait raison : il faut qu'un chef digne de ce nom se fasse connaître de ses soldats, il faut que ceux-ci disent de lui : « C'est un brave! »

Nous avions aussi, à la compagnie, un tout jeune sous-lieutenant, un enfant presque, à qui la menace de guerre avait ouvert avant l'heure les portes de l'école Saint-Cyr.

Bien que très jeune, notre Cyrard connaissait son métier et avait le feu sacré, un feu dévorant. Tout de suite il nous avait conquis par sa

bonne grâce, par sa façon charmante de nous traiter en amis plus âgés. Le pauvre petit n'est plus; il est tombé à notre tête, victime de sa folle bravoure. Nous l'avons tous pleuré, et son souvenir vivra toujours en mon cœur.

De plus en plus nous avions l'impression d'être en guerre, bien qu'on attendît toujours, — et avec quelle impatience! — la déclaration officielle. D'étranges nouvelles circulaient dans les villages et faisaient le tour du cantonnement, nouvelles souvent fausses ou certainement très exagérées. Tantôt il s'agissait d'une reconnaissance allemande qui avait violé la frontière et emmené, pieds et poings liés, toute la population d'un village; tantôt c'étaient des uhlans qui étaient apparus dans les faubourgs de Nancy.

Nous ne tenions plus en place, le fusil nous brûlait les doigts, et nous nous demandions pourquoi l'on nous tenait si loin de cette frontière dont nous étions les gardiens désignés.

Le capitaine, qui comprenait notre état d'esprit, finit par nous expliquer que le Gouvernement, pour éviter des conflits avant la déclaration, avait prescrit de ne pas pousser les troupes jusqu'à la frontière, de les en tenir éloignées d'une dizaine de kilomètres.

Il est certain que les fusils seraient partis seuls.

« Encore un peu de patience, mes enfants, nous dit le capitaine. Je crois bien que ce ne sera plus très long! »

Des bravos prolongés accueillirent ces dernières paroles.

De partout des troupes arrivaient. La 11e division s'alignait sur notre gauche, couvrant Nancy. On signalait, sur notre droite, des chasseurs à pied et des dragons de Lunéville. Derrière les bois, il y avait comme un grouillement d'hommes et de chevaux, comme un fourmillement de canons, de fusils. La nuit, lorsqu'on était de garde, on entendait le roulement sourd des convois, pareil à un tonnerre lointain qui n'aurait pas cessé.

De plus en plus ça sentait la guerre.

A présent, du reste, les Allemands ne se gênaient plus; nous savions, par les habitants des villages, qu'ils poussaient sur notre territoire des reconnaissances rapides.

Nous nous sentions devenir enragés.

Enfin, le 3 août, la grande nouvelle nous parvint : la guerre était déclarée.

Qui nous l'annonça? Je ne sais, mais on la connut partout à la fois. Et ce fut une joie folle. On criait, on dansait, on s'embrassait. A ma section, nous vîmes apparaître du champagne offert par le jeune sous-lieutenant. Où avait-il pu dénicher les bouteilles? Le capitaine et le lieutenant trinquèrent avec nous, et l'on but au succès de nos armes, à la gloire de la France.

II

LE CANON !

Le lendemain, tout le monde était debout bien avant l'heure du réveil. Nous nous imaginions naïvement que nous allions recevoir l'ordre de partir immédiatement et de foncer sans délai sur les Allemands d'en face, dont nous nous promettions de faire une marmelade.

Le réveil sonna, et aucun ordre ne vint, sinon l'annonce de théories diverses.

Ce fut de la stupeur : la guerre était déclarée, et l'on ne marchait pas!

Le jeune sous-lieutenant nous expliqua, en sirotant un quart de café, que la guerre était chose très compliquée et que nous jouions simplement le rôle des pions sur un échiquier.

« Alors, fit Bataille, voilà des pions qui ont plus de chance que nous! »

Et il montrait une route lointaine où l'on voyait défiler de l'artillerie dans un poudroiement de soleil, tandis qu'un mamelon la dominant se trouvait transformé en fourmilière par le passage d'une nombreuse infanterie.

Avec une inlassable patience, le sous-lieutenant essaya de nous inculquer de vagues notions de tactique, de nous faire comprendre qu'on ne lance pas ainsi une troupe à l'aventure, qu'il faut assurer la sécurité de ses derrières et de ses flancs, son ravitaillement en vivres

et en munitions, que son action, pour ne pas demeurer vaine, doit être combinée avec celles d'autres troupes et d'autres armes.

Enfin notre tour arriva quelques jours plus tard : on nous poussa sur l'échiquier humain, vers la frontière, vers la terre promise.

Tout le monde était joyeux, les officiers rayonnaient, et le lieutenant-

Patrouille de spahis.

colonel qui nous commandait, un ancien soldat d'Afrique, ne tenait plus en place.

Par un temps splendide et chaud, nous nous acheminâmes vers Athienville, petit village paisible entouré de mamelons verdoyants, puis vers Arracourt, modeste chef-lieu de canton dont les maisons blanches aux volets verts bordaient la large route qui traverse la frontière à moins de trois kilomètres de là et file, en terre annexée, sur Moyenvic.

Dans cette jolie campagne, éclairée par le radieux sourire du soleil, nos yeux ne rencontraient que des images de paix et de bonheur.

Devant les maisons, coquettes et bien entretenues, des vieux fumaient leur pipe, des ménagères tricotaient, des enfants jouaient.

On nous saluait au passage en nous criant : « Bonne chance! » Les

enfants nous faisaient un bout de conduite en s'efforçant de marcher au pas.

Ces tableaux charmants nous rappelaient les grandes manœuvres par beau temps, et je n'ai jamais perdu le souvenir d'une jeune et fraîche paysanne qui lavait tranquillement son linge devant la porte d'une ferme et me tendit un bol de lait au passage.

Pourtant nous sentions que, derrière ce calme, l'orage se préparait.

Nous savions que nos patrouilles opéraient déjà de nombreuses reconnaissances au delà de la frontière, et un paysan nous conta le fait suivant, qui nous arracha des cris d'indignation et de rage.

Le 6 août, on venait prévenir le président de la Croix-Rouge de Vic-sur-Seille, ville du territoire annexé, qu'un dragon français, blessé par des uhlans au cours d'une patrouille, était resté sur le terrain, dans la plaine, aux portes de la ville.

Le président fit aussitôt appeler des jeunes gens de sa société, les pria de prendre une civière, et le groupe se dirigea vers l'endroit où gisait le blessé; mais un soldat allemand du régiment n° 138 avait eu connaissance du renseignement donné au président de la Croix-Rouge. Enfourchant une bicyclette, ce misérable se rendit auprès du blessé français, et, froidement, à dix mètres, le tua de trois coups de fusil.

Le malheureux cavalier français, première victime de la guerre dans cette région, repose au cimetière de Vic. Il se nommait Henry (Nicolas), était originaire de Reims et appartenait au 8e régiment de dragons.

« Retiens bien cette histoire, l'ancien, me dit Bataille, et quand nous aurons des Allemands devant nous, pense au dragon de Vic-sur-Seille. »

On nous arrêta tout près de la frontière, dans les environs du village de Juvrecourt, au-dessus d'Arracourt. Le moment n'était pas encore venu pour nous de passer chez l'ennemi; mais nous étions désormais sans impatience, car nous savions que la danse allait commencer et que nous serions appelés à y jouer notre rôle.

« Ouvrons l'œil, et le bon! fit notre jeune caporal. Ça sent le Prussien par ici! »

Sur notre gauche, dans la forêt de Bezange, qui vient mourir là, nous apercevions d'autres troupes. Devant nous, des batteries d'artillerie étaient en position, et l'on en voyait passer d'autres qui devaient aller s'installer au delà de la frontière.

Au cours de la nuit, nos sentinelles furent tenues en éveil par des coups de feu isolés qui partaient on ne savait d'où. Nous les entendîmes

aussi, et l'on ne dormit guère. C'étaient les premiers, et l'on a beau dire, ça fait toujours quelque chose.

Notre sous-lieutenant effectua une reconnaissance volontaire sur la ligne des sentinelles et même au delà. Il ne découvrit rien de suspect, mais revint enchanté : il avait franchi la frontière.

Le lendemain matin, 14 août, — une date que je n'oublierai jamais, —

Tirailleurs marocains.

nous fûmes arrachés à notre sommeil fiévreux par une détonation formidable.

Nous nous regardâmes ahuris, incapables de prononcer une parole, et je remarquai que mes camarades étaient très pâles.

Enfin l'un d'eux fit d'une voix blanche :

« Le canon ! »

Notre caporal, qui se ressaisit le premier, exécuta une cabriole joyeuse et cria :

« Bravo ! les artilleurs ouvrent le bal ! »

Il m'est difficile de décrire ce que j'éprouvais. Était-ce de la peur ? Je ne sais. Je me sentais la tête horriblement vide, et un léger tremblement nerveux, que je m'efforçais de vaincre, me secouait par instants.

Je devais être très pâle, moi aussi, car Bataille me dit, en me frappant sur l'épaule :

« Baste ! tu verras, on s'y fait très bien. »

Je pus, du reste, pratiquer ce jour-là un entraînement sérieux; car ma compagnie fut désignée comme soutien d'une batterie qui opérait à la lisière du bois, sur la frontière même, au lieu dit Champ-Vautrain. D'autres batteries tiraient aussi, sur notre droite, au-dessus de Juvrecourt.

Bientôt les batteries allemandes répondirent avec rage, et ce fut, pendant des heures, un monstrueux concert, une musique infernale, qui vous martelait les tempes, vous tordait les nerfs, vous secouait tout entier.

Un artilleur m'expliqua que nous arrosions les batteries et les tranchées allemandes du secteur limité par Juvelize, Blanche-Église et la ferme de Bourrache.

Ils étaient merveilleux, les artilleurs, et en somme c'était leur début, à eux aussi; car, s'ils avaient souvent entendu le canon, ils n'avaient jamais reçu d'obus.

Ils en recevaient, je vous assure, et ces maudits engins éclataient avec fracas, projetant, dans un nuage de fumée noire, une pluie de morceaux d'acier dont le plus petit pouvait tuer son homme, de pierres et de terre.

Les artilleurs procédaient avec calme à leurs intéressantes manœuvres, paraissant ne rien voir et ne rien entendre. Fort heureusement les Allemands ne tiraient pas très juste, de sorte qu'il y eut seulement quelques blessés parmi les servants, et encore les blessures étaient légères.

Pour nous, nous n'eûmes pas à souffrir, grâce à la bonne idée qu'avait eue notre capitaine de nous établir sur la pente d'un mamelon. L'obus, en effet, passait au-dessus de nos têtes lorsque le coup était trop long et tombait devant le mamelon lorsqu'il était trop court.

Pourtant nous eûmes un blessé, — oh! rien de bien grave : un mollet labouré par un morceau d'acier gros comme une fève; mais enfin le sang coula. C'était une blessure, une vraie blessure. Chacun voulut voir notre premier blessé, lui serrer la main, lui demander ses impressions. Lui, très fier, montrait sa jambe un peu tuméfiée et expliquait qu'il avait senti un choc, comme un coup de bâton, mais que cela ne faisait aucun mal. A l'entendre, c'était presque un plaisir de recevoir un éclat d'obus quelque part. Et, de fait, le brave garçon n'eût pas échangé contre les galons de sergent la gloire d'être le premier blessé du régiment.

Le 15 et le 16 août, le duel au canon continua, de plus en plus rageur, de plus en plus violent, et nous n'entendions pas sans un certain émoi, causé par le manque d'habitude, le tonnerre de l'artillerie lourde allemande,

qui, du mont Saint-Jean, au-dessus de Vic, envoyait ses énormes projectiles dans la direction de la ferme Haute-Burthecourt, située en avant de la forêt de Bezange, où de nombreuses troupes se rassemblaient.

Dans la matinée du 16, au plus fort de l'action, nous pûmes jouir d'un spectacle merveilleux, encore nouveau pour nous, qui nous arracha des cris d'admiration.

Sous l'azur, dans la coulée d'or du soleil, un avion français, un biplan, qui évoluait avec une aisance parfaite, apparut du côté de Nancy, se dirigea d'abord vers nous, puis, faisant un crochet, fila comme une flèche vers les positions allemandes, qu'il survola bientôt.

Des centaines d'obus, des milliers de balles, montèrent vers l'oiseau de France, que nous contemplions, haletants, le cœur serré par la crainte de le voir s'abattre, blessé à mort, chez nos ennemis; mais il continua d'évoluer avec la même aisance, laissant à chaque instant tomber une fusée dont nous apercevions très bien la traînée blanche, qui ondulait sous le souffle d'une brise légère; puis, ayant accompli sa mission, il prit de la hauteur et disparut dans les profondeurs de l'azur.

Alors notre artillerie augmenta l'intensité de son feu, qui devint vraiment effroyable, et bientôt les canons allemands cessèrent de rugir.

Nous avons appris le lendemain, à Vic, que la plupart des pièces avaient été démolies par nos obus et les servants tués ou blessés.

L'oiseau de France avait superbement joué son rôle.

III

LE COMBAT DE LA FERME DE LAGRANGE

Nous savions que, dès la déclaration de guerre, des corps français, plus heureux que nous, avaient pénétré chez l'ennemi, et souvent je me demandais ce que pouvaient faire là-bas les camarades, ces enfants perdus de la bataille.

Je posai la question à notre lieutenant.

« Mon ami, me répondit-il, sais-tu ce que fait en ce moment notre artillerie?

— Elle envoie des obus aux Allemands.

— Oui, mais pourquoi leur envoie-t-elle des obus? Simplement pour nous faciliter l'accès du territoire, pour nettoyer le terrain devant nous. Eh bien, les troupes d'avant-garde en font autant sous une autre forme. »

Cette réponse ne satisfaisait pas ma curiosité, car elle m'indiquait le pourquoi des choses, quand j'aurais désiré connaître les détails de l'action.

Des blessés du 2e bataillon de chasseurs à pied, qu'on évacuait sur l'intérieur, me renseignèrent, et leur récit me passionna parce qu'il était, pour moi, comme le lever de rideau du grand drame.

Je vais essayer d'exposer aussi clairement que possible les événements qui précédèrent, de ce côté, notre pénétration en Lorraine annexée et la marche de nos troupes sur Vic et Mohrange.

J'ai raconté déjà l'assassinat d'un de nos dragons à Vic. Ce brave ne devait pas tarder à être vengé.

Dans l'après-midi du 7 août, une petite colonne composée d'une avant-garde de dragons munis de la lance, d'une compagnie cycliste du 2e bataillon de chasseurs à pied et d'un escadron du 8e régiment de dragons, tous de la garnison de Lunéville, s'engageait sur la route d'Arracourt et, à toute allure, gagnait la frontière.

Devant les cyclistes, marchait le commandant du bataillon, un sol-

Canon de 75 en plein tir. La pièce au moment du recul.

dat de haute valeur et de fière allure, l'héroïque Boussat, qui tomba plus tard, en Alsace, à la tête d'une brigade de chasseurs.

A un croisement de route, entre deux bois, il y eut un arrêt, le temps d'abattre, aux accents de la *Marseillaise,* le poteau-frontière; puis la petite troupe fonça sur Vic, que les Allemands avaient évacué deux heures auparavant, et y pénétra sans hésitation par la porte de Nancy.

Pendant que les dragons allaient prendre possession de la mairie, les chasseurs se dirigèrent vers le bureau de poste, toujours précédés par leur vaillant et énergique chef de corps.

Au moment où le commandant frappait à la porte pour se faire ouvrir le bureau, un individu s'avança vers lui en prononçant des paroles que les chasseurs n'entendirent pas. On vit alors le commandant, rouge de colère, empoigner vigoureusement l'individu, le secouer, le soulever

de terre et le lancer à ses chasseurs en leur criant : « Enlevez-moi ça! » ordre qui fut exécuté avec empressement et sans aménité, on peut le croire. En même temps une fenêtre du bureau volait en éclats, et nos chasseurs, pénétrant par cette ouverture, se hâtaient de détruire les appareils télégraphiques et téléphoniques.

La foule s'était massée devant le bureau de poste et assistait, muette, à la scène.

Le commandant Boussat prononça quelques paroles chaudes et vibrantes, où il fit passer l'émotion qui gonflait son cœur de Français et de soldat; il parla du drapeau, de la patrie, de la délivrance prochaine; mais ses paroles ne parurent éveiller aucun écho dans la foule qui l'écoutait. Comme il s'en montrait surpris et peiné, un habitant de Vic se glissa derrière lui et lui dit à l'oreille :

« Mon commandant, ne doutez pas de nos sentiments; mais vous n'êtes pas sûr de pouvoir rester avec nous, et nous sommes environnés d'espions. Le moindre geste de sympathie nous vaudrait des représailles terribles. »

Alors le commandant comprit, et il retrouva son amabilité et son sourire.

Les Français prirent les précautions nécessaires pour la nuit, en prévision du retour des Allemands, que le commandant Boussat, en chef avisé, jugeait certain.

« Nous faisons une simple reconnaissance, dit-il, et nous ne sommes pas en nombre. Comme il y a des espions partout, les Allemands le savent et ils reviendront. »

En effet, dès le lendemain matin, plusieurs colonnes importantes furent signalées vers Château-Salins et vers le bois de la Geline, au-dessus de Salival.

Les Français se replièrent aussitôt par la route d'Arracourt; mais nos chasseurs sont des gaillards tenaces, et, comme on va le voir, ils ne repassèrent pas tous la frontière.

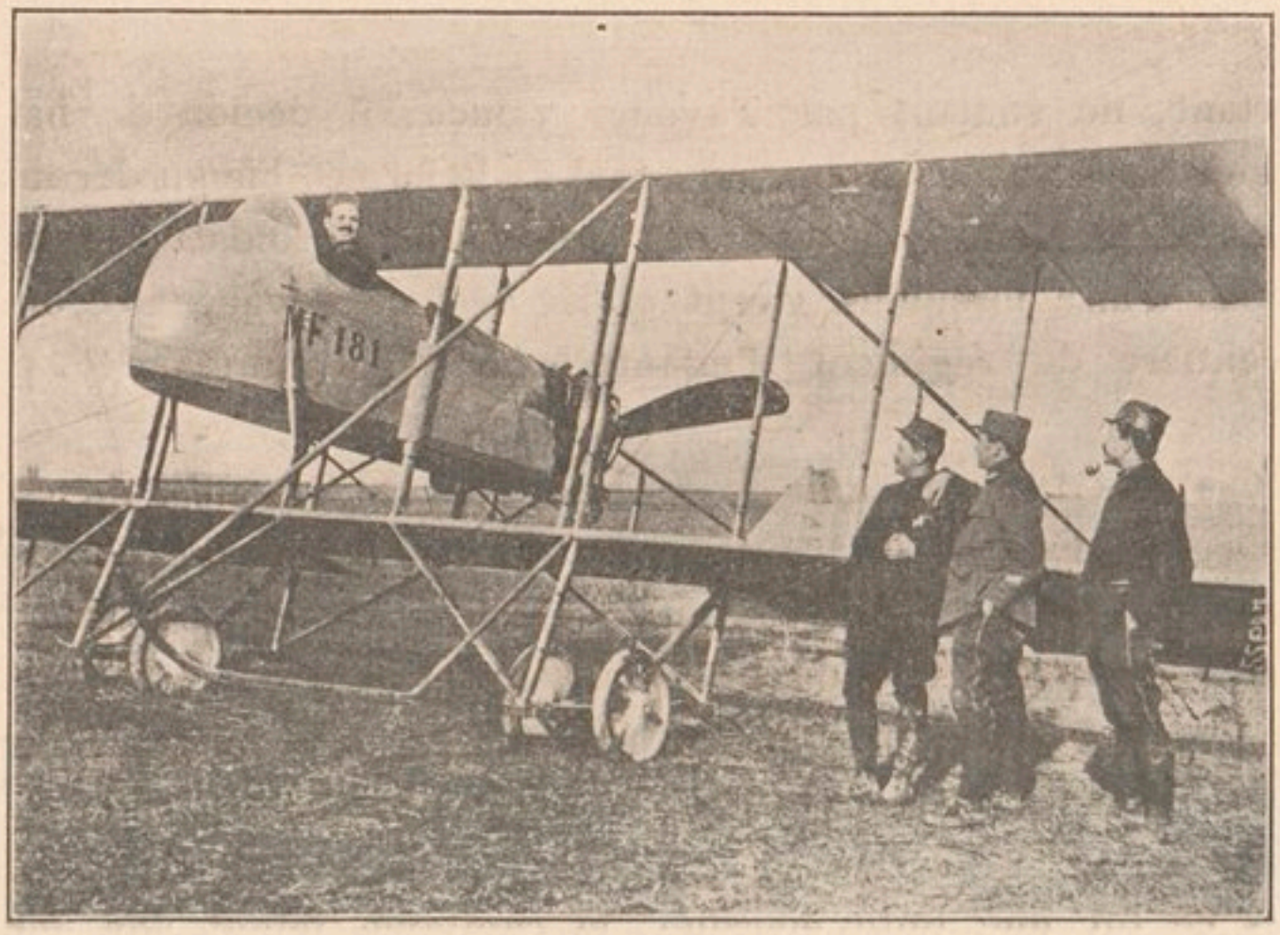
Vic et Burthecourt sont reliés par le blanc ruban de la route de Nancy, au-dessus de laquelle court la voie ferrée. A cinq ou six cents mètres de la gare de Vic, du côté de Burthecourt, on aperçoit, entre la voie ferrée et la route, une ferme importante, dite ferme de la Grange.

Le 10 août, une cinquantaine de chasseurs français, des gaillards

résolus et bien trempés, il est à peine besoin de le dire, occupaient cette ferme.

Vers 4 heures, l'homme qui faisait le guet dans les greniers signala qu'une troupe allemande, de la valeur d'une compagnie environ, marchait vers la ferme, divisée en trois colonnes, en suivant les talus du chemin de fer.

Nos chasseurs résolurent de quitter la ferme, d'abord parce qu'ils ne voulaient pas attirer de désagrément au fermier et ensuite parce



Départ d'un biplan français.

qu'ils ne tenaient pas à se battre derrière des murailles, préférant avoir l'aisance des coudes.

Ils pouvaient parfaitement ne pas accepter le combat contre un ennemi qui leur était quatre ou cinq fois supérieur en nombre, et il leur eût été facile de gagner la forêt de Bezange.

Ils n'y songèrent pas un seul instant.

Désirant jouer un bon tour à ces Boches, qui comptaient évidemment les prendre comme dans une souricière, ils sortirent tranquillement et se dissimulèrent dans un champ d'avoine, à l'ouest des bâtiments.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres de la ferme, les Allemands s'élancèrent à toute allure en brandissant leurs armes, et le bâtiment se trouva cerné.

Leur capitaine, tout heureux de la bonne exécution de son petit plan

stratégique, supputait déjà les honneurs qu'allait lui valoir la capture de ces maudits chasseurs, la croix de fer pour le moins et des félicitations officielles qui faciliteraient grandement son avancement.

Il savait presque gré à ces Français de s'être laissés jouer si bêtement, car il était sûr de ses renseignements, et il ne pensa pas un seul instant que nos chasseurs avaient pu quitter leur gîte.

Aussi sa déception fut immense lorsque, après avoir interrogé le fermier, visité le local de la cave au grenier, il dut se rendre à l'évidence et reconnaître que les diables bleus s'étaient évanouis comme en rêve.

Pourtant, ne voulant pas s'avouer vaincu, il décida de battre les environs et rassembla sa troupe en avant de la ferme, bien à découvert.

C'était le moment qu'attendaient nos vaillants soldats, et ils ne se tinrent pas d'aise lorsqu'ils virent qu'ils avaient devant eux une compagnie entière du régiment d'infanterie n° 17, commandée par son capitaine.

Ils laissèrent la compagnie se former, puis on entendit un commandement bref : « Feu! » Cinquante coups de fusil éclatèrent, confondus en une seule détonation, et un certain nombre d'Allemands, dont le lieutenant de la compagnie, tombèrent pour ne plus se relever.

Les autres n'étaient pas encore revenus de leur surprise, que nos chasseurs, exécutant une charge splendide, tombaient sur eux à la baïonnette.

Alors ce fut une fuite éperdue, le capitaine jetant son sabre, les hommes sac et fusil, pour courir plus vite.

Les braves chasseurs purent alors jouir d'un spectacle étonnant, qu'ils corsèrent du reste de leur mieux.

En effet, les Allemands ayant ouvert les écluses de l'étang de Dieuze afin de gêner la marche des Français, la vallée de la Seille se trouvait inondée, si bien que nos fuyards pataugeaient, s'embourbaient, roulaient dans des fossés pleins d'eau, s'enfonçaient dans les marais salins, exécutant ces exercices variés sous les balles des chasseurs, qui en couchèrent quelques-uns dans les eaux bourbeuses. D'autres se noyèrent dans la rivière débordée, dont le lit n'était plus apparent.

La petite expédition de la compagnie se terminait par un désastre : plus de cent cinquante hommes hors de combat.

De notre côté, nous avions eu un sergent et deux chasseurs tués par les balles d'une mitrailleuse qu'on avait amenée en toute hâte dans les vignes, derrière la Seille, pour protéger la retraite.

Tel fut, à peu de chose près, le récit du chasseur blessé.

Il me donna aussi d'utiles indications sur les environs de Vic, où il avait effectué de nombreuses reconnaissances, sur la ville elle-même et ses habitants.

Il en emportait un excellent souvenir et caressait le projet d'y faire, après la guerre, son voyage de noces.

« Bientôt ! » disait-il.

Qu'est devenu le petit chasseur de Vic?

Bien du temps s'est écoulé depuis notre rencontre, et la guerre n'est pas terminée encore.

IV

VIC-SUR-SEILLE

Pendant toute la journée du 16 août, derrière le tonnerre de nos canons, les troupes se préparèrent, au-dessus de la forêt de Bezange, du côté de Moncel et de la ferme Haute-Burthecourt, pour la pénétration sérieuse en territoire annexé.

Ce jour-là, j'aperçus les flammes et la fumée de plusieurs incendies allumés chez l'ennemi par nos obus.

Enfin, cette fois ça y était, nous allions marcher sérieusement, entrer carrément dans la danse, porter des coups et en recevoir; nous allions, en somme, commencer la guerre.

Cette pensée produisait chez tous une impression assez forte, une émotion qu'on s'efforçait de cacher; mais, je puis vous l'assurer, nous étions pleins d'enthousiasme, bien décidés à faire notre devoir jusqu'au sacrifice, et nous nous réjouissions d'en avoir fini avec notre existence de grandes manœuvres.

« Plus tôt on ira, plus tôt ce sera fini! » disait notre sergent.

Et c'était notre avis à tous.

Partout, autour de nous, des troupes se massaient, des troupes superbes et pleines d'entrain.

La France pouvait être fière de son armée, fière de ses enfants, qui

allaient à la bataille, — à la mort, — avec autant d'ardeur, autant de bonne humeur que si on les avait conduits à une fête.

Le 17 août, nous partîmes de bon matin, nous dirigeant sur Vic, précédés par des dragons lance au poing.

Cette fois nous étions en tête, et nous allions avoir l'honneur de pénétrer les premiers en territoire annexé.

Le ciel semblait vouloir nous favoriser : la matinée était superbe, et la brise faisait claquer joyeusement notre drapeau. Je contemplais avec une curiosité bien légitime ce territoire annexé, cette terre promise dont je foulais enfin le sol. La campagne était ravissante, et le pays me parut très riche.

Lorsque nous escaladions un mamelon, j'apercevais, du côté français, la masse sombre de la forêt de Bezange, que longe la frontière et qui fermait l'horizon sur la droite; de l'autre côté, c'étaient de vastes prairies, des champs fertiles, des salines, des fermes importantes, puis la route blanche, la voix ferrée, la Seille débordée où la brise mettait des rides que dorait le soleil, et, plus loin, des coteaux tapissés de vignes, de vastes plateaux et des bois touffus.

De temps à autre on entendait le bruit du canon, et un camarade, originaire de Nancy, qui connaissait parfaitement la région, me dit que les pièces devaient tirer du côté de Château-Salins. Il me donna aussi des renseignements fort intéressants sur les salines, les mines de sel gemme et la façon dont on les exploite; mais cela n'a rien à faire dans un récit de guerre.

Sur ma demande, il me montra de loin la ferme de Lagrange, où avait eu lieu le combat dont j'ai parlé précédemment. Je la contemplai avec émotion, en pensant à l'héroïsme de nos chasseurs.

Bientôt nous pûmes voir, au delà de la voie ferrée, les maisons blanches de Vic, première ville de la Lorraine annexée où nous allions pénétrer.

Vers 8 heures, nos dragons d'avant-garde passaient au galop par la porte de Nancy et, comme lors de la reconnaissance du commandant Boussat, s'emparaient de la poste.

Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai notre entrée à Vic-sur-Seille, le 7 août 1914. Ce fut une scène grandiose, qui arracha des larmes à beaucoup d'entre nous, qui fit battre les cœurs furieusement; une de ces scènes qu'on ne peut décrire, dont aucun récit ne saurait faire comprendre la splendeur émouvante.

Au centre de la ville se dresse la statue de Jeanne d'Arc.

Lorsque nous débouchâmes sur la place, tous nos clairons sonnant,

drapeau déployé, j'aperçus devant la statue un groupe composé de généraux et d'officiers de toutes armes de leurs états-majors, qui nous attendaient et devant lesquels tous les régiments devaient défiler.

Une foule énorme avait envahi les rues et la place, et je vous assure que, ce jour-là, — soit parce qu'ils nous voyaient en force, soit parce que la grandeur du spectacle leur faisait oublier toute prudence, — les habitants de Vic ne restèrent pas muets.

On nous acclamait, on criait : « Vive la France! Vive l'armée française! » On nous jetait des fleurs. Les immigrés (on désigne ainsi les Allemands là-bas) devaient en crever de rage.

Ah! les braves gens! les braves Lorrains!

De nombreux corps de troupe défilèrent ce jour-là devant la statue de Jeanne d'Arc, toute la division de Toul, une division superbe et remarquablement entraînée, d'autres encore qui avaient belle allure. Cela dura des heures, et la foule ne se lassait pas d'applaudir, de crier : « Vive la France! » au passage des drapeaux, de jeter des fleurs aux soldats.

Notre lieutenant-colonel eut l'heureuse idée d'aller saluer, au cimetière de Vic, les tombes des soldats français tombés récemment en ce coin de terre lorraine et qui y dorment leur dernier sommeil : le dragon Henry (Nicolas), lâchement assassiné, et les trois chasseurs tués le 10 août à la ferme de Lagrange : Bonhomme, Franiatte et Lanne.

Sur les tombes nous déposâmes les fleurs dont nous avait comblés la population, puis notre chef de corps prononça une allocution touchante qui arracha des larmes à tous les assistants. Il termina en disant qu'il est doux de mourir pour son pays et qu'il n'y a pas plus belle mort que la mort du soldat.

Moins de trois semaines plus tard, ce superbe officier devait tomber à son tour en chargeant héroïquement à notre tête.

Devant son cadavre, je me rappelai les belles paroles qu'il avait prononcées au cimetière de Vic, et je me dis qu'une telle mort convenait à un tel soldat.

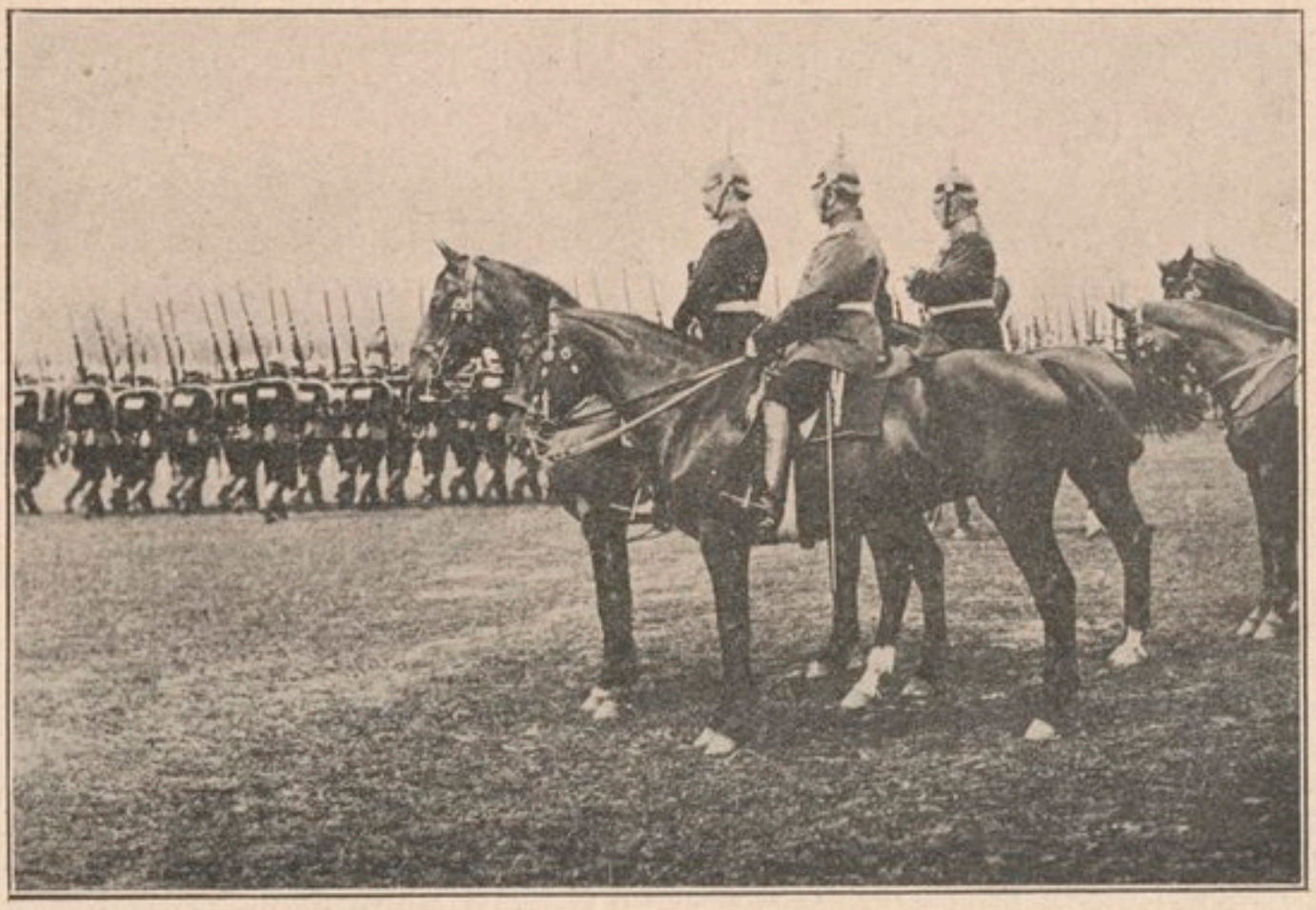
Après le défilé, la population nous entoura et nous fit fête. On nous distribuait à pleines mains du tabac, des cigares, des cigarettes; on nous embrassait, on nous entraînait de force vers les cafés de la ville pour nous offrir de la bière mousseuse et du vin gris de Lorraine.

A la joie de ces pauvres gens, on pouvait deviner ce qu'ils avaient souffert depuis quarante-quatre ans, traités en suspects dans leur propre pays, épiés par les immigrés qui les détestaient, obligés de surveiller

leurs paroles, de cacher leurs sympathies, molestés souvent par une administration despotique et tracassière.

A présent il leur semblait que tout était fini, qu'ils s'éveillaient après un mauvais rêve, et ils se moquaient des regards de haine que leur lançaient les femmes allemandes restées au pays.

Naturellement on fouilla les maisons suspectes et l'on prit les mesures nécessaires pour assurer notre sécurité; mais nos troupes, — est-il besoin de le dire? ne commirent pas le moindre excès.



Guillaume II passant une revue.

En ce qui nous concernait, notre lieutenant-colonel nous félicita de notre tenue et de notre conduite pendant notre trop court séjour dans la bonne et hospitalière ville de Vic.

Toutes les maisons nous étaient ouvertes; on nous y choyait, on ne savait que faire pour nous être agréable, et nous nous sentions vraiment au milieu d'amis sincères.

Hélas! il fallut se quitter. Nous étions arrivés des premiers, nous partîmes également des premiers.

« Revenez bientôt! nous criait-on.

— Oui, bientôt! »

Nous avions tous le cœur un peu gros; mais nous nous consolions en pensant que nous allions nous battre pour libérer définitivement nos

nouveaux amis; car, cette fois, c'était la bataille, et nos chefs ne nous l'avaient pas caché.

« Mes enfants, nous avait dit le lieutenant-colonel, nous allons avoir l'honneur de combattre pour la France contre un ennemi remarquablement préparé, supérieurement entraîné et certainement très brave. Je vous connais, je compte sur vous, je ne vous ferai donc pas de discours; entre nous c'est inutile; mais je tiens à vous dire ceci : Je sais que vous m'avez donné votre confiance, et je m'efforcerai de la mériter. »

Ces paroles nous touchèrent profondément, nous allèrent droit au cœur; et, certes, elles valaient tous les discours du monde.

Notre capitaine nous exprima à son tour ses sentiments à notre égard, puis il nous renouvela des recommandations qu'il nous avait faites souvent, nous donna de sages conseils.

« Surtout, nous dit-il, jamais d'affolement. N'oubliez pas que le calme est une des premières qualités militaires, sinon la première et la plus utile. Ne brûlez pas votre poudre aux moineaux, ne tirez qu'à bon escient et lorsque vous verrez l'ennemi à portée. Souvent je serai là pour vous guider; mais parfois, sans doute, vous vous trouverez livrés à vous-mêmes et vous aurez à faire preuve, non seulement de courage, — là-dessus je suis tranquille, — mais aussi d'initiative, d'énergie, d'audace. Alors, pas d'hésitation, sus à l'ennemi! c'est le mot d'ordre. »

D'une traite le régiment atteint Château-Salins, dont nos troupes, — notre artillerie surtout, — a chassé les Allemands, et nous traversons la ville au milieu d'une foule dont l'enthousiasme ne le cède en rien à celui des habitants de Vic. On chante la *Marseillaise*, des femmes pleurent de joie, des jeunes filles présentent des bouquets aux officiers, on crie : « Vive la France! »

Au loin, vers le nord, le canon tonne, et l'on entend par instants le crépitement de la fusillade. Certains corps sont évidemment en contact avec l'ennemi; mais pourtant l'on se rend compte qu'aucun combat sérieux n'est engagé.

Nous rencontrons des coloniaux, qui arrivent directement de Nancy, puis un régiment d'infanterie de cette ville, qui gagne Habondange et a déjà échangé des coups de fusil avec les Allemands. Le lieutenant-colonel nous apprend alors que nous allons prendre position à Marthil, petit village situé à l'ouest de Mohrange.

Pendant un certain temps nous longeons la forêt de Château-Salins,

En Alsace. — Tableau de Chaperon. (Phot. Vizzavona.)

et nous traversons parfois des villages proprets où la population nous acclame.

A droite et à gauche, à droite surtout, on entend toujours, par moments, le crépitement de la fusillade et la voix grave du canon.

L'étape est longue et assez dure, le sac se fait de plus en plus lourd à mesure que se déroulent les kilomètres. On marche en silence, un peu impressionné à l'idée qu'on peut entrer dans la danse d'un instant à l'autre.

Pourtant nous n'apercevons rien, pas l'ombre d'un casque à pointe. J'entendis le lieutenant-colonel qui disait à un commandant :

« Ce calme ne me va guère; je trouve que les Allemands nous laissent avancer bien facilement. Pourvu que cela ne cache pas quelque traquenard ! »

Notre chef de corps étant un homme prudent qui ne négligeait jamais une précaution, nous étions parfaitement éclairés, non seulement en avant, mais aussi sur les flancs.

Bien nous en prit; car, en vue de Marthil, nous essuyâmes des coups de feu sur la droite, qui nous tuèrent un sous-lieutenant et blessèrent quelques hommes.

Si nous n'avions pas été gardés de ce côté, l'ennemi eût peut-être prononcé une attaque sérieuse.

Notre commandant fit aussitôt déployer une compagnie en tirailleurs dans un champ, et, derrière cette compagnie, nous attendîmes messieurs les Boches de pied ferme.

Ils ne se montrèrent pas et se contentèrent de nous envoyer quelques obus et quelques balles, de sorte que nous pûmes occuper, sans difficultés sérieuses, les positions qui nous avaient été assignées à Marthil.

Cette journée du 19 août avait été horriblement fatigante.

V

LA BATAILLE DE MOHRANGE

Je n'ai pas, bien entendu, la prétention de décrire la bataille de Mohrange, qui, je l'ai su par la suite, se composa d'une série de rencontres entre les troupes françaises avançant de toutes parts entre Delme et Sarrebourg, et les Allemands qui attendaient le choc.

Je ne puis raconter que ce que j'ai vu, ce que voit un combattant, c'est-à-dire ce qui se passe autour de lui, dans sa compagnie.

Mohrange a donné son nom à la bataille parce que là se trouvait la plus importante, la plus forte position ennemie.

En réalité, notre lieutenant-colonel avait eu raison de se méfier : nous tombions dans un traquenard.

De la frontière à Mohrange, nous avions eu devant nous un simple rideau de troupes, et ces troupes ne devaient pas avoir pour mission de nous arrêter, mais, au contraire, nous attirer à leur suite jusqu'à une ligne de défense formidablement préparée dès le temps de paix et renforcée encore pendant qu'on nous tenait à distance, en attendant la déclaration de guerre.

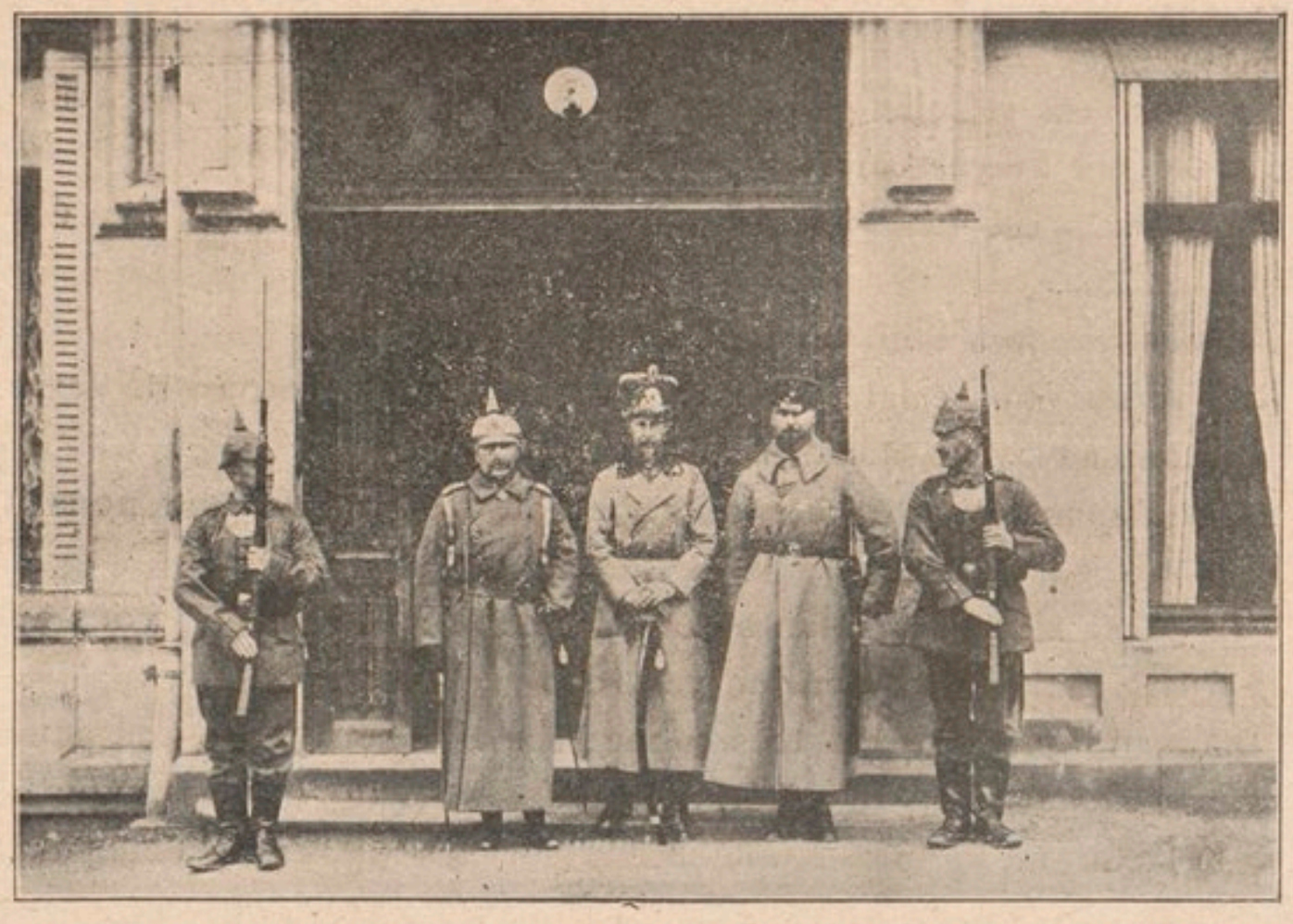
A Mohrange, notamment, pour ne parler que de ce que j'ai pu voir, nos ennemis avaient construit des tranchées en ciment armé où ils avaient entassé des hommes, des mitrailleuses et des obusiers, et le terrain environnant se trouvait sous le feu d'une puissante artillerie.

. . . . . .

Ma compagnie avait été favorisée sous le rapport du cantonnement : nous occupions une ferme à la lisière du village, et je pus, le 19, dormir dans une grange bien close, après avoir dîné d'une omelette délicieuse préparée par la fermière.

La brave femme avait très peur et tremblait non seulement pour elle-même, mais aussi pour le troupeau qui constituait son seul avoir.

Je la plaignais de tout cœur, elle et les autres, les pauvres gens de la frontière qui allaient se trouver en pleine tourmente, qui allaient, une



Le Kaiser, le Kronprinz et le prince Oscar.

fois de plus, supporter toutes les misères, toutes les calamités qu'entraîne forcément la guerre.

Elle nous raconta, en pleurant, que son fils unique était mobilisé dans l'armée allemande et se trouvait actuellement dans un dépôt d'instruction.

La situation était vraiment cruelle pour cette Lorraine, restée française de cœur.

Le 20 août, réveil à 4 heures, rassemblement du bataillon, puis départ.

Le canon tonne violemment, surtout vers la droite.

« Ça doit chauffer du côté de Dieuze, » me dit le sous-lieutenant, qui a sa carte à la main.

Dieuze? Le nom ne me dit pas grand'chose. Nous avons rencontré des troupes du 15e corps qui montaient par là.

Je n'ai, du reste, pas le temps de réfléchir; car, dès notre sortie du village, les obus se mettent à dégringoler autour de nous, et le commandant fait prendre en hâte les formations de combat.

Bataille, mon sergent, m'apprend que nous avons deux hommes tués.

J'ai la tête vide, les tempes serrées comme dans un étau, la gorge sèche. Mes oreilles bourdonnent. Il me semble que mon cœur a cessé de battre.

La mort est là; elle nous enveloppe, nous harcèle, joue avec nous comme le chat avec la souris.

J'ai peur, c'est incontestable. Dame! je n'eus jamais la prétention d'être un héros.

Parviendrai-je à dominer cette peur?

Boum! un obus éclate tout près de moi et me couvre de terre. Un homme tombe en poussant des cris de douleur.

Le lieutenant se précipite et s'aperçoit sans doute que nous avons besoin d'être encouragés.

« Ce n'est rien, les enfants; on s'y habitue très bien, vous verrez. Allons! en avant, et du cœur au ventre! »

Comme toujours, il est très calme; certainement il n'a pas peur, lui.

Le son de sa voix m'a fait du bien. Je m'efforce de réagir et me traite de lâche, en me disant que le lieutenant n'a pas plus l'habitude que moi.

Boum! un autre obus à dix mètres. Je sens sur mon sac comme un violent coup de poing. Instinctivement je rentre les épaules. Rien de cassé; mon sac a reçu le morceau d'acier.

Chose étrange, et que je ne me charge pas d'expliquer, je sens que ça va mieux. J'avale plus facilement ma salive, les tempes me font moins mal, et mon cerveau recommence à fonctionner. Le lieutenant doit avoir raison : on s'habitue, seulement l'habitude vient plus ou moins vite. C'est une question de tempérament et de nerfs.

Les obus nous suivent comme une nuée de taons; ils tombent en avant, en arrière, partout, creusant des trous dans lesquels on trébuche.

Bientôt, dans la grande rumeur du canon, j'entends un bourdonnement singulier.

« La chanson des balles! » me glisse à l'oreille mon caporal.

Nous ne devons pas être loin de Mohrange.

Le capitaine nous fait coucher derrière un petit mur, mur de jardin ou de verger, sans doute. A notre droite, une grosse meule arrête les balles, qui s'y enfoncent avec un bruit sourd.

Je ne sais ce que sont devenues les autres compagnies.

Naturellement les obus tombent toujours, et de plus en plus dru, écornant parfois la muraille derrière laquelle nous sommes étendus.

Notre capitaine, qui est à genoux, se soulève de temps à autre pour regarder au-dessus du mur, et ce simple geste, je vous assure, dénote un beau courage.

Il vient de nous apprendre ce que l'on attend de nous.

« Mes enfants, nous a-t-il dit, le moment est venu de montrer que nous sommes de bons soldats et de bons Français; nous allons entrer dans la fournaise. Nous devons atteindre la crête que vous avez vue tout à l'heure, rejoindre les compagnies qui doivent y être déjà et tomber sur l'ennemi à la baïonnette. La tâche est rude; elle est digne de notre beau régiment... Votre capitaine compte sur vous. »

Cinq minutes plus tard, un homme de liaison apporte au capitaine un ordre du lieutenant-colonel.

Aussitôt la compagnie se forme par sections, non sans subir quelques pertes; puis nous nous dispersons dans les champs, en tirailleurs.

Il ne doit pas être loin de 6 heures, et le soleil caresse de ses premiers rayons la scène de carnage.

Les obus tombent comme une véritable pluie d'orage. Nous marchons sous une nappe de fer et de feu, et je fais le sacrifice de ma vie; car il me paraît impossible qu'un seul d'entre nous atteigne la crête.

Un homme de ma section est décapité par un éclat d'obus; un autre tombe, le ventre ouvert, et pousse des cris déchirants. Hélas! nous ne pouvons rien pour lui; il faut avancer au plus vite.

Je constate que le sergent Bataille traîne la jambe gauche, et lui en demande la raison.

« Un peu de fer dans la cuisse, fait-il en haussant les épaules; mais cette babiole ne m'empêchera pas d'embrocher les Boches. »

Je vois avec stupéfaction notre chef de section, le jeune sous-lieutenant, qui enfile des gants blancs, et je crains qu'il ne soit subitement devenu fou.

Comme à un moment donné il se trouve à côté de moi, je ne puis m'empêcher de lui dire :

« Vous allez vous faire canarder avec ces gants, qui doivent se voir à deux kilomètres. »

Entre deux éclatements d'obus il me répond :

« Nous avons tous juré, à l'École, de charger, pour la première fois, gantés de blanc. »

Je trouve cela très français, mais bien imprudent.

Nous montons toujours vers le but qui nous a été assigné. Le soleil commence à chauffer ferme. Sous l'azur clair, au loin, j'aperçois une maisonnette blanche qui se détache en vigueur sur le feuillage d'un coin de bois, et, je ne sais pourquoi, cette vision m'attendrit, me fait penser au village natal.

L'éclatement d'un obus, qui nous tue encore un homme, me rappelle à la réalité, et je constate que nous approchons de la fameuse crête, sur laquelle, du reste, on n'aperçoit personne.

Je me demande ce que sont devenus les camarades des autres compagnies.

Tout à coup un feu d'infanterie d'une extraordinaire violence est ouvert contre nous : de face, par des soldats installés dans des tranchées et qui nous visent comme au tir à la cible; de flanc, par des mitrailleuses.

C'est vraiment une effroyable tourmente. L'air est comme saturé de balles, il semble qu'on en respire.

Nous sommes tombés dans le piège si habilement tendu, et sans doute les Allemands espèrent que pas un de nous n'en sortira vivant.

Je constate avec une légitime fierté qu'en ce moment tragique personne n'eut la pensée de reculer.

Sans commandement, nous nous jetâmes à plat ventre sur le sol nu, et, pendant plus de trois heures, blottis sous nos sacs, nous supportâmes le déluge de balles, attendant une accalmie pour nous jeter à la baïonnette contre les maudites tranchées. Aucune accalmie ne se produisant, la colère finit par nous empoigner, et nous suppliâmes le capitaine de nous lancer à l'assaut.

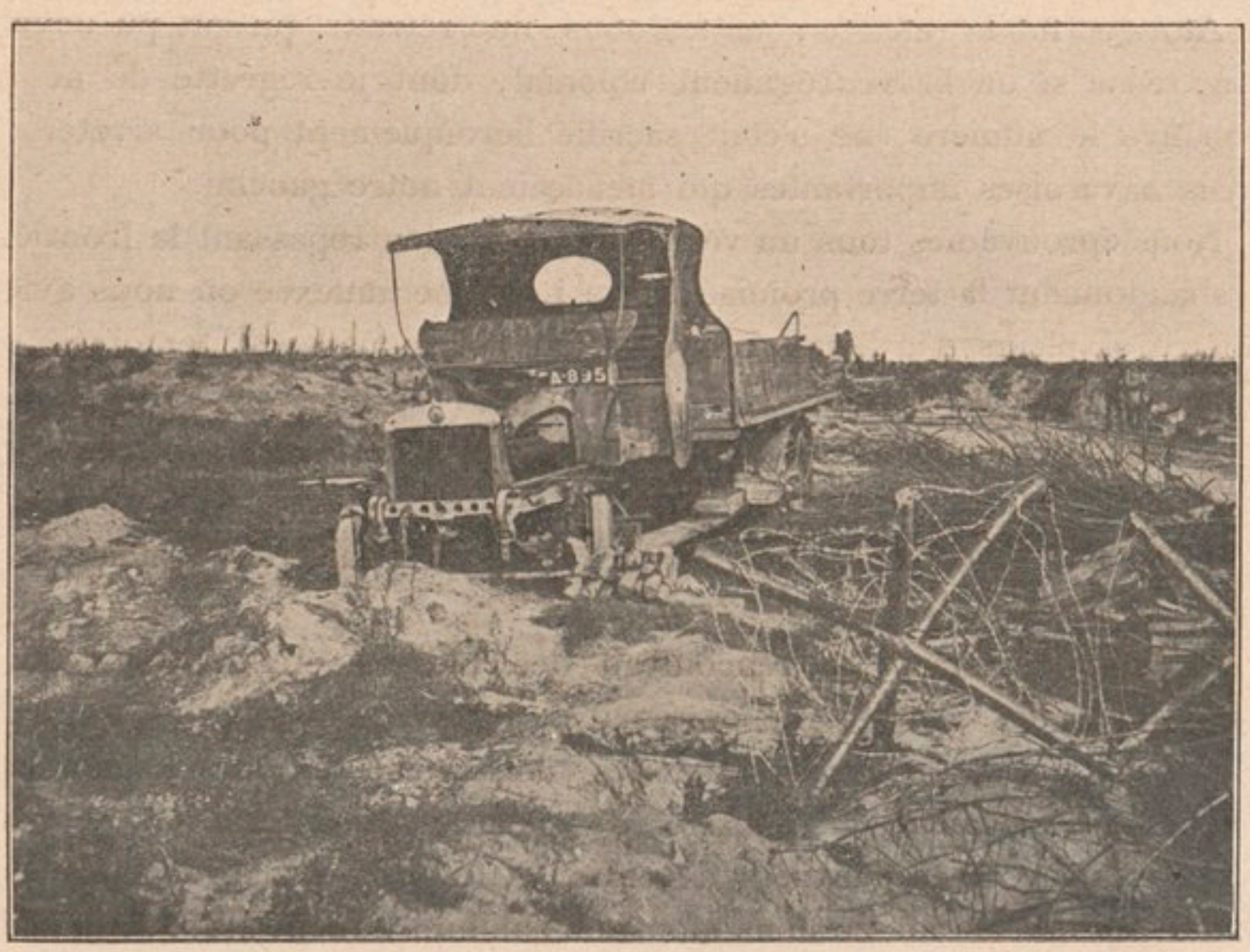
C'était aller au-devant de son désir, car il tenait avant tout à exécuter l'ordre qu'il avait reçu, c'est-à-dire à occuper la crête; seulement il attendait une occasion favorable.

Notre sous-lieutenant lui fit alors observer fort justement que nos pertes augmentaient rapidement, et que bientôt la compagnie ne serait plus en état d'effectuer une attaque avec chance de succès.

Cela le décida; il se dressa sous les balles, leva simplement le bras, et nous partîmes en poussant des hurlements sauvages, pareils à des démons furieux.

D'un bond nous arrivâmes devant la première tranchée, dont les défenseurs furent massacrés en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

J'avais suivi de très près mon jeune sous-lieutenant, qui s'était emparé du fusil d'un mort et avait déjà transpercé plusieurs Allemands, lorsqu'une balle, partie d'une tranchée voisine, vint le frapper entre les deux yeux.



Auto anglaise détruite par les obus sur le plateau de Quennevières.

Il tomba dans mes bras en murmurant :

« ... Meurs pour la France!... Heureux!... Portefeuille... »

Ce fut tout.

Rapidement j'ouvris sa vareuse et m'emparai du portefeuille, que j'ai fait, par la suite, parvenir à sa famille.

Son pauvre corps resta dans la tranchée ennemie. Qu'est-il devenu?

Un de ses gants, celui de la main gauche, qu'il avait instinctivement posée sur sa blessure, était rouge de sang.

Les yeux embrumés de larmes, je sautai hors de la tranchée pour me porter en avant avec les camarades.

Hélas! nous ne devions pas aller loin; le piège était bien tendu.

Une terrible bordée d'artillerie lourde faucha nos rangs. Il fallut reculer.

Sur notre droite, d'autres troupes battaient en retraite.

Un sergent du 79e me raconta l'attaque de son bataillon, qui, le 19, avait cantonné à Conthil; un soldat du 37e, celle de sa compagnie vers Pévange, en avant de Mohrange.

Leur histoire était la nôtre, avec cette exception, pourtant, qu'ils n'avaient pas eu la satisfaction d'aborder l'ennemi.

Alors ce fut la retraite sous les obus, une retraite qui eût pu devenir dangereuse si un brave régiment colonial, dont je regrette de ne pas connaître le numéro, ne s'était sacrifié héroïquement pour arrêter des forces bavaroises importantes qui menaçaient notre gauche.

Nous éprouvâmes tous un véritable chagrin en repassant la frontière, en abandonnant la terre promise, cette Lorraine annexée où nous avions pénétré si pleins d'ardeur, si joyeux, où l'on nous avait témoigné une si chaude sympathie.

« Nous reviendrons, nous dit notre capitaine. Haut les cœurs, mes enfants! »

Le moral restait excellent, malgré la déception cruelle, malgré les pertes douloureuses.

A chaque instant on rencontrait des blessés étendus sur de la paille, dans des carrioles de paysans, et je ne me lassais pas d'admirer le courage de ces pauvres camarades; ils avaient toujours le mot pour rire et nous saluaient, au passage, de quelque plaisanterie.

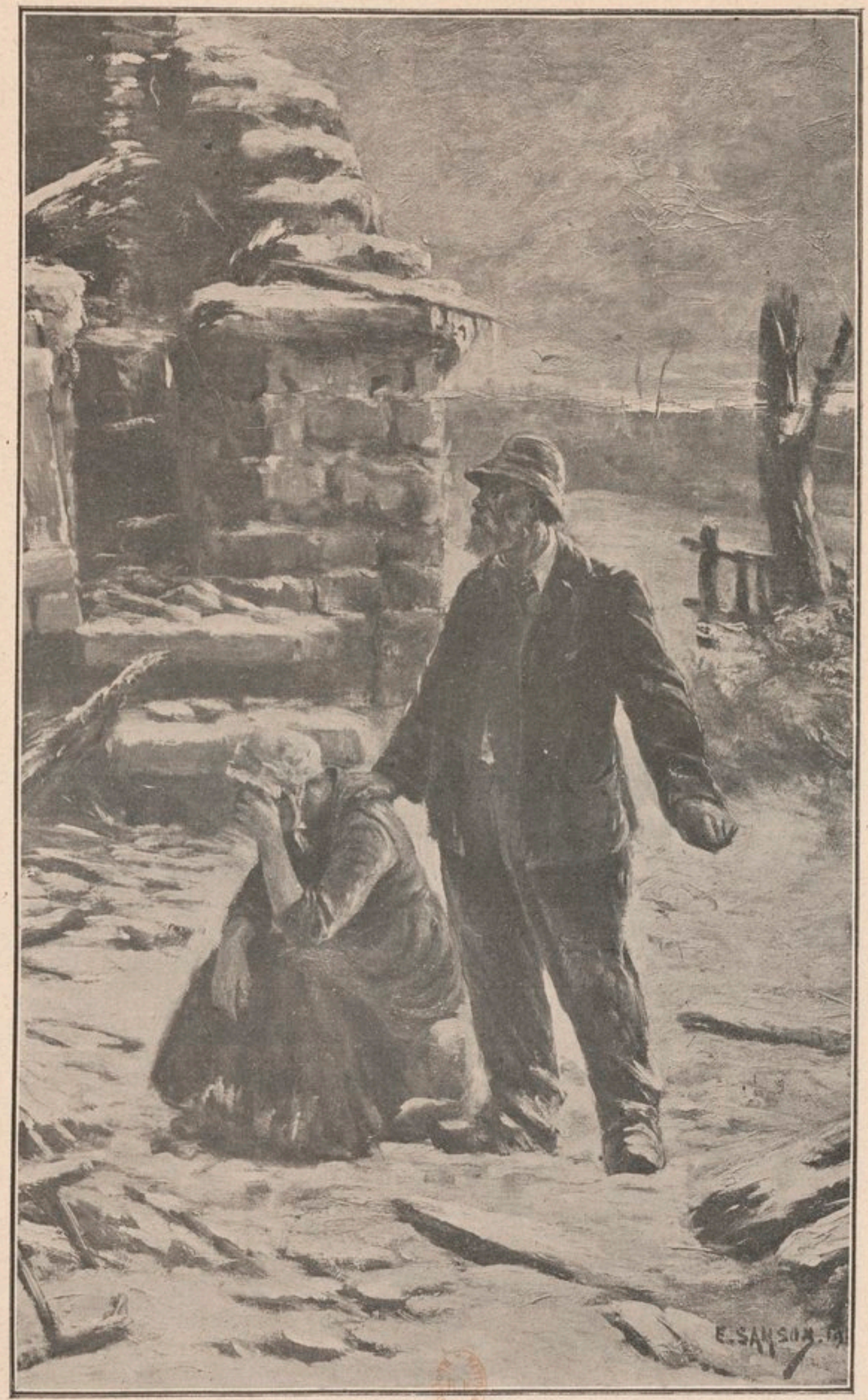
Je vois encore un pauvre bougre du 37e, tout enveloppé de linges sanglants, qui nous criait, en nous montrant son bras gauche privé de la main :

« Ils m'ont laissé la bonne! On reviendra vous aider à taper sur les Boches! »

Les Allemands nous serraient de près, suivaient sur nos talons. Plusieurs fois nous eûmes à faire face en arrière pour les repousser, et un jour, comme nous les avions rejetés vers Arraucourt, une de nos compagnies, cernée par un bataillon, dut s'ouvrir un passage à la baïonnette.

Le 25 août, à Hoéville, nous reçûmes l'ordre de descendre vers Crevic, village situé sur des hauteurs d'où l'on domine Lunéville, pour nous substituer aux troupes du 15e corps, que les Allemands refoulaient un peu trop rapidement depuis Dieuze.

Notre retraite était terminée, et nous allions de nouveau faire face à l'ennemi sur toute la ligne.



Triste retour. — Tableau de Samson. (Phot. Vizzavona.)

LA BARRIÈRE SACRÉE

VI

A L'ASSAUT DE CRÉVIC

Avant de continuer mon récit, il me semble utile d'expliquer rapidement la marche de nos armées de l'Est, afin qu'on puisse se rendre compte de nos mouvements, de leur but et de leurs résultats.

Bien entendu, j'ai appris cela plus tard, au cours d'un séjour à l'hôpital; car le combattant est mal placé pour comprendre les opérations, et généralement, du reste, il s'en soucie fort peu, s'intéressant seulement à ce qui se passe dans sa sphère, extrêmement limitée.

Une seule chose lui importe au point de vue général, savoir si l'on réussit.

Au début de la guerre, l'armée de Lorraine, commandée par le général de Castelnau, et l'armée des Vosges, sous les ordres du général Dubail, opérant en liaison et comme soudées l'une à l'autre, prirent rapidement l'offensive.

L'armée de Lorraine, nous l'avons vu, avança dans la direction de Mohrange, et celle des Vosges dans la direction de Sarrebourg.

Nos efforts s'étant brisés sur le camp retranché de Mohrange, les Allemands passèrent à leur tour à l'offensive et jetèrent le gros de leurs

forces sur la droite de l'armée Castelnau, qui dut reculer vers Lunéville. La gauche, obligée de rétrograder à son tour, se replia vers Nancy.

Ce recul de l'armée de Lorraine découvrant complètement le flanc gauche de l'armée des Vosges, le général Dubail se vit contraint de reculer à son tour et opéra son mouvement de repli sur Baccarat, en conservant toujours une liaison parfaite avec l'armée de Lorraine.

L'armée Castelnau s'arrêta sur de bonnes positions, dont la ligne était jalonnée par les hauteurs du mont Saint-Jean et d'Amance, la forêt de Champenoux, Crevic, la lisière de la forêt de Vitrimont et une faible partie du cours de la Mortagne.

L'armée Dubail occupa les hauteurs qui se dressent entre les vallées de la Meurthe et de la Mortagne.

Pendant trois semaines, les armées allemandes de l'Est se ruèrent avec une furie sans exemple sur cette barrière qui leur fermait les routes de France. Pendant trois semaines, en des combats de géants qui resteront à jamais célèbres, ils entassèrent des cadavres par milliers à Sainte-Geneviève, devant les monts d'Amance, dans la forêt de Champenoux, autour du village et dans les bois de Crevic, à Vitrimont, à Frescati, pour ne parler que du front de l'armée de Lorraine.

Ni le déluge d'acier de leur puissante artillerie lourde, ni l'intensité de leurs feux de mitrailleuses, ni les assauts frénétiques de leur nombreuse infanterie, ne purent ébranler la barrière sacrée, qu'ils frappaient avec d'autant plus de rage que leurs armées du Nord se faisaient battre sur la Marne.

Avant de se heurter à l'infranchissable barrière, les Allemands avaient commis de révoltantes atrocités, espérant sans doute aider à la victoire par la terreur.

Je dirai plus loin ce que j'ai appris à ce sujet pendant mon séjour dans la région.

Le 12 septembre, jour où se termina la bataille de la Marne, les Allemands reculèrent sur toute la ligne et se retirèrent derrière la Seille.

Ils avaient donc échoué, malgré les atrocités commises, malgré la présence sur le terrain de leur empereur, qui espérait faire à Nancy une entrée triomphale.

. . . . . .

Les Allemands, refoulant les troupes du 15e corps, entrèrent à Crevic le 22 août, vers 3 heures de l'après-midi.

Ils y arrivaient précédés d'une telle réputation, souillés du sang de

tant de victimes innocentes, que la plupart des habitants avaient jugé prudent d'abandonner le village.

Ceux qui restèrent vécurent des heures terribles.

L'unique représentant de la municipalité, M. Royer, adjoint au maire, fut arrêté et menacé d'être fusillé, pendant qu'à l'aide de torches et de fusées des soldats allumaient l'incendie aux quatre coins du village, sous l'éternel prétexte que des civils avaient tiré sur la troupe.

Un vieillard de soixante-huit ans fut abattu comme un lièvre, sans

Patrouille de dragons français dans un village.

aucun motif, par une bande de forcenés qui parcouraient les rues en hurlant : *Kapout Franzose! Kapout Lyautey! Kapout Mme Lyautey!*

Le général Lyautey, originaire de Crévic, y possédait une fort jolie propriété. Les Allemands la saccagèrent, puis ils y mirent le feu. On vit des soldats briser avec rage, sur les marches du perron, des armes de luxe qui ornaient le cabinet de travail du général.

L'adjoint au maire, souvent menacé, plusieurs fois collé au mur devant des fusils chargés, fut épargné cependant pour avoir donné ses soins à des blessés allemands en même temps qu'à des blessés français.

Une citation à l'ordre le récompensa de son courage et de ses souffrances.

Ces scènes écœurantes durèrent jusqu'au 25, jusqu'à notre arrivée.

Lorsque, du haut d'un mamelon, près du bois de la Forêt, nous vîmes

le malheureux village enveloppé, comme d'un linceul, par la fumée des incendies, une rage folle s'empara de nous, d'autant plus que nous venions d'avoir connaissance des crimes odieux commis à Nomény.

Ce fut une belle ruée à la baïonnette, je vous assure, à partir du petit pont, dans la rue qui monte à l'église.

J'avais brûlé toutes mes cartouches, abrité tant bien que mal par une charrette pleine de fumier. Autour de moi je voyais des cadavres d'Allemands et de Français. Un ruisseau de sang venait mourir contre une roue de ma charrette. J'entendais des hurlements de rage et de douleur. Derrière une persienne close, tout près de moi, une voix de femme cria, avec un accent de confiance joyeuse qui me réchauffa le cœur : « Le 20e corps! le 20e corps! » Elle avait reconnu nos numéros, et ses paroles signifiaient clairement : « Notre 20e corps est là, nous sommes sauvés. »

A ce moment j'aperçus Bataille, qui luttait contre une demi-douzaine d'Allemands. N'ayant plus de cartouches, je fonçai sur le groupe à la baïonnette et arrivai juste à temps pour clouer à la muraille d'une maison un grand diable de sous-officier en train de viser mon sergent avec son revolver. Quatre de nos ennemis mordirent la poussière, deux autres se sauvèrent; mais ce fut pour tomber entre les griffes de chasseurs à pied, qui les expédièrent proprement, sous nos yeux.

« Merci, l'ancien! fit Bataille très calme; je crois bien que tu viens de me sauver la vie... Plus de cartouches, ma baïonnette brisée dans le thorax d'un de ces messieurs... »

Et il me donna une poignée de main, une de ces poignées de main qu'on n'oublie pas.

Je pus glaner quelques cartouches dans la giberne d'un mort. Bataille s'empara de son fusil, et nous allâmes vers de nouvelles aventures.

De toutes parts les Allemands fuyaient, nos baïonnettes dans les reins. On les voyait grimper la côte, au delà de la voie ferrée. J'eus l'occasion d'employer mes cartouches.

Derrière l'église, nous essayâmes d'aborder un groupe; mais les gaillards se dispersèrent comme une volée de moineaux, pas assez vite cependant pour que la baïonnette de Bataille, en un superbe coup lancé, n'en arrêtât un au passage.

Nous étions maîtres du village.

Bientôt les habitants se risquèrent à sortir de leurs maisons et de leurs caves. Ils nous entouraient, nous serraient les mains, nous embrassaient en pleurant de joie, criaient : « Vive notre 20e corps! »

Dans les rues, on commençait à relever les blessés; nos clairons sonnaient le rassemblement.

Devant les ruines du château du général Lyautey, situé à l'extrémité du village, vers Lunéville, j'eus la douleur d'apprendre la mort de mon pauvre caporal.

Le soir même, moi qui n'avais jamais voulu de galons, je fus nommé à sa place, sur la demande et à la suite d'un rapport du sergent Bataille.

Mon capitaine me félicita pour ma conduite au cours de la journée. J'en fus honteux, car tous les camarades en avaient fait autant que moi.

VII

LES COMBATS DE LA COTE 316

A la droite de Crévic, en allant vers Dombasle, une jolie route blanche monte vers Haraucourt, traversant, entre les deux villages, un petit bois dit bois de la Forêt. Au-dessus de Crévic, à droite de la route d'Haraucourt, le terrain s'élève assez rapidement jusqu'au bois de Crévic, qui habille de son feuillage sombre un mamelon formant plateau. Entre ce bois et le bois d'Einville, sur le même plan, se dresse un second mamelon, non boisé, que coupe la route de Maixe à Drouville et qui est séparé de chacun des bois par un ravin peu profond et de faible largeur.

Ce mamelon, qui, entre ses deux frères hirsutes, produit l'effet d'un crâne chauve, porte, sur la carte d'état-major, la cote 316.

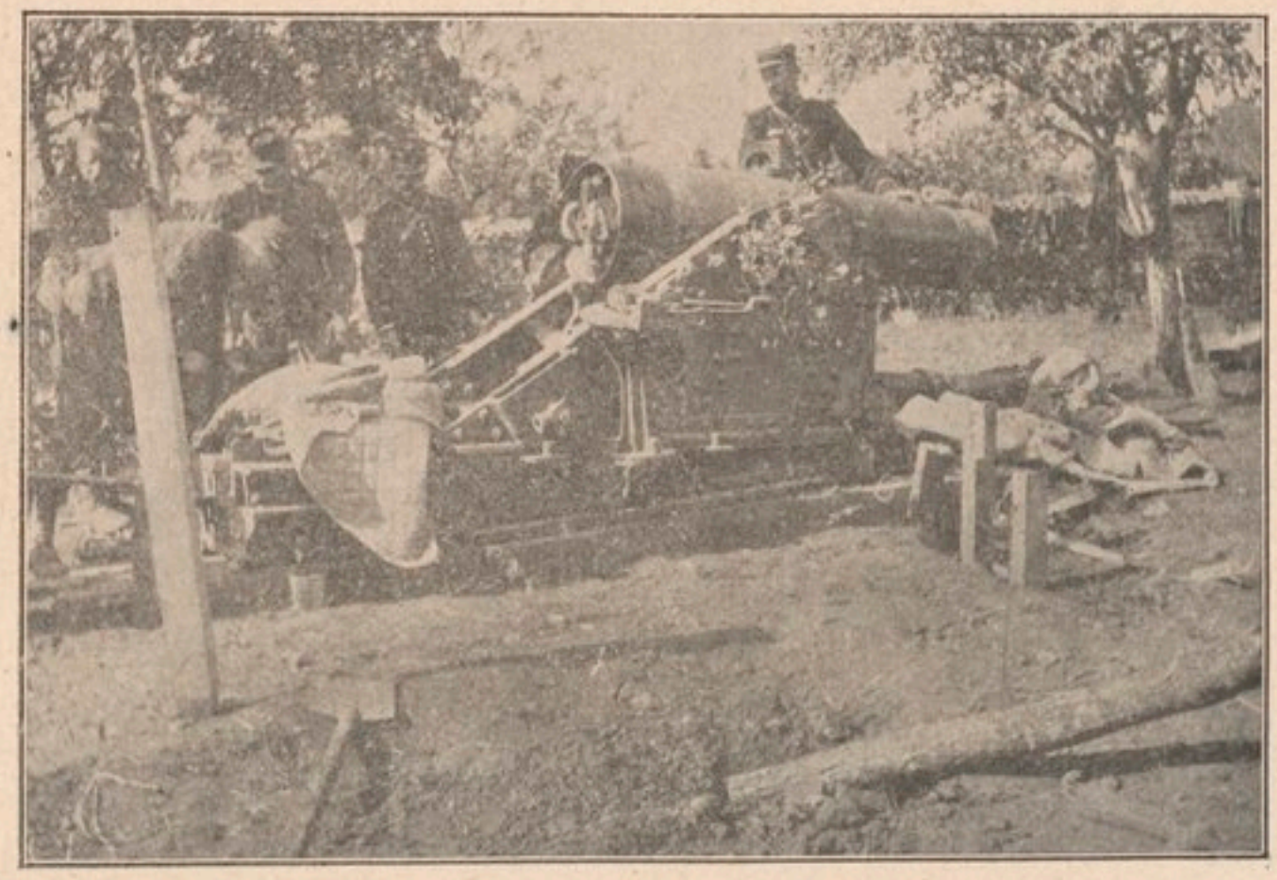
Chassés du village, les Allemands escaladèrent les hauteurs; mais ils ne purent prendre pied dans le bois de Crévic, qui était fortement occupé par nous et d'où partirent de nombreuses salves à leur adresse. Ils s'installèrent alors à la cote 316, c'est-à-dire sur le mamelon non boisé, le bois d'Einville abritant leurs réserves et leur matériel.

Des combats acharnés et meurtriers eurent lieu, jusqu'au 12 septembre, entre le bois et la cote 316, l'ennemi s'efforçant de nous déloger du bois, et nous de lui enlever la cote.

Malgré les rafales d'obus qui fauchaient les arbres, et aussi les hommes, le bois tint bon, et la cote finit par céder.

Mais on ne saura jamais quels trésors d'héroïsme furent dépensés en ce petit coin du paysage lorrain; jamais l'on ne pourra se faire une idée de l'horreur de ces charges, de ces corps à corps, qui comblèrent de cadavres le minuscule ravin, où les enfants du village viendront, l'été, cueillir des fleurs.

Quatre mille cadavres, dont deux mille cinq cents d'Allemands,



Obusier français de 270.

furent relevés sur ce seul point, devant cette partie de la barrière sacrée.

Après avoir contribué de son mieux à nettoyer le village, ma compagnie rejoignit, derrière le bois, le gros du régiment, et nous dûmes creuser des tranchées. Pour la première fois je me vis transformé en terrassier. Je devais, par la suite, devenir très habile dans le métier, et je crois bien que peu de terrassiers de profession ont remué autant de terre que moi.

Grâce aux efforts et à la bonne volonté des braves poilus de mon escouade, nous fûmes bientôt installés d'une façon, sinon confortable, du moins très acceptable; et j'avais si bien choisi mon emplacement, que pas un de mes hommes ne fut blessé par obus au cours de la bataille.

Je n'entreprendrai pas de décrire tous les épisodes de cette bataille de quinze jours, car je ne pourrais que me répéter sans cesse, et mon

récit deviendrait monotone. Je me bornerai à raconter plus loin les deux journées les plus chaudes.

Chaque jour on échangeait des balles avec les Boches d'en face, et lorsqu'ils réussissaient à descendre dans le ravin, malgré nos feux, une section ou une compagnie, selon l'effectif de l'assaillant, sortait de la tranchée et tombait dessus à la baïonnette.

On entendait des hurlements, des rugissements, des cris de douleur; puis nos hommes remontaient, — pas tous naturellement car on ne fait jamais de ces omelettes-là sans casser quelques œufs, — suant, soufflant, leurs effets déchirés, leurs fusils rouges de sang. Alors on établissait, autant que faire se pouvait, le compte des manquants, morts, blessés, disparus.

A la nuit, avec des précautions et des ruses d'apaches, nos brancardiers descendaient dans le ravin pour ramasser les blessés, dont souvent on avait entendu les plaintes et les appels pendant des heures.

Il fallait aux brancardiers beaucoup de courage et de sang-froid pour accomplir leur besogne ingrate et sans gloire; car au moindre bruit, — une pierre qui roulait sous les pieds, une branche qui craquait, un blessé qui gémissait, — les Allemands tiraient sans pitié.

Souvent ils étaient accompagnés par l'aumônier de la division, — un brave que rien ne troublait, — qui les aidait dans leur tâche, les encourageait, et réconfortait de son mieux nos blessés.

Plus d'un de nos brancardiers a payé son dévouement de sa vie.

Chaque jour, des corvées descendaient à Crévic, où l'on trouvait encore des provisions et parfois quelques douceurs; mais le voyage n'était pas sans danger, car les Allemands, furieux d'avoir été chassés du village, le bombardaient violemment.

Pendant dix-huit jours, le pauvre village reçut des projectiles de gros calibre, qui écrasèrent une partie des maisons épargnées par le feu.

L'adjoint au maire, le brave M. Royer, s'employait avec activité aux devoirs de sa charge, au ravitaillement de la petite population groupée autour du clocher, et plus d'une fois je l'ai rencontré dans les rues en plein bombardement, alors que tout le monde se réfugiait dans les caves. Il avait vu la mort de si près, qu'il semblait ne plus la craindre.

. . . . . .

Le matin du 1er septembre, le canon tonnait plus fort que d'habitude; mais ce ne fut pas son tonnerre qui donna le signal du réveil, car il ne nous réveillait plus. Nous savions que la journée serait mou-

vementée, car les Français allaient attaquer un peu partout, et il fallait veiller au grain, notre rôle consistant surtout à harceler l'ennemi pour l'obliger à ne pas se dégarnir devant nous et à ne pas employer ailleurs les réserves qu'il devait avoir dans le bois d'Einville.

La matinée était splendide. Les oiseaux, — qui, sans doute comme nous, s'habituaient au bruit du canon, — chantaient dans les vergers voisins. La brume légère des matins d'automne s'évanouissait dans la profondeur de l'azur, sous les premières caresses du soleil.

Le combat, qui n'arrêtait pas, depuis le 25 août, à l'ouest de Lunéville, semblait gagner rapidement en violence, et ce fut une grande bataille qui se livra, ce jour-là, en avant de la forêt de Vitrimont, à Vitrimont, Frescati, autour du village d'Anthelupt, des fermes de Léomont et de Saint-Epvre; une bataille au cours de laquelle la division de Nancy, la division de fer, se couvrit d'une gloire immortelle. Si elle ne put, en cette mémorable journée de septembre, avoir raison d'un ennemi très supérieur en nombre et puissamment outillé, du moins elle l'ébranla fortement.

L'histoire, un jour, dira l'héroïsme splendide et jamais surpassé des soldats qui escaladèrent, sous un déluge de mitraille, les pentes de Léomont et de Saint-Epvre, de ce régiment qui, à Frescati, voyant tomber son colonel, l'intrépide Courtot de Cissey, tué net, et son lieutenant-colonel, blessé grièvement, fonça sur l'ennemi à la baïonnette pour les venger.

Mais revenons à Crévic, où notre action, pour être plus modeste, n'en fut pas moins, autant que j'en puis juger, des plus utiles.

Dès que nos braves cuistots nous ont apporté le liquide étrange prétentieusement décoré du nom de café, le lieutenant nous dit, en suçant son éternel cigare :

« Mes amis, on va embêter les *kamarades* d'en face.

— Ce sera pain bénit ! » fait Bataille, dont la haine pour les Boches ne connaît plus de limites depuis qu'ils lui ont passé toute une colonie d'insectes dont les meilleures pommades n'arrivent pas à le débarrasser.

Nous commençons par quelques décharges, et bientôt notre artillerie entre en scène, arrosant copieusement leurs tranchées de la cote 316 et le bois d'Einville.

Le concert dure quelque temps, puis le lieutenant nous fait cesser le feu, l'artillerie continuant à tirer, regarde sa montre et nous dit :

« Il est 6 heures moins dix. A 6 heures, nous descendrons dans le ravin et nous dirons un mot à ces gaillards. Préparez-vous. »

L'annonce d'une expédition de cette nature produit toujours une certaine impression, même chez les plus braves. On sait, en effet, qu'on va au-devant de la mort, s'offrant à ses coups à découvert; on sait que tous ne reviendront pas, que bien des camarades manqueront à l'appel, morts, blessés, disparus.

L'ennemi, qui devine notre intention, nous canarde vigoureusement à son tour et nous envoie des bordées d'obus, espérant nous clouer dans nos trous.

Y réussira-t-il?

Notre lieutenant le craint, sans doute, et je lui vois faire une chose splendide, inouïe.

Tranquillement, il grimpe sur le talus de la tranchée, et là, en plein soleil, sous la tempête de mitraille, se promène de long en large, le cigare à la bouche, sans faire un pas plus vite que l'autre.

C'est tellement beau, que nous ne respirons plus, puis nous applaudissons et nous supplions notre officier de rentrer.

« Pas la peine, répond-il en regardant sa montre, il n'y a plus qu'une minute. »

Alors, transportés, électrisés par un tel exemple, sans même attendre le moment fixé, nous bondissons à notre tour, et presque aussitôt, sur un geste du lieutenant, nous dégringolons dans le ravin, tête baissée, baïonnettes en avant. Très éprouvés par des feux de mitrailleuses, qui pourtant ne nous arrêtent pas, nous franchissons le fond de verdure et atteignons la tranchée adverse.

Un grand diable qui n'a pas mauvaise mine dirige sa baïonnette vers ma poitrine. Sans redresser mon fusil, j'appuie sur la détente, et il tombe. Je me défends encore contre un tout jeune officier, qui tient absolument à essayer sur moi son revolver tout neuf, et que je m'efforce d'attraper avec ma baïonnette. Je me demandais lequel de nous deux aurait le dessus lorsqu'une balle, venant je ne sais d'où, le frappa en pleine poitrine.

C'est tout ce que j'ai vu de ce corps à corps, dont je me suis tiré sans une égratignure.

Au moment où le jeune officier boche tombait, l'ordre nous fut donné de rentrer chez nous, et j'appris ensuite que nous avions couru le risque d'être cernés et pris comme des rats dans la tranchée allemande.

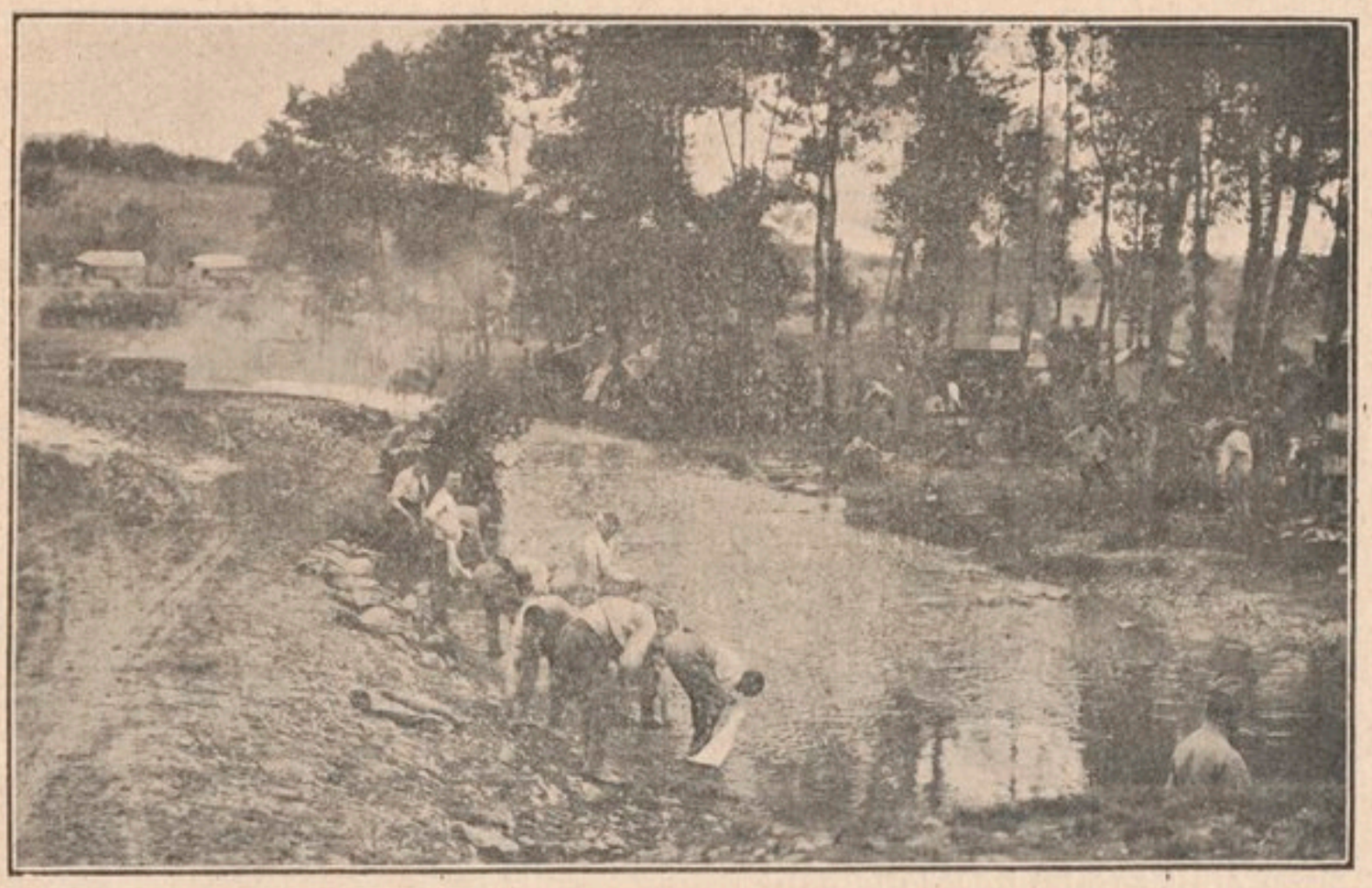
Du reste, notre but était atteint : nous avions tenu l'ennemi en haleine.

La même scène se répéta pendant toute la journée; mais ma section n'eut plus à marcher, d'autres effectuant les attaques jugées nécessaires.

Nous avions eu, au cours de notre petite opération, huit hommes tués, une quinzaine de blessés et six disparus.

Notre lieutenant était sorti de la bagarre avec une balafre profonde à la joue droite et une large déchirure du cuir chevelu; mais il refusa formellement de nous quitter, même pour aller au poste de secours.

Quelques jours plus tard, les Allemands nous attaquèrent à leur tour;



La toilette au bord du ruisseau.

et, sous la violence extrême de leurs assauts, sous le poids de leurs masses compactes, sous l'orage formidable de leur artillerie lourde, la barrière céda un moment. Mais s'ils nous obligèrent à reculer, ils ne purent nous briser, et, dans un élan furieux, nous reprîmes à la baïonnette tout le terrain perdu, infligeant à nos ennemis des pertes terribles.

Ils nous avaient refoulés vers le Rambêtant.

C'était un recul assez sérieux; mais dame! lorsqu'on fléchit sous une poussée pareille, il n'est pas facile de s'arrêter.

Nous nous arrêtâmes pourtant, et, cramponnés au sol, nous fîmes tête à la horde qui nous pressait.

Des ordres furent alors donnés. Les hommes de liaison coururent dans toutes les directions, et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre qu'on allait charger.

C'était ce que nous attendions tous.

« Vaincre ou mourir! » cria simplement notre chef de corps.

Et il vit bien qu'il n'était pas besoin d'en dire plus long.

Debout sous la mitraille, superbes, les clairons sonnèrent la charge à pleins poumons.

Ce fut une ruée splendide, fantastique, quelque chose de si beau et de si grand, que l'imagination la plus ardente ne saurait le concevoir.

Nous abordâmes l'ennemi en chantant la *Marseillaise,* tous nos clairons continuant à sonner.

Sous le choc, la masse allemande chancela, puis elle se redressa, chancela de nouveau, et enfin perdit pied, commençant un mouvement de recul.

Ce fut lent d'abord; mais nous frappions à coups redoublés, nous étions ivres de sang et de carnage, la vie ne comptait plus pour nous, ni la nôtre, ni celle des autres.

Ces Allemands étaient braves, — ceux qui disent le contraire ne les ont jamais vus au combat, — et ils se défendaient avec acharnement, ne s'occupant pas plus que nous de leurs pertes. Pourtant leur mouvement de recul s'accentua bientôt. Nous les tenions.

Le soir, nous avions regagné tout le terrain perdu et nous réoccupions nos positions.

Au plus fort de la mêlée, en chargeant à notre tête, notre lieutenant-colonel était tombé héroïquement.

Il fut pleuré par tout le régiment. Nous avions en lui un chef excellent, aimant ses hommes par-dessus tout et s'intéressant à leurs moindres besoins, mais sachant se faire obéir et ne badinant pas avec la discipline.

Les chefs de cette trempe sont généralement adorés du soldat, qui aime, avant tout, à se sentir commandé.

Pendant plusieurs nuits, après la rude journée, nous ne pûmes trouver le sommeil, ou tout au moins un sommeil réparateur. Nous avions subi une excitation telle, supporté une telle tension nerveuse, que l'équilibre se rétablissait difficilement et lentement.

Pendant quelques jours, les Allemands se montrèrent relativement calmes; et ma foi! nous n'étions pas fâchés, je l'avoue, de pouvoir souffler un peu.

Nous les supposions fatigués, et sans doute il y avait de cela; mais à la fatigue s'ajoutait certainement, — nous ne le savions pas alors, — l'inquiétude que causait à leur commandemeut la bataille de la Marne.

Lorsqu'ils furent convaincus que l'échec de leurs armées du Nord sur la Marne était définitif, c'est-à-dire le 12 septembre, ils déménagèrent sans tambour ni trompette pour se rapprocher de leur frontière.

Il était temps, car nous les serrions de près, et leur situation en Lorraine et dans les Vosges devenait difficile et dangereuse, par suite du recul de leurs armées battues sur la Marne et de celui de l'armée du kronprinz dans la région de Verdun. Leur ligne se trouvait, en effet, assez en l'air et eût pu être prise à revers, s'ils avaient essayé de la maintenir aussi loin de la frontière.

Ce fut, pour la région, la fin d'un cauchemar; et je pus, quelques jours plus tard, me rendre compte de la joie des habitants de Lunéville, qui avaient beaucoup souffert pendant l'occupation allemande.

VIII

LE CHAPITRE DES HORREURS [1]

Je me rendis à Lunéville, en compagnie de quelques-uns de mes hommes, aussitôt après le départ des Allemands, afin d'y recueillir certains renseignements utiles et, si faire se pouvait, d'y glaner quelques vivres.

La pauvre ville était assez endommagée, et l'on comptait un certain nombre de victimes parmi la population civile.

Je vais essayer de décrire ce qu'il me fut donné d'y voir et de rapporter aussi exactement que possible ce que j'y entendis conter devant des ruines encore fumantes.

Le samedi 22 août, des patrouilles allemandes parcoururent les rues de Lunéville, et, le dimanche 23, les troupes y entraient, précédées de leurs musiques, de leurs fifres et de leurs tambours plats.

[1] La plupart des faits signalés sous ce titre sont mentionnés dans les rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.

Cette commission est ainsi composée :

Président : M. Georges Payelle, premier président de la Cour des comptes;
Membres : MM. Mollard, ministre plénipotentiaire;
Maringer, conseiller d'État;
Paillot, conseiller à la Cour de cassation.

Jusqu'au 25, tout fut tranquille, et les Allemands se contentèrent de piller un certain nombre de maisons bien garnies ; mais, le 25, ils devinrent subitement enragés.

Ce jour-là, les troupes du général Dubail leur avaient infligé une sanglante défaite à Rozelieures, et, de notre côté, nou sles avions arrêtés et refoulés à Vitrimont, Crévic et autres lieux. La barrière sacrée s'était dressée devant la horde, qui se croyait déjà victorieuse.

Baccarat.

La pilule leur semblait amère, et, comme ils avaient sous la main des populations françaises pacifiques, ils leur firent payer les pots cassés.

Sous l'habituel prétexte que des habitants avaient tiré sur eux, ils mirent le feu à l'hôtel de ville, à plusieurs maisons de la rue Castara et du faubourg d'Einville, et fusillèrent quelques civils parfaitement inoffensifs, notamment un nommé Crombez, qui sortait d'une pharmacie et fut abattu au coin de la rue de Viller, et le ministre officiant Weil, ainsi que sa fille, âgée de seize ans.

Ce n'était qu'un début.

Place des Carmes, le sieur Kahn, limonadier, est fusillé dans son jardin, et sa vieille mère, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, est tuée dans son lit d'un coup de baïonnette.

Plus loin, les nommés Sibille et Vallon sont arrêtés et massacrés à la baïonnette.

Un brave homme, le père Wingerstmann, était parti, tenant son petit-fils par la main, pour aller arracher des pommes de terre dans son champ des Mossus, sur la commune de Chanteheux. Près de la ferme du château, des Allemands les rencontrent, les poussent contre un mur et les fusillent.

A l'hôpital, un infirmier nommé Monteils était en train de servir un colonel allemand blessé, lorsqu'il entendit des coups de feu dans la rue. Le colonel occupant un lit placé à droite d'une fenêtre, Monteils se pencha pour voir ce qui se passait et reçut en plein front une balle qui le tua net, faisant jaillir la cervelle sur les lits des blessés.

On m'a cité encore, parmi les victimes, un vieillard, le sieur Colin, un jeune homme de vingt et un ans répondant au nom de Hamann et un autre de quatorze ans, Lucien Dujon.

Cette liste est déjà longue, pourtant je la crois fort incomplète.

Les obus causèrent aussi un certain nombre d'accidents mortels. Un ébéniste, M. Bain, fut tué devant sa porte, place Saint-Jacques, le 22 août. Le 28 août, une jeune fille de dix-huit ans, Mlle Suzanne Gilles, infirmière de la Croix-Rouge, fut coupée en deux dans la cour du collège transformé en ambulance.

Les obus, heureusement, ne firent pas que des victimes françaises.

On me montra en effet, avec orgueil, sur le trottoir de la rue d'Alsace, un trou creusé par un obus français qui, au dire des habitants, aurait envoyé dans un monde meilleur dix-huit Allemands, dont dix officiers et un prince de Bavière.

Si le fait est exact, ce fut certainement un beau coup de canon.

La proclamation suivante, où les habitants sont accusés d'avoir attaqué des convois de blessés, fut affichée sur les murs de la ville. Le document ne manque certes pas d'intérêt.

« Les troupes allemandes se sont emparées de Lunéville. Les armées françaises sont battues sur toute la ligne. Le corps anglais est dispersé. Les Autrichiens et les Allemands pénètrent victorieusement dans la Russie. Je m'adresse au bon sens de la population pour m'aider au rétablissement de l'ordre dans la ville et à la remettre à son état normal. Il est arrivé qu'à Lunéville des convois de blessés, colonnes et bagages, ont été attaqués par les habitants ne faisant pas partie de l'armée et qui contrevenaient aux lois de la guerre. L'armée allemande fait la guerre aux soldats et non aux citoyens français. Elle garantit aux habitants une

entière sécurité pour leurs personnes et leurs biens aussi longtemps qu'ils ne se priveront pas eux-mêmes, par des entreprises hostiles, de cette confiance. Le commandant de la ville porte à la connaissance publique :

Les responsables.
Le kaiser et son état-major. A ses pieds, le kronprinz.

« 1° L'état de siège est déclaré dans la contrée occupée par les troupes allemandes.

« 2° Seront punies de la peine de mort toutes les personnes qui prendront les armes contre les personnes appartenant aux troupes allemandes et leur suite, qui détruiront les ponts, les lignes télégra-

phiques et téléphoniques, chemins de fer, les provisions et les quartiers des troupes, rendront les chemins impraticables, qui arracheront ces affiches, qui regarderont des aéroplanes et pourront faire des signaux aux troupes françaises et entreront en communication avec.

« Il est défendu pour tous les habitants :

« Tout attroupement dans les rues, de se promener après 7 heures (heure française), de quitter la ville après 7 heures du soir et 5 heures du matin sans laissez-passer de l'autorité allemande.

« Quiconque abrite des soldats français doit les dénoncer. Quiconque retient armes et munitions doit les livrer au corps de garde, rue d'Alsace, n° 39.

« Les autorités allemandes ont l'intention de prendre soin de la subsistance des troupes, de même que des habitants; aussi l'intérêt de la population exige-t-il que les habitants rentrent dans leurs maisons, ouvrent portes et volets, reprennent commerce et travail pour assurer l'approvisionnement régulier.

« Les hommes, les autorités de la ville, la police et la gendarmerie doivent venir se mettre à la disposition de l'autorité allemande. Les habitants qui auraient à se plaindre des soldats doivent s'adresser au commandant du corps de garde dans le plus bref délai. Les détails pour l'exécution de cet article seront publiés prochainement.

« 28 août 1914.

« Goeringer,

« Général commandant en chef des troupes de Lunéville. »

Le général qui signa cette proclamation ne devait pas revoir l'Allemagne.

Il est enterré à Lunéville, et l'on prétend qu'il se suicida parce que le kaiser lui fit le reproche de n'avoir pas poussé assez vigoureusement ses troupes sur Nancy.

Le 3 septembre, un autre général apprenait aux habitants de Lunéville stupéfaits qu'ils avaient « fait une attaque par embuscade contre les colonnes et trains allemands, massacré des blessés, etc. », et il les invitait, pour racheter de telles fautes, à verser une indemnité de six cent cinquante mille francs.

Voici, du reste, la prose du général; elle mérite une reproduction in extenso.

AVIS A LA POPULATION

« Le 25 août 1914, les habitants de Lunéville ont fait une attaque par embuscade contre les colonnes et trains allemands. Le même jour, des habitants ont tiré sur des formations sanitaires marquées par la Croix-Rouge. De plus, on a tiré sur des blessés allemands et sur l'hôpital militaire contenant une ambulance allemande. A cause de ces actes d'hostilité, une contribution de six cent cinquante mille francs est imposée à la commune de Lunéville. Ordre est donné à M. le maire de verser cette somme en or (et en argent jusqu'à cinquante mille francs) le 6 septembre, à 9 heures du matin, entre les mains du représentant de l'autorité allemande. Toute réclamation sera considérée comme nulle et non arrivée. On n'accordera pas de délai.

« Si la commune n'exécute pas ponctuellemant l'ordre de payer la somme de six cent cinquante mille francs, on saisira tous les biens exigibles. En cas de non-paiement, des perquisitions domiciliaires auront lieu et tous les habitants seront fouillés. Quiconque aura dissimulé sciemment de l'argent ou essayé de soustraire des biens à la saisie de l'autorité militaire, ou qui cherche à quitter la ville, sera fusillé. Le maire et les otages pris par l'autorité militaire seront rendus responsables d'exécuter exactement les ordres sus-indiqués. Ordre est donné à M. le maire de publier de suite ces dispositions à la commune.

« Hénaménil, le 3 septembre 1914.

« Le commandant en chef,

« VON FASBENDER. »

J'ai vu, à Lunéville, de nombreux immeubles détruits par le fer ou par le feu : la mairie, la sous-préfecture (ancien hôtel Brissac), atteintes, croit-on, par les obus français; la cité ouvrière de la faïencerie, rue de Viller; un groupe d'importants immeubles qui formaient un côté de la place des Carmes, derrière la statue de l'abbé Grégoire; un côté presque entier de la rue Castara...

Et certainement j'en oublie beaucoup, car je n'ai pas tout vu. La

pauvre ville a beaucoup souffert de l'invasion ; mais c'est une cité robuste, qui saura panser rapidement ses blessures.

. . . . . .

Nomény est un joli chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nancy, situé au nord de la capitale lorraine, sur la Seille, c'est-à-dire près de la frontière.

Le 20 août, après Mohrange, les Bavarois y pénétrèrent derrière nos troupes en retraite.

Ce malheureux bourg fut le théâtre de scènes terrifiantes, dont j'eus connaissance par un jeune homme qui avait réussi à s'échapper et à gagner nos lignes.

Lorsque les Bavarois arrivèrent, le bourg paraissait vide, car toute la population s'était enfermée dans les caves pour éviter les balles et les obus.

Les portes et les fenêtres furent enfoncées à coups de crosse, et les pauvres gens entendirent des voix rauques crier : « *Raous!* Dehors! »

Ils sortirent, et ce fut le massacre.

Le feu avait été mis aux quatre coins du bourg, et nombre de maisons flambaient.

Dans cet enfer, les Bavarois s'agitaient comme une bande de démons en hurlant des injures et tuaient sans pitié toutes les personnes qui sortaient des caves ou que le feu et la fumée chassaient de leur maison.

Mon jeune homme, qui avait reçu une balle dans l'épaule et était tombé entre deux cadavres, dans une mare de sang, eut la bonne idée de faire le mort et put, en rampant, la nuit venue, sortir de l'enfer de Nomény.

Il me raconta qu'en passant dans le faubourg de Nancy, il avait vu, à la lueur sinistre des flammes, parmi plusieurs corps étendus sans vie, ceux d'un garçonnet de dix à onze ans et d'une fillette de deux à trois ans. Auprès de ces cadavres, une femme, blessée, hurlait de douleur et demandait la mort à grands cris.

Il avait su, depuis, que les enfants étaient ceux des époux Kieffer et que leur père se trouvait également parmi les victimes.

Un de ses compatriotes lui apprit aussi que, le lendemain, la bataille ayant recommencé, les Allemands avaient emmené une cinquantaine de personnes en première ligne, dans l'espoir, sans doute, d'arrêter ou du moins de gêner le feu des Français.

Nombreuses furent les victimes dans la région qu'a occupée mon régiment, autour de Lunéville, de Crévic et à Crévic même.

Il est peu de villages, de hameaux, de fermes, où les Allemands sont entrés, qui n'ait été le théâtre de quelque crime contre l'humanité.

Bois bouleversé par les lance-bombes.

Il est probable qu'en ravageant tout sur leur passage, en mettant tout à feu et à sang, nos ennemis espéraient affoler les populations, les pousser à demander la paix.

De même que certains tyrans ont régné par la terreur, ils ont voulu vaincre par la terreur.

Ils se sont trompés.

DES COTEAUX LORRAINS

AUX

PLAINES FLAMANDES

IX

ADIEU, LORRAINE!

Après le recul des Allemands, la vie devint presque agréable pour des gaillards qui avaient passé tout un mois sous la mitraille, avec, comme distraction, une charge à la baïonnette de temps à autre.

Évidemment on en prend l'habitude; mais je vous assure qu'on la perd aussi, cette habitude, le plus facilement du monde, et qu'il n'est pas désagréable de s'endormir sans craindre de se réveiller dans l'autre monde.

« C'est trop beau, l'ancien! me disait parfois mon adjudant, le bon et brave Bataille; tu verras que ça ne durera pas.

— Je l'espère bien! faisait le lieutenant, lorsqu'il entendait la réflexion de Bataille; nous finirions par nous ennuyer et par nous rouiller. »

En attendant de nouvelles aventures, le dépôt nous envoyait des renforts pour combler les vides, et notre beau régiment fut bientôt remis à neuf.

Les « bleus » ne se lassaient pas d'entendre le récit de nos exploits, dont on les avait entretenus déjà au dépôt, et, bien entendu, nous ne nous lassions pas de les satisfaire.

Il nous semblait revivre les heures glorieuses, retrouver les camarades qui n'étaient plus, et dont, le plus souvent possible, nous fleurissions les tombes.

Chaque jour j'allais visiter, seul, quelques-unes de ces pauvres tombes semées dans la verdure, à flanc de coteau. Elles m'attiraient comme l'aimant attire le fer, et chacune des croix de bois, surmontée du képi du mort, me paraissait plus belle que le plus somptueux des mausolées.

Je les avais connus, ces morts; la plupart avaient été mes camarades ou mes chefs. Nous avions vécu ensemble des heures d'enthousiasme et de découragement, nous avions souffert, nous avions combattu ensemble.

Et, devant leurs tombes, le lien qui nous avait unis ne me semblait pas définitivement rompu. Je croyais parfois entendre la voix de l'un ou de l'autre de ces chers disparus, et cette voix me disait :

« Courage! ami, courage! Tu auras bien des épreuves à supporter avant de gagner, comme nous, le repos éternel. »

Ces visites solitaires aux tombes du coteau me faisaient du bien; elles entretenaient en moi un calme délicieux, et surtout elles m'habituaient à l'idée de la mort, m'aidant ainsi à la regarder en face sans trembler.

Nous n'étions pas en guerre depuis longtemps, et pourtant tout ce qui avait précédé le cataclysme m'apparaissait comme très lointain. Mon existence d'autrefois, mes amis d'alors, mes travaux, tout cela me semblait appartenir à un autre monde.

Or, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'avais, devant les tombes des camarades, l'impression de me rapprocher de ce monde.

A présent nous montions la garde, pour ainsi dire, devant les Allemands, qui s'incrustaient en notre sol : garde cependant un peu dangereuse, car les deux artilleries échangeaient souvent des obus, et, si l'on s'aventurait trop près des fils barbelés de l'ennemi, on essuyait le feu d'excellents tireurs toujours aux aguets.

Cela devenait monotone, et je commençais à croire que le lieutenant avait raison en prétendant que nous allions nous rouiller.

Le commandement pensa sans doute de même et estima que des troupes plus vieilles et moins entraînées pouvaient nous remplacer dans

Le glorieux drapeau du 66e. — Tableau de Samson. (Phot. Vizzavona.)

les tranchées. Un jour, j'appris par notre capitaine que nous devions nous préparer à aller guerroyer sous d'autres cieux.

J'aurais désiré savoir où l'on devait nous envoyer, mais le capitaine me répondit qu'il l'ignorait. Le colonel recevrait l'ordre de départ, nous gagnerions une gare régulatrice désignée dans l'ordre, et là seulement on nous indiquerait notre destination.

Cependant il nous dit qu'à son avis nous allions monter vers la Somme, et il nous fournit les explications suivantes :

« Les armées allemandes, battues sur la Marne et refoulées, se sont établies sur l'Aisne, et il y a tout lieu de penser que l'ennemi va tenter quelque chose à l'Ouest, très probablement de tourner notre gauche, car on sait qu'il dirige de ce côté des renforts importants.

« Si mes suppositions sont exactes, ajouta le capitaine, une rude besogne nous attend; mais je suis convaincu que ces gaillards ne passeront pas plus là-bas qu'ils n'ont passé ici. »

Il nous disait tout cela gaiement; mais on sentait qu'il avait le cœur un peu gros à la pensée de quitter sa Lorraine, car il était de Lunéville, marié à Nancy, un Lorrain pur sang.

Pour moi qui ne suis pas Lorrain, ce départ m'eût laissé à peu près indifférent si je n'avais pas dû abandonner les tombes des camarades. Certes, les soins ne leur manqueraient pas; mais ces soins ne vaudraient pas les miens, ne leur seraient pas aussi agréables, *à eux*, parce que moi je les avais connus, ceux qui dormaient là.

Nous étions descendus vers Champenoux, et c'est là que nous toucha l'ordre de départ.

Ce fut rapide.

Comme jadis à la caserne, il y eut un branle-bas formidable, des cris, des hurlements, beaucoup de mauvaise humeur apparente, des menaces de punitions terribles qui n'épouvantaient personne; puis, comme sous la baguette d'une fée, l'écheveau se débrouilla, un régiment superbe émergea du chaos, et tout le monde retrouva le sourire.

Les hommes, heureux de changer de place, de voir du pays, s'interpellaient joyeusement. Les officiers s'entretenaient avec calme de la situation.

Enfin une sonnerie annonça le départ, les rangs se figèrent.

« En avant! »

Nous étions en route vers l'inconnu, vers d'autres cieux et vers d'autres dangers.

Combien d'entre nous reverraient cette région superbe que nous

avions sauvée, ces champs et ces bois que nous avions arrosés de notre sang, ces villages accueillants où l'on nous aimait?

Sur la route, en nous rendant au point d'embarquement, nous aperçûmes la femme de notre capitaine, qui, en compagnie de ses trois jeunes enfants, attendait notre passage.

La pauvre femme avait les yeux rouges et se raidissait pour ne pas pleurer. Notre capitaine, terriblement pâle, se mordait les lèvres.

Ce spectacle m'émut profondément, mes yeux se mouillèrent, une larme roula dans ma moustache.

La guerre est vraiment une chose affreuse!

Nous sommes embarqués. Un coup de clairon auquel répond un coup de sifflet, quelques cris auxquels succède un silence impressionnant, le train s'ébranle.

« Adieu, belle et vaillante Lorraine! »

Le voyage fut long, monotone et pénible. La chaleur transformait en étuve les wagons où nous étions entassés, et la plupart des hommes sommeillaient.

Dans les gares où nous nous arrêtions, des femmes aimables, de charmantes jeunes filles portant l'uniforme ou simplement les insignes de la Croix-Rouge nous comblaient de friandises et nous servaient de la bière et de la limonade.

Au passage on nous acclamait, et nous fûmes heureux de constater que la réputation du 20e corps avait franchi les limites de la Lorraine. Je me souviens que, dans une gare, j'entendis un employé qui disait à plusieurs personnes :

« Ce sont ceux de Nancy, de rudes gars! »

Et cela, je l'avoue, me fit plaisir.

Oui, c'étaient de rudes gars, ceux de Sainte-Geneviève, d'Amance, de Champenoux, de Frescati, de Léomont, de Vitrimont, de Crévic!

Et ces noms, aujourd'hui à peine connus, qui désignent d'humbles villages ou de simples fermes, brilleront dans l'histoire, illustrés par les soldats de la *Grande Guerre* à l'égal de ceux qu'illustrèrent les soldats de la *Grande Armée*.

X

LES COMBATS DE LA SOMME

Notre capitaine avait deviné juste, c'était bien dans la Somme qu'on nous transportait.

Je crois qu'on nous y attendait, car nous entendîmes le canon pendant notre première étape.

Le lieutenant nous dit que ça devait taper dans la direction de Roye, et il me montra cette ville sur sa carte. Pour nous, ce n'était qu'une musique lointaine; mais elle nous annonçait que nous ne tarderions pas à entrer dans la danse.

Comme j'exprimais cette opinion devant Bataille, il me fit observer qu'on ne nous avait certainement pas amenés d'aussi loin dans le seul but de nous faire changer d'air.

Nous avions quitté la région de Nancy par la pluie, et nous retrouvions ici le soleil.

Malgré cela, l'étape fut monotone et nous parut horriblement longue.

Quelle différence entre ce pays un peu morose et la Lorraine si pittoresque!

Nous avions perdu notre entrain habituel et notre bonne humeur; et, lorsque nous approchâmes du Quesnoy, où nous devions cantonner, il n'y eut aucune de ces démonstrations joyeuses et bruyantes qui marquaient d'ordinaire l'arrivée au gîte.

Mon escouade fut gratifiée d'un bon coin dans une belle grange et d'une couche épaisse de foin bien sec, le maximum du confort pour des poilus sur le sentier de la guerre. Et pas d'obus à craindre!

La splendeur de cette installation et la perspective d'une bonne nuit remirent un peu de baume en nos cœurs ulcérés, et je me rappelai que mon grade de caporal m'imposait certains devoirs.

Un de mes hommes manquait à l'appel : Billet, le loustic de l'escouade.

Où diable était passé cet animal?

Nous nous disposions à battre le cantonnement pour le retrouver et je me promettais de le tancer d'importance, lorsque nous le vîmes apparaître, un peu essoufflé.

« D'où viens-tu? » demandai-je d'un ton sévère.

Il cligna de l'œil, mit un doigt sur ses lèvres et répondit à voix basse :

« Ne te fâche pas, j'ai assuré le souper de l'escouade. »

Alors, soulevant un pan de sa capote, il nous montra un superbe lapin.

Je me gardai bien de lui demander où il avait fait cette trouvaille. Il est des cas où un gradé ne doit pas se montrer trop curieux.

Nous avions donc bon souper et bon gîte. Le lapin de Billet nous fit presque oublier la Lorraine.

L'ami Bataille vint partager notre souper et nous donna, sur les opérations auxquelles nous allions participer, des détails qu'il tenait du capitaine.

La carte en main, il nous montra que nous avions devant nous la droite des armées allemandes, c'est-à-dire l'extrémité de l'immense ligne qui naissait dans les Vosges. Cette ligne arrivait un peu en avant de Lassigny, se redressait alors subitement presque à angle droit et se prolongeait, à peu près perpendiculairement, jusqu'aux environs de Péronne.

L'ennemi avait massé des troupes sur cette aile perpendiculaire, et son plan consistait à la faire pivoter autour de Lassigny, pris comme charnière, pour la ramener d'abord dans le prolongement de sa ligne et, par conséquent, nous refouler vers le sud, puis à la faire descendre ensuite pour déborder notre gauche, nous tourner et reprendre peut-être la marche sur Paris.

Notre rôle consistait donc à maintenir à tout prix l'aile droite allemande dans sa position perpendiculaire et, si possible, à la déborder pour la rabattre sur la ligne principale, qui se trouverait ainsi prise à revers.

Bataille nous apprit en même temps que la 11e division, la fameuse

division de fer, de Nancy, se trouvait du côté de Chuignes pour attaquer l'aile allemande par le haut.

Cela nous promettait assurément des combats très durs, puisqu'il s'agissait de faire échouer une fois de plus le plan de nos ennemis.

Nous avions compris ce qu'on attendait de nous, et nous étions prêts.

J'ai toujours pensé et je pense encore qu'il est utile, dans la guerre moderne, d'indiquer sommairement au soldat le but à atteindre, le

Village de Cappy.

pourquoi des efforts qu'on exige de lui. C'était la méthode de notre capitaine, et il s'en trouvait bien.

Le lendemain, grâce au bon souper et à la bonne nuit, nous avions retrouvé notre entrain et notre bonne humeur, et nous mîmes allégrement le cap sur Fresnoys.

Ce jour-là, 25 septembre, notre division occupant la ligne la Chavatte-Fouquescourt, la bataille s'engagea.

Nous supportâmes là un rude choc, pendant que la 11e division, luttant héroïquement, sur la ligne Chuignes-Cappy, contre l'extrême droite, qui avait commencé son mouvement, lui barrait le passage et la rejetait en arrière.

. . . . . .

Lorsque nous arrivons dans la fournaise, le 146e est déjà engagé à fond devant le village de Fouquescourt, et les camarades de ce régiment, couchés sur un sol que trouent les marmites et que labourent les balles de nombreuses mitrailleuses, tirent avec acharnement.

Le crépitement de la fusillade est ininterrompu, ainsi que le *clac clac* désagréable des mitrailleuses, plus impressionnant pour qui connaît ces terribles faucheuses d'hommes, que les rugissements lointains de la grosse artillerie.

Derrière notre infanterie, on entend les hoquets de nos 75.

On nous arrête en arrière et un peu au-dessus de la Chavatte pour nous porter sans doute, selon les besoins, soit sur ce village qu'attaque le 153e, soit sur Fouquescourt.

Défilés derrière un mamelon, nous n'avons d'autre distraction que de compter les obus qui passent au-dessus de la crête et viennent éclater à cinquante mètres de nous.

Personne ne bronche : nous avons l'habitude.

Une heure se passe, et nous sommes toujours là, immobiles, écoutant, sans rien voir, la grande rumeur de la bataille qui fait rage.

C'est exaspérant, les nerfs me font mal.

Tout à coup le lieutenant vient vers nous et demande des volontaires pour une dangereuse mission de reconnaissance.

Un de mes hommes, Besnard, me poussa le coude en disant :

« Allons-y ! »

Pourquoi pas? Tout vaudra mieux que l'inaction.

Nous nous offrons, Besnard et moi.

« Vous n'êtes pas mariés? interroge le lieutenant.

— Non, mon lieutenant.

— Bon! bon! Eh bien! voilà : il s'agit de savoir ce qui se passe du côté de Fouquescourt. Allez, voyez et renseignez-nous. Bonne chance! »

Il nous serra la main, et nous partîmes.

Pour voir, il faut d'abord escalader un mamelon dont le sommet est à ce point labouré par les obus, qu'il change de forme à chaque instant, comme la couronne de lave d'un volcan en activité. On dirait qu'un feu intérieur fait bouillonner la terre de ce sommet.

« Il n'y a pas, fait Besnard, il faut y aller; et, une fois la crête passée, nous verrons la bataille comme dans un fauteuil d'orchestre. »

Comment avons-nous réussi à franchir cette crête? Je n'en sais rien.

Nous rampions, le nez dans l'herbe, nous cachant de temps à autre

dans un trou d'obus, soulevés de terre, parfois, lorsqu'une marmite éclatait trop près de nous, meurtris par les pierres que les éclatements faisaient jaillir.

Jamais je n'ai vu la mort d'aussi près.

Dans cet enfer, Besnard ne perdait pas sa bonne humeur. J'avan-

Cappy. — Ruines du château.

çais, le sang aux tempes, les dents serrées. Lui, le brave garçon, n'arrêtait pas de plaisanter.

Je l'admirais, et me disais :

« Celui-là est plus brave que toi. »

Au moment où les obus tombaient le plus fort, mon compagnon s'approcha de moi et murmura :

« Si j'y reste et que tu en sors, j'ai dans ma poche une lettre toute prête, prends-la et fais-la parvenir. J'aimerais que ma pauvre femme connût mes dernières pensées et mes dernières volontés.

— Ta femme? Mais, tout à l'heure, tu as dit au lieutenant...

— Oui, je sais bien, j'ai menti; mais il ne m'aurait pas laissé partir... Alors, tu comprends, ce n'est pas bien grave, un mensonge comme celui-là!... Les camarades ne sont pourtant pas obligés de se faire tuer

à ma place parce que je suis marié, pas vrai?... Et puis enfin, il faut faire son devoir. »

La crête franchie, nous réussîmes à trouver, sur la pente opposée, une sorte de niche naturelle où nous étions à peu près à l'abri des éclats d'obus et d'où nous avions une vue superbe sur Fouquescourt.

Il était alors 9 heures et demie.

Nos camarades du 146e avançaient par bonds vers le village sous une formidable averse d'obus, à travers une nappe de balles sortant d'une vingtaine de mitrailleuses et de milliers de fusils.

Quels hommes!

Vraiment, à ce moment-là, mon cœur se gonfla d'émotion, et je me sentis fier d'appartenir à une telle division, d'être une unité dans cette phalange.

A chaque bond, des hommes tombaient. Le terrain parcouru était tapissé de morts et de blessés; les autres avançaient toujours.

Ils se trouvèrent bientôt à une centaine de mètres du village, et je compris qu'ils allaient donner l'assaut. Je vis le chef de corps, le lieutenant-colonel des Mazis, que je connaissais bien, se porter bravement devant la chaîne des tirailleurs et les entraîner vers l'entrée de Fouquescourt.

Presque aussitôt il tomba, et j'appris, le soir même, qu'il était mort de ses blessures.

Nous rapportâmes, en somme, de bonnes nouvelles, et j'appris qu'on avait également tenu ferme du côté de la Chavatte.

Le lendemain nous vîmes passer des blessés de Chuignes et de Cappy, et nous fûmes heureux d'apprendre que la 11e division avait superbement tenu tête à l'ennemi et l'avait refoulé, en lui infligeant des pertes énormes.

Un jeune caporal du 79e, blessé aux deux jambes, nous expliqua ce qui s'était passé devant Cappy, ce qu'il avait vu, c'est-à-dire ce qu'avait fait sa compagnie.

Comme je l'ai dit déjà, le combattant se meut dans une sphère étroite et ne voit qu'un très petit coin de l'action. Pour raconter une bataille dans son ensemble, il faudrait interroger des hommes pris dans chacune des unités, dans chacune des fractions de toutes les troupes engagées, et encore n'obtiendrait-on qu'un récit incomplet, imparfait et fourmillant d'erreurs; car, même dans sa sphère propre,

un combattant ne peut tout voir; en outre, ce qu'il a vu, il l'a souvent mal vu.

Le récit du caporal du 79e, confirmé par les blessés qui l'entouraient, m'a paru résumer d'une façon très claire le combat du 25 septembre à Cappy; aussi l'ai-je noté avec soin parce que cette action, intimement liée à la nôtre, concourait au même but : empêcher l'extrême droite allemande de pivoter, maintenir sa ligne dans la position horizontale.

« Mon bataillon, nous raconta le caporal, le 2e, a subi pendant toute la journée du 25 un terrible bombardement. D'abord nous avancions lentement; mais, vers 3 heures de l'après-midi, impossible de bouger.

« Reculer, nous n'y pensions pas, bien sûr! Nous restions là, accrochés au sol, sous un effroyable déluge de fer. Autour de moi, j'entendais parfois les cris de douleur d'un homme que venait de frapper un éclat de marmite, un shrapnell, une balle de mitrailleuse ou de fusil. Je me souviens surtout d'un pauvre bougre qui avait le ventre ouvert et qui râlait; son sang coulait vers moi. Le ruisseau rouge m'atteignit. C'était affreux.

« Bien entendu, nous étions couchés, et l'on se recroquevillait autant qu'on pouvait.

« Les Allemands tapaient dur, mais nous tapions dur aussi. Nos canons tiraient si rapidement, qu'on ne distinguait pas les coups.

« Vers 5 heures, et je vous assure que les deux heures nous avaient paru longues, le feu d'en face devenant moins violent, on décida de reprendre la marche en avant.

« Aussitôt on se lève pour bondir. Mon sergent reçoit une balle dans la tête et tombe, foudroyé. Je prends le commandement à sa place, je pousse mes hommes, et nous gagnons une vingtaine de mètres de terrain.

« Il s'agissait d'atteindre une crête, en avant du village, que nous devions, une fois sur la crête, enlever d'assaut.

« Ah! cette crête de Cappy, je ne suis pas près de l'oublier! Elle semblait reculer devant nous.

« Enfin, vers le soir, après une journée de lutte, mon bataillon l'occupa; ce que voyant, les Allemands exécutèrent un mouvement de repli.

« Nous étions vainqueurs.

« Ce fut une joie folle dans les rangs. La fatigue, les dangers, tout était oublié.

« Le matin, à la première heure, nous avons foncé sur le village et nous y sommes entrés, espérant trouver les Boches devant nos baïon-

nettes. Ils ne nous avaient pas attendus; mais leur artillerie nous arrosa copieusement, et c'est à ce moment-là que j'ai écopé.

« Mais ça m'est égal, *on les a eus,* et le village par-dessus le marché. »

Une huitaine de jours plus tard, passant non loin de Cappy, nous sommes allés saluer avec émotion trois grandes tombes où dormaient deux cents braves du 79e régiment d'infanterie.

Devant ces tombes, ma pensée se reporta vers celles des camarades tombés en terre lorraine et qui montaient, là-bas, une garde éternelle, alors qu'ici d'autres Lorrains formaient, de leurs poitrines vaillantes, une nouvelle barrière contre l'invasion.

XI

LA COURSE A LA MER

Les Allemands, gens têtus, frappèrent encore de rudes coups contre la barrière, et pendant quelques jours la danse recommença sur la ligne la Chavatte-Fouquescourt et devant Cappy; mais la barrière demeura inébranlable.

Le lieutenant-colonel H., commandant le 153e, fut grièvement blessé à l'attaque du village de la Chavatte.

C'était le troisième chef de corps qui tombait, depuis notre entrée en campagne, à la tête de ce régiment : le colonel de Grandmaison, blessé le 20 août devant Mohrange; le chef de bataillon Belin, qui l'avait remplacé sur le champ de bataille, tué le 25 août à Crévic, et enfin le lieutenant-colonel H.

S'apercevant, sans doute, que nous étions aussi entêtés qu'eux et qu'ils n'auraient pas raison des gars de Nancy et de Toul, les Allemands essayèrent de jouer au plus fin, et ils prolongèrent rapidement leur droite vers le nord, espérant toujours rabattre sur nous leur monstrueux tentacule et nous envelopper par la gauche; mais nous grimpions aussi vite qu'eux, et toujours ils nous trouvaient là, les uns ou les autres, prêts à la lutte.

C'est ainsi que, le 7 octobre, mon régiment recevait le choc à Fricourt, où nous avait précédés le 26e.

Une fois de plus, malgré leur débauche de projectiles, malgré la rage de leurs assauts, nous leur barrâmes la route de l'ouest, les forçant à monter encore, à monter toujours, pour éviter d'être débordés et tournés.

Je ne raconterai pas tous les combats auxquels donna lieu cette course vers la mer, car ils se ressemblèrent tous. Nous nous dressions devant la pieuvre allemande comme le dompteur devant un fauve qui s'obstine à vouloir gagner la porte de sa cage.

Plus l'ennemi mettait d'obstination à essayer de forcer le passage à l'ouest, plus nous frappions fort; et chaque fois nous eûmes la satisfaction de le voir reculer en grondant.

Cette phase de la guerre n'est certes pas la moins intéressante, et je serai heureux si mes modestes notes aident les historiens futurs de la Grande Guerre à en mieux comprendre le côté pittoresque.

En tout cas, je puis leur affirmer que, pour maintenir dans la ligne droite le tentacule qu'avançait la pieuvre germanique dans le but de nous envelopper, la lutte fut âpre et ardente.

Que de tombes, hélas! ont jalonné cette longue route!

A Fricourt, je perdis un de mes meilleurs amis, le soldat Baudu, et je faillis l'accompagner dans la tombe.

Nous faisions, à trois, une reconnaissance en avant de nos lignes, lorsqu'un obus de gros calibre vint éclater à moins de dix mètres de nous. Un éclat frappa le pauvre Baudu en pleine poitrine, et un autre me fendit le cuir chevelu.

Bien que je fusse aveuglé par le sang qui coulait de ma blessure, je me rendis compte que je n'étais pas sérieusement touché.

Je courus à Baudu et voulus le prendre dans mes bras; mais il poussa des hurlements de douleur.

« Pas la peine, murmura-t-il, j'ai mon compte... Adieu aux amis! »

Un flot de sang l'étouffa. Il eut quelques soubresauts, et ce fut tout.

Il nous fut impossible de rapporter son corps, et j'en eus un gros chagrin; mais nous aperçûmes une forte patrouille allemande, et nous n'avions pas le droit d'engager le combat, car nous devions rendre compte de notre mission, et nous rapportions d'utiles renseignements.

Le capitaine me félicita et voulut m'envoyer à l'arrière en raison de ma blessure; mais je lui fis respectueusement remarquer qu'une égratignure comme celle-là ne pouvait pas passer pour une blessure.

Il me serra la main, et je rejoignis mon escouade, où l'on apprit avec beaucoup de peine la mort de Baudu.

L'adjudant Bataille, le bon et brave Bataille, se distingua particulièrement ce jour-là. Entouré d'ennemis et invité à se rendre, il répondit en abattant d'un coup de sabre l'officier qui lui faisait cette aimable proposition, réussit à se dégager en assommant deux ou trois soldats et en ramena une demi-douzaine avec lui.

On lui annonça qu'en raison de ce fait et de sa conduite antérieure, il serait proposé pour sous-lieutenant.

Il me confia la chose en rougissant comme une jeune fille.

Régiment d'infanterie au repos.

« Comprends-tu, l'ancien? me dit cet admirable poilu, je suis un peu honteux; car enfin tout le monde à ma place en aurait fait autant. »

J'ai dit que le 26e nous avait précédés à Fricourt. Ce superbe régiment de la division de fer mena superbement la bataille vers Bécourt, petit village situé immédiatement au-dessus de Fricourt, les 7 et 8 octobre, ainsi qu'en témoigne l'ordre du jour suivant :

« Colin, lieutenant-colonel, commandant le 26e régiment d'infanterie. Au combat de nuit du 7 au 8 octobre, a, par ses belles qualités de bravoure et de sang-froid, arrêté une attaque allemande à laquelle

il infligea une perte de sept officiers et sept cents soldats, dont trois cents tués ou blessés et quatre cents prisonniers. »

Il y eut, au cours de ce combat, un épisode des plus pittoresques.

Sur un mamelon, tout près du village de Bécourt, se dresse un château dont on aperçoit la masse sombre à travers le feuillage des arbres d'un petit bois.

Le commandant W., du 3e bataillon, occupe le château en compagnie de l'adjudant Feuillot et de ses sergents-fourriers; son bataillon se trouve dans les tranchées de première ligne, en avant du château.

Le 7, à la faveur d'une nuit sombre, que rendent plus sombres encore de lourds nuages d'orage, un détachement ennemi parvient à se glisser à travers notre ligne et détache une patrouille vers le château.

Le commandant entend un bruit de bottes; des coups violents ébranlent la porte, et une voix rude crie :

« Ouvrez, ce sont des Anglais! »

Mais l'accent n'a rien de britannique. Le commandant se garde de répondre, et la patrouille s'éloigne. Aussitôt W. appelle ses sous-officiers.

« Branle-bas de combat, mes amis! nous allons avoir les Boches sur le dos. »

Puis il envoie l'ordre aux cuisiniers, qui préparent non loin de là le repas des poilus, de rallier le château. Ils arrivent bientôt, — ils sont une cinquantaine, — apportant leurs ustensiles de cuisine et leurs marmites, et se massent dans la cour intérieure.

Ce défilé dans la nuit noire des braves cuistots chargés de leurs instruments de travail est à ce point comique, que le commandant ne peut retenir un éclat de rire.

Mais comme il ne s'agit pas d'offrir à dîner aux Allemands, les cuistots, mis au courant de la situation, s'empressent d'abandonner plats et marmites pour empoigner le flingot. En toute hâte, on forme une barricade en travers de l'allée, et l'on attend, le doigt sur la détente.

L'attente n'est pas longue. Les cuistots ont à peine pris leurs positions de combat derrière la barricade improvisée, qu'une troupe ennemie apparaît dans l'allée, en colonne par quatre.

On la laisse approcher à vingt mètres.

« Feu! »

La colonne s'arrête. Il y a une bousculade, des cris; puis c'est la fuite, une fuite éperdue.

Une vingtaine de morts et de blessés sont étendus sur le sol de l'allée.

Bientôt une seconde troupe apparaît, précédée de deux cyclistes.

Même scène que ci-dessus, et, cette fois, nos vaillants cuistots héritent de deux bicyclettes solides.

Mais on ne peut pas toujours rester derrière une barricade. Nos hommes s'élancent bravement et se mettent, par petits groupes, à la poursuite de l'ennemi, qui fuit dans toutes les directions.

L'adjudant Feuillot, qui commande un de ces groupes, ayant trouvé dans la poche d'un sous-officier tué un sifflet de commandement, souffle dans l'instrument, et quelle n'est pas alors la stupéfaction de nos poilus en voyant accourir au pas gymnastique une quarantaine d'Allemands!

On les met en joue, on leur ordonne de lever les bras, on les fouille, et en route pour le château.

Les vaillants cuistots avaient bien mérité de la patrie.

Pendant que se déroulaient ces scènes où un peu de comique se mêlait à beaucoup d'héroïsme, les combats faisaient rage autour du château.

Les cuistots reprirent le plus tranquillement du monde leurs ustensiles et retournèrent à leurs fourneaux, sans souci des obus qui dégringolaient ferme.

L'ordre du jour suivant peut servir de conclusion à l'épisode que je viens de raconter :

« Feuillot, adjudant réserviste au 26e régiment d'infanterie. Pendant le combat de nuit des 7 et 8 octobre, a coopéré de la façon la plus intelligente et la plus active à la défense d'un village attaqué par sept compagnies allemandes. En l'absence des cadres, a pris lui-même le commandement de plusieurs patrouilles au contact immédiat de l'ennemi, et, avec un détachement de cinq hommes, a fait quarante-cinq prisonniers. »

De la Somme, le tentacule allemand gagna le Pas-de-Calais, essayant toujours de nous saisir; mais chaque fois qu'il se portait en avant, nos coups furieux le forçaient à se redresser.

Hébuterne, Gennecourt, Fonquevillers, marquèrent de sanglantes étapes de notre course vers le nord.

Puis ce fut l'assaut de Mouchy-au-Bois, le 28 octobre : une affaire superbe, où la 11e division ajouta une page héroïque à son histoire. Malheureusement, le vaillant 69e, qui avait déjà vu tomber à sa tête, le 1er septembre, le colonel Courtot de Cissey, y perdit son chef, le lieutenant-colonel Petitjean de Marcilly.

Je vis pour la première fois, près de Fonquevillers, un tir de nos

mitrailleuses sur un avion boche. Le vilain oiseau virait, tanguait, s'élevait, s'abaissait; on eût dit une gigantesque chauve-souris. A chaque instant nous espérions le voir dégringoler. Mes hommes, enthousiasmés, criaient :

« Hardi, les mitrailleurs ! »

Je vous assure que nos braves mitrailleurs n'avaient pas besoin d'encouragement et qu'ils tournaient la manivelle de tout cœur.

Ce fut une déception profonde lorsque l'avion prit de la hauteur et fila vers ses lignes.

J'ai appris, depuis, qu'il est très difficile d'abattre un avion dans ces conditions. On peut, en effet, cribler ses ailes de balles sans qu'il s'en porte plus mal, et il faut, pour réussir, le toucher dans ses œuvres vives ou tuer le pilote. Or les points sensibles sont rares, et le pilote se trouve, surtout dans l'appareil allemand, assez bien garanti contre un tir de bas en haut.

Nous étions tous assez fatigués, car on marchait beaucoup, et l'on ne s'arrêtait guère que pour combattre, ce qui ne pouvait pas passer pour un repos.

Le combat, en effet, même quand il est court, vous épuise complètement, et, le lendemain d'une affaire, on est généralement aussi courbaturé que si l'on avait reçu des coups de bâton.

Naturellement les obus nous suivaient sans cesse, ce qui nous obligeait à prendre de sérieuses précautions, et pendant la marche et au cantonnement.

Je me souviens qu'un jour j'occupais, dans un village abandonné par ses habitants, une superbe chambre, et je me réjouissais de coucher dans un lit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de Paris.

Le soir, avant de me coucher, je passai dans le cabinet de toilette pour me laver les mains, et j'étais en train de procéder à cette opération quand un sifflement bien connu me fit dresser l'oreille.

« Allons, bon ! pensai-je, encore ces maudits obus ! »

Tout à coup, *patatras ! boum ! boum !* la maison se met à osciller sur sa base, les murs craquent, le plancher se soulève sous mes pieds.

Un obus venait de trouer le toit, et il n'y avait plus de lit, plus de chambre, plus rien que des murs branlants.

Je dus aller mendier un coin dans un grenier à foin.

En guerre, l'existence est pleine d'imprévu.

Le même soir, une section tout entière fut ensevelie sous les

décombres d'une grange qu'un 150 rencontra dans sa course. Par miracle, il n'y eut aucune victime. Quelques contusions, quelques balafres, quelques yeux pochés : ce n'était pas cher.

Le lieutenant, pendant la marche, nous conte une aventure bien amusante dont un de nos cuisiniers, la veille, fut le héros.

Le brave cuistot se trouvait, la nuit tombante, près de ses fourneaux installés dans le creux d'un ravin et épluchait des pommes de terre.

Tir d'une mitrailleuse contre les avions allemands.

Passe un poilu qui flaire le rata et s'exclame :

« Cristi! que ça sent bon! »

Alors le cuistot :

« Écoute, mon vieux, si tu veux en goûter, il faut m'aider à éplucher les patates. »

Le poilu ne se fait pas prier; il s'assoit sur un tronc d'arbre et se met à l'œuvre avec ardeur.

Soudain arrive en courant l'officier d'ordonnance de la brigade, qui demande au cuistot :

« Tu n'as pas vu le général par ici?

— Non, mon capitaine. »

L'officier fait demi-tour et aperçoit alors le poilu complaisant; son visage exprime un étonnement profond. Il s'approche, salue ledit poilu et l'appelle *mon général.*

Tête du cuistot, qui pense se trouver mal; sourire amusé du général,

qui rassure le brave garçon en le félicitant sur la tenue de ses fourneaux et l'excellence de son rata.

« C'est un bon type, disait ensuite le cuisinier; mais on devrait bien empêcher les généraux de s'habiller en simple soldat. »

Nous montions toujours, et notre marche se faisait de plus en plus rapide, et toujours le tentacule s'efforçait de nous barrer la route pour nous déborder ensuite.

A ce train, il était évident que nous atteindrions bientôt la mer du Nord.

Alors plus d'enveloppement possible.

Les Allemands le comprirent, et cela les mit en rage; mais ils ne se tenaient pas encore pour battus. Ces gaillards-là n'abandonnent pas facilement une idée.

Nous ne devions pas tarder à en avoir la preuve.

LA BATAILLE DES FLANDRES

XII

UN PEU D'HISTOIRE

Avant de parler de notre entrée en Belgique et des sanglants combats du saillant d'Ypres, il est indispensable, pour l'intelligence des faits, de passer rapidement en revue les événements dont les Flandres furent le théâtre et qui précédèrent ces combats.

C'est à dessein que j'emploie le mot *combat*, alors que le mot *bataille* serait plus exact; mais je l'emploie parce que l'ensemble des combats livrés dans le saillant d'Ypres constitue la deuxième phase de la grande bataille des Flandres.

Après avoir déblayé la Belgique, et leurs projets primitifs se trouvant bouleversés par leur défaite sur la Marne, leurs échecs en Lorraine, dans les Vosges, les Allemands voulurent, par une offensive à grand orchestre sur notre gauche, par une attaque foudroyante qu'on a, depuis, qualifiée très heureusement de « torrentielle », forcer la route de Dunkerque et de Calais.

Pour cette offensive formidable et monstrueuse, qui devait être poussée à fond sans considérations d'aucune sorte, nos ennemis avaient groupé des contingents frais venus d'Allemagne, composés d'hommes

n'ayant pas encore combattu, — des volontaires pour la plupart, — ardents, enthousiastes et absolument fanatisés, qui comptaient dans leurs rangs la fleur de la jeunesse allemande.

La trouée nécessaire au passage du torrent devait être faite sur le front *Nieuport-Dixmude*.

La tête de pont de Nieuport est tenue par les troupes belges, que protège, sur la gauche, la flotte légère franco-anglaise et que soutiennent, sur la droite, à Dixmude, nos fusiliers marins sous les ordres de l'amiral Ronarch. Le front est jalonné par nos divisions de cavalerie et quelques éléments d'infanterie, auxquels, successivement, viendront s'ajouter d'autres troupes.

Un bombardement d'une intensité inouïe, par obus de gros calibre, précéda naturellement l'offensive; puis, lorsque l'ennemi jugea que la défense devait être ébranlée, il donna le signal de l'assaut.

Le choc fut effroyable.

On vit les bataillons allemands s'avancer en masses profondes, les hommes, sur certains points, se tenant par le bras et marchant à la mort en chantant.

Dans ces masses, nos obus ouvrent d'énormes brèches, nos mitrailleuses fauchent des rangs entiers; mais aussitôt les brèches se referment et d'autres rangs viennent s'offrir à nos balles.

Les grenadiers prussiens de Valmy avaient chargé de la même façon; mais les conditions n'étaient pas les mêmes, car ils ne marchaient pas contre les terribles engins de mort que possèdent les armées modernes.

C'était une tuerie sans exemple dans l'histoire.

Dix fois, vingt fois, à Nieuport comme à Dixmude, les bataillons serrés marchèrent à la mort : on eût pu croire qu'on assistait au suicide d'un peuple.

Vers Nieuport, les Wurtembergeois réussissent à passer et enlèvent le village de Ramscappelle, point central d'une ligne que défend, avec les Belges, la 42e division française. La voie ferrée qui descend de Nieuport à Dixmude est perdue.

Pas encore!

On vient d'amener en hâte des tirailleurs algériens. Les clairons sonnent la charge, et nos héroïques Africains, — pour lesquels la France n'aura jamais assez de reconnaissance, — bondissent sur l'ennemi à la baïonnette en poussant leurs terrifiants cris de guerre.

En un instant, les bataillons allemands sont culbutés, chassés du

village et jetés dans l'Yser, dont les eaux, rouges de sang, roulent sur un lit de cadavres.

A Dixmude, nos fusiliers marins accomplissent des prodiges. En une seule nuit, sous une avalanche de fer et de feu qui réduit la ville en ruines, ils repoussent quatorze assauts menés par des hommes ivres d'alcool et d'éther.

Maison bombardée à Nieuport.

Les Belges, d'accord avec l'état-major français, prennent alors la décision d'ouvrir les écluses de Beverdick, et bientôt la nappe des eaux protège la ligne de l'Yser sur une distance de plus de deux kilomètres.

On dit que les Allemands, ne comprenant rien au phénomène, firent apporter des pelles, puis des seaux, puis des baquets, pour enlever l'eau qui, sournoisement, lentement, montait dans l'immense plaine.

Le sanglant combat de Ramscappelle avait marqué l'échec de l'offensive ennemie sur le front Nieuport-Dixmude.

Les Allemands devaient donc renoncer à Dunkerque et Calais ou chercher autre chose.

La première phase de la bataille des Flandres avait pris fin le 28 octobre. Le 30, l'ennemi entamait la seconde en se ruant sur le saillant d'Ypres, dont son état-major avait parfaitement compris les défauts : convexité rendant la défense difficile et permettant des attaques convergentes, faces exposées aux feux d'enfilade.

Voyons d'abord ce qu'on nommait *saillant d'Ypres*.

Si l'on descend de Dixmude vers le sud en ligne droite, on rencontre, à une vingtaine de kilomètres, la cité d'Ypres, ensuite on arrive à Messines, après avoir parcouru encore huit à neuf kilomètres.

Une jolie route relie Dixmude à Ypres et à Messines.

Suivons cette route à partir de Dixmude jusqu'à ce que nous rencontrions Bixschoote. Quittons alors la grand'route et décrivons, à l'est, une vaste courbe, passant par Langemark, Poelcappelle, Paschendaelle, Gheluvelt, Zandvoorde, Hollebeke, et rejoignons la grand'route au-dessous d'Ypres, à Saint-Éloi.

Nous avons ainsi parcouru le front du fameux saillant d'Ypres.

Si vous prenez la peine de tracer ce front sur une carte, vous constaterez qu'il encadre une étendue de pays assez considérable.

Lorsque les Allemands engagèrent l'action, nous y avions très peu de troupes : deux divisions territoriales, les 87e et 89e ; deux divisions de cavalerie et le 1er corps anglais.

Successivement, on y amena d'autres troupes : le 9e corps d'armée, la 38e division, le 32e corps d'armée, la 42e division arrivant de l'Yser, puis le 4e corps anglais.

Notre corps d'armée, le 20e, fut jeté dans la bataille le 3 novembre.

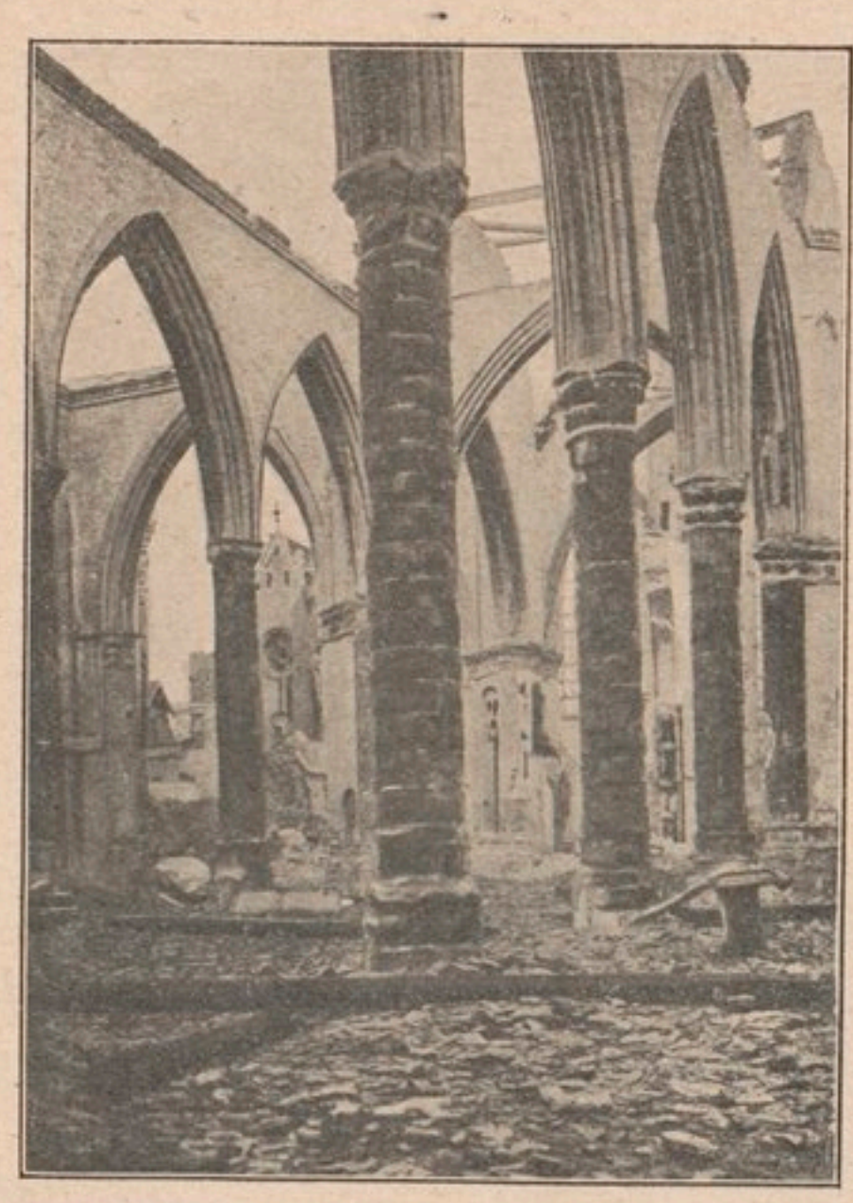
Examinons rapidement les événements qui précédèrent cette date.

Les Allemands se rendirent facilement compte que les deux faces : au nord la ligne Bixschoote-Langemark-Poelcappelle, au sud la ligne Saint-Éloi-Hollebeke, représentaient les parties les plus vulnérables ; aussi les attaquèrent-ils violemment, en même temps qu'ils exerçaient des poussées latérales de Bixschoote vers le canal de l'Yser et d'Hollebeke vers Messines, pour s'emparer de la route d'Ypres.

Comme sur l'Yser, l'ennemi attaque en masses, après une préparation d'artillerie intense.

Nous répondons par des attaques et contre-attaques vigoureuses et rapides.

Dans le secteur nord, le 9e corps, augmenté de la 31e division, s'engage sur la ligne Bixschoote-Langemark-Poelcappelle et réussit à progresser, malgré la résistance furieuse de l'ennemi; mais la progression se trouve enrayée par la perte de Bixschoote, que défendait une division territoriale.



Église de Nieuport.

On reprend cet important point d'appui, puis on le reperd. Il sera repris le 3 novembre.

Dans le secteur sud, le 1er corps anglais du général Douglas Haig a mené une attaque sérieuse, qui lui a permis de progresser légèrement; mais, contre-attaqué et ne disposant pas de moyens suffisants, le général dut s'arrêter. Sous une violente poussée, le 1er corps anglais évacue Zandvoorde et Hollebeke.

Le front se trouve ainsi sérieusement entamé, et la situation devient plus grave encore, le 31 octobre, par suite de la perte de Messines, qu'occupait la cavalerie anglaise.

Notre commandement met alors à la disposition des Anglais la 32e division d'infanterie, huit bataillons du 9e corps et de l'artillerie.

Le 9e corps arrête une offensive partie de Zandvoorde; la 32e division marche sur Hollebeke, mais elle est refoulée, le 3 novembre, par une violente attaque en bataillons serrés.

Telle était, esquissée à grands traits, la situation à la date du 3 novembre.

XIII

VERS LA BATAILLE

« On part pour la Belgique! »

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans nos tranchées du Nord, et des cris de joie l'accueillent.

Tout nous semble préférable à un séjour dans la boue gluante et glacée en compagnie des rats.

Bataille arrive en coup de vent, joyeux et plein d'entrain.

« Allons, ouste! qu'on boucle les malles, et au trot! Les Allemands nous attendent; ils s'ennuient après le 20e corps, les pauvres! »

Et il nous apprend que le 69e vient de partir dans des fourgons automobiles.

De nouveau c'est le branle-bas, mais nous commençons à nous y faire.

« Ces maudits Allemands nous feront faire le tour du monde! » dit le lieutenant, qui, très calme au milieu de l'agitation générale, fumait tranquillement son cigare.

Nous roulons à travers une région horriblement monotone. Les coins de verdure se font de plus en plus rares, le sol prend une teinte jaune sale, les plaines sont émaillées de larges flaques d'eau, et la pluie tombe, une pluie fine comme un brouillard. Cette pluie convient au paysage. Il semble que le soleil s'ennuierait ici, qu'il y aurait l'air d'un intrus.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

Voyage sans charme.

Nous grelottons, nous nous ébrouons, nous maugréons.

Au passage de la frontière, devant un cabaret, de braves Belges nous acclament et nous offrent des boîtes de cigarettes.

Depuis un moment, on entend une violente canonnade sur la droite; mais nous ne dressons même pas l'oreille.

Bataille remarque seulement, — il a raison, — que le son du canon n'est pas le même par ici qu'en Lorraine. Il n'est pas aussi clair, aussi net que là-bas.

« Parbleu! remarque un loustic de mon escouade, les canons sont enroués dans ce chien de pays! »

Une halte. Nous sommes auprès d'un bois dont je n'ai jamais pu retenir le nom extraordinairement flamand, où les *o* et les *e* abondaient.

Cela n'a, du reste, aucune importance.

Notre capitaine profite de la courte halte pour nous rendre visite et nous adresser quelques paroles aimables et réconfortantes.

Quel brave et digne homme!

On l'acclame presque, et vraiment sa présence nous ranime, nous réchauffe.

Moi je pense à sa femme, à ses enfants, que nous avons vus sur la route, à notre départ de Lorraine, et je me dis qu'il doit avoir le cœur bien lourd, ce chef admirable, qui trouve de la bonne humeur pour nous parler, pour nous remonter.

Un jour, comme il allait se mettre à notre tête pour nous enlever à la baïonnette, je l'ai vu tirer de son portefeuille des photographies et les embrasser.

En cours de route, mon ami Bataille apprend sa nomination au grade de sous-lieutenant. Nous en sommes tous très heureux, car le nouveau promu a su gagner la confiance et l'affection de ses hommes. Aussi lorsqu'il vient lui-même nous annoncer qu'il est maintenu au régiment et conserve le commandement de la section, notre joie se change en délire. Sans souci de la hiérarchie, je lui saute au cou, et mon Bataille, que l'annonce de sa promotion a violemment ému et que notre manifestation émeut peut-être davantage encore, se met à sangloter.

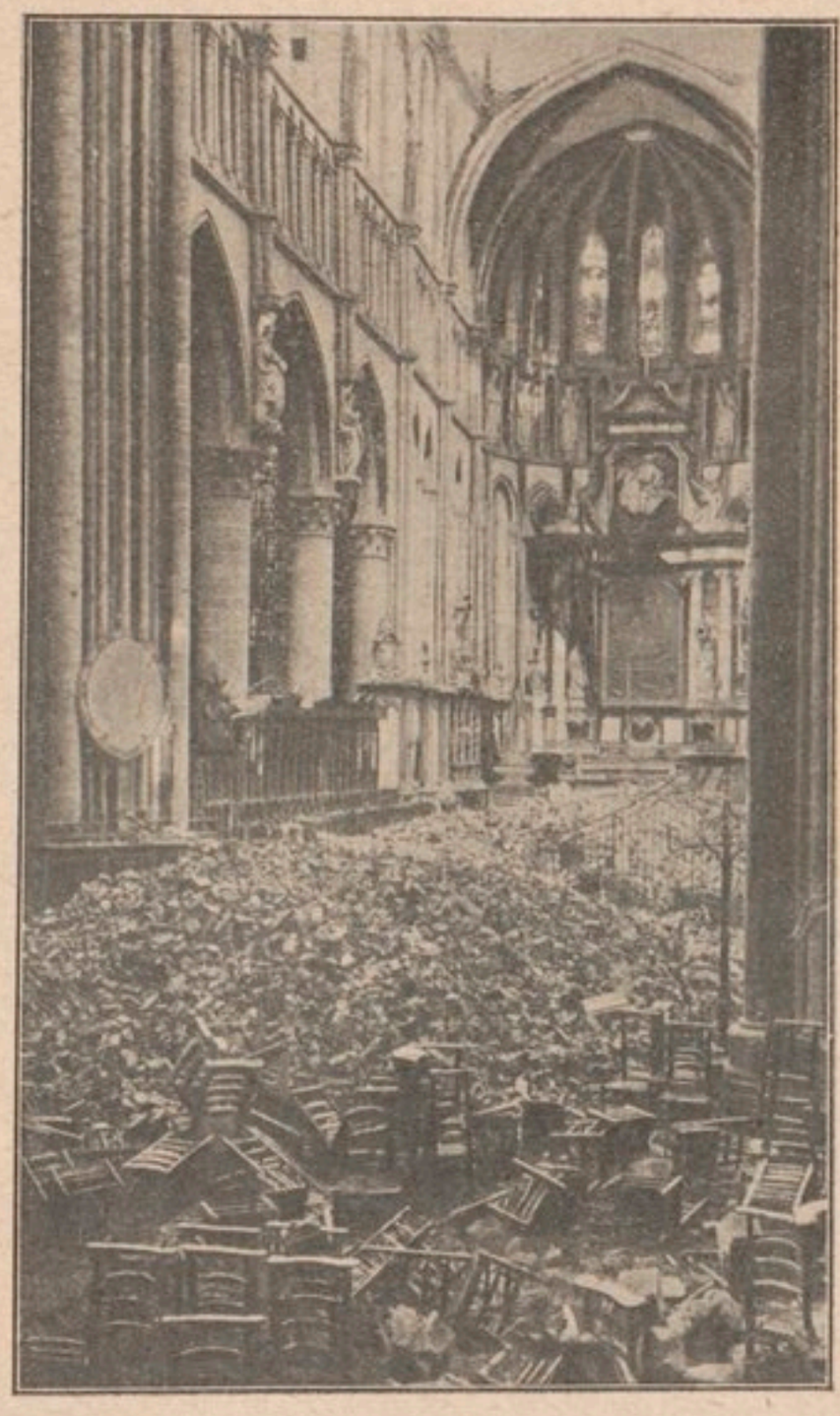
Personne, je vous l'assure, ne pense à se moquer de l'émotion de ce brave, qui vingt fois a risqué héroïquement la mort à notre tête.

La scène est infiniment touchante, et notre capitaine, qui arrive sur ces entrefaites, la comprend bien; car il embrasse Bataille à son tour en disant :

« Voilà des larmes qui honorent autant les soldats que leur chef. »

Puis il ajoute :

« Mes enfants, nous boirons tous, ce soir, à la santé de notre ami Bataille, un brave entre les braves, qui vient de recevoir la juste récompense de son courage. »



Ypres. — Église Saint-Martin.

Puis, frappant sur l'épaule de Bataille, qui frotte énergiquement d'un large mouchoir à carreaux ses yeux gonflés, il dit gaiement :

« Allons faire changer la couleur de vos galons, mon cher lieutenant. »

Entrés en Belgique par le sud du saillant d'Ypres, nous cantonnons autour d'un village qui se nomme, je crois, Wulverghem. Je dis, je crois; car, dans ce pays, beaucoup de noms se ressemblent.

Le 153e est sur notre gauche, vers Kemmel; le 146e plus à gauche encore, vers Poperinghe.

« Des noms à coucher dehors! » me dit Bataille, qui ne peut se les fourrer dans la tête et pâlit sur une carte qu'on vient de lui distribuer.

Nous formons, paraît-il, une deuxième ligne de défense; nous constituons « la garde », pour ainsi dire.

Noble rôle que nous jurons de mériter.

En attendant, nous sommes mouillés, nous avons froid, et cela ne porte pas à la gaieté, tant s'en faut.

Heureusement, nos braves cuistots, — qui connaissent leur devoir envers les camarades, — sont déjà au travail, et bientôt une bonne soupe chaude nous aidera à chasser les papillons noirs.

Nous ne sommes pas déprimés, — on ne se déprime pas à la division; — mais ce pays de *spleen* a fait naître en nous l'état d'esprit particulier, ou l'état d'âme, si vous voulez, que l'argot militaire rend par cette expression singulière : *avoir le cafard.*

On m'a souvent demandé ce que l'on entendait exactement par le cafard.

Le cafard ne peut se décrire exactement; car ce n'est pas une maladie comme la rougeole ou la fièvre typhoïde, ce n'est même pas une affection.

« Avoir le cafard, » c'est, je crois, — autant du moins que j'ai pu en juger par moi-même, — se trouver dans un état d'équilibre mental un peu désordonné.

Dans cet état, le cerveau ne commande plus ou commande mal, les sens battent la breloque, les impressions se déforment, les sensations s'exaspèrent, une angoisse douloureuse vous étreint sans aucune raison apparente, on voit tout en noir.

Ce n'est ni une maladie ni une affection, mais on en souffre tout de même.

J'ai vu des camarades réclamer des missions dangereuses pour échapper à l'affreux cafard. J'en ai vu se jeter, dans le même but, comme des fous furieux sur l'ennemi.

Combien de fois, lorsque je reprochais à l'un ou à l'autre de s'exposer trop et sans motif, me suis-je entendu répondre : « Que veux-tu, j'ai le cafard! »

Ce soir-là, en Belgique, nous avions le cafard.

Fort heureusement, la soupe chaude arriva, puis le capitaine tint sa

promesse et vint trinquer avec nous à la santé de Bataille, après nous avoir envoyé quelques bouteilles pour arroser les galons de notre sous-lieutenant.

Notre cafard, dû à la fatigue du voyage, à la pluie, à la monotonie des régions traversées, perdit beaucoup de son activité.

Sur notre droite, le canon tonnait sans arrêt, et la bataille devait être très étendue; car, outre des coups séparés, nous entendions, dans

Peloton belge tirant sur un détachement d'artillerie allemande.

le lointain, un roulement continu, quelque chose comme un coup de tonnerre qui ne finirait pas.

Parfois une fusée éclairante montait à l'horizon, et, pendant quelques minutes, sa lumière crue faisait surgir de l'ombre épaisse des maisonnettes grises, des champs mouillés et des étangs tranquilles.

Dans la nuit, il n'était pas difficile, pour des oreilles exercées comme l'étaient les nôtres, d'entendre la grande rumeur de la bataille, que traversait parfois le crépitement de la fusillade ou le claquement sec des mitrailleuses.

Avant de nous coucher, nous vîmes passer des blessés anglais. Naturellement on les interrogea; mais, hélas! impossible de nous comprendre.

Nous ne pûmes guère leur arracher que des *yes* retentissants et des *bong soir, camarades*. C'était bien insuffisant pour satisfaire notre légitime curiosité.

Ces Anglais supportaient admirablement la souffrance. Même les plus atteints ne faisaient pas entendre une plainte.

Ils disparurent dans la nuit noire, en nous criant toujours des *bong soir*.

Ce défilé m'avait attristé, je sentais que le terrible cafard allait s'abattre sur moi de nouveau; aussi je m'empressai de gagner ma botte de paille et de m'étendre auprès des camarades, dont beaucoup dormaient déjà.

Je m'éveillai plusieurs fois au cours de la nuit, et chaque fois j'entendis le canon.

Les artilleurs ne dormaient pas.

XIV

LA BATAILLE A SAINT-ÉLOI

J'ai dit que les Allemands attaquaient avec une violence extrême les deux points où le saillant se soude à la route Dixmude-Ypres-Messines, c'est-à-dire Bixschoote, au nord d'Ypres et Saint-Éloi au sud.

Bixschoote, perdu le 28 octobre, repris le 29, reperdu le 30, est repris le 3 novembre.

Dans le secteur sud, la 32e division, qui avait progressé vers Hollebeke, sur la ligne de Saint-Éloi, dut se replier, le 3 novembre, devant une attaque furieuse en masses compactes.

Fort heureusement, il s'était passé, le 20 et 21 octobre, dans cette partie du saillant, sur la ligne de Zillebeke-Gheluvelt, des choses intéressantes.

Trois bataillons français, prêtés au général Haig et conduits par le général Moussy, s'étaient établis à Zillebeke, et, soutenus par l'admirable énergie du vaillant Moussy, ils parvinrent à tenir la ligne.

Dans la matinée du 21, tout semblait perdu. Les hommes étaient épuisés, les renforts faisaient défaut. Moussy ne songe pas à reculer. On mourra peut-être, mais on ne cédera pas.

Ce général, qui se bat comme un sous-lieutenant, réunit alors tous les hommes qui lui tombent sous la main, cavaliers de son escorte,

ordonnances, cuisiniers, convoyeurs, soldats du train, et se met à la tête de cette poignée de braves.

Son héroïque résistance permit au régiment de Worcester d'exécuter, au cours de l'après-midi, une charge magnifique qui dégagea Gheluvelt et sauva probablement le saillant sud tout entier.

L'admirable énergie du général Moussy, — ce chef héroïque devait tomber pour la France au mois de mai, — avait évité un recul qui eût certainement compromis très gravement une situation déjà difficile.

On nous fit avancer sur Saint-Éloi, où nous rejoignit le 69e. La bataille faisait rage partout, la violence des assauts allemands augmentait sans cesse, et nous n'avions jamais entendu pareille canonnade.

Un lieutenant blessé nous dit que plus de quatre cents pièces rugissaient devant son corps d'armée.

Nous remuâmes le sol, en attendant qu'on fît donner la garde. Et la garde, c'était nous, c'était le 20e corps.

Nous sentions que la partie serait très dure, et les récits des nombreux blessés que nous pouvions interroger ne nous laissaient aucun doute à cet égard.

Nous attendions avec une impatience fébrile le moment de marcher au canon, d'entrer dans la mêlée.

On se préparait. Des munitions arrivaient sans cesse pour les artilleurs et pour nous. On inspectait soigneusement les armes. Nos officiers étaient constamment auprès de nous. Je ne parle pas de Bataille, notre chef de section, qui, lui, ne nous quittait jamais.

« Je crois, l'ancien, me disait-il, que nous allons voir cette fois ce que nous n'avons jamais vu. Ces bougres-là deviennent enragés; ils veulent absolument passer. »

Et toujours je répondais :

« Ils ne passeront pas!

— Parbleu! faisait Bataille, je pense bien, l'ancien, qu'ils ne passeront pas, ou alors c'est que le 20e corps ne serait plus le 20e corps.

— Et il l'est toujours, mon lieutenant.

— Caporal, si tu m'appelles encore mon lieutenant, j'aurai l'honneur de te coller deux jours de clou pour commencer. »

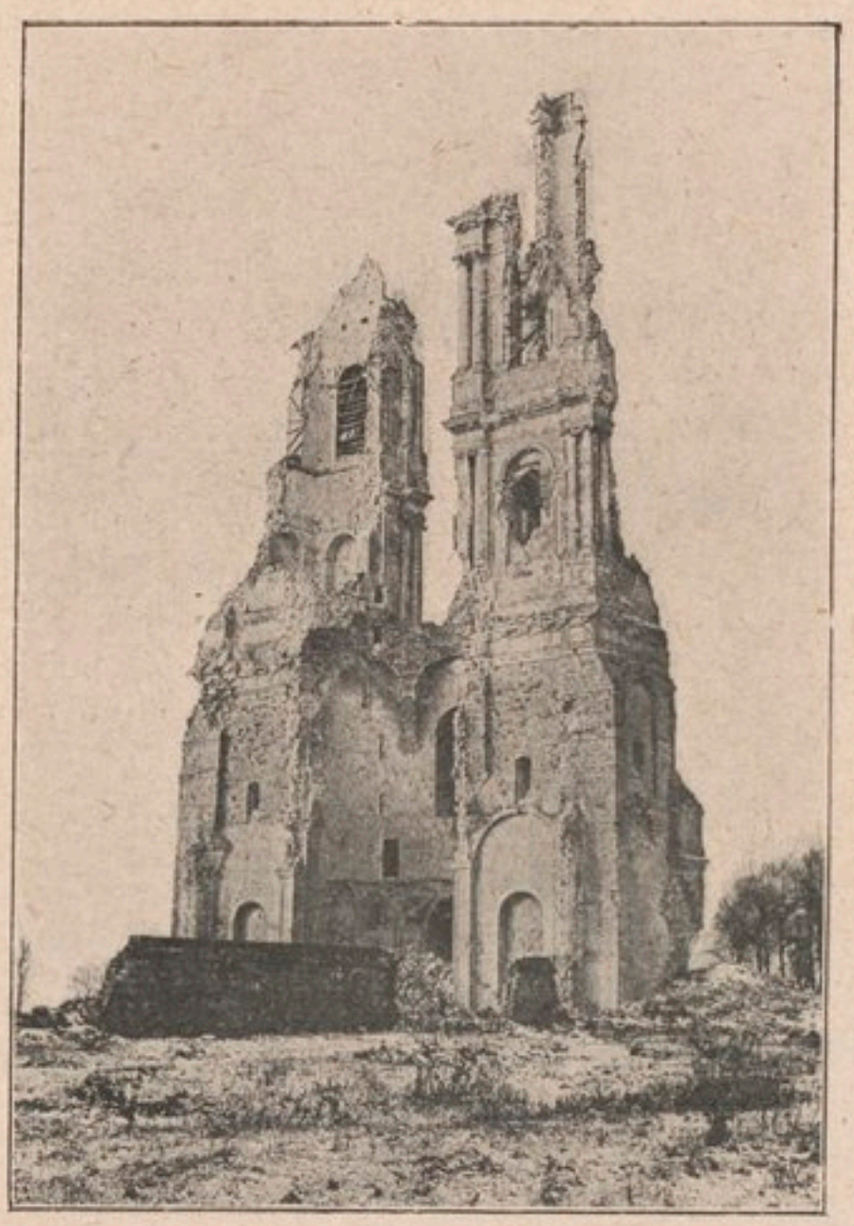
Et, pour finir, l'on se serrait la main.

Dans notre section, on ne passait jamais de revue d'armes ou de détail. Bataille était si sûr de nous, qu'il eût pensé nous faire injure en ayant l'air de douter de notre zèle et de notre bonne volonté. Et il

avait raison, car ses ordres étaient exécutés immédiatement, complètement et avec joie. La section formait une véritable famille, dont il était le chef aimé, respecté, admiré.

Lorsque nous participions à une affaire, nous tremblions beaucoup plus pour lui que pour nous.

Que serions-nous devenus sans Bataille?



L'église de Saint-Éloi.

On le suppliait de ne pas s'exposer trop, de penser un peu à ses enfants, c'est-à-dire à nous.

Très ému, il promettait tout ce qu'on voulait; mais, le moment venu, il fallait le voir partir à l'assaut, un fusil à la main, sauter le premier dans la tranchée ennemie.

« Rien à obtenir d'un gaillard pareil! » faisait le capitaine, qui souvent joignait ses prières aux nôtres.

Alors le pauvre Bataille, — ce héros, — rougissait comme un coupable et répondait :

« Je vous demande pardon! Il ne faut pas m'en vouloir; ce n'est pas ma faute... Dans ces moments-là, j'oublie tout... »

Et notre brave capitaine se détournait pour s'essuyer les yeux.

La modestie de notre sous-lieutenant était si exempte de pose, si vraie, si fraîche, que l'on me permette d'employer cet adjectif, que le magnifique et robuste soldat en devenait sublime.

Un jour, il me dit :

« Vois-tu, l'ancien, je n'aurais jamais dû accepter les galons. J'étais fait pour taper dans le tas, pour tuer des Boches et me faire tuer, mais pas pour commander de braves gens comme vous.

— Mon bon vieux, lui répondis-je ému, les galons son faits pour les hommes de ta trempe. Ils ne t'ont certainement rien ajouté; mais toi, tu honores grandement le corps d'officiers. »

Enfin il arriva, ce moment où, d'un geste, le chef transforme des soldats boueux en héros, ce moment tragique et superbe que nos alliés les Anglais nomment *the mad minute* (la minute folle).

C'était le 8 novembre. On nous avait portés en avant de Saint-Éloi, vers Hollebeke, sur le flanc d'un large mamelon à pente douce où nous recevions des obus comme s'il en pleuvait, et il en pleuvait : c'était comme une pluie d'orage dont chaque goutte eût entraîné la foudre.

Deux hommes de la section furent écrasés.

Bataille, superbe de calme, nous cria :

« Tenez bon, on va les venger! »

Cette attente sous la mitraille était vraiment terrible. A chaque sifflement, à chaque hurlement, — et Dieu sait si cela sifflait, si cela hurlait! — on se disait :

« Celui-là est peut-être pour moi. »

Et souvent c'était pour un voisin, qui s'affaissait en criant de douleur.

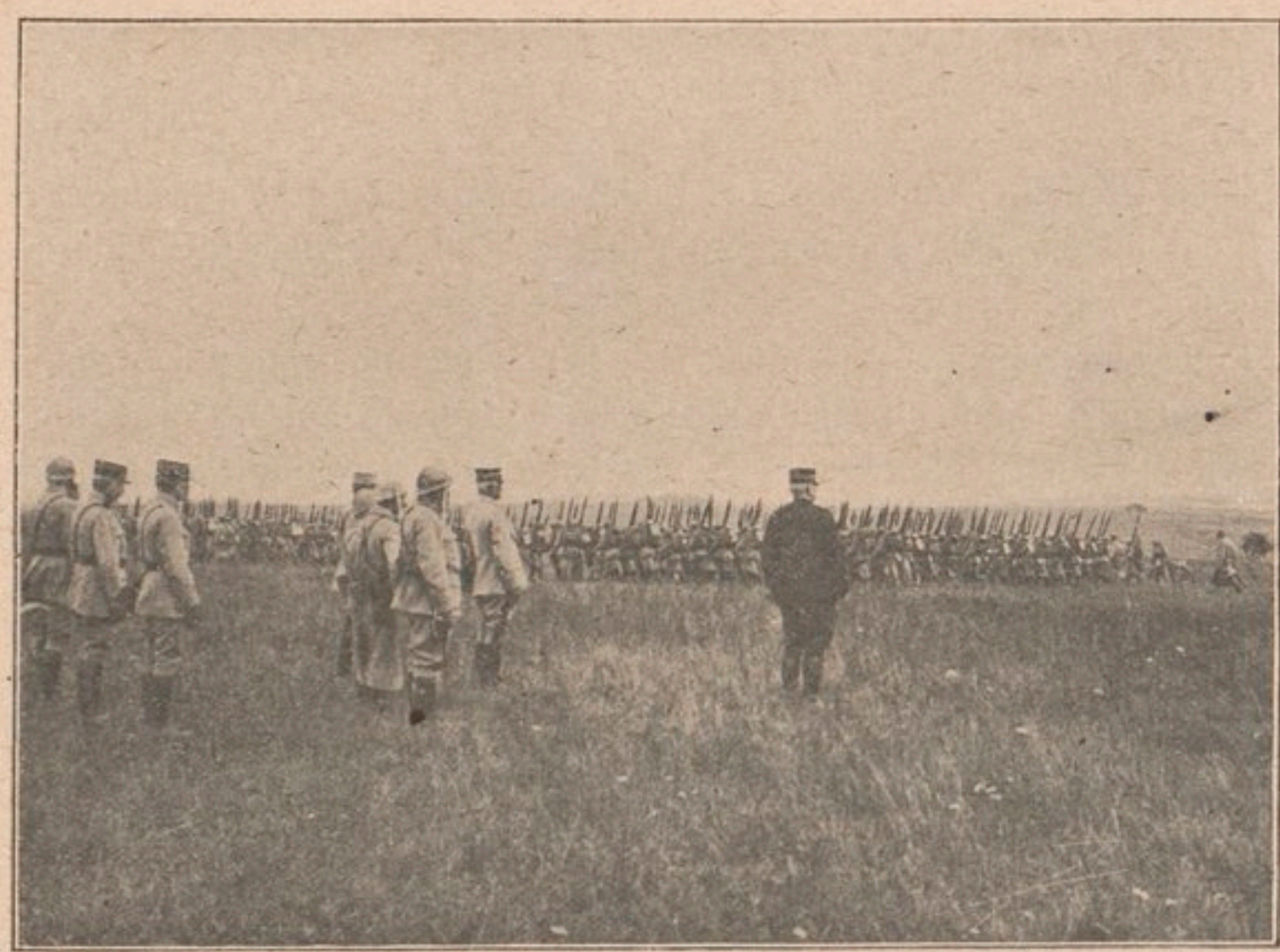
Je n'essayerai pas de décrire mes sensations, car j'en serais incapable : cela ne se décrit pas. Du reste, celui qui n'a pas vécu de pareils moments ne saurait comprendre.

Tout ce qu'on pourra faire comme essai de psychologie à ce point de vue ne sera jamais que de la littérature. Le combattant lui-même, celui qui a vécu ces minutes terribles, qui a connu l'effroyable angoisse, ne pourrait, après coup, se rappeler les sensations éprouvées.

C'est pendant ces heures d'épreuve que le rôle du chef est vraiment beau, vraiment grand. Le chef, alors, doit être plus qu'un homme; il doit être un demi-dieu. S'il veut maintenir la fermeté de

ses soldats devant la mort, il faut que lui-même sache la contempler en souriant.

Nos chefs, à nous, étaient admirables; ils s'offraient à la mort, — qui, hélas! en a pris beaucoup, — avec une sérénité parfaite. J'en ai vu rire et plaisanter sous l'averse de mitraille, j'en ai vu se tenir debout pour observer l'ennemi, alors que nous étions couchés sous la protection de nos sacs.



Revue passée par le général Joffre.

Sur le mamelon de Saint-Éloi, je me sentais devenir fou; j'en arrivais à souhaiter la mort pour échapper à l'angoisse affreuse qui me torturait. Nous étions couchés dans une boue glacée, et pourtant j'avais trop chaud.

Un coup de sifflet nous fit dresser l'oreille. Notre capitaine leva son sabre, et les autres officiers répétèrent le geste.

D'un bond nous fûmes debout, frémissants.

Une troupe ennemie épaisse, massive, s'avançait vers nous, après avoir, sans doute, percé la ligne à Hollebeke.

Les artilleurs allemands allongeaient leur tir, pour ne pas frapper leurs camarades. Nos 75 raccourcissaient, au contraire, le leur; et l'on

voyait les obus entrer dans la masse grise, qui s'avançait pareille à une muraille.

Des têtes, des bras, des jambes, sautaient comme des éclis sous la cognée du bûcheron. Bientôt nos mitrailleuses frappèrent la muraille à leur tour.

Rien ne put l'ébranler.

Nous avions tous les yeux fixés sur notre capitaine, qui lui-même, immobile et un peu pâle, attendait un ordre.

L'ordre vint, les clairons sonnèrent.

Ce fut une ruée formidable.

Sans tirer un coup de fusil, nous entrâmes dans la muraille grise. Il y eut un cliquetis d'armes, puis des cris affreux, des hurlements de fauves.

Pour moi, je ne voyais plus rien, j'étais fou, je frappais au hasard, enfonçant ma baïonnette dans de la chair vive, en hurlant des injures. Parfois j'avais peine à retirer ma baïonnette. Enfin elle se cassa. Alors je saisis mon fusil par le canon et m'en servis comme d'une massue. Bientôt la crosse éclata, et il ne me resta que le canon. Je frappais toujours. Devant moi j'apercevais, comme dans un brouillard, des faces pâles et grimaçantes, et j'essayais de les atteindre. Autour de moi j'entendais des cris horribles. Je glissais dans une boue sanglante.

Je n'avais plus peur de la mort, je ne savais même plus où j'étais; mon cerveau ne fonctionnait plus. Je frappais comme un automate bien remonté.

Soudain je me trouvai en face de mon capitaine.

« Bravo, Lefèvre! me cria-t-il, bravo! Mais vous pouvez vous reposer, l'ennemi en a assez pour aujourd'hui. »

Survient alors Bataille, qui me serre la main en s'écriant :

« Mon vieux camarade, tu es brave comme un dieu et sale comme un peigne... Tu feras bien d'aller faire un tour au magasin, quand tu auras le temps. »

J'étais couvert de boue et de sang, je n'avais plus de képi, plus de capote, — ou si peu, que cela ne valait pas la peine d'en parler, — mon pantalon n'était qu'une loque.

On me félicita : il paraît que je m'étais bien conduit. Je ne méritais certes pas les félicitations; car j'avais agi dans un véritable accès de folie furieuse.

Mais que de vides à la section!

Le soir, on m'apporta une capote de la part du capitaine, et sur les manches étaient cousus des galons de sous-officier.

J'appris que le colonel venait de me nommer sergent en remplacement d'un camarade tué.

Le 10, les Allemands attaquèrent partout avec une invraisemblable furie, lançant dans la fournaise bataillons sur bataillons.

Un tel choc devait donner quelques résultats, comme toute offensive vigoureuse.

Dixmude en ruines nous est enlevé. Le groupe de cavalerie du général de Mitry, qui opère dans la partie nord du saillant, est rejeté au-dessous de Lizerne. La maison du Passeur doit être abandonnée, et l'ennemi réussit à franchir le canal.

La situation devenait grave.

Mais, la surprise passée, nous réagissons partout avec énergie.

Dans la nuit du 11 au 12, et pendant toute la journée du 12, des combats ont lieu dont la violence ne pourra jamais être dépassée.

Les Allemands lancent contre nos lignes des masses compactes d'infanterie, appuyées par une puissante artillerie lourde.

Ils jouent évidemment leur dernière carte.

Nulle part ils ne réussissent à percer nos lignes, et, sur beaucoup de points, nous les obligeons à reculer.

Nos cavaliers enlèvent le cabaret Korteker, perdu deux jours auparavant; le 9e corps progresse à Zandworde, d'autres troupes gagnent du terrain dans la région de Bixschoote.

En ce qui nous concerne, nous défendons victorieusement la ligne Saint-Éloi-Hollebeke et refoulons les masses ennemies qui menaçaient le canal.

Ce jour-là, nous gagnons vraiment la grande bataille.

Le 15, après quelques convulsions dernières, l'ennemi s'avoue vaincu, ayant perdu cent vingt-cinq mille hommes, dont au moins vingt mille tués.

Le 12, au cours d'une grosse attaque, je viens d'abattre d'un coup de pointe un officier arrogant, lorsque j'aperçois mon capitaine, qui, épuisé, va succomber sous les coups d'une demi-douzaine d'ennemis.

En une vision rapide, la route de Lorraine m'apparaît, sa femme, ses enfants en larmes.

D'un bond je fonds sur le groupe qui l'entoure, et j'avais réussi à

le dégager, lorsque je sens un choc violent, puis une vive douleur à l'épaule droite. La tête me tourne, mes yeux se voilent, j'étouffe. J'essaye de résister, impossible; je tombe comme une masse.

Lorsque je rouvris les yeux, j'étais à l'ambulance, et mon capitaine me tenait la main.

« Où suis-je? Que m'est-il arrivé? murmurai-je.

— Tu es blessé, une balle dans l'épaule. On va t'évacuer... Dans deux mois tu nous reviendras... »

Puis, se penchant vers moi, le capitaine ajouta :

« Lefèvre, tu m'as sauvé la vie au péril de la tienne, je ne l'oublierai jamais. Merci! »

Alors je me souvins vaguement.

Je pouvais à peine parler, ma langue ne m'obéissait guère. Je fis un effort et murmurai comme en rêve :

« Je suis heureux... Votre famille, là-bas, en Lorraine, sur la route... J'ai pensé à eux... »

Je vis rouler de grosses larmes sur les joues du capitaine. Il se pencha vers moi, m'embrassa et prononça des paroles que je n'entendis pas.

Je crois bien que je m'étais évanoui de nouveau.

XV

LA MAISON DU PASSEUR

Ma blessure était grave, la balle ayant atteint le poumon, et, pendant un bon mois, les médecins ne répondirent pas de ma vie. Enfin, grâce aux bons soins qui me furent donnés, et ma robuste constitution aidant, je finis par me tirer de ce mauvais pas.

Les heures passées dans une salle d'hôpital ou dans un dépôt de convalescents n'ayant rien d'intéressant, je n'en parlerai pas. Aussi bien, pendant cette période, j'ai laissé dormir mon carnet de campagne.

Souvent je recevais des nouvelles de mon régiment. Bataille m'écrivait régulièrement, le capitaine aussi.

A présent, les pauvres! ils vivaient sous terre comme des taupes, disputant aux rats un sous-sol fangeux. Je devais connaître plus tard les joies de cette existence.

La femme de mon capitaine m'écrivit aussi des lettres charmantes et touchantes, où les enfants ajoutaient toujours quelques mots pour « le brave sergent qui avait sauvé leur papa ».

Avec les lettres arrivaient des colis bourrés de friandises.

Cela me réchauffait le cœur, et je puis dire que les lettres de la femme de mon capitaine firent plus pour ma guérison que tous les docteurs et toutes les drogues.

Bataille me disait dans toutes ses lettres :

« Soigne-toi bien et ne te presse pas de revenir; nous n'avons pas

besoin de toi sous terre. On te fera signe quand on se cognera au grand air. »

J'avais fait connaissance d'un sergent du 79e, blessé en Belgique au cours de l'attaque de nuit du 11 au 12 novembre sur la fameuse maison du Passeur.

Il me donna des détails sur cette affaire; et, comme elle prendra certainement place dans l'histoire de cette guerre, il m'a paru intéressant de consigner sur mes tablettes le récit de mon collègue :

« Dans la journée du 11 novembre, me raconta mon collègue, nous fûmes prévenus qu'une opération, à laquelle devait participer le régiment, aurait lieu pendant la nuit. On ne nous dit pas de quoi il s'agissait; mais il n'était pas très difficile de le deviner.

« Nous avions, en effet, devant nous la maison du Passeur, qui gardait la tête de pont sur le canal.

« Après avoir enlevé cette satanée bicoque, qui aura coûté presque autant de sang qu'une grande bataille, nous l'avions reperdue, et les Allemands en avaient fait une véritable forteresse, farcie de mitrailleuses et défendue par des tireurs triés sur le volet, qui vous abattaient leur homme à un kilomètre.

« Évidemment on voulait reprendre la bicoque, d'où l'ennemi nous observait et nous mitraillait, et qui gardait le passage du canal.

« Il ne paraissait pas y avoir d'autre opération possible, et, en tout cas, il n'y en avait pas de plus utile.

« L'entreprise n'était certes pas facile, d'autant plus qu'autour de la maison, pour la protéger et pour se protéger eux-mêmes, les Allemands avaient établi des tranchées dont les feux se croisaient aux bons endroits, c'est-à-dire sur tous les points d'accès.

« Nous ne nous étions pas trompés dans nos conjectures.

« Les hommes chargés d'enlever la maison, — trois ou quatre cents environ, — étaient des volontaires, dont une centaine peut-être appartenait aux vaillantes troupes d'Afrique.

« Nous devions, nous, assaillir les tranchées et nous en emparer. Les deux tâches se valaient.

« Un peu après minuit, la troupe d'attaque s'engage sur le pont, marchant doucement, dans un profond silence; mais les Allemands font bonne garde, et l'on ne surprend pas facilement ces gaillards-là.

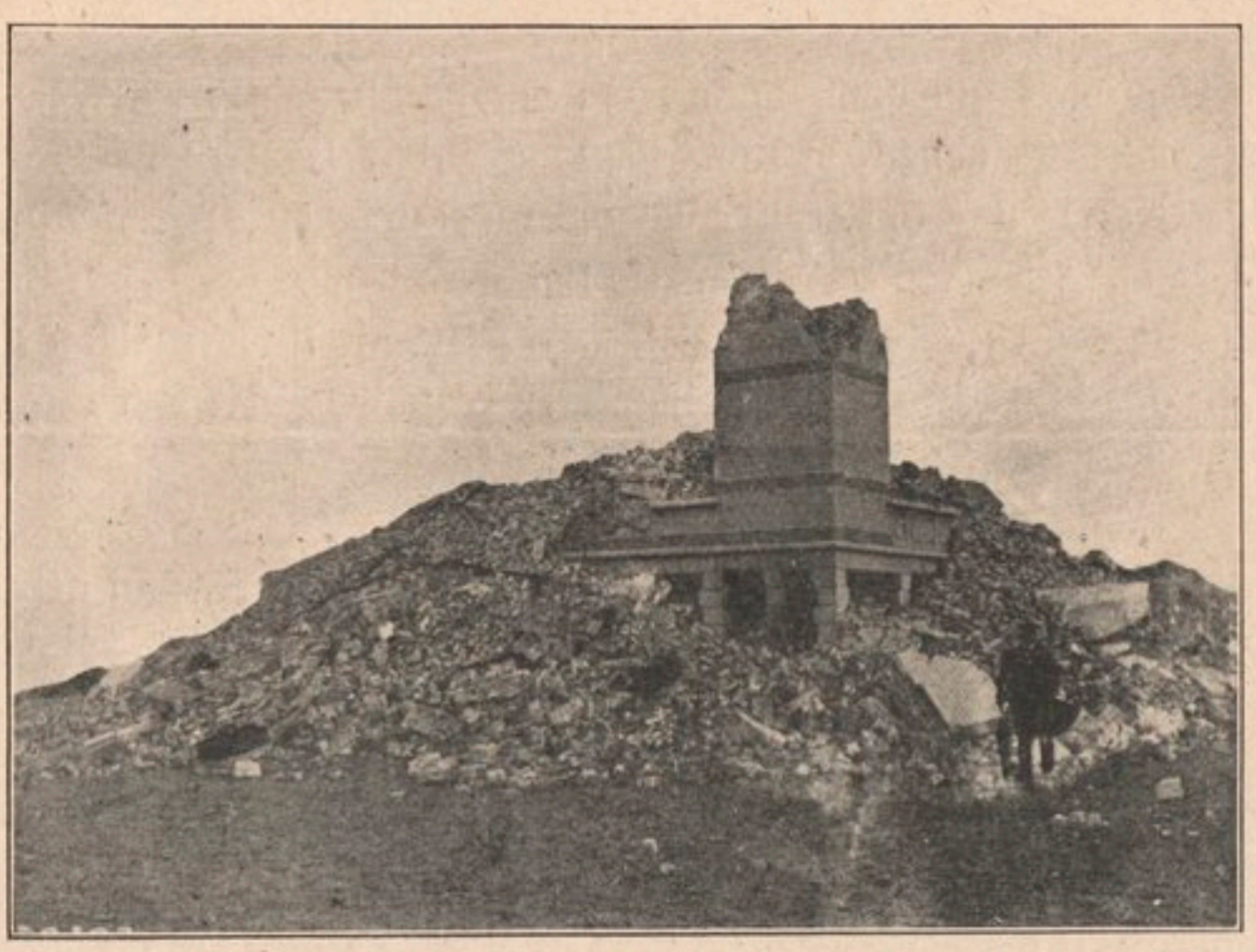
« Dès que nos camarades atteignent la tête de pont, nous entendons le crépitement des mitrailleuses, pareil au bruit que feraient une douzaine de ménagères en battant leurs tapis.

« — En avant ! »

« Nos braves camarades s'élancent sous les balles, et une cinquantaine d'entre eux prennent pied sur l'autre rive, laissant derrière eux, sur le pont, à peu près autant de morts et de blessés.

« Les mitrailleuses allemandes sont alors obligées de diviser leurs coups pour atteindre en même temps les hommes qui ont passé le pont et ceux qui sont en train de le passer.

« Dans ces conditions, le feu perd forcément de son intensité.



Maison d'un espion allemand détruite par nos troupes à la Panne.

« Ce passage du pont fut une opération superbe, bien conçue et parfaitement exécutée

« Mais le plus difficile reste à faire.

« Devant le pont, sous les balles, les officiers rassemblent leurs hommes, puis donnent le signal de l'assaut.

« En un rien de temps, la moitié des défenseurs de l'enceinte extérieure, qui attendaient le choc, sont massacrés à la baïonnette et au couteau. Les autres se réfugient à l'intérieur, poursuivis par nos soldats surexcités, et le massacre se continue au rez-de-chaussée et au premier étage.

« Nous sommes de nouveau maîtres de la bicoque, et les camarades en sortent, débraillés, sanglants, hideux, splendides, poussant devant eux quelques prisonniers affolés, les seuls survivants de la garnison.

« De notre côté, nous avions foncé sur les tranchées allemandes, où nous accueillit un feu nourri de mitrailleuses et de fusils.

« Beaucoup de camarades tombèrent sur les parapets, les autres pénétrèrent dans la tranchée, et ce fut une lutte affreuse, un carnage sans nom.

« Je reçus ma blessure au cours de cette lutte, et c'est miracle que je ne sois pas resté dans la tranchée. Mes braves soldats, ne voulant pas laisser leur sergent aux mains des Boches, parvinrent, au péril de leur vie, à m'extraire du trou où j'étais tombé et à me porter jusqu'au poste de secours.

« Le capitaine qui commandait ma compagnie, la 7e, avait sauté le premier dans la tranchée, et nous l'avions suivi. Bien peu d'entre nous en sortirent. Les uns ont trouvé là une mort glorieuse; les autres sont prisonniers en Allemagne, au camp de Salzwedel. »

Les braves qui tombèrent au cours de l'attaque de la maison du Passeur n'ont pas inutilement donné leur vie. L'affaire avait son importance et ne contribua pas peu à la défaite de l'ennemi.

. . . . . .

J'avais passé l'hiver à l'hôpital, et l'on m'avait envoyé, au printemps, dans un dépôt de convalescents.

Dès que je me sentis à peu près d'aplomb, je commençai à m'ennuyer ferme. Rien ne pouvait me distraire, rien que les lettres de mes chefs et de mes camarades, et encore elles augmentaient mon désir d'aller retrouver ma compagnie, d'aller reprendre ma place dans le rang.

Bataille avait beau me répéter : « Nous ne faisons rien. Les Boches nous laissent tranquilles. Nous vivons dans nos trous comme une bande de rentiers, » je me disais que tout de même, s'il n'y avait plus de beaux combats au soleil, les camarades ne risquaient pas moins leur vie à toute heure du jour et de la nuit. Et je considérais presque comme une lâcheté de mener, pendant ce temps-là, une existence de fainéant.

Plusieurs fois je suppliai le médecin de me renvoyer à mon dépôt.

Il me répondait chaque fois :

« Mon petit, patiente encore un peu. Tu as été bien touché; il faut prendre des précautions. »

Enfin le bon docteur finit par comprendre que l'ennui me rongeait, que l'inaction me tuait, et, dans la deuxième quinzaine d'avril, il consentit, à regret, à signer mon exéat.

Je ne fis que passer au dépôt, car j'obtins de faire partie d'un renfort qui devait rejoindre le régiment dans les tranchées du Nord.

LA BATAILLE EN ARTOIS

XVI

LE CHAMP DE BATAILLE

Je rejoignis mon régiment le 2 mai et le trouvai dans des tranchées peu confortables, au nord d'Arras, au-dessous de Neuville-Saint-Vaast et de la Targette, deux villages dont je parlerai tout à l'heure.

On attendait notre renfort avec impatience; car, comme me le dit Bataille en m'embrassant sur les deux joues : « Il y avait du vent dans les voiles. »

Le capitaine m'embrassa, lui aussi, et tous les camarades me firent fête. Hélas! malgré « l'existence de rentiers » qu'ils avaient menée, quelques-uns manquaient à l'appel.

La semaine précédente, une vacance de sous-officier s'était produite dans la section de Bataille, et le capitaine me l'avait réservée. A présent, du reste, j'étais un peu comme de sa famille.

Il me confia que son beau-père dirigeait une industrie importante, et ajouta que, si je ne tenais pas essentiellement au séjour de Paris, une situation très acceptable m'attendait dans cette industrie.

Comment ne se ferait-on pas tuer avec plaisir pour un pareil chef!

Certes, je tenais au séjour de Paris; mais j'étais prêt cent fois à le

sacrifier pour une affection comme celle dont m'entouraient le capitaine et sa famille.

Sa femme m'avait écrit :

« Puisque vous retournez là-bas, mon ami, veillez sur lui. En tout cas, vous sachant auprès de lui, je vais être moins inquiète. »

Et moi, je m'étais dit :

« Si ma vie peut sauver la sienne, je la donnerai avec joie. »

Je fis, je l'avoue, une légère grimace en prenant possession de mon

Charge à la baïonnette à Neuville-Saint-Vaast.

coin dans la tranchée; mais comme je ne devais pas y rester longtemps, je ne dirai rien, cette fois, de mon séjour sous terre. J'aurai, plus tard, l'occasion de revenir sur le sujet et de le traiter en connaissance de cause.

Pour le moment, comme me l'avait annoncé Bataille, « il y avait du vent dans les voiles, » et je compris que nous attaquerions bientôt le front allemand.

Tout le monde, du reste, s'attendait à cette attaque.

Certes, aucune indiscrétion n'avait été commise par ceux qui savaient; mais une opération sérieuse ne s'improvise pas : il faut la préparer très soigneusement, et le soldat ne tarde pas à remarquer certains détails qui lui mettent la puce à l'oreille et lui font dire : « Il se mijote sûrement quelque chose. »

J'ai étudié, depuis, le terrain où s'est déroulée notre action en ce coin d'Artois qui vit couler tant de sang au cours des glorieuses journées du mois de mai 1915, et je vais essayer de le décrire.

Deux routes naissent au nord d'Arras et se dirigent, l'une sur Lens, l'autre sur Béthune, formant un angle aigu jusqu'à Lens à droite et

La cathédrale d'Arras après le bombardement.

Aix-Noulette à gauche. De Lens, la route de droite se rabat sur Béthune, où elle rejoint celle de gauche.

Un chemin de grande communication sépare en deux parties à peu près égales, du sud au nord, l'angle Aix-Noulette-Arras-Lens et monte sur Givenchy, après avoir traversé, à sept kilomètres d'Arras environ, le gros village de Neuville-Saint-Vaast.

Ce village, à cheval sur le chemin de Givenchy, borde, sur une longueur de deux kilomètres et demi, un autre chemin qui coupe le

premier vers le milieu de l'angle, après avoir traversé, sur la route d'Arras à Béthune, le petit village de la Targette.

A gauche de la route de Béthune, c'est-à-dire en dehors de l'angle, se dresse le mont Saint-Éloi, lieu d'excursion et de pèlerinage, d'où l'on découvre une grande partie du champ de bataille. De la superbe église de Saint-Éloi, où les pèlerins venaient prier, il ne reste plus qu'un amas de décombres d'où émergent, désolées et farouches, les ruines noires de ses tours.

Au nord du coteau de Saint-Éloi, à quatre kilomètres environ, on rencontre le village de Carency, puis, plus au nord, à moins de deux kilomètres, la grosse agglomération d'Ablain-Saint-Nazaire.

A droite d'Ablain, sur la route de Béthune, se trouve le village de Souchez, et enfin, à l'arrière-plan, l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

Tous ces noms sont à jamais célèbres, et bientôt une foule émue et recueillie viendra, de tous les points du monde, visiter le coin de la terre d'Artois où tant de braves sont tombés héroïquement pour leur pays.

Le secteur avait été très fortement organisé par les Allemands. Chaque village était une forteresse bondée de mitrailleuses, dont un réseau de tranchées défendait l'accès.

Enfin, dans l'angle formé par les routes de Lens et de Béthune, un peu au-dessous et à droite de Neuville-Saint-Vaast, s'étendait, sous une longueur de près de deux kilomètres, le fameux ouvrage souterrain connu sous le nom de *Labyrinthe*.

Cet ouvrage constituait une œuvre d'art en son genre, et le nom que nous lui avions donné lui convenait admirablement.

Figurez-vous une véritable mosaïque de tranchées profondes reliées par une série de boyaux flanqués çà et là de bastions bétonnés et de canons sous coupoles. Les différentes voies avaient été baptisées comme les rues d'une ville. On y trouvait les boyaux *du Kaiser, de Von Kluck, d'Eulembourg, de la Vistule, de l'Elbe, l'avenue Claudot, les Buissons,* etc.

Et, de fait, le Labyrinthe pouvait passer pour une ville souterraine, ville que ses habitants avaient même pourvue d'une salle de fêtes.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet original et puissant ouvrage était bien gardé, et que les mitrailleuses et engins de tranchée y abondaient. Enfin, un régiment tout entier, le 161e, je crois, de la division Füchs, y tenait garnison.

De plus en plus on sentait que la tempête se préparait : des troupes fraîches arrivaient chaque jour dans le secteur, le nombre de canons augmentait, et les tas d'obus se développaient à vue d'œil.

Bataille ne se tenait pas de joie.

« Tu es revenu juste au bon moment, me disait-il. Ah! il n'est pas trop tôt qu'on fasse quelque chose!... Notre existence de rats d'égout finissait par me taper sur le système nerveux. »

Quelques-uns de mes hommes, arrivés avec moi du dépôt, n'avaient jamais vu le feu. Ils s'efforçaient naturellement de faire bonne contenance, prenaient même des allures de vieux poilus; mais je sentais bien qu'au fond ils attendaient le combat avec plus de crainte que d'enthousiasme.

J'avais passé par là, comme tout le monde; aussi m'employai-je à les rassurer de mon mieux sans en avoir l'air, leur expliquant ce qu'était un combat et leur donnant d'utiles conseils sur la manière de s'y comporter.

Je dois dire tout de suite que ces « bleus » firent honneur à la section et se battirent comme des anciens.

La croix de guerre venait d'être créée. On parlait beaucoup, dans les tranchées, de cette décoration nouvelle, et tous désiraient l'obtenir.

On allait nous offrir l'occasion de réaliser cette ambition légitime, une occasion superbe. Nous ne la laissâmes pas échapper. Les divisions du 20e corps firent une belle moisson de croix, et la répartition dut être difficile; car tous méritaient la récompense des braves.

XVII

NEUVILLE-SAINT-VAAST

Nous devons, avec des régiments de la 11e division, attaquer le gros village de Neuville-Saint-Vaast. Nos tranchées de première ligne, orientées vers le sud-est, se trouvent à deux kilomètres environ du village.

Devant nous, nous avons quatre lignes de tranchées allemandes, et au delà de ces tranchées, sur la gauche, le village de la Targette, fortement organisé; sur la droite, le fameux Labyrinthe.

Le 8 mai, dans l'après-midi, on nous annonça que l'assaut serait donné le lendemain à 10 heures du matin, après une préparation d'artillerie qui commencerait à 6 heures. Le temps nous parut long jusqu'au lendemain, et nous ne dormîmes guère pendant la nuit. Il faut avoir vécu ces heures d'attente fiévreuse pour se faire une idée de notre état d'esprit. Nous savions que nous allions avoir à braver la mort et qu'elle faucherait nos rangs sans pitié.

On a beau être brave, on ne peut échapper au frisson que cause toujours la perspective d'un voyage dans l'autre monde.

A ma section, — et il en fut sans doute partout ainsi, — mes soldats rédigèrent de longues lettres, les uns à leur femme, les autres à une mère, à une sœur, à une fiancée, et, sur les enveloppes, ils épinglaient une petite note en disant : *Prière d'envoyer cette lettre si je suis tué.* Beau-

coup d'entre nous demandèrent l'absolution aux abbés, nos camarades, et je fus du nombre.

Les pauvres lettres, écrites à la lueur d'une chandelle fumeuse, contenaient les dernières volontés, le dernier adieu, le dernier baiser.

Que de larmes durent faire couler celles de ces lettres qui parvinrent à leur destination, tachées de boue et de sang!

J'en écrivis deux, l'une à ma vieille mère, l'autre à la femme de mon capitaine, et j'avoue que mon cœur se serra horriblement, que mes yeux se mouillèrent, lorsque j'épinglai la petite étiquette.

Heureusement notre sous-lieutenant, le bon et brave Bataille, que grisait la perspective d'un combat sérieux, vint nous remonter tous par sa belle humeur.

« Alors, les enfants, c'est fini, ces lettres à la famille? A présent, du cœur au ventre! Demain il pleuvra des croix de guerre, et nous boirons à nos succès. Nous en avons vu des combats, et de fameux, — demandez à votre sergent, — et nous sommes toujours là, solides au poste, et ce n'est pas encore demain que les Boches nous auront!

« Voyez-vous, mes amis, le meilleur moyen de s'en tirer, c'est de foncer dans la masse et de frapper comme un sourd.

« Te rappelles-tu, Lefèvre, dans le ravin de Saint-Éloi?... Quelle marmelade, mes seigneurs! on nageait dans le Boche!... Cet animal de Lefèvre nous est revenu quasiment nu. »

Le capitaine vint aussi nous adresser quelques paroles réconfortantes, et il fit rougir Bataille jusqu'aux oreilles en disant :

« Du reste, vous n'avez qu'à suivre votre sous-lieutenant, qui est un brave entre les plus braves, dont le régiment est fier, et qui gagna chacun de ses grades par un acte d'héroïsme. »

Et comme Bataille protestait, ne sachant où se fourrer, le capitaine se fit un malin plaisir d'ajouter à sa confusion en terminant par ces paroles :

« Et je compte bien, mon brave Bataille, avoir demain la joie de vous proposer pour la croix de la Légion d'honneur. »

Cette fois, mon sous-lieutenant crut à une plaisanterie.

« Le capitaine n'est pas gentil, me dit-il ensuite, de me blaguer comme cela devant les hommes. Je sais bien qu'il ne me veut pas de mal; mais c'est ennuyeux tout de même.

— Mais, mon vieux camarade, il ne te blague pas le moins du monde, et nous savons tous, nous, les anciens, que tu as dix fois mérité la croix.

— Alors, fit Bataille, voilà que tu t'y mets aussi, toi, mon meilleur ami! »

Il était si comique, que je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur.

Le lendemain 9 mai, à 6 heures précises, l'artillerie ouvrait le feu.

Ce fut, je vous assure, un concert infernal.

Pendant quatre heures, des centaines de pièces rugirent sans interruption avec une violence qui augmentait sans cesse, et de nombreux lance-bombes envoyèrent sur les ouvrages ennemis leurs projectiles chargés de vingt-cinq kilogrammes de mélinite.

Les lignes allemandes disparaissaient sous une épaisse fumée, et, dans cette fumée, des centaines d'obus éclataient en même temps.

Enfin, au dernier moment, des mines creusées sous les tranchées de l'ennemi et contenant chacune des milliers de kilogrammes d'explosif sautèrent l'une après l'autre. Dans la tranchée, nous assistions, impassibles en apparence, à l'action de l'artillerie; mais nos nerfs étaient tendus à se rompre.

Moi qui sais de quoi il retourne, je me demande si les obus auront détruit les réseaux de fil de fer, si nous n'allons pas, comme cela est arrivé déjà, tomber sur des réseaux intacts et nous faire faucher dans des ronces artificielles par des mitrailleuses soigneusement abritées.

L'heure approche. Le capitaine a tiré sa montre et ne la quitte pas des yeux; sa main ne tremble pas, mais il est très pâle.

Plus que dix minutes.

Nous mettons la baïonnette au canon. Le capitaine nous regarde et fait un geste amical. Bataille remet son sabre au fourreau, s'empare d'un fusil et bourre toutes ses poches de cartouches. Je suis sûr qu'il décrochera sa croix aujourd'hui ou qu'il ne reviendra pas.

Chose étrange! à mesure qu'approche le terrible moment, je me sens devenir plus calme. A présent j'ai confiance; il me semble que je sortirai cette fois encore de la tuerie, que la mort ne voudra pas de moi; et je me promets de suivre les conseils de Bataille : y aller carrément et frapper fort.

Je suis prêt et je contemple mes hommes. Ils me paraissent livides à travers la fumée qui nous envahit peu à peu, et leurs yeux brillent étrangement.

Comme moi, ils sont prêts et résolus; je puis compter sur eux. Bataille s'est placé à ma hauteur.

« Tâchons de ne pas nous perdre dans la bagarre, me souffle-t-il. Je crois que la section aura l'occasion de se distinguer.

— Elle se distinguera, lui dis-je, sois-en sûr. »

Le sol, qui frissonne depuis des heures, a soudain un soubresaut violent.

« Ce sont les mines qui sautent, fait Bataille ; nous allons partir. »

Puis, se tournant vers les hommes, il lève son fusil et crie :

« Vive la France ! »

Carency. — La rue centrale.

En un pareil moment, aucun discours n'aurait produit l'effet de ces trois mots.

Les hommes se redressent et répondent :

« Vive la France ! »

Cette fois, ça y est.

Le capitaine et ses officiers sautent les premiers sur le parapet, et nous les suivons tous sans la moindre hésitation.

Ensuite nous marchons au pas, tranquillement, comme si nous faisions une simple promenade.

Les balles commencent à bourdonner, mais ne nous font pas grand

mal. Les Allemands, contre leur habitude, ne tirent pas bien. Évidemment notre canonnade les a émus. Franchement il y avait de quoi.

Nous voici devant les réseaux de ronces. Là, j'ai la chair de poule. Allons-nous nous casser le nez, ou, plutôt, nous faire casser la figure?

Je respire : les obus ont fait merveille, les fils sont en morceaux.

Une mitrailleuse crépite. Quelques hommes tombent en poussant des cris de douleur.

« Hardi, les gars! En avant! » crie Bataille, qui redoute certainement un peu d'émotion, surtout chez les nouveaux.

Mais nous continuons à marcher, toujours au pas. Les « bleus » sont splendides.

Nous arrivons devant la première tranchée, et, comme ces boyaux allemands ne sont pas très larges, hop! nous sautons par-dessus, d'autres troupes, derrière nous, devant se charger du nettoyage.

Des mitrailleuses nous ont pris sous leurs feux. Il y a du déchet dans les rangs : on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

« En avant! en avant toujours! » hurle Bataille.

Nous ne pensons pas à nous arrêter.

Les autres tranchées sont franchies comme la première, puis nous escaladons un mamelon, et, du sommet, nous apercevons devant nous le village de la Targette.

A ce moment, des cris affreux nous apprennent que les camarades sont en train de « nettoyer » les tranchées boches.

« Attention! me dit Bataille, ça va devenir plus sérieux. »

En effet, nous sommes violemment canardés par des mitrailleuses dissimulées dans deux gros ouvrages que les Allemands ont construits en avant du village.

Des hommes tombent encore. Ma section en perd deux pour sa part.

Nous attendions l'ordre de nous ruer sur la Targette, lorsqu'on nous prescrivit de la tourner pour marcher plus rapidement sur Neuville-Saint-Vaast.

D'autres se chargeront du village.

Aussitôt fait que dit. Nous débordons le petit village, et nous voici devant les premières maisons de Neuville.

Je regarde ma montre : il est 11 heures 25.

Un bruit sourd, pareil à un roulement de tonnerre lointain, me fait à ce moment tourner la tête.

Je ne puis retenir un cri d'admiration.

Au grand trot, nos artilleurs traversent la plaine balayée par les

balles et la mitraille, escaladent les pentes et, arrivés aux limites mêmes de la Targette, mettent leurs pièces en batterie avec un calme vraiment impressionnant.

Nos soldats, enthousiasmés, applaudissent et crient :

« Vivent les artilleurs ! »

Déjà les batteries ont ouvert le feu pour barrer la route aux renforts ennemis.

Mais la partie sérieuse commence pour nous; car les Allemands,

La Targette. Vue générale. — A gauche, ambulance du front.

revenus de leur surprise, défendent Neuville avec acharnement. Mitrailleuses, fusils, canons, tout est entré en branle. Les balles sifflent, les obus éclatent avec fracas. Nous sommes dans un enfer.

Grâce à la présence d'esprit de Bataille, nous perdons peu de monde et nous démolissons pas mal de Boches.

Notre sous-lieutenant nous a jetés dans une maison dont la façade, un peu en biais, nous permet de balayer la route; et je vous assure qu'on tire avec ardeur.

Le soir, nous sommes maîtres de la partie sud du village, et nous allons employer la nuit à nous organiser.

Notre capitaine nous apprend alors ce qui s'est passé sur notre droite.

Au centre, nos troupes ont enlevé les tranchées, puis se sont heurtées au cimetière de Neuville, situé à trois cents mètres environ du village, à l'est. Des luttes terribles ont eu lieu dans ce cimetière puissamment organisé, que nous avons pris deux fois, puis reperdu, mais dont nous tenons les abords.

A droite, notre attaque a été arrêtée par le Labyrinthe; mais nous avons pénétré dans le fameux ouvrage et tenons sa partie sud.

Le capitaine nous dit, en outre, qu'on a fait de nombreux prisonniers, enlevé une douzaine de canons, et qu'en ce moment nos soldats enterrent des milliers de morts allemands.

En somme, bonne journée.

Celles qui suivirent devaient être terribles.

Pendant la nuit, les Boches commencèrent à arroser d'obus de tous calibres la partie de Neuville que nous leur avions enlevée.

Quelle nuit! Les éclatements continuels nous ébranlaient les nerfs, nous martelaient le cerveau. Autour de nous, des maisons s'effondraient avec fracas, et l'on entendait, pareil à une plainte, un bruit de bois qu'on déchire. Des incendies s'allumaient, et, dans leur sinistre lueur, les morts, étendus sur la chaussée, que les projectiles soulevaient et parfois projetaient en l'air, semblaient reprendre vie.

Comme il ne se produisait aucune attaque d'infanterie, et sûr qu'il ne s'en produirait pas sous l'effroyable bombardement, Bataille nous fit descendre dans les caves de la maison que nous occupions.

Je vis là des choses étonnantes, qui me prouvèrent l'habileté des Allemands dans l'organisation d'une position.

La voûte extérieure des caves avait été recouverte par eux d'une couche de béton très épaisse, qui mettait le sous-sol à l'abri des obus. De plus, ils avaient creusé, sous les caves, des abris protégés que plusieurs boyaux reliaient au sous-sol des maisons voisines. Et tout cela avait été établi avec soin, comme si les abris devaient durer toujours.

Bataille était tombé en admiration devant cette fortification.

« Pour du beau travail, faisait-il, c'est du beau travail!... Ces gens-là sont tous nés maçons, bien sûr.

— En tous cas, lui dis-je, nous allons profiter de leur ouvrage. »

Bataille, qui voyait plus loin que le bout de son nez, secoua la tête.

« Sans doute, fit-il, nous voici à l'abri pour cette nuit; mais songe que, demain, nous aurons à enlever un tas de maisons fortifiées comme celle-ci. »

Je reconnus la justesse de l'observation.

Le lendemain, au jour, nous vîmes apparaître, au bout de notre rue, une patrouille allemande assez forte, qui devait avoir pour mission de constater les effets du bombardement nocturne.

Les Boches avancèrent d'abord avec prudence; puis, ne voyant rien, n'entendant rien, ne recevant pas de coups de fusil, ils durent supposer ou que nous avions pris la poudre d'escampette ou que nous étions ensevelis sous les ruines des maisons.

Bataille nous a rapidement fait prendre position derrière une petite muraille, haute d'un mètre à peine.

Là, à genoux, nous attendons le gibier qui nous arrive.

« A chacun son homme! dit Bataille, et ne tirez qu'au commandement. »

Les Allemands, tout à fait rassurés, approchent rapidement. Ils sont à trente mètres de nous, puis à vingt, puis à dix.

Alors, d'une voix de stentor, Bataille commande :

« Feu! »

Nous tirons avec un tel ensemble, qu'on entend une seule décharge.

Quinze Allemands mordent la poussière. Les autres se sauvent, affolés, jetant leurs armes pour courir plus vite.

Nous sortons de notre abri et nous les suivons, car nous avons l'ordre d'enlever le village coûte que coûte.

C'est une tâche des plus rudes.

Deux soldats du 156e, qui se sont égarés pendant la nuit, se joignent à nous. L'un d'eux m'apprend la mort d'un bon camarade, le sergent Billot, de ce régiment, tué la veille.

Chacune des maisons de ce village est une forteresse qu'il faut réduire. On entend partout des cris et des coups de feu. On voit partout des hommes qui en poursuivent d'autres, la baïonnette dans les reins. On ne peut faire un pas sans enjamber un cadavre.

Pendant cinq jours nous allons nous battre entre des murailles trouées par les obus, dans des corridors et dans des caves.

Les Allemands sont braves, et ils ont l'avantage des positions, puisqu'ils occupent des maisons mises par eux en état de défense.

Pendant cinq jours, des centaines de combats indépendants les uns des autres vont se livrer dans le village de Neuville; aussi, dans ces conditions, la bataille m'apparaît-elle simplement comme une série d'actions assurément pénibles et meurtrières, mais d'envergure très limitée. Je n'aurai donc à raconter que des épisodes.

Le premier jour, en poursuivant un Allemand qui nous a échappé

dans la rue, je pénètre, suivi de deux soldats, dans le corridor d'une maison de belle apparence, où mon fuyard se trouve pris, comme un rat, devant une porte fermée.

Il demande grâce. Je le désarme, le fouille, et nous nous préparons à l'emmener près de l'église, où sont déjà rassemblés d'autres prisonniers, lorsque j'aperçois, dans l'encadrement d'une autre porte, un grand diable d'officier qui dirige sur moi son revolver. Je me baisse rapidement, et la balle de l'officier frappe entre les deux yeux mon pauvre diable de prisonnier.

L'officier n'a pas le temps de tirer une seconde fois. D'un vigoureux coup de pointe, je le cloue contre une boiserie.

Depuis longtemps je désirais une jumelle, et l'officier en possédait une. Comme il n'en avait plus besoin désormais, je m'en emparai.

Il était écrit sans doute que je n'en jouirais pas. Cinq minutes plus tard, sur le seuil de la maison, une balle me la brisa entre les mains.

Ce jour-là, dirigés par Bataille, nous avons nettoyé plusieurs maisons autour de l'église.

Dans une cave, je fis prisonnier un jeune sous-officier de bonne allure et qui parlait très correctement notre langue. Il se rendit facilement, et, comme il se montrait d'une extrême politesse, je le traitai sans dureté.

Il m'avoua qu'il était heureux d'avoir été pincé.

« Vous me sauvez la vie, me dit-il ; j'avais l'impression que je serais tué aujourd'hui, et mes pressentiments ne me trompent jamais. »

Le soir, absolument épuisé par une journée de combat, je me laissai tomber sur le tapis d'un salon et dormis du sommeil du troupier qui a conscience d'avoir fait son devoir.

Le lendemain, au réveil, je m'aperçus avec horreur que j'avais dormi entre deux cadavres.

Les journées du 11 et du 12 furent certainement les plus pénibles et les plus violentes.

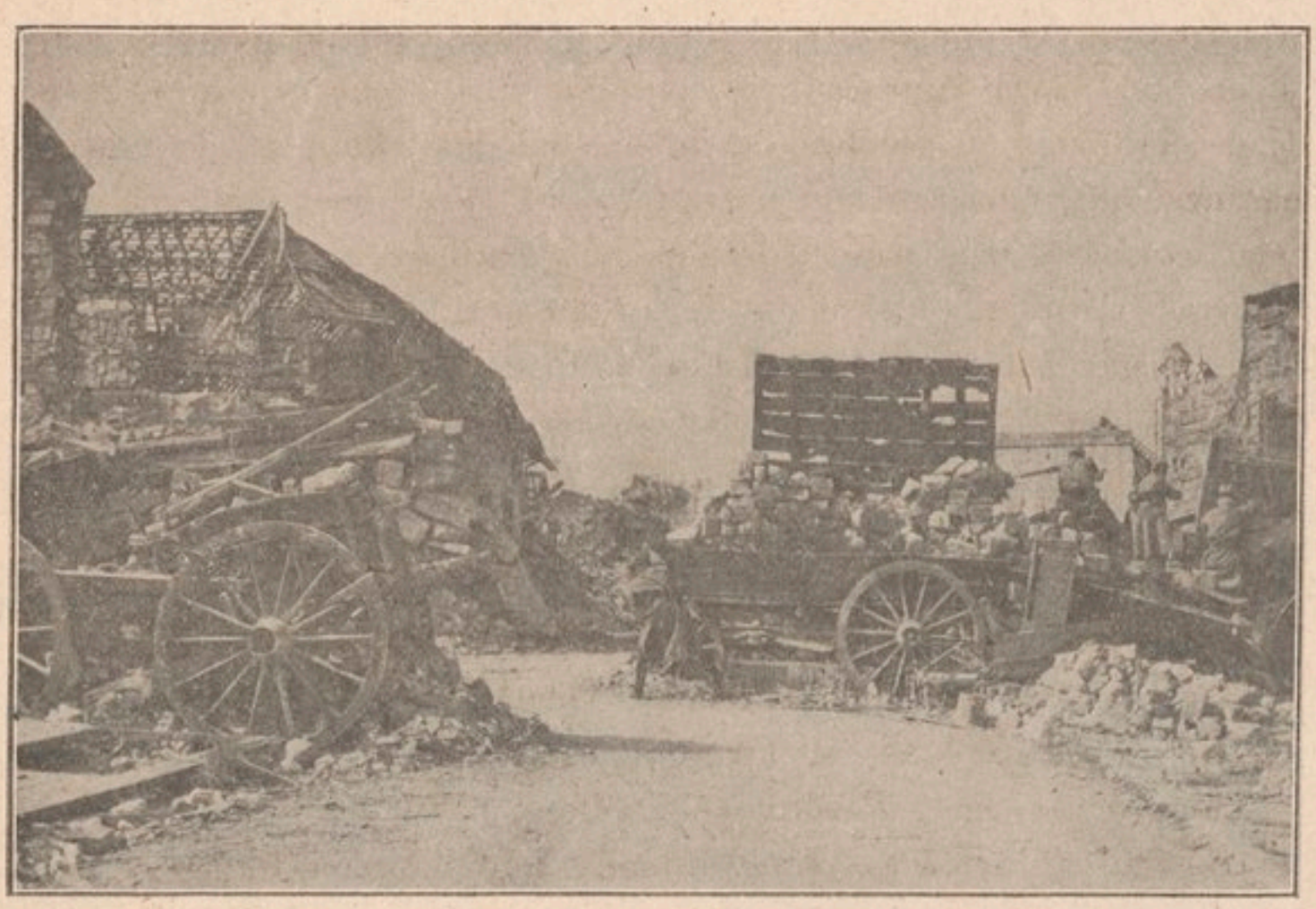
Les Allemands conservaient encore l'espoir de nous chasser du village, et ils mirent tout en œuvre pour obtenir ce résultat.

Le 11, nous eûmes la douleur de perdre notre commandant, un vaillant et superbe soldat, et notre capitaine, qui était le plus ancien, prit le commandement du bataillon.

Le lendemain, nous apprîmes que le lieutenant-colonel David, commandant le 146e, avait été blessé mortellement.

Nos pertes étaient sensibles, et cela ne saurait surprendre; car nous nous battions dans des conditions terribles, mitraillés de tous côtés, nous heurtant à des murailles hérissées de canons de fusil, obligés d'enfoncer des portes solides, pendant qu'on nous canardait par toutes les ouvertures de la maison.

Aujourd'hui encore, quand je pense aux journées de Neuville-Saint-Vaast, je me demande comment nous ne sommes pas tous restés dans ce village infernal.



Défense de la Targette.

Cependant l'on gagnait du terrain, enlevant, l'un après l'autre, des groupes de maisons flanquées de mitrailleuses à la douzaine, faisant à chaque pas des prisonniers qu'on expédiait vers l'arrière.

Au cours de la journée du 11, la chance, puissamment aidée par Bataille, favorisa la section.

Nous faisions le siège d'une grande et belle maison, qu'occupait une garnison relativement importante et fort bien commandée.

Plusieurs fois nous étions parvenus devant la porte; mais, chaque fois, nous avions été refoulés par un feu d'enfer, et il nous avait été impossible d'attaquer la porte à la hache.

Nous perdions du monde sans utilité, et cela ne pouvait durer.

J'avais déjà proposé de mettre le feu à la maison ; mais ce procédé répugnait à Bataille.

Soudain il s'approcha de moi et me dit :

« Ne lâche pas le morceau. »

Puis il disparut, emmenant deux de nos meilleurs soldats.

Cinq minutes plus tard, nous entendions un fracas de vitres brisées, puis des coups de feu éclatèrent dans la maison, et une voix, la voix de Bataille, cria :

« A moi, les amis ! »

L'attention des défenseurs paraissait se détourner de la rue.

D'un bond nous fûmes sur le seuil. La porte vola en éclats, et nous nous précipitâmes au secours de notre sous-lieutenant et de nos deux camarades, qui, adossés à un mur, tenaient tête à une vingtaine d'Allemands, exaspérés par la mort de plusieurs des leurs.

Je vois encore un blessé qui se tordait sur le plancher, pressant de sa main crispée son ventre troué d'un coup de pointe, d'où les intestins sortaient, et qui, dans son agonie, disait d'une voix monotone, d'une voix de rêve :

« Tuez-les ! »

Les Allemands se retournèrent.

Nous en avions déjà assommé plusieurs à coups de crosse et nous nous disposions à continuer, lorsque, surpris par notre attaque et se voyant pris de deux côtés, ils levèrent les mains.

« Videz vos poches ! » ordonna Bataille.

Dès qu'ils se furent exécutés, le sous-lieutenant les fouilla, et il eut raison, car trois d'entre eux avaient conservé des armes, couteau ou revolver. Ceux-là furent passés par les armes séance tenante, sur un simple geste de Bataille.

Notre butin était appréciable : deux lieutenants, une quinzaine d'hommes valides, trois mitrailleuses et de nombreuses cartouches.

« Merci, mon vieux ! me dit simplement Bataille. Si tu n'étais pas arrivé, nous y passions tous les trois ; mais j'étais bien sûr que tu arriverais. »

Ce coup de main heureux valut à mon sous-lieutenant une proposition pour la croix, et à moi une proposition pour une citation à l'ordre de l'armée.

Il va sans dire que nos vaillants soldats ne furent pas oubliés : trois d'entre eux reçurent la croix de guerre.

Ce même jour, le colonel voulut savoir ce qui se passait en avant

du village, du côté de Givenchy, et ce fut à la section qu'on fit appel. Six de nos poilus réclamèrent la faveur et l'honneur d'accomplir cette dangereuse mission dans les lignes allemandes.

Je demandai à les accompagner; mais le capitaine refusa, ainsi du reste que le lieutenant, chargé du commandement de la compagnie.

« Lefèvre, me dit le capitaine, il ne faut pas m'en vouloir; mais

Ablain-Saint-Nazaire. — L'église.

nous avons trop besoin de toi. S'il arrivait quelque chose à Bataille, il faut que tu sois là pour le remplacer. »

Je ne pensais certes pas à lui en vouloir.

Nos braves poilus pénétrèrent carrément dans les lignes allemandes en rampant sous les fils de fer.

Deux heures plus tard, la reconnaissance rentrait, apportant des renseignements précieux. De nos six braves, trois avaient succombé; mais les survivants ramenaient cinq prisonniers, qui portaient les corps de nos trois hommes.

Nous avancions toujours dans le village, et les obus allemands semblaient nous accompagner.

Aussitôt qu'un groupe de maisons se trouvait dégagé, la foudre

s'abattait sur lui, si bien que nous n'avions d'autre solution, pour échapper au bombardement, que d'avancer encore.

Nous avions soif, une soif terrible. Le combat altère, comme la fièvre.

A l'entrée de Neuville, sur une petite place, une fontaine nous attirait; mais, pour emplir son bidon, il fallait risquer sa vie, car la place était balayée par des feux de mitrailleuses, et les obus y tombaient en cascade.

Autour de la fontaine, les cadavres s'amoncelaient, et constamment des soldats enjambaient ces cadavres, leur bidon à la main. Impossible de les empêcher, et les gradés n'avaient pas le courage de punir.

Nos hommes allaient à l'eau comme les autres, et Bataille fermait les yeux.

« Que veux-tu! me disait-il, les pauvres bougres crèvent de soif! »

Un peu plus tard, deux de nos hommes s'affaissèrent, hurlant de douleur, blessés affreusement par le même obus.

Bataille se pencha, les examina, puis il me dit en se relevant :

« Ils sont fichus! »

Les malheureux, rongés par la fièvre, criaient :

« A boire! à boire! à boire, ou achevez-nous! »

A ce moment, mitrailleuses et canons transformaient la petite place en un enfer où les plus braves n'osaient se risquer.

« Pas possible de les laisser souffrir ainsi, fit Bataille, et il s'empara d'une marmite.

— Tu n'iras pas, lui dis-je. Donne-moi ça. Ta vie est plus précieuse que la mienne.

— Je suis le chef, me répondit-il, c'est à moi d'y aller; et puis j'ai de la veine. »

Et il partit tranquillement, selon son habitude; car il avait pour principe qu'on ne doit jamais courir sous les balles.

Nous étions figés par l'admiration et par la peur.

Notre sous-lieutenant atteignit la fontaine, emplit son bidon sans se presser et revint du même pas tranquille.

Nous ne pûmes nous empêcher d'applaudir. Je ne crois pas avoir jamais vu plus belle manifestation d'héroïsme que cette promenade de Bataille, qui, froidement, sans être soutenu par l'excitation du combat, risquait mille fois sa vie pour soulager deux moribonds, pour adoucir leurs derniers moments.

Des exemples comme celui-là donnent du courage aux plus timides.

A ce moment une bien triste nouvelle nous parvint : notre pauvre capitaine venait d'être blessé grièvement.

J'en éprouvai une douleur atroce, et, sur le moment, je fus pris d'une envie folle de me faire tuer. Je vis que Bataille avait des larmes plein les yeux.

Je pus rencontrer notre capitaine pendant qu'on l'emportait. Il avait la jambe gauche broyée.

« Ah! mon bon Lefèvre, me dit-il, les médecins prétendent que je vivrai; mais j'aurai une jambe de moins. Ma carrière militaire est finie. »

Il répéta plusieurs fois : « Finie! finie! » et il pleura.

Je faisais des efforts surhumains pour retenir mes larmes.

« Pensez *à eux,* » balbutiai-je.

C'était à eux surtout, c'est-à-dire à sa femme et à ses enfants, qu'il pensait en ce triste moment. Je le compris à la façon dont il me serra la main.

Nous avions tous, à la section, perdu notre bonne humeur. Nous étions tous profondément affectés par l'accident survenu à notre capitaine.

Sans nous être donné le mot, et comme si chacun de nous voulait le venger, nous menâmes désormais le combat très durement, abattant rageusement tout ce qui nous tombait sous la main. Farouches et silencieux, les dents serrées, le regard sombre, nous foncions droit devant nous, ne pensant qu'à frapper pour nous étourdir, à frapper et à tuer.

Bataille voyait rouge. On eût dit un taureau furieux.

Dans une cave, il tua cinq Allemands de sa main; et, comme on nous fusillait de l'intérieur de l'immeuble, il me dit :

« Tu avais raison tout à l'heure, il faut les griller. »

Les défenseurs de la maison entendirent ces paroles menaçantes, et, pris de peur, se rendirent.

Ils firent bien, car notre sous-lieutenant paraissait décidé à tout.

Pendant la nuit, nous nous battîmes sans arrêt. On ne sentait plus la fatigue, on ne faisait même plus attention aux cadavres sur lesquels on trébuchait, aux blessés qui se tordaient sur le sol et suppliaient les brancardiers de les emmener.

Les malheureux brancardiers étaient sur les dents. Faisant preuve d'un étonnant courage, ils pansaient sommairement les blessés sous les balles et les obus, puis les emportaient.

Ces brancardiers opéraient avec tant de calme, que je ne pus m'empêcher de penser aux manœuvres du service de santé du temps de paix, pendant lesquelles, étendus sur le sol, nous représentions les morts et les blessés d'un combat imaginaire.

C'était tout à fait cela ; seulement le combat n'était pas imaginaire.

Je me souviens que, dans le courant de la nuit, j'aperçus avec étonnement de petites lueurs qui couraient au ras du sol, un peu en avant des lignes, dans une zone terriblement dangereuse.

« Est-ce que les Boches prépareraient de nouveaux tours? demandai-je à Bataille.

— Mais non, me répondit-il, ce sont nos brancardiers qui font la récolte des blessés. Une nuit, en Lorraine, je les ai accompagnés, et, au cours de nos recherches, nous nous sommes trouvés nez à nez avec des brancardiers boches.

— Et qu'est-il arrivé?

— Rien. Nous avons fait semblant de ne pas nous voir. C'était préférable, dans l'intérêt de nos blessés. »

Pendant que nous faisions le siège des maisons, les enlevant l'une après l'autre, nos camarades, sur la droite, menaient de furieux combats vers le cimetière de Neuville.

Le terrain à parcourir se trouvait, sur un large espace, battu par les feux convergents du Labyrinthe et du cimetière, dont les Allemands avaient fait une position défensive de premier ordre.

Le 11 mai, au prix de pertes énormes, un de nos régiments pénétra dans la zone dangereuse, sous les feux croisés de nombreuses mitrailleuses.

Ce fut superbe.

Sans hésitation, les compagnies déployées s'avancèrent, officiers en tête, sur ce terrain que labouraient les balles et que creusaient les obus. A chaque pas en avant, des officiers et des hommes tombaient. Certaines compagnies furent bientôt commandées par des adjudants, l'une même, je crois, par un simple sergent.

Rien n'arrêtait nos héroïques camarades. Tous avaient fait d'avance le sacrifice de leur vie.

« On ne meurt qu'une fois, mes enfants! » leur avait dit le chef de corps.

Lorsqu'ils furent arrivés à bonne portée, ils bondirent vers le cimetière en poussant d'effrayantes clameurs, escaladèrent des murailles hérissées de baïonnettes et engagèrent une lutte féroce autour des tombes.

Ce fut un terrible massacre.

Les Allemands résistèrent longtemps, et avec acharnement; car ils

connaissaient la valeur de la position. Enfin ils durent céder, et le cimetière nous resta.

Sans perdre un instant, les officiers survivants le firent organiser, car ils pensaient bien que les Allemands tenteraient un effort pour le reprendre.

Ils ne se trompaient pas.

A la nuit, un effroyable bombardement commença, annonçant de

Ablain-Saint-Nazaire. — Ruines du presbytère.

prochaines attaques d'infanterie et les préparant. Des obus de fort calibre brisaient les tombes et déterraient les cadavres, dont les ossements, projetés violemment hors des fosses, blessèrent, — chose vraiment horrible, — de nombreux soldats.

Sous l'avalanche de mitraille, nos hommes ne bronchèrent pas. Collés au mur du cimetière et couchés derrière les tombes, ils attendaient.

Bientôt une troupe nombreuse fut signalée. Rien ne bougea dans le cimetière.

Lorsque la troupe allemande forma comme un nuage sombre à vingt mètres de la muraille, des feux de salve semèrent la mort dans ses rangs et la forcèrent à reculer.

Une charge héroïque à la baïonnette acheva sa déroute, et nos poilus ramenèrent plus de cent prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers.

Cette fois, le cimetière était définitivement conquis.

L'attaque, la prise et la défense du cimetière de Neuville-Saint-Vaast constitueront une des belles pages de l'histoire de la Grande Guerre.

Pendant la marche en avant sous les terribles feux croisés, on a vu des soldats ouvrant à la cisaille un passage dans les fils de fer que l'artillerie n'avait pu détruire. Blessés grièvement, certains de ces soldats chantaient la *Marseillaise,* d'autres encourageaient leurs camarades lancés à l'assaut et criaient : « En avant! en avant! Vengez-nous! »

Des blessés tirèrent sur l'ennemi jusqu'à ce que leur giberne fût vide ou jusqu'à ce qu'une nouvelle blessure leur fît tomber le fusil des mains.

On en trouva qui étaient morts la crosse à l'épaule, le canon du fusil reposant sur un tertre. Un jeune engagé avait, avant de mourir, griffonné ces mots sur une enveloppe : « Le cimetière est pris... Je meurs content... Vive la France! »

Du côté du Labyrinthe et dans le Labyrinthe même, nos progrès étaient forcément très lents. Là, en effet, c'était la guerre de siège dans toute l'acception du mot, une guerre d'autant plus difficile et pénible que la place assiégée se trouvait sous terre, qu'il fallait se battre dans des boyaux étroits, pour ainsi dire à la file indienne, au couteau et à la grenade.

Mais nous avions pénétré dans le célèbre ouvrage, et, malgré tous leurs efforts, les Allemands n'ont pu nous en chasser.

En somme, nous avions fait tomber les points les plus forts de leur ligne de défense, enlevé des réduits qui auraient pu leur servir de base, s'ils avaient tenté une avance sur cette partie du front.

Le départ du capitaine sembla porter malheur à la section.

Nous frappions fort; mais nous recevions des coups terribles, et nos pertes devenaient vraiment sérieuses. Presque tous nos gradés tombaient l'un après l'autre; cela ne faisait qu'augmenter notre fureur, et nous allions de maison en maison, tirant sur tout ce qui se montrait, poursuivant sans répit les Allemands que les balles et les baïonnettes chassaient des maisons en ruines.

Je me sentais devenir fou. La fatigue, la faim, la soif, me torturaient, me donnaient la fièvre, et pourtant je ne pensais ni à dormir, ni à manger, ni à boire. Il me semblait que jamais je ne retrouverais le sommeil,

que jamais plus je ne mangerais ni ne boirais. Tout cela m'apparaissait comme des choses du passé, d'un passé très lointain. Je n'avais plus la notion du temps ni de l'espace.

Si, à ce moment, l'on m'avait demandé quelle avait été mon existence antérieure, je crois que je n'aurais pu répondre sans un violent effort de mémoire, et aurais-je été capable de cet effort?

Je voyais les hommes et les choses comme dans un brouillard.

Bataille devait se trouver à peu près dans le même état d'esprit; il ne desserrait plus les dents, et son visage n'avait plus d'expression.

Un homme ayant été tué auprès de lui, je l'entendis murmurer :

« Encore un! Nous y passerons tous! J'attends mon tour. »

Était-ce le pressentiment dont on a tant parlé, et qui, paraît-il, naît souvent dans l'esprit du combattant avant ou pendant le danger? Je ne sais. Toujours est-il que j'entendis Bataille prononcer ces paroles, si étonnantes dans la bouche de cet homme parfaitement équilibré, et dont la bravoure était devenue proverbiale.

Je ne sais s'il y eut ou non pressentiment dans l'esprit de Bataille; mais, en tout cas, la mort ne devait pas tarder à me prendre cet ami cher, que je pleurerai toujours.

Ce fut rapide et bête. Nous tournions le coin d'une ruelle qui nous avait paru parfaitement tranquille, et où nous désirions faire reprendre haleine à nos hommes, leur donner un repos dont ils avaient le plus grand besoin. Une mitrailleuse crépita, et Bataille s'écroula, frappé au ventre et à la poitrine, en disant :

« Ça y est, j'ai mon compte! Vive la France! »

Je me jetai à genoux auprès de lui et lui pris la main.

« Ça ne sera rien, lui dis-je. Souffres-tu?

— Je suis fichu! me répondit-il d'une voix faible, bien fichu! Je ne regrette rien que ma vieille mère, le régiment et les amis. Prends mon portefeuille, et, si tu t'en tires, tu iras un jour le porter à ma pauvre vieille maman. Tu l'embrasseras pour moi... Elle aurait été si fière de me voir avec mes galons de sous-lieutenant!... Enfin!... Tu lui diras que j'ai fait honneur à la famille et que je suis mort en pensant à elle. Toi, prends ma montre... en souvenir... »

Brusquement, un flot de sang emplit sa bouche. Il eut un soubresaut, et ce fut tout.

La France venait de perdre un de ses meilleurs soldats, et moi le meilleur des amis.

Tous les hommes pleuraient à chaudes larmes. Quant à moi, pris

d'une véritable crise de désespoir, j'appelais la mort à grands cris.

Le lieutenant qui commandait la compagnie, prévenu par un de nos soldats du malheur qui nous frappait, vint s'incliner devant le cadavre de Bataille; puis, me prenant les mains, il me dit :

« Lefèvre, du courage! Vos hommes ont besoin de vous, vous avez charge d'âmes. »

Par un violent effort, j'essayai de réagir, de surmonter ma douleur.

Nous mîmes d'abord à l'abri le corps de notre pauvre sous-lieutenant, qui repose à présent au pied d'un mamelon, non loin du village de la Targette, et nous rentrâmes dans la fournaise, les yeux rouges et le cœur gros.

Désormais j'étais le chef de la section.

Je serais parfaitement incapable de décrire nos faits et gestes à partir de ce moment, car je marchais comme en rêve, ne faisant rien pour éviter les balles et les obus.

Je me souviens seulement d'avoir embroché, dans une grange, un sous-officier qui venait de blesser un de mes hommes et d'avoir fait deux prisonniers dans un chemin creux.

Le lendemain de la mort de Bataille, je fus frappé à mon tour : une balle dans la cuisse gauche.

« Ce n'est pas grave, me dit le médecin auxiliaire qui m'examina au poste de secours. Dans un mois il n'y paraîtra plus. »

Cette bonne nouvelle me laissa tout à fait indifférent. J'aurais accueilli avec le même calme l'annonce d'une mort prochaine.

J'étais à bout, physiquement et moralement.

Bien entendu, on dut m'évacuer, malgré le peu de gravité de ma blessure.

XVIII

APRÈS LA TEMPÊTE

Je fus dirigé sur un hôpital de Limoges, en compagnie de nombreux blessés de Neuville-Saint-Vaast, de Carency, d'Ablain-Saint-Nazaire et de Notre-Dame-de-Lorette, chasseurs, fantassins et soldats du génie.

Mon séjour à l'hôpital fut de courte durée, trois semaines à peine; et, sur les trois semaines, je n'en passai qu'une au lit.

Comme l'avait dit mon médecin auxiliaire du poste de secours, ma blessure était légère; elle ne fut même pas douloureuse, sauf pendant la séance d'extraction de la balle. Je la conserve précieusement comme souvenir, cette petite balle pointue.

De bons soins, une excellente nourriture et le calme délicieux dont je jouissais me remirent très vite le moral en état.

J'appris alors que l'on avait coupé la jambe à mon capitaine, mais que sa vie n'était pas en danger.

Sa femme, qui m'annonçait la nouvelle, ajoutait :

« Je suis heureuse, bien heureuse, car je conserve mon cher mari, alors que tant d'autres, déjà, ont perdu le leur. »

Au moins, pensai-je, celui-là est sauvé. C'était bien assez d'avoir à pleurer Bataille.

Bon nombre de blessés avaient été, comme moi, touchés aux jambes; et si quelques-uns se trouvaient cloués au lit pour de longs mois, les autres, — j'étais de ceux-là, — purent, au bout de quelques jours, en

s'aidant, qui d'une canne, qui de béquilles, gagner un banc ensoleillé dans le jardin de l'hôpital.

Naturellement chacun conta ses aventures et ses combats.

J'eus ainsi quelques renseignements sur les affaires de Carency, d'Ablain-Saint-Nazaire et de Notre-Dame-de-Lorette, qui avaient été aussi chaudes que notre action sur Neuville, à laquelle, du reste, elles étaient liées intimement.

L'ensemble de ces opérations forme ce qu'on nomme parfois, assez improprement, *la bataille d'Arras.*

Je n'en raconterai pas le détail, car les renseignements qui me furent donnés étaient par trop confus et par trop contradictoires.

Comme je l'ai dit déjà, le combattant voit peu de chose, un tout petit coin de l'action, et forcément il est toujours tenté de ramener les faits à ce qu'il a vu. Enfin, — et ceci est trop humain pour qu'on s'en étonne, — il est toujours enclin à une certaine partialité à l'égard de sa section, de sa compagnie, de son régiment.

Cette partialité n'est nullement critiquable, bien au contraire, car elle procède de l'esprit de corps. Or l'esprit de corps enfante des merveilles.

J'ai vu arriver à notre belle division, comme renforts, des hommes plus qu'ordinaires, très peu instruits militairement; et pourtant, dans la bataille, ces hommes se conduisaient admirablement, parce qu'ils étaient fiers d'appartenir à des troupes d'élite, parce qu'ils savaient que, chez nous, il n'est pas permis de rester en arrière.

Résultat de l'esprit de corps.

L'histoire dira plus tard l'héroïsme de cette brigade qui, partant des tranchées de Berthonval, entre le mont Saint-Éloi et la Targette, enlève d'un bond les fameux *ouvrages blancs,* qui gardent la route de Béthune, enfonçant tout à la baïonnette, murant au passage des sections entières dans les boyaux, escalade les falaises sous une formidable averse de mitraille et avance ainsi de quatre kilomètres en une heure et demie, après avoir vu tomber son admirable chef, le général Barbot, qui portait si crânement le béret des alpins, et la majeure partie des officiers.

Elle célébrera la sublime vaillance de ces chasseurs, de ces fantassins, qui, sortant de tranchées où ils avaient passé l'hiver dans la boue jusqu'au ventre, enlevèrent le village de Carency, si puissamment fortifié, que les Allemands, — et ils s'y connaissent, — le considéraient comme tout à fait imprenable.

Quelle scène, lorsque, après avoir conquis à la pointe de la baïonnette

les ouvrages sous bois de la cote 125, les nôtres virent apparaître le drapeau blanc sur une maison de Carency !

Tout le monde grimpa sur le parapet des tranchées, et des clameurs formidables couvrirent la voix de nos canons, pendant que, volontairement, les mains en l'air, les Allemands s'avançaient vers leurs vainqueurs pour se faire désarmer.

Ceux des blessés qui avaient vu cela ne pouvaient retenir leurs

Souchez. — Entrée de la ville, derrière les arbres du parc de Carleul. Au fond, la cote 119.

larmes quand ils en parlaient, et leur cœur se gonflait d'émotion et d'orgueil.

Ils conservaient un souvenir très vif de leur entrée dans ce village de Carency, qu'ils avaient si longtemps contemplé du fond de leurs tranchées boueuses.

L'un d'eux montrait une rose fanée, cueillie par lui dans les ruines d'une jolie maison connue là-bas sous le nom de *Château Rouge*. Un autre gardait, comme souvenir de la grande journée, une pipe allemande ramassée dans le souterrain où était installée la *Kommandantur*, ce souterrain où nos soldats purent voir, en écusson, une tête de femme coiffée du casque badois, au-dessous de laquelle était écrit ce nom : *Dora Zweifel*.

Puis c'était la poussée victorieuse, en pleine nuit, sur Ablain-Saint-Nazaire, le dernier combat devant le village où les Allemands, furieux, venaient d'allumer l'incendie.

Ils ne le cédaient en rien aux vainqueurs de Carency et d'Ablain, ces chasseurs et fantassins qui montèrent, en mai, à l'assaut de Notre-Dame-de-Lorette, complétant l'œuvre si bien commencée le 15 mars par un héroïque bataillon du 158e, qui perdit son chef, le commandant Dupont, écrasé par un obus, et l'un de ses capitaines, le valeureux Maire, frappé sur le parapet de la position conquise.

Que de sang coula sur cette colline de Notre-Dame-de-Lorette, autour de la petite chapelle dont il ne reste plus que des ruines!

Plus tard, une autre chapelle s'élèvera sur la colline désormais célèbre, et la foule y viendra prier pour les héroïques enfants de France qui sont tombés là par milliers.

. . . . . .

A ma sortie de l'hôpital, j'obtins une permission de quelques jours.

Avant d'aller voir ma mère, je voulus m'acquitter de la mission dont m'avait chargé auprès de la sienne le pauvre Bataille mourant.

Ce que fut cette entrevue avec la pauvre femme, je le laisse à penser, car je n'aurais pas le courage de m'étendre sur ce sujet.

Chez moi l'on me fit fête, naturellement, et l'on me considéra un peu comme un héros, parce que je portais la médaille militaire et la croix de guerre, qui m'avaient été remises pendant mon séjour à l'hôpital.

Je ne pouvais m'empêcher de rougir des éloges qui m'étaient adressés; car, en somme, j'avais fait simplement mon devoir comme les camarades.

Un héros, moi? Ah! non.

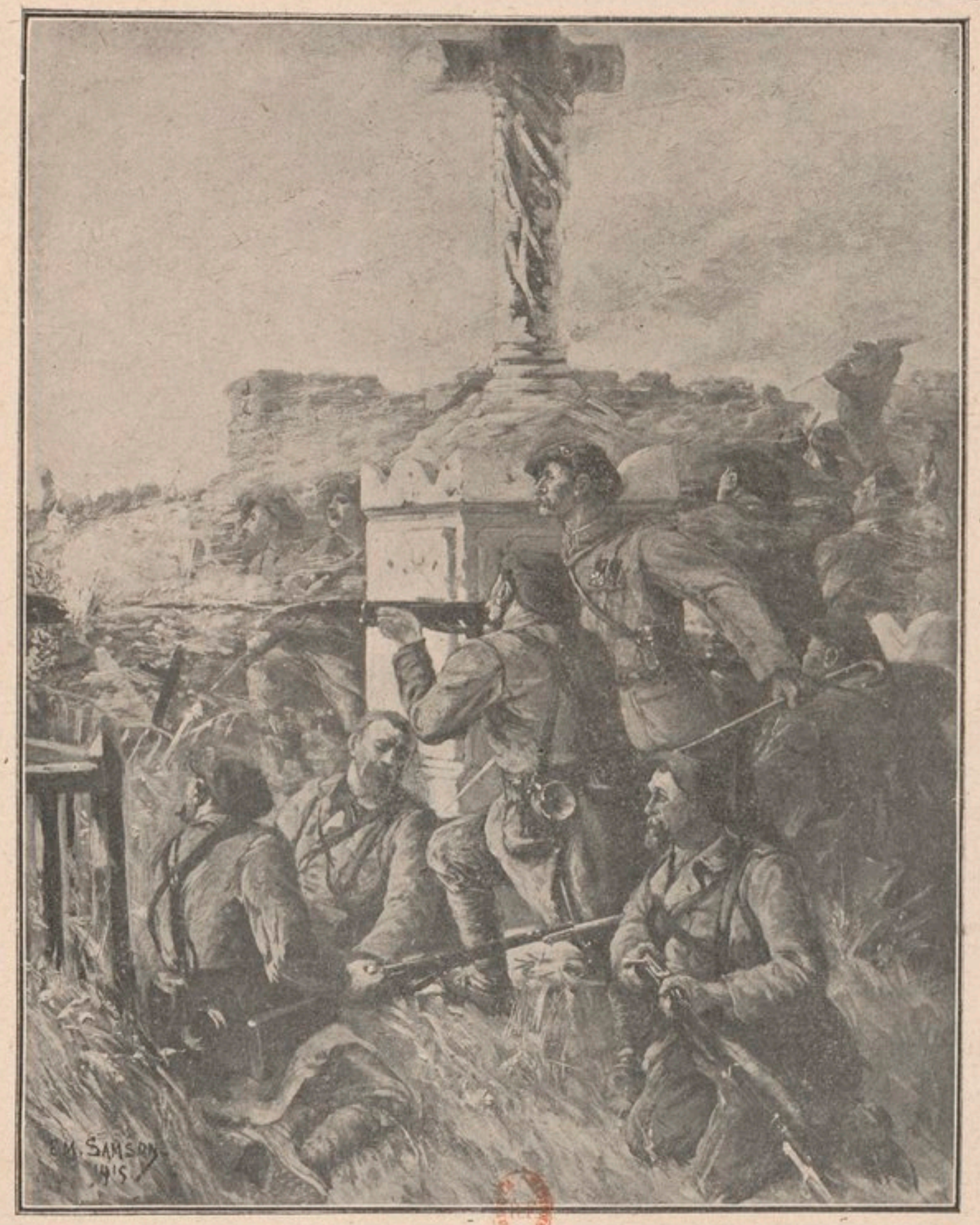
Qu'auraient-ils dit, les braves gens de mon village, s'ils avaient connu mon capitaine, s'ils avaient connu Bataille?

Ceux-là, oui, c'étaient des héros.

Quant à moi, c'était à la bienveillance de ces héros que je devais mes décorations.

Mon capitaine avait pensé à ses soldats sur son lit de douleur; il avait voulu formuler ses propositions en leur faveur, et il avait eu la bonté de me comprendre sur sa liste.

A ma rentrée au dépôt, j'appris que j'étais changé de corps et affecté au 42e régiment d'infanterie, qui tenait jadis garnison à Belfort et passait pour un corps d'élite.



Les alpins dans le cimetière de Souchez. — Tableau de E. Samson. (Phot. Vizzavona.)

Je fus presque heureux de ce changement, qui, en d'autres temps, m'eût plongé dans le désespoir. J'aimais mieux entrer dans un milieu nouveau que de retourner à mon ancien corps, où tout m'eût rappelé sans cesse les absents : mon excellent capitaine, mon cher Bataille, d'autres encore, beaucoup d'autres.

Assurément on me connaissait au régiment, ma réputation y était faite, et l'on m'avait même laissé entrevoir, lors de mon évacuation, que je serais probablement, un jour, proposé pour sous-lieutenant; mais je n'ai jamais été ambitieux, aussi ne pensais-je même pas à cette promesse, ou du moins, si j'y pensais, c'était sans aucun regret.

Je me disais qu'arrivant à mon nouveau régiment avec des décorations qui témoignaient de ma conduite antérieure et de mon attitude au combat, je ne pouvais pas être mal accueilli.

Je fis part de cette mutation à mon capitaine et lui exposai les raisons qui m'empêchaient de me lamenter sur ce changement. Il les comprit parfaitement, et, tout en m'exprimant ses regrets de me voir quitter notre beau régiment, il me souhaita bonne chance dans l'autre. Il me demandait aussi de lui faire connaître le plus tôt possible les noms de mes chefs, et je devinai sans peine, connaissant son caractère et sa bonté, qu'il avait l'intention de leur écrire à mon sujet.

Il me disait aussi qu'il espérait quitter l'hôpital dans un mois pour rentrer chez lui, et il m'invitait à venir passer auprès de lui ma première permission.

Sa femme avait ajouté un mot aimable à la lettre et déclarait qu'elle me gronderait très fort si je ne me rendais pas à l'invitation.

Quelques jours plus tard, je lui écrivis de nouveau pour lui annoncer mon départ.

Je retournais sans regret sur le front, car l'ennui commençait à me torturer; mais je me demandais avec un peu d'inquiétude si je me ferais facilement à ma nouvelle existence, car je savais que, cette fois, j'allais connaître pour de bon la vie dans les tranchées.

DANS LES TRANCHÉES DE L'AISNE

(LA VIE ET LA GUERRE DE TRANCHÉES)

XIX

EN CHEMIN DE FER

Je suis chargé, tout en rejoignant mon poste, de conduire un détachement de renfort, composé de *bleus* et d'anciens soldats du 42e, blessés en 1914 et aujourd'hui rétablis. Ceux-ci me renseignent sur mon nouveau corps : le colonel est un peu bourru, mais pas méchant homme; les officiers se montrent bons garçons; le régiment s'est, paraît-il, distingué en Alsace et dans la Marne. Les bleus écoutent avec intérêt le récit des hauts faits de leurs anciens; leur admiration ne va certainement pas tarder à se manifester par l'offre de quelques bonnes bouteilles.

Les invites ne manquent pas, du reste.

« Vous savez, les bleus, le voyage sera long. On sait bien quand on monte en wagon; mais, quant à l'heure d'arrivée, c'est une autre paire de manches. Pendant ce temps nous mourrons tous de soif, si vous n'emportez que le bidon plein. »

Or, si les bleus veulent bien mourir pour la patrie, ils n'entendent pas mourir de soif. Les anciens ne se sont-ils pas chargés d'emporter *le boulot*, c'est-à-dire les boîtes de singe et le pain? N'est-il pas juste que les jeunes achètent le vin?

Je ferme les yeux sur les négociations en cours, bien décidé toutefois à m'opposer à toute beuverie.

Je connais le soldat : c'est un enfant que l'on gâterait par une faiblesse excessive. Il faut le tenir, le surveiller, prévenir ses fautes, pour ne pas avoir à sévir.

Je me sens tout heureux d'avoir à exercer mon autorité de sous-officier en route pour le front. Je veux être aimé et craint à la fois. Ce n'est probablement pas chose facile; mais est-ce possible? je le crois.

Tous mes hommes me semblent avoir un grand fonds de bravoure et d'honnêteté. L'un deux pourtant, Walter, un ancien gradé cassé, est à surveiller. Il parle beaucoup, beaucoup trop; il a tout vu et critique tout. C'est un mécontent, un aigri. Peut-on le ramener à la juste conception des choses? J'essayerai, s'il reste sous mes ordres. Pour l'instant, je lui demande avec bienveillance de ne pas tenir des propos qui risqueraient d'atténuer l'ardeur de ses camarades, d'affaiblir chez eux le feu sacré.

Nous sommes arrivés en gare une heure avant le départ du train, et, comme ce train a deux heures de retard, nous voilà en avance de trois heures. C'est long, surtout quand on a des hommes à surveiller.

Il est 18 heures. Nous ne partirons, au plus tôt, qu'à 21 heures.

Les anciens ne voient qu'une manière pratique de passer le temps sans trop d'ennui : faire une partie de cartes à la buvette.

Je les autorise à s'y rendre les premiers, ayant l'air ainsi de leur accorder un privilège; mais, en réalité, j'agis de cette façon pour ménager la bourse des bleus.

Enfin notre train arrive. Nous embarquons, et nous voilà partis. Mes hommes chantent, mangent et boivent, puis finissent par s'endormir. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

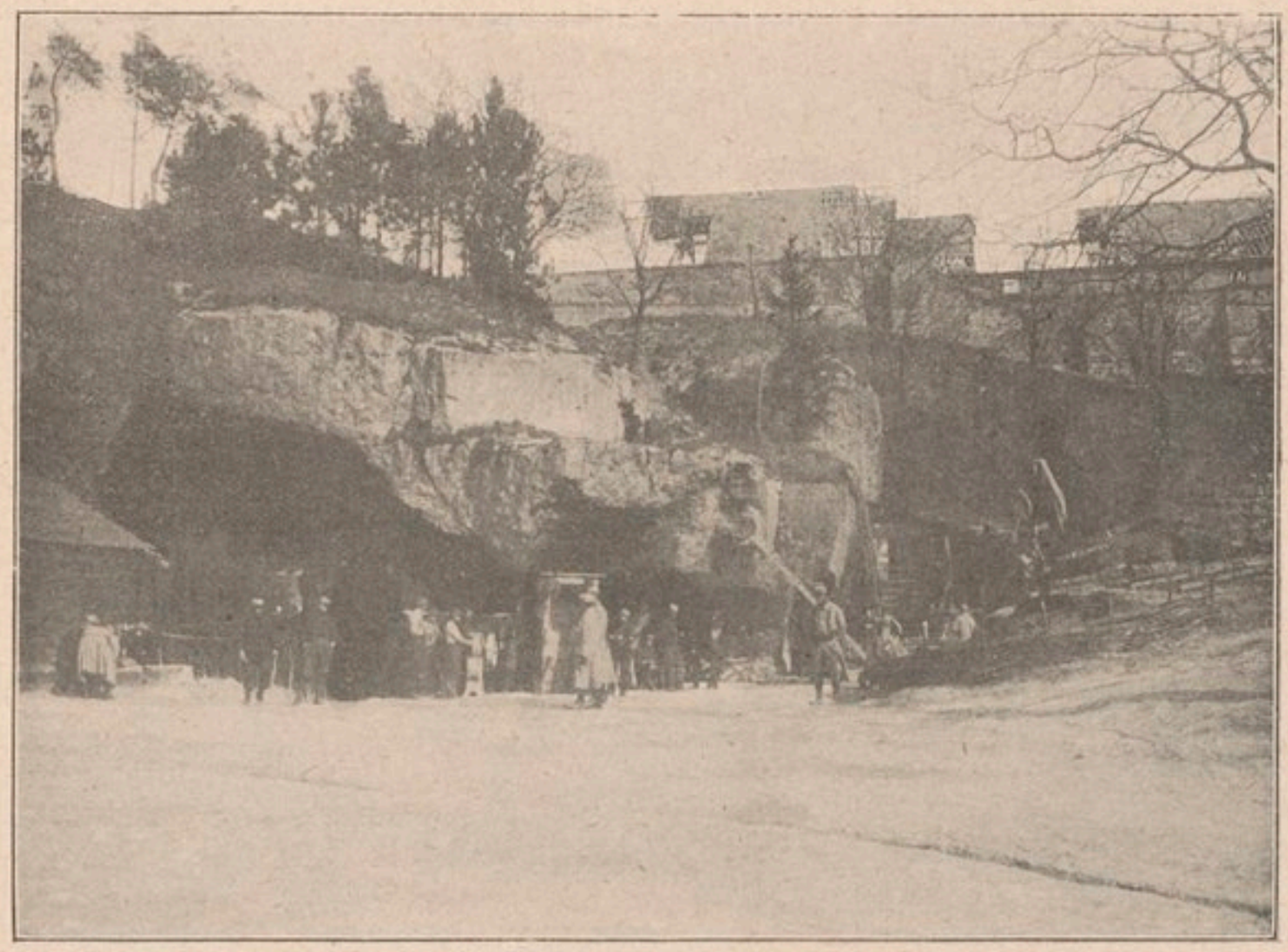
Seul, le gradé cassé veille et m'observe. J'en profite pour essayer de lui faire comprendre ses devoirs. Il déteste évidemment l'autorité du chef quel qu'il soit et cache à peine ce sentiment. Il se dit victime de l'animosité de son adjudant; il évite de faire connaître les motifs de sa cassation. Comme il me paraît touché par ma bienveillance marquée, j'espère pouvoir le ramener progressivement dans la bonne voie. Il finit par s'endormir et ronfle bientôt comme ses camarades.

Je voudrais les imiter; mais le sommeil me fuit, et mes pensées se reportent vers les événements des derniers mois, vers ma vieille mère, vers mes amis et surtout vers les camarades disparus. Puis, devançant le train qui roule lentement, elles vont vers le régiment où l'on m'attend, vers l'inconnu.

Aurai-je la chance de tomber dans une bonne compagnie, sous les ordres d'un capitaine sachant commander, se faire obéir, se faire aimer?

Jusqu'à présent j'ai été gâté. Continuerai-je à l'être?

Vers minuit, on gare notre train pour laisser passer d'interminables convois. Le temps est superbe. La lune baigne de sa lueur délicate et tendre la campagne tranquille. Non loin de nous, un rossignol chante comme pour célébrer la douceur de cette belle nuit d'été.



Cavernes du Soissonnais.

Nous partons pour la guerre, et tout ici semble nous inviter à la paix.

Walter s'est réveillé, et sans doute il éprouve la même impression que moi, car il s'écrie :

« Hein! sergent, croyez-vous que ce n'est pas une honte pour la civilisation de voir des hommes se couper la gorge, quand on pourrait vivre heureux sous un ciel comme celui-là?

— Oui, mon ami; mais, puisqu'on nous a traîtreusement attaqués, il faut bien nous défendre! »

Walter semble réfléchir un moment, puis il me dit :

« Sergent, tâchez donc de me garder avec vous. Je ferai tout mon possible pour vous donner satisfaction.

— C'est entendu! »

Notre train a repris sa marche. Le wagon, probablement mal attelé, nous secoue horriblement. Walter se rendort, et je ne tarde pas moi-même à suivre son exemple.

Le jour suivant, au début de l'après-midi, nous débarquons dans une charmante petite ville, d'où nous devrons gagner à pied notre régiment. C'est la résidence d'un quartier général : beaucoup d'officiers paraissant très affairés, en des tenues diverses et brillantes, nombreux automobiles aux fanions tricolores, des gendarmes à l'air morose et soupçonneux postés à tous les carrefours.

Rien ne nous engage à prolonger notre séjour en cette ville, trop bien habitée pour des poilus. Je fais viser ma feuille de détachement au bureau de la place, j'assure l'alimentation et le coucher de mes hommes; puis, dès l'aube, en route pour Vic-sur-Aisne.

XX

VERS LE ROYAUME DES TAUPES

Quel trajet délicieux! Nous traversons la forêt de Villers-Cotterets par le Rond-de-Chartres et le Saut-du-Cerf. La guerre n'y a pas marqué son empreinte. On est simplement surpris de voir, de ci, de là, quelques débris d'automobiles dans le fossé. Des biches, conduites par un cerf au port majestueux, nous regardent passer sans manifester la moindre frayeur.

« Sergent, dit Walter, puis-je tirer pour la popote?

— Non, mon ami, gardez vos cartouches pour les Boches. »

Walter me confie qu'il est un peu braconnier et qu'il a été cassé de son grade pour avoir chassé, malgré défense formelle.

Nous faisons une petite halte à la maison forestière de la Beaune. On s'y est battu. Des traces de projectiles sont encore très visibles sur les murs. Le château de Montgobert, situé à proximité, n'a subi aucun dégât. L'ennemi s'est replié trop précipitamment pour songer à semer la ruine sur son passage.

Vers 8 heures, nous arrivons à hauteur de l'auberge du *Chat-embarrassé,* qui est abandonnée depuis longtemps déjà.

Le plateau dénudé que nous avons à suivre pour descendre sur Vic est « vu » des observatoires boches; il est donc assez souvent battu quand des troupes, présentant un objectif vulnérable, s'y risquent en

plein jour. Ce n'est pas notre cas, puisque notre détachement est peu visible à une distance de huit à neuf kilomètres.

Cependant, quelques 150, encadrant la route, viennent rappeler à quiconque serait tenté de l'oublier que nous sommes entrés dans la zone dangereuse.

Instinctivement nous accélérons l'allure, et bientôt nous descendons dans la vallée de l'Aisne. Au loin, en face de nous, les hauteurs de Saint-Victor et de la cote 150 sont tenues par les Allemands.

Au bas des pentes, sur la rive droite de la rivière, s'étale gracieusement le joli village, au centre duquel se dresse le vieux château de Vic avec sa tour haute et massive, éventrée par des obus allemands.

Le pont sur lequel nous passons l'Aisne fut, en septembre 1914, témoin d'un rude combat, alors que l'arrière-garde ennemie était talonnée par notre infanterie. Deux des hommes de mon détachement ayant assisté à ce combat me content que les Allemands, dans leur précipitation, n'ont pu faire sauter complètement le pont, qui pourtant était miné tout entier.

La moitié seulement du tablier fut détruite; mais la brèche se trouva suffisante pour faciliter la retraite de l'ennemi en arrêtant notre élan. Le pont fut, du reste, réparé très rapidement par nous.

Comme les Allemands occupent, depuis cette époque, les coteaux de la ferme de Saint-Victor, ils ne se privent pas de « marmiter » à leur aise Vic et ses environs.

Pour l'instant, l'accalmie règne en ces parages; nous pouvons donc nous arrêter pour déjeuner, nous reposer et nous renseigner sur l'itinéraire du défilé à suivre.

A en juger par ce qui reste des jolies habitations qui n'ont pas été complètement détruites, bien que le bombardement soit presque incessant, Vic devait être, avant la guerre, un lieu de séjour très agréable. Son château, qui a grand air, montre de glorieuses blessures : toitures à moitié enlevées, tour éventrée, murs croulants.

Une villa organisée en ambulance a particulièrement souffert. L'immense croix rouge qui est peinte sur sa toiture l'a particulièrement désignée sans doute à la sauvagerie teutonne.

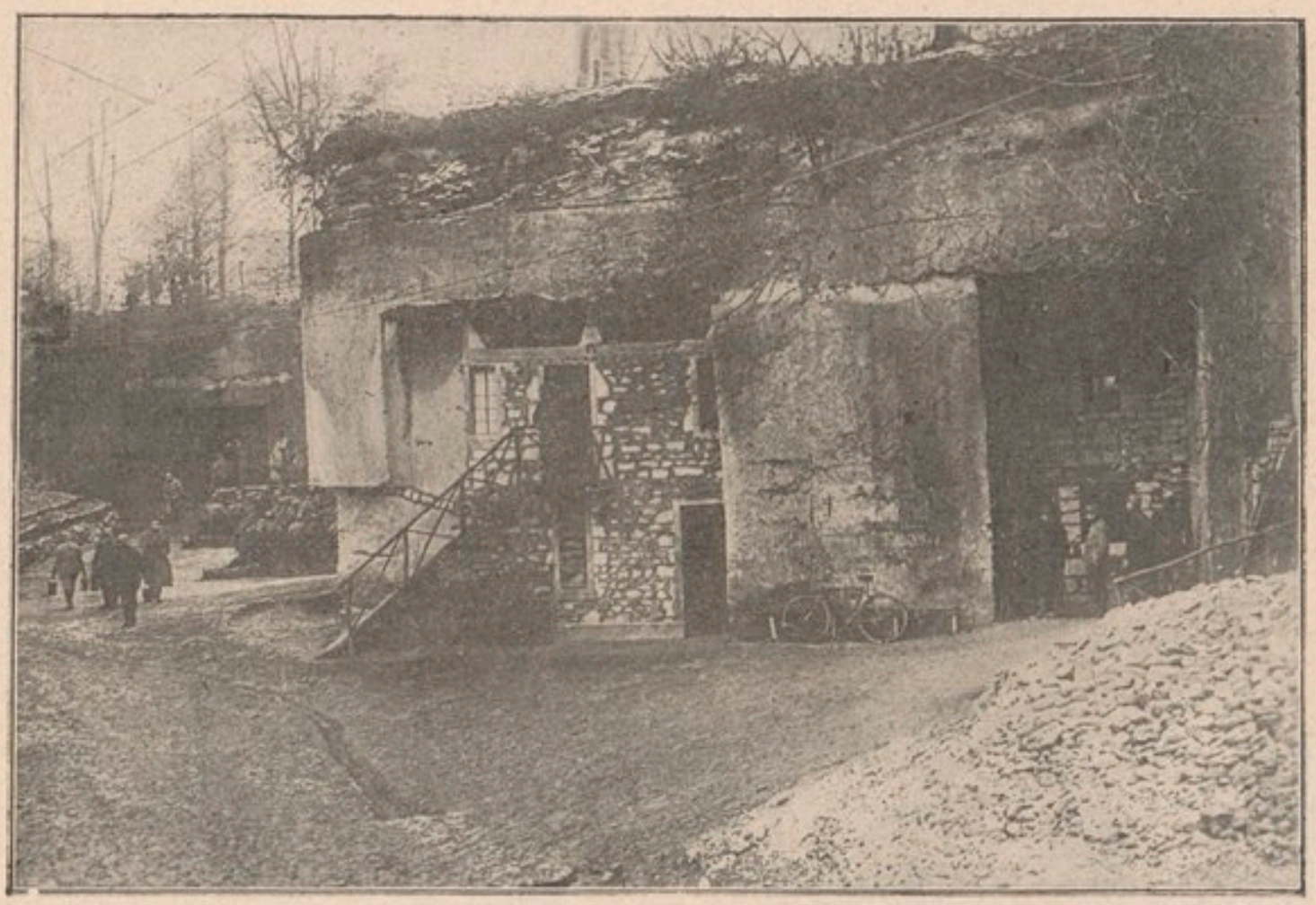
Au nord de Vic, nous occupons la première ligne des hauteurs qui sont situées sur la rive droite de l'Aisne; mais les Allemands, grâce à certains points élevés qu'ils tiennent plus loin et où ils ont installé des observatoires, les ruines de la ferme Saint-Victor, par exemple, ont des vues sur quelques parties de la vallée et en profitent pour les

canonner dès qu'ils y aperçoivent des troupes ou des convois; aussi est-il prudent de ne pas trop se montrer.

Responsable de la sécurité de mon détachement, je m'informe de l'itinéraire le plus sûr, puis nous mettons le cap sur Confrécourt.

Un des rares habitants restés à Vic m'a renseigné sur quelques particularités du pays.

L'an dernier, Confrécourt, ancienne abbaye, était une ferme superbe,



Cavernes du Soissonnais.

mise en valeur par un grand fermier, M. Ferté. Il paraît qu'il n'en reste plus que des ruines.

Notre itinéraire suit la vallée de l'Aisne par Roche et passe au hameau de Vaux.

Certes, on voit bien, de ci, de là, des maisons démolies, des murs abattus; mais les champs sont cultivés, et presque partout l'on aperçoit de la verdure et des fleurs.

On a peine à se croire au pays des marmites.

Cette quiétude cesse à Vaux, où nous sommes salués par plusieurs rafales de 105, qui nous obligent à nous abriter derrière le mur d'une maison encore habitée.

Le propriétaire n'a pas voulu quitter son foyer. Il habite là avec sa

femme et ses deux filles, et une cave profonde et spacieuse leur offre un refuge contre le bombardement.

Il nous égaye en nous racontant qu'il s'était retiré, en 1914, à Vaux pour y vivre tranquille, loin de tout bruit et de tout souci, après avoir acquis dans le commerce une honnête aisance.

Évidemment ce bourgeois placide a été bien mal inspiré quand il a fait choix de cette retraite.

Mais pouvait-on prévoir les événements?

Pour le consoler, j'essaye de lui faire comprendre qu'il doit s'estimer heureux de n'avoir pas établi sa résidence un peu plus au nord; car sa famille et lui seraient entre les mains des Allemands.

Il soupire mélancoliquement et s'écrie :

« Cette guerre ne finira donc jamais! »

Mais l'instant n'est pas aux conversations. Les obus ne tombent plus, partons!

Notre chemin suit un étroit vallon aux versants couverts, jusqu'à mi-pente, de beaux arbres qui n'ont pas trop souffert des obus, ni subi trop de coupes désastreuses. Sur les bords du ruisselet qui marque le thalweg, une vache, sous la garde d'un enfant, paît tranquillement.

Nous croisons un vieillard qui pousse devant lui une brouette pleine d'herbe fraîchement coupée, puis quelques hommes de corvée qui vont au ravitaillement. Çà et là, de nombreux trous en forme de larges entonnoirs attestent l'insécurité du pays; mais personne n'a l'air de s'en émouvoir. La permanence d'un danger contre lequel on se sent impuissant rend fataliste ou philosophe.

XXI

CONFRÉCOURT

En face de nous, à quelque dix minutes de marche, s'étend la ligne des hauteurs de Confrécourt.

Le vallon de Vaux se partage, au bas des pentes raides de la croupe arrondie de Confrécourt, en deux ravins filant l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, tous deux d'une fraîcheur délicieuse et tous deux embellis par les bois de haute futaie garnissant leurs deux versants.

Ce qui reste de la ferme domine, face au sud et d'environ quatre-vingts mètres, tout le vallon, ainsi que la plus grande partie des deux ravins.

Des ormes séculaires, couverts de blessures, s'obstinent à ne pas mourir, atténuant l'aspect lamentable des ruines qu'ils entourent.

Nous arrivons au cantonnement à 5 heures.

Un gong, confectionné avec une douille d'obus de 75, annonce sinon notre arrivée, du moins l'heure du dîner.

On ne saurait être plus aimable.

Mes hommes sont immédiatement répartis dans les compagnies, et je reçois moi-même le commandement d'une section. Walter m'y suit sur ma demande, ainsi qu'il avait été convenu.

Les camarades me font visiter la caserne.

Celle-ci est aménagée en des grottes profondes, spacieuses et défiant

les 420. On y est confortablement couché sur des lits de camp garnis d'un treillage métallique formant sommier et d'une botte de paille. La lumière est fournie par des lampes à acétylène. Tout y est d'une parfaite propreté; mais, malgré tout, les rats y pullulent. Les chiens les dédaignent, les chats en ont peur, les poilus y sont habitués!

Mon capitaine est un brave homme et un homme brave; mon lieutenant sort de la cavalerie, et s'est fait affecter à l'infanterie pour se battre. Les sous-officiers de la compagnie sont aimables. Par eux, je sais que notre bataillon est le plus coté du régiment. Il va sans dire que notre compagnie est la meilleure du bataillon.

Nous ne prenons les tranchées qu'après-demain.

Je vais donc avoir toute une journée pour étudier mes subordonnés et pour examiner Confrécourt.

Mes camarades m'ont gentiment souhaité la bienvenue. Le champagne n'a pas coulé à flots; il n'a même pas coulé du tout. On se contente du vin de l'administration, vulgairement dénommé « pinard ».

Ce simple mot produit sur le poilu un effet magique. Certes, « le jus » (on désigne ainsi le café dans l'argot militaire) a bien son charme, surtout le matin; mais le pinard lui est très supérieur.

Hors du pinard, point de poilu!

Ce vin n'est pas du nectar, et pour cause : de qualité inférieure, il a été ballotté en des tonneaux incomplètement remplis et souvent mal lavés.

Une fois distribué aux compagnies, il est transporté jusqu'aux tranchées dans des seaux en toile ou autres récipients découverts. Aux échelons intermédiaires, on y puise sans trop de gêne avec des quarts de propreté douteuse, et les poussières y tombent concurremment avec les mouches.

Quoi qu'il en soit, le pinard conserve toutes les vertus, surtout si, à chaque repos, le poilu peut en recevoir plus d'un verre. Il va de soi que le vrai pinard ne doit pas être blanc. Le plus goûté est le vin rouge foncé, plutôt chargé en alcool.

Ne prenez pas la peine d'essayer de faire comprendre aux soldats que le thé constitue une boisson plus hygiénique. Ils ne vous écouteront même pas.

Le vin, c'est la seule boisson française, c'est l'aliment des énergies. Cette idée s'est si fortement ancrée dans l'esprit des soldats, que diminuer la ration de vin serait une lourde faute.

L'administration militaire, on doit le reconnaître, a toujours assuré son

service d'une façon remarquable, à en juger par la bonne qualité des vivres et la régularité dans la livraison des fournitures.

Même sur les hauteurs de Confrécourt, tout arrive en bonnes conditions.

La quantité de paille de couchage laisse peut-être à désirer; mais il ne faut pas se montrer trop difficile.

On dort fort bien; on dormirait mieux encore si les rats étaient moins familiers.

Hauteurs et ferme de Confrécourt.

Ma première nuit dans les grottes de Confrécourt ne fut pas mauvaise. Je pensais que d'autres, aux tranchées, étaient moins bien, et cette comparaison atténua même mon aversion pour les rongeurs.

Dès l'aube, j'étais sur le plateau. Il ne reste plus de la ferme que les quatre murs. Celui qui fait face au nord est aux trois quarts détruit, mais ses deux tours tiennent bon. Les trois autres, plus épais, bien étayés par de puissants contreforts, résistent aux obus de tous calibres.

Se maintient également debout, mais en équilibre assez instable, la façade orientée au sud de la maison d'habitation.

Des rosiers grimpants y sont accrochés et y fleurissent.

Dans la grande cour, une immense fosse à fumier, des décombres,

une vasque en ciment à moitié démolie, des amas de ferrailles provenant de machines agricoles brisées, incendiées.

A une centaine de mètres au nord, s'étend un grand jardin, ou plutôt ce qui fut un jardin.

Les murs en sont crénelés. Çà et là, d'énormes entonnoirs d'obus, quelques tombes. Au milieu de ce terrain envahi par les herbes sauvages et où quelques fleurs résistent à la dévastation, les vestiges d'une serre gisent lamentablement.

Partout des conduites avaient été aménagées pour répartir l'eau captée à Vingré et l'élever jusqu'à Confrécourt.

Aujourd'hui, la machine élévatoire est brisée, les conduites sont coupées, arrachées, détruites.

Les 150, 210 et 320 ont fait leur œuvre!

La ferme est séparée de ce jardin par une sorte de terrain chaotique et quasi lunaire, tant il y a de trous d'obus aux larges excavations, dont les lèvres se touchent.

Ce fut un parc minuscule et charmant, planté de beaux arbres aujourd'hui hachés. Leurs grandes branches à moitié broyées et desséchées s'abaissent jusqu'à terre, leurs troncs robustes sont éventrés; mais tous repoussent par le pied.

Douce et forte image de l'espérance immortelle!

Toutes ces ruines, elles aussi, n'ont de la mort que l'apparence.

Ces murs, sous la poussée formidable du canon, finiront peut-être par s'écrouler; mais les pierres ne mourront pas : la chaux qui les unissait s'en est allée, en poussière, féconder les champs d'alentour. Un ciment nouveau réunira les moellons. Confrécourt renaîtra de ses ruines; ses étables et ses écuries, reconstruites, seront repeuplées; la vie y reprendra plus intense, et la maison du maître pourra dominer encore le délicieux vallon de Vaux.

Je me livrais à ces réflexions, quand mon attention fut attirée par un vol de quelques pigeons, les derniers hôtes de la ferme. Il m'est conté que rien n'a pu les mettre en fuite; ils vivent en ces murailles lézardées, croulantes. Au premier obus, ils s'élèvent, tourbillonnent au-dessus des ruines jusqu'à la fin du vacarme, puis reviennent s'accrocher à ce qui reste de leurs anciens nids, à ces coins et recoins où ils sont nés.

Leur nombre a beaucoup diminué à ce jeu dangereux. Roux, blancs et ardoisés, ils ne sont guère plus d'une dizaine.

Ils tiendront jusqu'au dernier.

Noble exemple de courage et de fidélité!

En rentrant au cantonnement souterrain, je salue le cimetière où nos morts dorment leur dernier sommeil, sous des rosiers empruntés au jardin de la ferme.

Les tombes ont été aménagées et sont entretenues avec le plus grand soin par les abbés, infirmiers et brancardiers, sous la direction de l'aumônier de la brigade. C'est une équipe de braves; et ces braves ont su, par leur courage, leur dévouement et leur bonté, s'attirer tous les cœurs.

L'aumônier de la brigade, l'abbé D..., est parti comme volontaire au début des hostilités. Toujours où son devoir l'appelle, ne s'imposant jamais si ce n'est par son mérite, il est le plus grand ami des poilus. Sa poitrine est ornée de la croix de guerre avec palme.

XXII

DANS LA TRANCHÉE

Nous prenons les dispositions nécessaires pour préparer notre départ aux tranchées; car nous devons relever, cette nuit, les unités de première ligne.

Le mouvement doit être terminé longtemps avant l'aube.

Tenant à connaître, au moins sommairement, le terrain qui nous sépare des tranchées, j'invite un caporal, qui a parcouru maintes fois ce terrain, à me renseigner.

Du mur nord du jardin, on peut assez facilement avoir une vue d'ensemble très suffisante.

Le plateau de Confrécourt s'étend au nord jusqu'à Vingré, au nord-est jusqu'à Nouvron, à l'ouest jusqu'au calvaire de la route d'Hors.

Ces trois villages sont à contre-pente; je ne connais donc que leur direction.

Nouvron est aux mains de l'ennemi depuis le commencement de la guerre de tranchées.

Il est minuit. Nos sections, conduites par leurs chefs, se mettent en route. Mon caporal moniteur me précède. Notre chargement est complet. La couverture et la toile de tente, roulées sur le sac, le rendent

très volumineux. Sur le côté gauche, la musette avec le pain, le quart, la cuillère voisinant avec des cartouches et menus objets; sur le côté droit, le grand bidon rempli d'eau. Je ne parle pas des cartouchières garnies, des boîtes de conserves, des récipients pour le transport des repas.

Ainsi chargés, les soldats ont pris de telles dimensions, qu'ils passent tout juste dans les boyaux.

Confection d'un piège à rats.

Tout le vocabulaire des tranchées est mis à contribution; mais on parle à mi-voix, ce qui produit une impression étrange.

Les gradés estiment qu'on marche trop lentement, et les hommes en queue de section trouvent, au contraire, qu'on va trop vite.

Comme un *leitmotiv,* revient l'avertissement du capitaine :

« Voulez-vous vous taire, les bavards! »

Enfin, nous sommes arrivés, et nous nous installons.

La nuit est plutôt obscure. Pas de lune. Il n'y a même pas la « douce clarté qui tombe des étoiles », bien qu'il fasse beau temps.

Par-ci, par-là, quelques coups de feu.

Sur notre gauche, les Boches font crépiter quelques mitrailleuses, probablement pour amorcer le feu des nôtres. Sur notre droite, au loin, des explosions de bombes lancées par des *minenwerfer,* auxquels répondent nos engins de tranchées.

Sur notre front, accalmie.

La guerre de tranchées comporte, la nuit, des incidents étranges. Parfois s'élève une vive fusillade sur un point quelconque, sans d'ailleurs la moindre raison. La contagion est rapide. Telle un incendie dans la brousse, la fusillade se propage, gagne les sous-secteurs voisins. Des tranchées adverses de première ligne partent des coups de feu incessants. On dirait le commencement d'une attaque.

Le téléphone va bon train.

« Allo! Que se passe-t-il en votre compartiment de défense? Que signifie ce vacarme? — Réponse : Rien d'anormal. Aucune attaque sur notre front; aucune attaque sur le front des deux sous-secteurs voisins. — La fusillade vient de droite; je demande renseignements. »

Cependant le bruit cesse, sans plus de raisons, pour recommencer souvent quelques instants après, parce que des guetteurs ont pris pour des patrouilles ennemies des tiges de betteraves montées en graine qu'agite le vent et qui, vues au travers d'un créneau et par des gens fatigués ou craintifs, avaient, à leurs yeux, des formes étranges.

Il s'ensuit qu'il est fort difficile de démêler dans ces bruit le prélude d'une attaque partielle, surtout quand on est, pour ainsi dire, nez à nez avec l'ennemi.

Certes, le chef doit conserver son calme; mais il ne faut pas pourtant qu'il tarde trop à prendre les mesures nécessaires pour briser une attaque, le cas échéant.

En ce qui nous concerne, pour l'instant du moins, nous ne sommes pas aux prises avec des difficultés de cette nature, puisque le calme règne devant notre front.

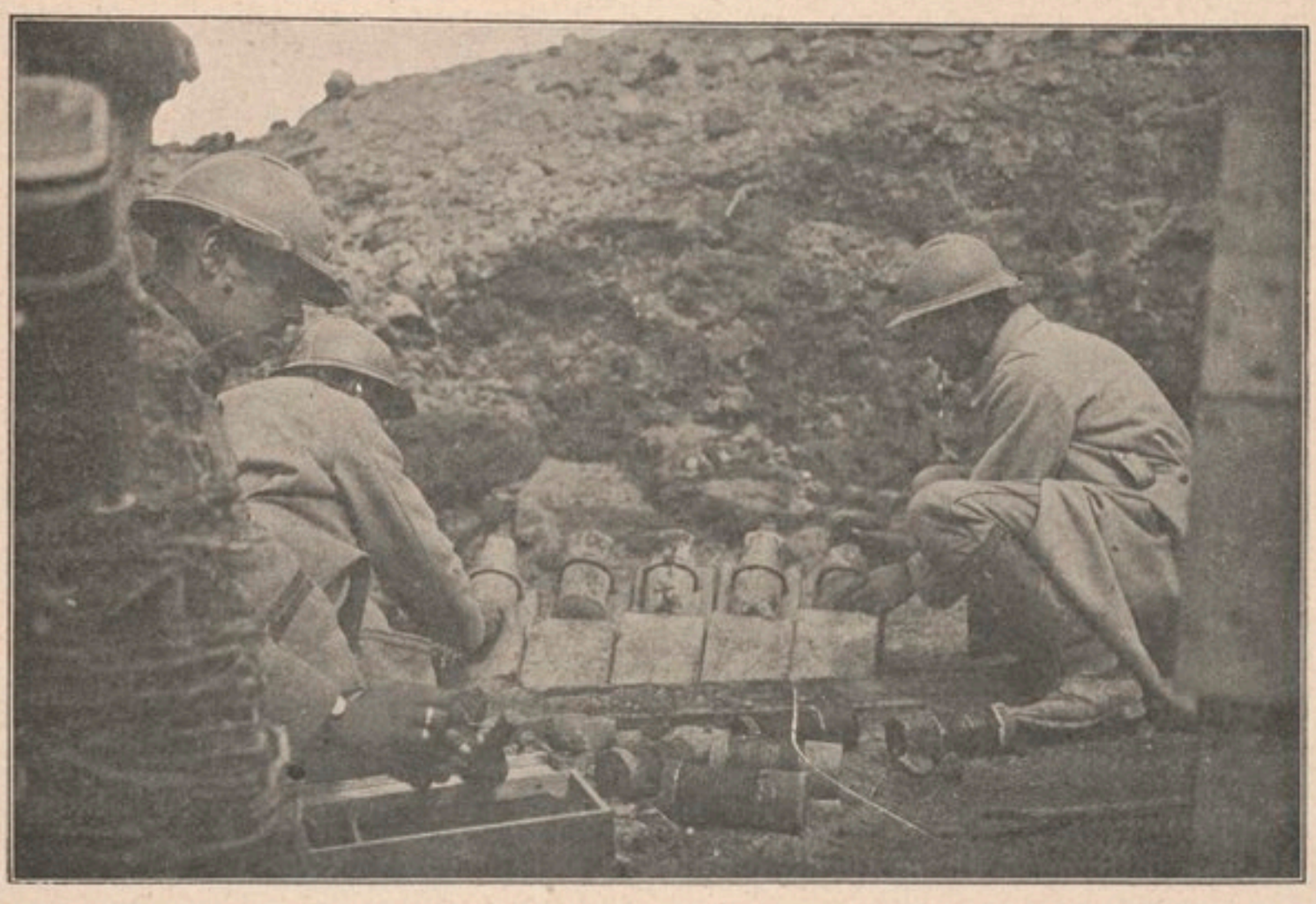
Nos tranchées sont confortables : un bon parapet, haut, épais, avec des créneaux convenablement espacés, sans dimensions excessives; des abris solides, des communications faciles, un réseau de barbelés bien aménagé.

Tout cela représente une somme de travail considérable et a exigé une exécution consciencieuse, une intelligente direction.

De prime abord, on se sent chez soi et en bonne posture pour défier toute surprise.

Mon poste a une toiture à l'épreuve des obus; je suis au milieu même de mes hommes; ma surveillance est donc entière et facile. Tout est bien.

J'organise méthodiquement le service de ma troupe : un tiers se repose, le reste veille et travaille. A quoi peut-on bien travailler aux tranchées? Non point à la confection de bagues, coupe-papiers et autres bibelots, que je n'approuve pas, attendu que le soldat a beaucoup de



Une batterie de crapouillots dans la tranchée.

choses plus intéressantes à faire, mais à l'entretien des ouvrages défensifs, à la remise en état des portions détériorées par les obus et les bombes, à la réfection des réseaux ou des hérissons en fil de fer qui remplacent les réseaux réguliers quand on est trop près de l'ennemi pour que l'organisation de ceux-ci soit possible. Le bon soldat a toujours du travail sur la planche.

Il est, au surplus, le premier intéressé à travailler; car sa vie et celle de ses camarades pourrait être compromise par la moindre négligence.

« Allo! Sergent Lefèvre, rendez-vous à votre tranchée. Le général et le colonel font actuellement leur tournée et ne vont pas tarder à arriver à votre compartiment.

— Bien, mon capitaine ! »

Presque aussitôt, les visiteurs annoncés pénètrent dans mon domaine. Je me présente comme il convient.

« Vous êtes arrivé au régiment avant-hier, sergent Lefèvre. Votre détachement s'est bien comporté en cours de route?

— Oui, mon colonel.

— J'espère que vous serez vite au courant des us et coutumes du régiment, et je suis sûr que vous y avez amené quelques braves de plus. Avez-vous quelque chose à demander à votre chef de corps?

— Oui, mon colonel. Parmi les hommes de mon détachement se trouve un ancien sergent, cassé pour braconnage. Il est intelligent, il regrette sa faute : je crois qu'il serait mieux à sa place comme gradé que dans le rang.

— Bien ! Appelez-le.

— Le voici : soldat Walter, Alsacien.

— Approchez, Walter. Mon ami, il ne tient qu'à vous de récupérer vos galons, et rapidement encore. Si, dans quinze jours, vos chefs hiérarchiques vous proposent pour caporal, je vous nommerai aussitôt. Le reste viendra ensuite. Je compte sur vous. Au revoir, mon ami ! »

Walter salue et se retire. Une larme brille dans ses yeux. Cet homme est prêt à tous les sacrifices.

Cependant, notre général de brigade a l'air de faire des observations aux officiers. Il ne tarde d'ailleurs pas à nous appeler.

« Votre organisation est généralement bien, mais a besoin néanmoins d'être perfectionnée. Vous aurez peu d'efforts à fournir, peu de travail à imposer à vos hommes; encore faut-il me donner tout ce que je vous demande. Vos réseaux sont, en certains endroits, trop maigres; confectionnez donc des sphères barbelées et faites-les basculer par-dessus la tranchée, puisque la proximité de l'ennemi rend impossible la confection d'un réseau régulier. Quant à vos talus, ils s'éboulent facilement, parce que vos hommes les raidissent trop.

« Je reviendrai dans trois ou quatre jours, et j'espère trouver tout parfait. Au revoir, mes amis! »

Puis, se tournant vers moi :

« Sergent, voici quelques cigares à distribuer à ceux de vos soldats qui travaillent le mieux. N'oubliez pas surtout de penser à ce que vous auriez à faire si vous étiez attaqué. L'ennemi peut surgir de ses tranchées sans crier gare, il ne vous donnera pas le temps de réfléchir à la con-

duite à tenir; il convient donc de contre-attaquer vite et bien, et, pour cela, tout doit avoir été prévu. »

Tout cela est dit simplement par un chef qui veut instruire sans formuler de critique désagréable.

Je me retrouve seul avec mes hommes.

Walter s'approche de moi.

« Sergent, je vous remercie. J'ai compris que vous aviez parlé de

Guetteur dans une tranchée de première ligne.

moi et pour moi. Je ferai, je l'espère, ce qu'il faudra pour mériter les bonnes paroles qui m'ont été dites. Pensez-vous que je pourrai jamais reprendre mon grade?

— Certainement, mon ami. Conduisez-vous bien, et tout marchera comme sur des roulettes. En attendant, fumez ce cigare à la santé du général; c'est lui qui vous l'offre... »

Le capitaine a dû accompagner le général et le colonel jusqu'à la limite de son compartiment de défense. En revenant sur ses pas pour se rendre à son poste de commandement, il me prescrit de faire mettre mes hommes au travail immédiatement après le déjeuner, afin que les ordres de l'autorité supérieure soient exécutés sans délai.

Ce sera fait.

Le temps est au beau fixe. Les rayons du soleil, que rien ne tamise,

surchauffent nos tranchées profondes, où l'air circule mollement, et qui exhalent des odeurs indéfinissables.

Mon devoir est de rechercher d'où proviennent celles-ci.

Les feuillées sont bien nettoyées, bien tenues, donc hors de cause.

Je risque un regard rapide par-dessus la tranchée. Plus de doute : à quelques pas, au delà des fils de fer, entre notre ligne et celle de l'ennemi, quatre ou cinq cadavres sont étendus. Les herbes, qui ont poussé, m'empêchent de distinguer leur uniforme.

Horreur! Depuis combien de temps ces hommes sont-ils là, la face contre terre?

Un vent léger, qui souffle du nord, nous enveloppe sournoisement de ces macabres émanations. Il me semble que tout en est saturé, que ma barbe en reste imprégnée, et la mort m'apparaît alors sous un aspect imprévu, horrible, effrayant.

Un guetteur, qui se trouvait près de moi et qui m'avait vu lever la tête par-dessus la tranchée, mit fin à mes réflexions.

« Sergent, ce que vous venez de faire est dangereux; vous auriez fort bien pu recevoir une balle dans la tête.

« Hein! vous avez vu les « machabées »? Il y en a cinq devant nous. Il y en a encore d'autres un peu plus loin, à droite et à gauche. Ils sont là depuis bien longtemps; je les ai toujours vus. On dit que ce sont des Boches; mais je crois que personne n'en sait rien. Si pourtant c'étaient des nôtres! Ah! les pauvres bougres! Une de ces nuits, il faudra que j'aille voir. En attendant, je crois bien qu'on apporte le boulot. Faut pas le laisser refroidir, sergent. »

Cet homme disait vrai. Une corvée venait d'apporter le dejeuner dans de grandes marmites, et aussi le fameux pinard dans des seaux en toile. L'empressement des poilus à se grouper, la gamelle et la cuillère en main, autour du chef d'escouade, était l'amusante manifestation d'un excellent appétit.

La vie a partout d'étranges contrastes.

Allons donc déjeuner!

Ragoût de bœuf au riz. Le riz, ballotté dans la cuisine roulante, archicuit, est une sorte de bouillie grisâtre, sentant le saindoux. Le bœuf est bon, très belle viande, ration suffisante. Le tout est à peine tiède, plutôt froid. Il est bien porté dans le monde de déjeuner froid, en plein été...

Le vin est quelconque; mais un connaisseur... de tranchées le déclare épatant!

En un clin d'œil, chacun est assis sur la banquette de l'ouvrage et trempe des tranches de pain dans la gamelle pleine de rata et confortablement calée entre les jambes.

C'est le bon moment de la journée, à condition que le vis-à-vis ne vienne pas le gâter par une fusillade de mauvais goût.

Cet innocent plaisir dure généralement peu. Par principe, le soldat mange vite.

Après le repas, une heure de repos est accordée; puis, au travail!

XXIII

LES TRAVAILLEURS DE LA TRANCHÉE

Mes bons poilus sont prévenus que l'organisation de nos ouvrages ne doit motiver, désormais, aucune observation de la part de nos supérieurs. Les uns vont améliorer les talus, les banquettes, les créneaux, le parapet; les autres vont confectionner tout ce qu'il faut pour renforcer notre réseau de fil de fer.

J'ai soigneusement examiné celui-ci avec un périscope. Il a souffert du fait des projectiles ennemis. En plusieurs endroits où des obus et des bombes ont explosé, le réseau a été rompu, les piquets ont été arrachés, broyés, le fil de fer partiellement détruit.

Ce sont des trouées manifestement dangereuses, donc à obstruer. La proximité de l'ennemi ne permet pas de remettre des piquets et du barbelé pour reconstituer un réseau régulier. On ne peut que confectionner des sortes de hérissons et les lancer dans les trouées.

Ces hérissons comprennent généralement une armature, ou sorte de carcasse, en bois ou en gros fil de fer, autour de laquelle on enroule du barbelé. Le hérisson proprement dit a une forme sphérique. Lorsqu'il affecte la forme ovoïde, on l'appelle un *zeppelin;* s'il est cubique, c'est un *tétraèdre.*

A remarquer que ces diverses appellations ont été données par nos poilus. Leur justesse n'est pas à discuter; il suffit d'ailleurs qu'on se comprenne.

Voilà donc mes hommes en train de fabriquer des hérissons, zeppelins et tétraèdres.

La nuit prochaine on les posera.

Walter reconnaît les trouées à boucher. Il dirigera l'opération.

Malheureusement tout n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Pour confectionner ces défenses accessoires, il faut, avant tout, des matériaux, et l'on doit aller les chercher à l'arrière du front, ce qui n'est pas une petite affaire; il faut avoir des tenailles, des pinces, des cisailles,... des gens adroits. Enfin, quand tout est prêt, on doit mettre ces défenses en place, opération des plus délicates, attendu qu'au moindre bruit l'ennemi exécute un feu d'enfer.

Le moindre bruit, en effet, attire l'attention des guetteurs d'en face. Si la nuit est claire, la manœuvre passe difficilement inaperçue; si elle est noire, les fusées éclairantes, du genre de celle qu'on emploie dans les feux d'artifice, se succèdent à courts intervalles et ne tardent pas à dénoncer, par leur indiscrète lueur, tout mouvement insolite.

La réussite dépend donc non seulement de l'adresse et du « cran » des exécutants, mais aussi des circonstances et du hasard.

Walter reste un des mieux qualifiés pour mener à bien cette affaire.

Pendant que mes hommes travaillent, guettent ou se reposent, je cherche à me faire une idée exacte de la configuration de notre compartiment de défense au moyen d'un croquis et de l'examen du terrain.

Je constate que nos deux secteurs voisins ont leur tranchée de première ligne moins rapprochée de la tranchée boche que la nôtre.

Notre secteur présente donc, vis-à-vis des Allemands, une courbe convexe. J'en déduis que l'action réciproque de l'artillerie de tous calibres doit normalement se produire sur le front de nos voisins, puisque cette action ne saurait être gênée par la proximité des lignes adverses, tandis que celle des lance-bombes doit se manifester plus particulièrement sur notre secteur.

A nos voisins les effets de la canonnade; ici le lancement des bombes, d'un côté, par les *minenwerfer* allemands et, de l'autre, par les crapouillots français.

Ces déductions ne tardent d'ailleurs pas à être confirmées : on aperçoit, vers les avancées de Vingré, toute une série d'explosions d'obus de 105 produisant une épaisse fumée noirâtre et projetant verticalement des gerbes de terre, de pierraille et d'éclats.

Notre 75 répond vigoureusement. Son craquement est plus sec; son

bruit plus déchirant, plus strident. A chaque rafale, la couche d'air déchirée semble gémir, et l'on dirait que des cris douloureux la traversent.

Cependant, notre secteur n'est pas inerte. Les crapouillots, dont l'emplacement a été dissimulé avec soin, sont prêts à intervenir; leurs servants sont sous la direction d'un lieutenant d'artillerie dont l'activité est véritablement surprenante. De petite taille, cet officier ne cesse d'aller d'une batterie à l'autre pour vérifier ses pièces, visiter les abris d'hommes et de munitions, élever le moral de ses artilleurs. On l'appelle « le furet des tranchées ».

Aujourd'hui il exulte, car il a repéré un emplacement de *minen* et a pris toutes ses dispositions pour le faire sauter.

« Vous tiendrez vos hommes abrités, me dit-il, pour le cas fort probable où les Boches riposteraient. Veillez à ce qu'ils ne stationnent pas dans les boyaux, car ils gêneraient mes mouvements. »

Toutes dispositions prises, chacun est à son poste.

A 15 heures, le branle-bas commence.

Un premier coup est tiré pour régler le tir.

La torpille monte dans les airs sous un grand angle, puis, parvenue au sommet de sa trajectoire, bascule, la fusée en bas, et vient s'écraser un peu en arrière de la tranchée boche. Deux sifflements, dont l'un, celui de la descente, de beaucoup plus bref. L'explosion est formidable. Des débris de toutes sortes volent de toutes parts; quelques-uns retombent tout près de nous.

La deuxième torpille explose en plein réseau ennemi. Des morceaux de fil barbelé, arrachés de leurs piquets, sont projetés dans nos ouvrages.

Le tir est réglé.

Deux rafales sont immédiatement exécutées, et nous voyons, à l'aide de nos périscopes, plusieurs bombes tomber en pleine tranchée ennemie.

Puis, chez nous, accalmie complète, de crainte d'être repérés.

Chacun se terre en attendant la riposte.

La question se pose : « Avons-nous amoché les *minen?* »

Le Boche est rusé; ses emplacements de *minen* sont nombreux. Dès qu'il a tiré, il change de place pour dérouter nos observateurs. On n'est donc jamais sûr de la réussite, de l'efficacité du tir; mais, généralement, on en juge d'après la violence de la représaille, à moins toutefois que l'ennemi ne soit désemparé.

La riposte ne tarde pas, cette fois, à se produire.

Plusieurs grosses bombes nous sont adressées. Le tir, fort heureusement, est trop court. L'une d'elles pourtant explose dans notre réseau

et y pratique une large brèche, qu'il va falloir obstruer sans perdre de temps, dès la nuit venue.

Aussitôt le lieutenant d'artillerie, qui avait provoqué la riposte et qui guettait le tir adverse, dirige le feu d'une nouvelle batterie de crapouillots sur le point d'où la rafale boche a été lancée.

Nous voyons sauter des poutrelles, des planches, des sacs à terre et plusieurs capotes.

Lancement de torpille aérienne.

Nouvelle accalmie, qui se prolonge et nous permet de reprendre notre travail.

Il n'en est pas de même dans le secteur que nous avons à notre gauche. La canonnade à laquelle se livrent les Allemands a progressivement acquis la violence d'un bombardement systématique.

L'arrosage suit la tranchée de première ligne, de la droite à la gauche; puis il se déplace sur un boyau central, pour revenir ensuite sur la tranchée.

En plus, quelques obus de 77, tirés fusants, éclatent au-dessus des défenseurs. Pour la grande majorité, les autres projectiles sont des 105 et des 150, qu'on reconnaît facilement à leur épaisse fumée noire.

Nous constatons bientôt qu'aux obus ordinaires succèdent des lacrymogènes et des asphyxiants.

Pour les premiers, il ne paraît pas indispensable, du moins à nous qui sommes relativement éloignés, de mettre les masques. Si le gaz, qui est invisible et très subtil, vient jusqu'à nous, et si nos yeux pleurent abondamment, ce ne sera qu'une gêne, très supportable d'ailleurs.

Quant aux obus asphyxiants, c'est tout autre chose. Les vapeurs qu'ils produisent nous paraissent d'un jaune verdâtre; elles se dissocient assez lentement tout d'abord, puis, une fois en contact avec le sol, s'y étalent progressivement et s'y accrochent avec ténacité. Elles ne viennent pas jusqu'à nous. Par précaution, tous nos hommes ont leur masque à portée de la main.

Nos batteries de 75 redoublent d'activité et « musèlent » l'artillerie ennemie, à en juger du moins par la diminution de son tir, qui, du reste, finit par cesser.

Ces manifestations d'activité ont atténué notre rendement en travail, sans toutefois entraver nos travailleurs. Un bon nombre de hérissons, de zeppelins et de tétraèdres ont été confectionnés. Nous avons donc de quoi nous occuper dès la chute du jour.

Il fait nuit. Sur notre front, aucun bruit anormal. A notre droite, quelques coups de feu. Nos postes d'écoute sont doublés, prêts à toute éventualité. Une vingtaine de hérissons reposent dans le fossé, tout préparés, et il s'agit de les faire basculer par-dessus le parapet.

Walter a choisi quatre hommes pour l'aider parmi les volontaires qui s'offraient. Ils sont petits, vigoureux, agiles, débrouillards. Deux sont d'anciens ouvriers d'usine, le troisième un professeur de l'Université, et le quatrième un avocat.

Walter passe le premier; ses camarades le suivent avec d'infinies précautions, pour ne pas donner l'éveil. Tous s'aplatissent sur le sol, reçoivent les hérissons qu'on fait glisser par-dessus la tranchée et rampent vers la trouée à obstruer, en tirant chacun un hérisson à l'aide d'une corde.

Soudain une fusée boche éclaire le front.

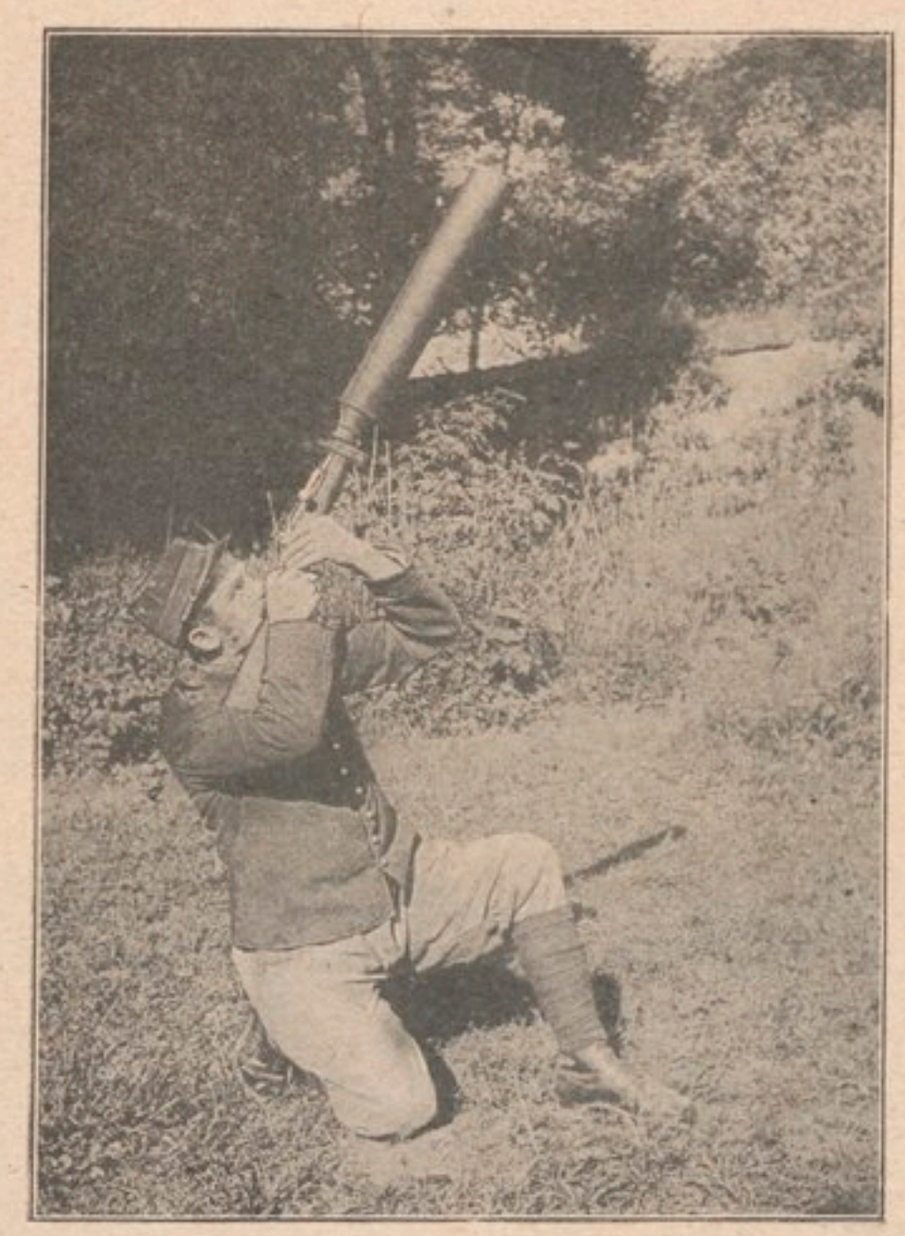
Nos hommes s'immobilisent aussitôt. De mon créneau de guetteur, je surveille ce que je peux voir de la tranchée adverse. Je me demande si cette fusée maudite n'a pas révélé notre manœuvre, si une fusillade ne va pas être déclenchée contre notre petit détachement. Je tremble pour ces braves gens.

Les secondes me paraissent des heures.

Progressivement la lueur s'atténue, et l'obscurité renaît.

Nos hommes ont repris leur marche rampante; mais voici que l'un des hérissons s'est accroché dans des tiges de betterave et ne veut plus suivre; il barre le chemin aux autres. Quel contretemps fâcheux!

Je crains que cela ne force un de nos soldats à se mettre sur les genoux pour soulever l'appareil, ce qui ne manquerait probablement



Fusil lance-fusée éclairante.

pas d'attirer l'attention de l'ennemi; mais bientôt la marche est reprise. Tout va bien.

Je distingue Walter auprès du réseau; il a placé deux hérissons dans la trouée, et il les y assujettit au moyen de fil de fer. Les autres hérissons sont poussés jusqu'à lui et attachés les uns aux autres, une fois mis en place.

Par le même chemin, nos hommes reviennent en rampant. Nouvelle fusée, nouvel éclairage, nouveau temps d'arrêt.

Un coup de feu!

La sentinelle boche s'est-elle aperçue de la manœuvre?

Une deuxième balle vient frapper le parapet. Nul doute, l'éveil va être donné.

Nos hommes ont-ils compris le danger? Je les vois se lever d'un bond, franchir à toute vitesse le terrain qui les sépare de nous, et se précipiter dans la tranchée.

Il était temps. Une fusillade nourrie crible de balles notre parapet.

Je serre la main de ces braves; mais je n'en vois plus que quatre. Où est le cinquième, et quel est-il?

Walter manque à l'appel; il marchait le dernier. Ses camarades ne l'ont pas vu tomber. Est-il tué? N'est-il que blessé? Aucune plainte n'a été entendue.

Je risque la tête par-dessus la tranchée; mais l'obscurité est revenue, et je ne distingue rien. J'écoute avec soin et je ne perçois aucun gémissement.

Cependant les Boches continuent le feu; mais nous nous gardons bien d'y répondre.

Peu à peu notre front redevient silencieux.

« Sergent, vous permettez que j'aille voir ce qu'est devenu Walter. »

A ces mots, dits à voix basse, je me retourne et je reconnais un de nos brancardiers, courageux abbé, toujours en quête d'une bonne action.

« Oui, mais attendez que le calme soit complètement rétabli. »

L'abbé convient avec moi que, s'il a besoin d'aide, il fera entendre un léger sifflement; puis, près d'une traverse, au point où la tranchée paraît être le moins visible, il franchit le parapet et s'aplatit pour commencer en rampant sa reconnaissance. Je puis assez facilement suivre sa marche, tant mes yeux se sont faits à l'obscurité, et je l'aperçois, à quelques pas, allongé auprès d'un corps également étendu et qui ne peut être que Walter. Que se passe-t-il? J'ai beau écarquiller les yeux, je ne distingue que ces deux formes, toutes deux immobiles.

Néanmoins, au bout de quelques instants, je crois les apercevoir, rampant toutes deux, l'une devançant l'autre.

Bientôt nos deux amis sont au bas du parapet.

Walter est blessé à une jambe, qu'il a traînée inerte.

Ce n'est pas chose facile de faire passer son grand corps par-dessus la masse courante de la tranchée; mais, à force de patience et d'ingéniosité, nos poilus y parviennent.

Walter est immédiatement porté au poste de secours.

Le docteur ne peut se prononcer sur la gravité de la blessure.

Le tibia est traversé. L'évacuation à l'arrière s'impose.

« Je ne crois pas, me dit Walter, que je puisse jamais récupérer mes galons. Décidément pas de veine ! »

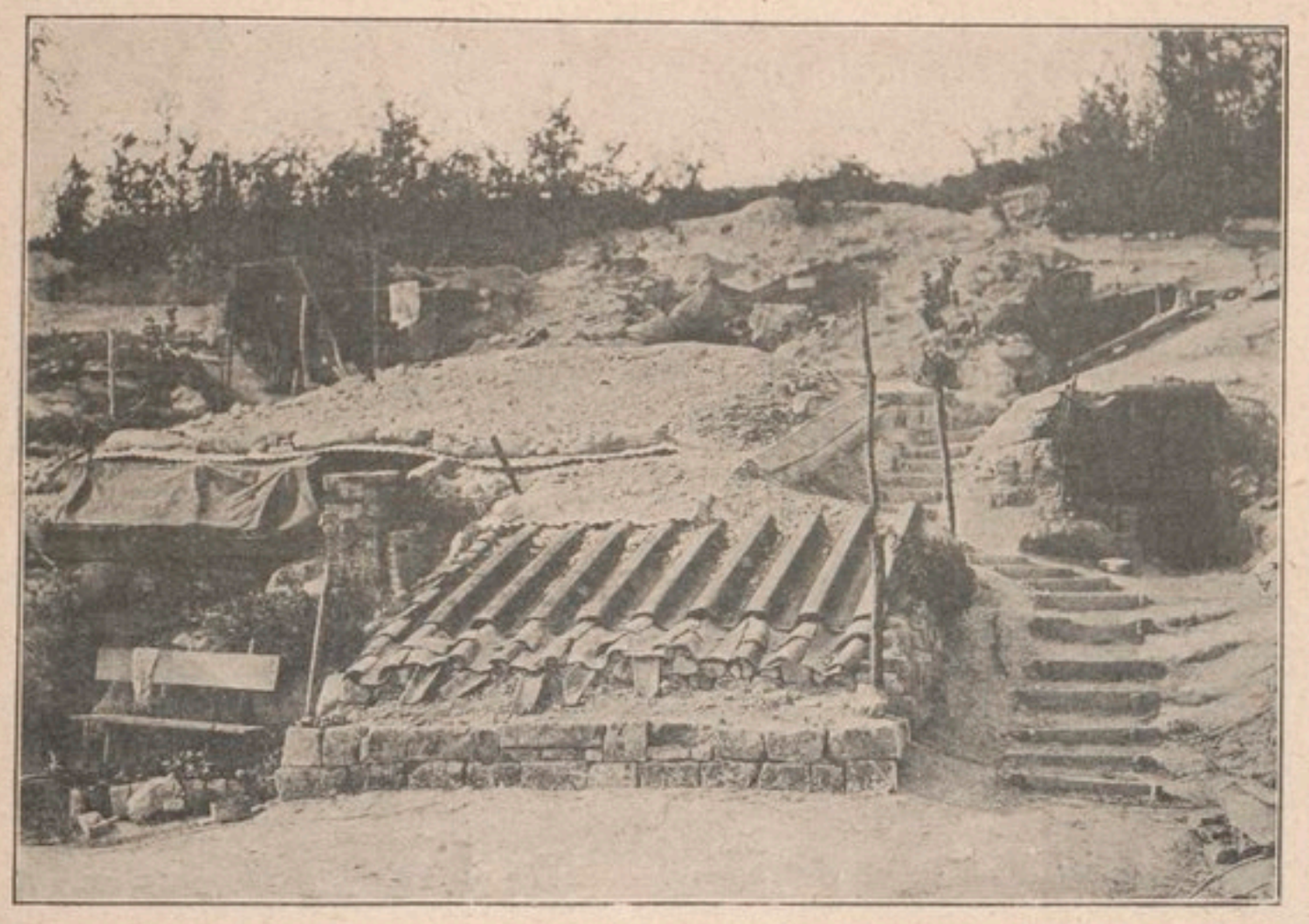
Le capitaine lui promet de le proposer pour une citation à l'ordre de l'armée.

Walter sourit, satisfait. Nous lui serrons la main, et il est emporté vers Confrécourt.

L'abbé l'accompagne, pour échapper plus vite à nos félicitations.

La nuit s'écoule dans un calme relatif.

En principe, le chef veille la plus grande partie de la nuit. Il est



Tranchées-abris.

toujours sur pied, attentif, une heure avant le lever du jour. Quand l'aurore s'est levée sans incident, le chef va goûter un repos bien mérité.

Je gagne donc mon poste de sommeil.

Mon abri est à peu près enterré, et l'on y descend par six marches. On y voit mon lit, soit un cadre en bois contenant de la paille, une petite table et un escabeau.

Ce mobilier est modeste, mais suffisant.

Le toit de l'abri a une épaisseur convenable. Il est formé de deux couches de rondins séparées par une bonne épaisseur de terre. Les chandelles qui supportent ce toit reposent sur des semelles et sont

fixées par de bonnes entretoises. Bref, l'abri est solide et peut impunément braver les 210.

Je m'allonge et je dors.

« Sergent, je vous apporte le jus; il est tout chaud, tout bouillant! »

C'est mon fidèle tampon, je veux dire mon ordonnance. Je lui pardonne de m'avoir réveillé, et je déjeune... au lit. Quel sybaritisme!

Le jus est une eau trouble, de couleur marron, sentant le café, légèrement sucrée, ni chaude ni froide. J'y trempe mon pain, pour que celui-ci, plutôt dur, puisse être facilement avalé. Au préalable, j'ai ajouté au jus quelques morceaux de sucre dont j'avais fait provision. Décidément, je pousse le sybaritisme trop loin.

Je ferme les yeux et je dors!

« Drrrrrr!... »

Je me lève d'un bond.

Le téléphoniste me prévient que le capitaine veut me parler.

« Allo! C'est vous, sergent Lefèvre?

— Oui, mon capitaine.

— Bien! n'oubliez pas de m'envoyer pour 10 heures, ce matin, un rapport sur les événements de la nuit. Faites ressortir clairement les travaux exécutés et les circonstances dans lesquelles vous avez eu un homme grièvement blessé.

— Oui, mon capitaine. »

Je reviens à mon lit. Enfin, vais-je pouvoir dormir? Espérons. Je m'allonge pour la troisième fois, et je ferme consciencieusement les yeux.

Ah! cette fois-ci, je vais dormir.

Dans la paille de ma couchette, les souris, de plus en plus familières, s'obstinent à s'ébaudir tout près de ma tête et à faire entendre une sorte de gazouillis auquel on préférerait celui des oiseaux, si l'on avait le choix; mais on accepte facilement ce qu'on sait ne pouvoir éviter.

J'impose silence à ces importunes bestioles en frappant mon traversin à grands coups de poing; elles se taisent tout juste pendant que je frappe et recommencent de plus belle, comme pour rattraper le temps perdu. Mieux vaut ne pas les déranger.

Il règne en ma cave une demi-obscurité, que traversent seulement deux ou trois rayons de lumière filtrant à travers les planches disjointes de la porte.

Tout invite au repos,... sauf les souris.

Je dors.

Une formidable explosion me réveille en sursaut; elle est suivie de plusieurs autres.

Qu'est-ce encore?

Je cours aux renseignements.

Les *minen* et les crapouillots ont recommencé leur concert. Ces brutes de Boches en veulent à notre réseau.

Adieu donc l'agréable repos, le doux oubli de tout!

Pendant combien de temps ai-je dormi, allongé sur mon lit de camp? Au surplus, je n'ai plus sommeil; donc tout est pour le mieux.

La vie des tranchées suit son cours : on veille, on travaille, on se repose.

La journée est coupée par les repas. L'uniformité, d'ailleurs simplement apparente, de cette existence est troublée par les projectiles de toutes sortes que cette guerre étrange a fait éclore et par les accidents que ces projectiles occasionnent parfois.

Nos poilus vont et viennent chacun à sa tâche, à sa fonction.

Quelle que fût jadis leur situation sociale, ils se ressemblent tous avec leurs vêtements usagés, décolorés, salis, avec leurs cheveux ras, leur barbe mal taillée, leur propreté forcément douteuse.

Certes, les cultivateurs gardent leur allure lente, les ouvriers de grande ville leur verve intarissable. Les intellectuels ont peut-être bien quelque chose de plus spécial dans le regard; mais tous portent sur le visage le même air de confiance immuable dans la victoire finale.

Les dangers communs, les fatigues subies dans le même but, font régner, parmi ces hommes appartenant à des milieux sociaux si divers, une véritable fraternité.

Pendant les journées suivantes, aucun fait méritant d'être relaté ne s'est produit, et c'est sans avoir subi de pertes que ma compagnie est arrivée au terme de son service de tranchée proprement dit.

Nous avons été relevés sans incident, et ce matin, avant l'aube, nous voici à Vingré.

XXIV

VINGRÉ

Ce fut un coin délicieux. Blotti dans un ravin aux pentes boisées, où coule un ruisselet jalonné par de hauts peupliers, Vingré était, avant la guerre, un hameau sans prétention, habité seulement par des agriculteurs et peu recherché par les urbains. On y vivait tranquille, heureux.

Les Boches y sont passés et ont tout pris; puis ils y sont repassés en battant en retraite et ont tout détruit, brûlant les maisons, fusillant les paysans sous le prétexte habituel de trahison.

C'est ainsi que, dans une des dernières fermes que ces vandales durent abandonner sous la poussée de notre infanterie, ils assassinèrent le fermier et sa femme, dont le jeune enfant, laissé sans soin au berceau, mourut de faim. Le fermier se nommait, je crois, Amory.

Il ne reste aujourd'hui de Vingré que des ruines et que son ruisselet. Les peupliers ont presque tous disparu, ainsi que les futaies qui ornaient les versants du ravin.

Nous tenons fortement ce hameau; mais, comme il est constamment battu par l'artillerie, nous habitons deux grottes confortablement organisées et où nous défions les plus gros projectiles.

Vingré reprendra-t-il son aspect riant?

Hélas! deux cimetières y allongent leurs nombreuses tombes rectangulaires dans ce qui fut des vergers.

La mort a trop impitoyablement fauché en ces parages, pour que, de longtemps, l'insouciante gaieté s'y manifeste de nouveau.

Une des tombes m'est signalée, celle du sergent Abeille, secrétaire général de la préfecture de Meurthe-et-Moselle, qui, marié et père de deux enfants, s'était engagé pour la durée de la guerre.

Une balle reçue en plein front, au moment ou il entraînait sa section à

Toilette dans la tranchée.

l'assaut d'une tranchée boche, l'a couché brutalement dans cette tombe, où il dort aujourd'hui son dernier sommeil.

Les compagnies passent quelques jours à Vingré pour que les hommes puissent y nettoyer leurs armes, leurs effets, s'y doucher, se débarrasser de leur vermine, améliorer le cantonnement dans les grottes, assainir le terrain. C'est donc un repos relatif.

Les mesures hygiéniques qu'on est constamment obligé de prendre sont nombreuses : entretenir la canalisation de l'eau potable, incinérer les ordures, organiser les feuillées, etc.

Un médecin très actif dirige tout spécialement ce service. A ce sujet, une amusante histoire :

Le docteur a capté une source au Haut-Vingré. Un tonneau y est installé, et l'eau est canalisée vers ce récipient, qui a été muni d'un robinet pour permettre aux poilus de garnir leurs seaux ou bidons.

Au préalable, le médecin a jeté dans le tonneau une poignée de permanganate pour le désinfecter.

Quand le tonneau est empli, il faut le vider par le robinet pour le débarrasser de son permanganate.

Cependant, des soldats qui se sont groupés en curieux voient ce liquide rougeâtre couler subitement du tonneau, et s'écrient, émerveillés : « Du pinard ! »

Hélas ! le liquide n'a du pinard que la couleur. Quel désappointement !

Quant à l'incinération des ordures, elle s'effectue au moyen de fours construits en pierre, chaque four ayant son chauffeur, qui, — vestale d'un nouveau genre, — entretient le feu nuit et jour.

La chasse à la vermine est peut-être une des occupations les plus laborieuses et les moins efficaces.

Je ne parle que pour mémoire des rongeurs ; ils résistent aux chiens, aux chats, au poison, et leur race est terriblement prolifique.

Malgré ces inconvénients, inhérents d'ailleurs à la vie même sur le front immédiat, Vingré offre des avantages très appréciés, surtout grâce à des habitations mi-enterrées sur un des versants du ravin et qu'on a dénommées « camp Maunoury ».

Cette appellation a été donnée pour rendre honneur au général, qui a été très grièvement blessé précisément dans le secteur de Vingré.

Voici, concernant cet accident, le récit que je tiens d'une personne des plus autorisées :

Le général Maunoury, commandant l'armée, et le général de Villaret, commandant le corps d'armée, inspectaient les tranchées de première ligne qui barrent le vallon du ru d'Hozien au nord de Vic-sur-Aisne.

Ils allaient de l'ouest à l'est et se trouvaient, avec plusieurs officiers de leur état-major, sur le plateau qui s'étend au nord du ravin de Berry-Vingré, lorsque le général de Villaret, ayant jeté un coup d'œil dans un créneau, aperçut quelque chose pouvant, à son avis, présenter un certain intérêt et en fit part au général Maunoury.

A peine ces généraux avaient-ils mis la tête au même créneau, qu'ils

tombaient tous les deux à la renverse dans le fond de la tranchée, le général Maunoury avec une très grave blessure au visage et le général de Villaret avec la trace d'une blessure au front.

Le général Maunoury, évanoui, fut emporté par des brancardiers du 42e, et le général de Villaret put marcher, simplement soutenu. Le triste cortège descendit alors jusqu'au chemin qui longe le fond de Vingré, où attendaient les automobiles qui avaient amené les généraux. Mais là on constata qu'il fallait des automobiles d'ambulance, car les blessés devaient être couchés.

Les brancardiers qui ramenèrent les généraux depuis la tranchée fatale jusqu'au bas du ravin reçurent une belle citation à l'ordre du corps d'armée, celle-ci entraînant *ipso facto* la croix de guerre.

Le général Maunoury, très grièvement atteint, fut évacué sur Paris et ne put reprendre le commandement de son armée, où il fut universellement regretté.

Quant au général de Villaret, il put, quelque temps après, reprendre son commandement.

Une pierre mentionnant la date de l'accident fut posée dans la tranchée. Cette pierre a été, depuis, touchée plusieurs fois par des projectiles; mais nos poilus réparèrent aussitôt le dégât. Ils tiennent à honneur de perpétuer dans la tranchée le souvenir du général Maunoury, dont ils appréciaient l'amabilité et la bonté.

Le secteur de Vingré est une des parties du front où la guerre laissera des traces profondes et durables.

Sous la direction du général de brigade commandant l'ensemble de ce très important secteur, l'organisation du terrain y a été parachevée. Elle comprend l'aménagement de plusieurs positions, chacune de celles-ci comportant plusieurs lignes.

C'est la défense rendue facile même pour des effectifs restreints.

Ni les coups de pioche, ni les réseaux de fil de fer, n'ont été ménagés.

Il en résulte que chacun s'y considère comme en sécurité absolue et que, malgré les obus de tous calibres lancés par l'ennemi, Vingré est un des endroits où l'on subit le moins de pertes et où nos travaux nous permettent d'en infliger de constantes à nos adversaires.

Une des curiosités du hameau est la maison du génie, où s'est installée la compagnie divisionnaire, qui forme une phalange vraiment héroïque. Ses hommes sont tous d'une bravoure exceptionnelle, ses cadres remarquables à tous points de vue.

Son chef, le capitaine Q..., d'une intelligence hors de pair, d'un zèle et d'une activité inlassables, d'une belle crânerie, a su s'entourer d'officiers d'élite que l'on voit partout où les appellent le devoir... et le danger.

La guerre de mines n'a plus de secret pour les lieutenants D... et A... Le lieutenant S... est un grand maître dans l'art de construire des abris à l'épreuve des balles et des tranchées bien défilées.

La maison du génie jouit d'un privilège tout spécial. Les balles perdues semblent s'y donner rendez-vous, à tel point que, du côté est, il a fallu dresser, en guise d'écrans, de solides plaques de tôle où elles viennent s'écraser. Si quelques indiscrètes se permettent d'entrer par la fenêtre, elles sont toujours reçues par des éclats de rire.

Jusqu'à présent aucun obus n'a forcé la porte.

Dans quelques jours nous remonterons aux tranchées, et, en attendant, nos chefs inspectent l'armement, les munitions, les effets de toutes sortes. Nous passons revue sur revue.

XXV

UNE ATTAQUE

Nous voilà de nouveau à nos tranchées.

Il ne me paraît pas que, pendant notre séjour à Vingré, les occupants des ouvrages aient ici travaillé avec beaucoup d'ardeur. Des créneaux sont obstrués, les fossés sont malpropres, les réseaux de défenses accessoires laissent à désirer. Il faut donc se multiplier.

Le capitaine est peu satisfait; il va se plaindre au chef de bataillon, pour que celui-ci se plaigne à son tour au colonel.

Pendant ce temps, travaillons!

Nous ne pouvons pourtant pas le faire aussi bien que nous le désirerions, car les Allemands dirigent sur nos ouvrages un bombardement intense et continu.

Dans ces conditions, il n'y a qu'à se terrer et à laisser passer la tourmente.

De notre côté, l'artillerie ne chôme pas.

Nous sommes donc entre deux feux, bénéficiant non seulement des projectiles ennemis, mais aussi des nôtres quand ils sont tirés trop courts.

La nuit est proche. La canonnade a cessé sur le front de notre secteur; elle continue avec une intensité croissante sur le front de nos voisins. Les *minenwerfer* allemands n'envoient plus leurs bombes sur notre

tranchée de première ligne; leur tir s'est allongé et frappe les boyaux qui nous relient à la deuxième position. Je préviens de cette situation le capitaine, qui en rend compte à l'autorité supérieure et nous recommande à tous d'ouvrir l'œil. Tout à coup un guetteur d'un de nos postes d'écoute signale un mouvement insolite du côté de la tranchée ennemie; et, en effet, presque au même instant, les Boches sortent de leur ligne et marchent contre nous.

Notre feu est déclenché de toutes parts, et nos mitrailleuses commencent leur bon ouvrage.

Je fais partir la fusée-signal pour prévenir notre artillerie. Aussitôt la voix du 75 se mêle au concert.

Le vacarme atteint bientôt son maximum d'intensité. L'artillerie boche fait rage sur nos boyaux, pour empêcher nos réserves d'accourir, et la nôtre exécute ses tirs de barrage pour clouer les Allemands dans leurs tranchées.

Tous nos hommes délaissent les créneaux pour tirer librement pardessus le parapet.

La ruée de l'ennemi se produit surtout du côté du réseau qui a été détérioré les jours précédents, et que nos camarades n'ont pas réparé. C'est donc là que nous concentrons nos feux.

Les premier et deuxième rangs ennemis sont fauchés avant de parvenir au réseau. Les rangs suivants hésitent, se bousculent, se mêlent. On voit les Boches tourbillonner sous les balles. Quelques-uns, affolés, courent de ci de là; plusieurs atteignent nos fils de fer et s'y cramponnent pour les arracher, les cisailler; les autres font demi-tour et veulent regagner leur tranchée; mais là des officiers ou des sous-officiers, le revolver au poing, les forcent à rebrousser chemin. Beaucoup reviennent donc à la charge et se précipitent, en hurlant, dans notre direction.

Quelques-uns peuvent traverser notre réseau et sont fusillés à bout portant; d'autres, empêtrés dans le barbelé, ne peuvent plus ni avancer, ni reculer. Blessés, ils y restent, poussant des cris d'épouvante et de douleur.

L'attaque a échoué.

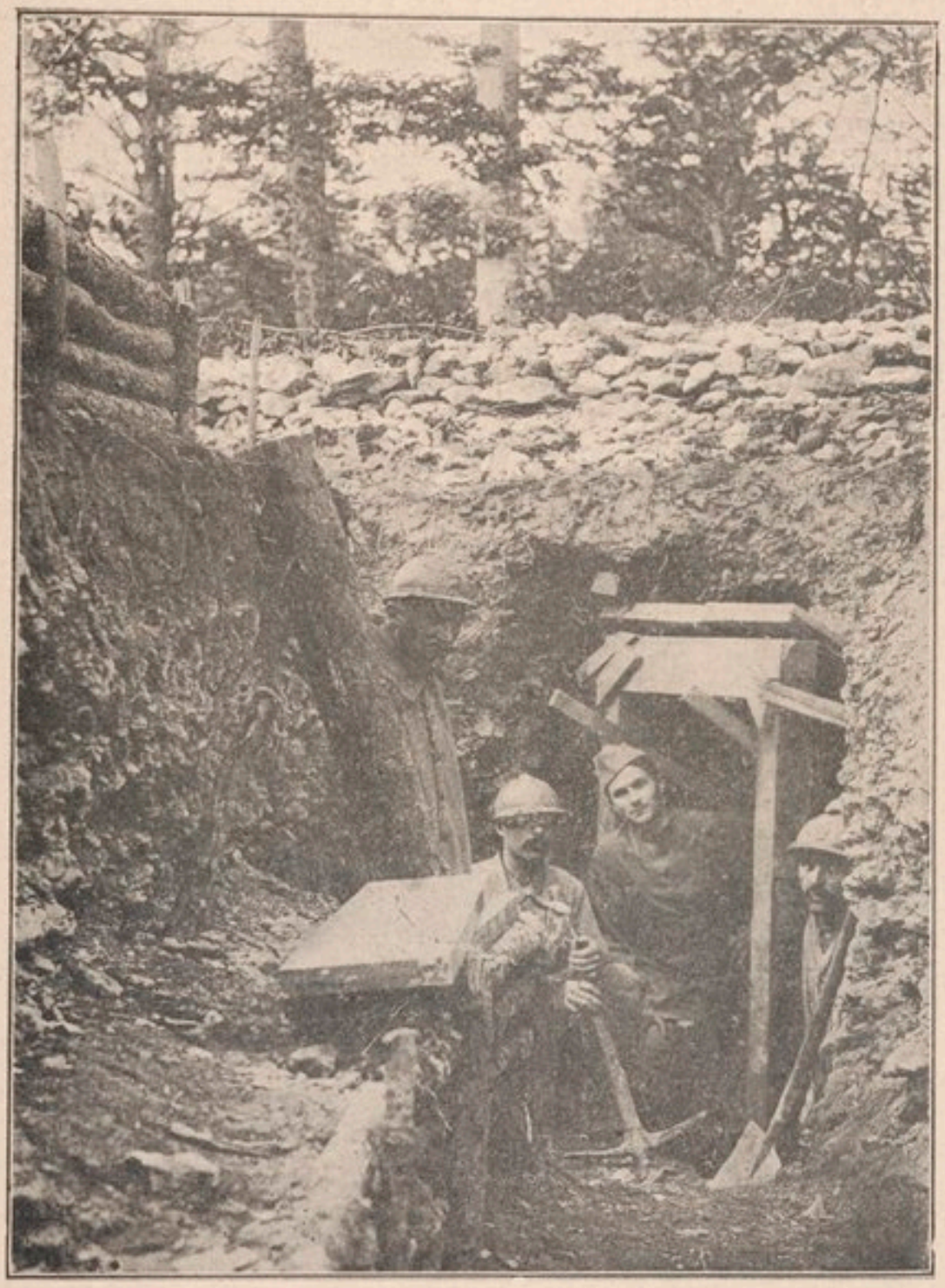
Peu à peu la fusillade diminue; les explosions de bombes et d'obus sont moins fréquentes, et la nuit étend bientôt son voile sur ce champ sinistre, où l'on n'entend plus que des gémissements douloureux.

Les nuits qui suivent les attaques, même avortées, sont toujours agitées. Nos hommes, surexcités et inquiets, ne peuvent s'empêcher de tirer dans la direction ennemie; ils supposent d'ailleurs que les Boches

essayeront soit de reprendre le mouvement, soit d'enlever leurs morts et leurs blessés.

Comme le feu attire le feu, l'adversaire répond.

Donc, repos nul.



Travaux d'approche pour l'attaque d'une tranchée ennemie.

J'ai hâte de voir se lever le jour, pour savoir si l'ennemi a subi de fortes pertes. Enfin l'aube paraît, et j'examine le terrain.

Une centaine de cadavres gisent là dans toutes les positions.

Trois Allemands blessés restent accrochés dans le réseau, comme pris au piège.

Ils crient « Kamerad » ; mais comment aller les délivrer?

Un de nos hommes essaye de leur porter secours; il est salué par

une nuée de balles et a toutes les peines du monde à regagner sain et sauf notre tranchée.

Les balles, qui n'ont pas touché notre camarade, ont, en revanche, achevé les trois Allemands, qui gisent lamentablement, la face convulsée.

. . . . . .

Le lendemain, nous apprenons que la brigade doit être relevée, pour aller à l'arrière se reposer et s'instruire.

En effet, au bout de quelques mois de secteur, les hommes ont grand besoin non seulement de se refaire moralement, mais aussi d'être remis en main, d'être rééduqués à la marche, ramenés aux principes de cohésion et aux règles d'une plus exacte discipline.

On part sans enthousiasme.

On s'est attaché à son secteur; puis on sait bien ce qu'on quitte, et l'on ignore où l'on va.

Mais, bah! restons philosophe. Qui vivra verra.

L'OFFENSIVE DE CHAMPAGNE

XXVI

AVANT L'ATTAQUE

Nous avons quitté la vallée de l'Aisne depuis plus d'un mois et demi déjà, et nous allons de gîte en gîte, en attendant de revoir le front.

Notre instruction est poussée vivement, et nous sommes prêts à faire la guerre de campagne.

Au surplus, nous avons été prévenus que nous serions probablement envoyés sur le front de Champagne pour une grande offensive projetée.

Les racontars sont toujours si nombreux, qu'on finit par n'y plus ajouter foi.

Pourtant la nouvelle était vraie, et, un matin d'août, on nous annonce que toute la brigade va être transportée par chemin de fer au camp de Châlons.

Quelques heures plus tard, branle-bas, embarquement, et nous voilà roulant, une fois de plus, vers de nouvelles aventures, de nouveaux dangers.

Le lendemain nous arrivons à destination, et nous apprenons que nous sommes « au bivouac ».

Où peut bien être ledit bivouac?

Je m'attendais à trouver des tentes toutes montées, des baraquements en planches, des abris quelconques; mais rien!

Quel pays que cette Champagne pouilleuse! On y dénomme « bois » quelques maigres sapins clairsemés, on y appelle « pistes » de misérables sentiers défoncés, et l'on baptise « bivouac » quelques vestiges malpropres de campement.

Notre bivouac ne se distingue du terrain qui l'environne que par des tas d'ordures à moitié incinérés, des sapins détruits.

Il faut commencer par nettoyer, avant de songer à installer un abri quelconque.

Heureusement le temps est beau et chaud, et coucher à la belle étoile n'est pas fait pour nous effrayer ni même nous déplaire.

C'est égal, je me souviendrai du « bivouac » champenois annoncé par la voie du rapport.

Quoi qu'il en soit, le régiment prend ses formations réglementaires et s'installe.

Les compagnies s'alignent minutieusement, et l'on juxtapose les toiles de tentes individuelles de façon à constituer des abris d'escouade.

Pour les officiers, les bureaux, l'infirmerie, les ateliers, on organise des huttes en terre recouvertes de tôles ondulées légères; puis, par-dessus le tout, l'on étend de l'herbe et du feuillage, afin de tromper, par ce « camouflage », les avions ou aéronefs ennemis.

Une semaine est employée à l'organisation du bivouac et à l'instruction des renforts qui nous sont arrivés, puis nous allons relever une brigade qui a reçu l'ordre de se transporter sur une autre partie du front.

Notre mission consiste à préparer le secteur en vue de la très prochaine attaque. Le mouvement s'opère la nuit.

Nous passons la Suippe entre Suippes et Jonchéry, près d'un moulin détruit, et, à l'aube, nous occupons le secteur qui nous est assigné.

Nos tranchées, sur plusieurs lignes, s'étendent à flanc de coteau sur le versant nord du vallon de la Ain. Ce petit cours d'eau est profond par places.

Le fond même du vallon est très marécageux, jalonné par de grands arbres et une belle végétation. Des passerelles ont été installées pour aller d'une rive à l'autre.

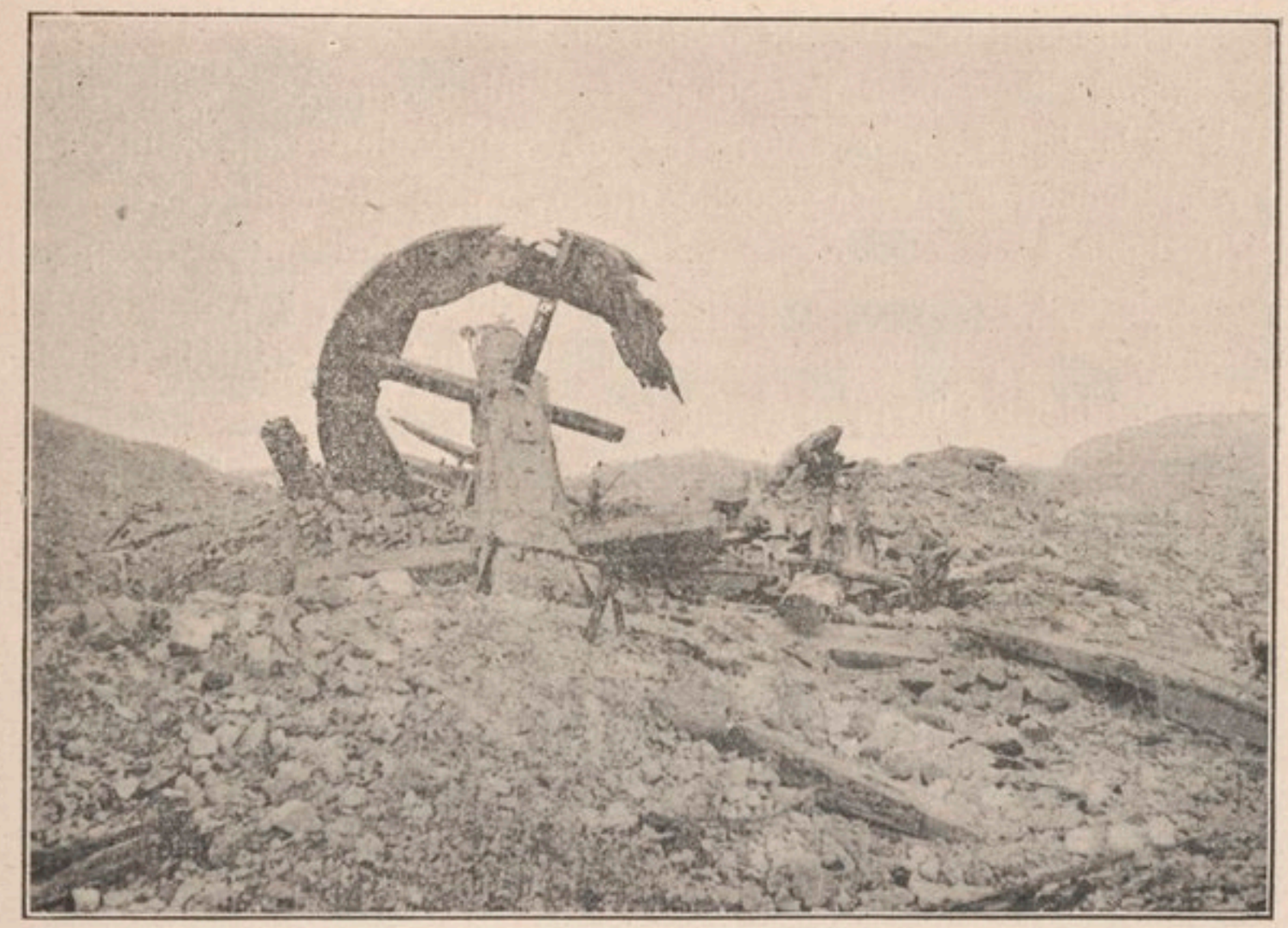
Les Boches tiennent les hauteurs qui nous font face, jusqu'à la lisière de bois maigres et dévastés connus sous la dénomination de bois AE, BE, CE, DE, dominant ainsi nos tranchées. Leur situation est très forte.

Notre brigade a ses deux régiments accolés : le 35e à droite, s'appuyant

à la ferme des Wacques, et le 42e à gauche, s'appuyant à la 27e brigade.

Chacun de nos régiments n'a qu'un bataillon en première ligne. Les deuxièmes bataillons bivouaquent dans le vallon de la Ain, et les troisièmes bataillons dans la vallée de la Suippe.

Dans la direction du nord-est, à environ un kilomètre, nous voyons ce qui fut le moulin de Souain, dont il ne reste plus que les ailes à moitié renversées.



Souain. — Ruines du moulin.

Dans ce secteur, les boyaux et les tranchées ont généralement très peu de profondeur. On y a le sentiment de l'insécurité.

Comment nos prédécesseurs ont-ils pu vivre ainsi? Quelle inexplicable quiétude!

A la vérité, ce secteur fut toujours tranquille. Or nous, nous n'avons jamais été habitués au calme, et il nous paraîtrait extraordinaire de ne pas recevoir de balles dans la tranchée et de ne pas en envoyer. La vie nous semblerait véritablement monotone sans cet adjuvant, et puis nous sommes ici pour ça, et nos chefs ne l'entendraient pas autrement.

Aussi nous mettons-nous immédiatement à la besogne, afin d'améliorer les ouvrages; car nous aimons beaucoup mieux, pour notre sécu-

rité, compter sur leur solidité que sur l'inertie de l'ennemi. Il faut toujours se méfier de l'eau qui dort,... surtout en face des Allemands.

La partie du terrain dont le franchissement dans une attaque présente le plus de difficultés est celle qui sépare les deux tranchées ennemies. Ce terrain est parfaitement repéré et battu par le fusil et par les mitrailleuses. Il est aussi soumis aux tirs de barrage de l'artillerie; enfin il est semé de défenses accessoires et d'embûches de toutes sortes, que les adversaires ont organisées à profusion.

Il importe donc pour l'assaillant de diminuer, par tous les moyens possibles, la distance à parcourir sur cette bande de terrain, afin de parvenir rapidement jusqu'à la tranchée qu'on se propose d'enlever.

On établit à cet effet des parallèles à la tranchée qu'on occupe. Le nombre de celles-ci varie avec la largeur du terrain à franchir, et les vagues d'assaut, placées dans ces parallèles ainsi que dans la tranchée, s'y tiennent blotties jusqu'au signal de la ruée.

Ce sont ces parallèles que nous allons creuser, ainsi que les boyaux devant permettre d'y accéder de la tranchée; travail extrêmement délicat, dangereux et pénible, parce que tout le terrain est battu et qu'il importe de ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Si l'ennemi surprend nos desseins, il lui est facile de nous barrer le chemin en augmentant ses moyens de défense, en multipliant notamment ses mitrailleuses et ses engins divers.

Les travaux sont à exécuter vite, bien, en silence. De leur exécution dépendent le succès de l'attaque et la limitation des pertes. Chacun y est donc intéressé. Nos hommes comprennent cela et travaillent avec ardeur.

Il est entendu que cette préparation du terrain ne peut être faite que la nuit.

Pendant la journée, les hommes se reposent et fourbissent leurs armes et leurs outils. On leur assure une bonne alimentation. Oh! quand je dis bonne, il ne faut pas comprendre par ce mot un menu savamment combiné par un cuisinier de grand restaurant.

Les « cuistots » résident, avec leurs cuisines roulantes, dans la vallée de la Suippe. Deux fois par jour, c'est-à-dire pour le déjeuner et pour le dîner, ces cuisines se mettent en route, franchissent cahin-caha les coteaux qui séparent la Suippe de la Ain, et s'établissent sur les rives de ce dernier ruisseau, pour profiter des grands arbres du vallon, qui les abritent contre l'indiscrétion des avions.

Il n'y a ni routes ni chemins. On suit des pistes plus ou moins mal entretenues et où, de ci de là, des trous d'obus forment de profondes et dangereuses ornières. Comment les conducteurs et les chevaux peuvent-ils, souvent en pleine obscurité, éviter ces casse-cou et mener à bien leur précieux et lourd fardeau? Comment les voitures excessivement chargées résistent-elles aux innombrables et inévitables cahots? Rendons justice à la patience, à l'endurance des uns, à la bonne fabrication des autres.

Des hommes de corvée, munis de récipients de toutes formes et de toutes dimensions, vont chercher les repas dans les vallons de la Ain et nous les apportent jusqu'à nos postes respectifs.

Les plus débrouillards et les plus intègres sont chargés du « pinard », — mission de haute confiance. Le « pinard » est transporté au moyen de seaux en toile, et il faut des gens bien choisis pour éviter les pertes malencontreuses du précieux liquide, dont l'évaporation varie avec le degré d'intégrité des porteurs. Qui donc a osé parler de la suppression du vin? Il faut n'avoir jamais vu les soldats du front pour émettre cette idée. Qu'on le supprime, en cas de force majeure, aux troupes de l'arrière; mais qu'on se garde bien de diminuer la ration des soldats de tranchée.

L'expérience vaut mieux que les théories des hygiénistes les plus doctes.

Le jour fixé pour l'attaque ne nous a pas été indiqué; il est tenu secret, si tant est qu'il soit fixé *ne varietur,* ce que je ne suppose pas, attendu qu'il y a toujours quelque imprévu susceptible de modifier les plans les plus minutieusement élaborés. D'ailleurs, il ne nous est point nécessaire de connaître ce jour par avance. L'important, pour l'instant, est de savoir qu'il faut organiser la préparation de l'offensive.

Le capitaine m'a donné ma tâche pour la journée de vingt-quatre heures; mais je n'ai pas qu'à diriger les travaux, il faut aussi exalter toujours davantage le moral de mes hommes. A quoi serviraient, en effet, tous ces préparatifs, si, au moment opportun, mes soldats n'avaient pas suffisamment de « cran » pour sortir d'un seul élan de leur parallèle et bondir sur l'ennemi terré dans sa tranchée? Dans la guerre en rase campagne, chacun, même le poltron, subit, bon gré malgré, l'entraînement du mouvement général, la griserie du combat. On se dit en soi-même qu'il est aussi dangereux de ne pas avancer que de courir sus à l'ennemi; mais là, dans cette maudite guerre de tranchées, il faut sortir d'un trou où l'on est abrité pour franchir une zone où

la mort fauchera peut-être la moitié de l'effectif. On part avec peu d'espoir de revenir sain et sauf; et ce sentiment, que rend plus vif encore la grêle de balles qui s'abat sur le parapet où l'on risque le moindre périscope, n'est pas précisément pour exalter les courages.

Le moral de la troupe doit donc être constamment maintenu très haut.

Celui de mes hommes ne me paraît rien laisser à désirer. Il y a trop longtemps que dure cette guerre de tranchées; ils veulent du nouveau, et, par avance, ils entrevoient l'enfoncement du front, la fuite de l'ennemi, la mise à sac des abris boches, où l'on trouvera maints objets qui deviendront des souvenirs de gloire. Bref, ils souhaitent l'assaut, ils veulent en découdre!

Une batterie de canons de tranchées vient d'être signalée comme devant s'établir dans notre compartiment de secteur, et mon domaine propre va s'enrichir de deux pièces de cette batterie. Ces dotations ne remplissent généralement pas de joie le fantassin, quand les pièces s'établissent trop près de lui; car ces engins de forte puissance, dès qu'ils ont ouvert le feu, attirent de violentes ripostes, dont le résultat immédiat est de ruiner les portions de retranchement où tombent les grosses bombes; d'où travaux considérables de terrassements qui incombent aux fantassins; puis, comme le nombre des artilleurs de tranchées est tout juste suffisant pour le service des canons, ce sont les fantassins qui ont la charge de préparer les emplacements de tir et les abris du personnel et du matériel, d'aller chercher les torpilles, etc.

Mais le fantassin n'a pas le choix de ses voisins. Il se console en pensant que les artilleurs vont faire de bonne besogne, que leurs gros obus à ailettes, grâce à la quantité considérable, — dix-huit ou cinquante kilogrammes, selon le calibre, — d'explosif, vont écraser les défenses ennemies, faire brèche et ouvrir la voie aux vagues assaillantes.

Pendant que mes hommes sont occupés, j'accompagne, de même que les autres chefs de section, notre commandant de compagnie, qui procède à l'étude de notre zone d'attaque.

Le 42e, placé à la gauche du 35e, enlèvera les bois AE, BE, CE. Notre bataillon aura pour objectif le bois AE, et notre compagnie, le saillant ouest de ce bois. Quels bois étranges! Les arbres y sont peu élevés, très clairsemés, la plupart hachés menu, et l'on y distingue parfaitement trois lignes blanchâtres de tranchées qui ressemblent à des murs construits en pierre calcaire. Tout à fait en avant, soit entre les Boches et nous, court une ligne de jeunes bouleaux plantés dans une haie qu'on devine renforcée de fils de fer.

Cette haie ne paraît pas coupée et constitue un obstacle simplement passif, qui sera dur à franchir, si nos projectiles ne la trouent pas au préalable.

Le capitaine ne manque pas de le signaler au commandement. Autant qu'il est possible d'en juger par une inspection faite ainsi à distance et au moyen de périscopes, le terrain que notre brigade doit enlever forme tout un massif boisé, coté 150 et dominant notre secteur d'attaque.

Distribution de la soupe autour des cuisines roulantes.

C'est une sorte de labyrinthe, barré par trois lignes de tranchées parallèles en amphithéâtre, et dans l'intérieur duquel on devine l'organisation de sérieuses défenses.

Évidemment, c'est un rude morceau à avaler.

Si notre artillerie ne bouleverse pas les obstacles, on ne voit guère comment notre infanterie pourra progresser dans cette zone. Cette inspection faite, chacun revient à son poste, un peu anxieux. Les hommes ne se doutent guère de l'effort inouï qu'ils auront à produire; ils sont gais, ils plaisantent, tels de grands enfants.

Le général de brigade est passé par là et a distribué, comme d'habitude, des cigares, de bonnes paroles et des poignées de main. Par sa

ferme bienveillance, il a le don de tout obtenir de son monde et d'inspirer à tous la plus aveugle confiance. C'est un homme énergique et vigoureux, sachant payer de sa personne au moment du danger, qui connaît le soldat et qui l'aime. Les brillants succès qu'obtint la brigade sous ses ordres témoignent, du reste, de sa valeur. Avec un chef comme celui-là, il n'y a rien qu'on ne puisse demander à une troupe.

Dans la soirée, le bruit court que notre artillerie va commencer, dès l'aube du lendemain, sa préparation.

Tout se dessine donc bien. Pendant la nuit, l'infanterie préparera le terrain, et, pendant le jour, l'artillerie bouleversera les réseaux et les tranchées ennemies.

Dès la chute du jour, nos guetteurs, l'arme approvisionnée, observent soigneusement le front et se tiennent prêts à toute éventualité, pendant que nos équipes de travailleurs manient la pelle et la pioche.

L'obscurité devient profonde, et, comme aucune réaction ne se produit du côté de l'ennemi, nous obtenons un bon rendement sans subir la moindre perte.

Encore deux nuits aussi bien employées, et nos parallèles seront organisées.

A l'aube, notre artillerie, qui nous paraît être établie sur les pentes sud des coteaux qui séparent la Suippe de la Ain, déchaîne la tempête.

Certes, ce doit être, pour les Boches, un réveil en musique peu ordinaire!

Le concert est mené par le 75, le 155 et le 320, auxquels notre artillerie de tranchées, soit des canons de 58 et de 240, mêle sa formidable voix. Ces derniers canons contrebattent les portions du front adverse trop rapprochées de nos propres lignes pour que l'artillerie proprement dite puisse les prendre à partie sans danger pour nous. Tous ces obus soulèvent à leur point d'arrivée une telle poussière blanche dans ce sol crayeux, que les lignes boches disparaissent dans une sorte de nuage.

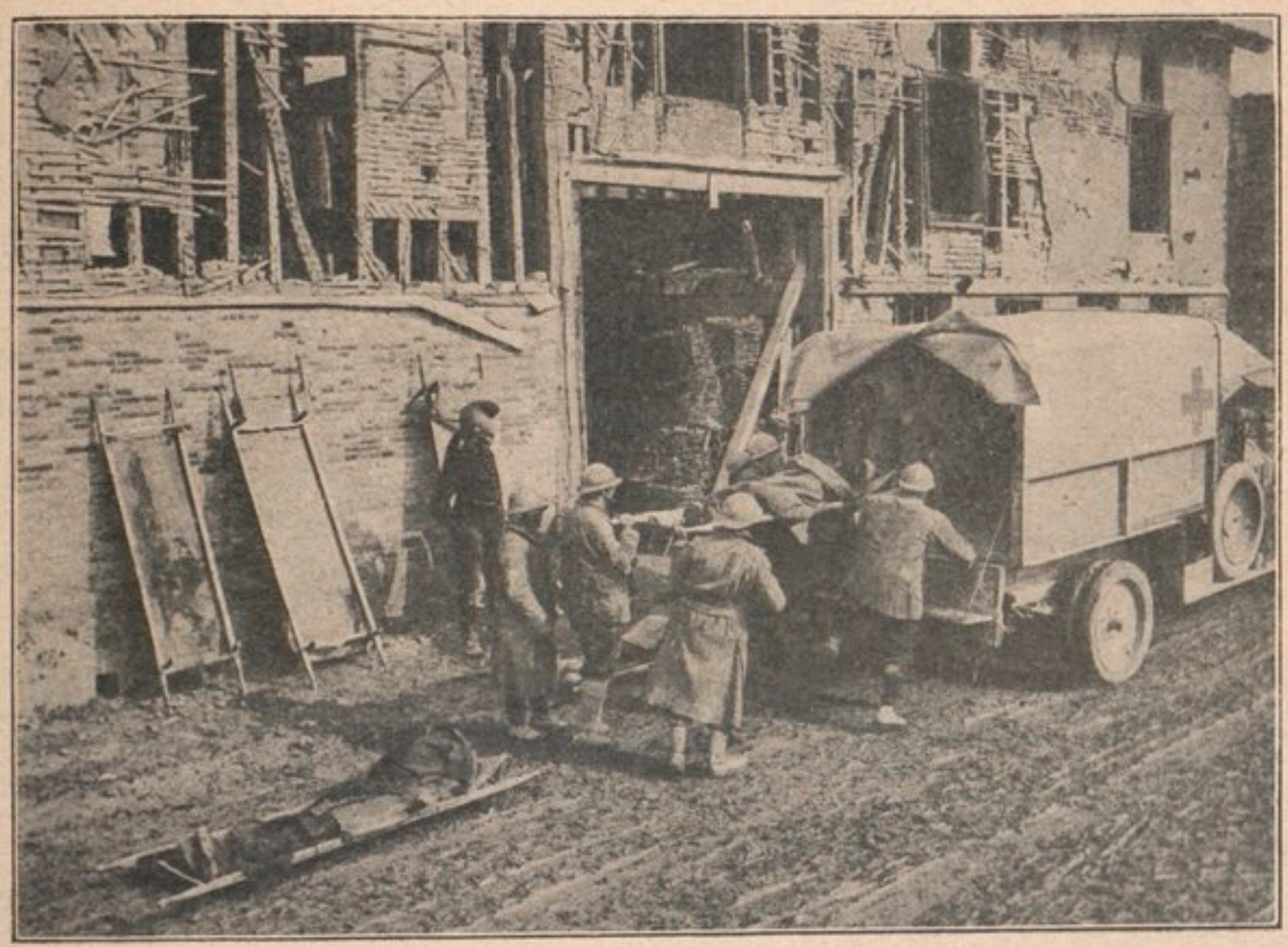
Nos poilus sont émerveillés, et les voilà tous debout sur la banquette de la tranchée, le haut du corps dépassant la masse couvrante, sans qu'il soit possible de les faire s'abriter : ils veulent voir!

Pendant toute la journée du 22 septembre, le vacarme continue. Vers 18 heures a lieu le *tromelfewer*, c'est-à-dire le feu rapide en roulement de tambour, du 75, qui généralement précède l'assaut; mais nous avons été prévenus que ce genre de feu sera plusieurs fois exécuté pour tromper l'ennemi en lui faisant craindre une attaque, et pour

l'amener à renforcer ses premières lignes par des réserves dans lesquelles nos projectiles produiront des pertes sensibles.

A la nuit, la violence du feu s'atténue, et le tir n'a plus lieu que par intervalles; aussi nous remettons-nous au travail de terrassement.

Notre capitaine a envoyé des patrouilleurs pour tâcher de reconnaître les trouées pratiquées dans les réseaux que nous aurons à franchir. Les dégâts ne sont pas très considérables en face de nous, et la haie



Embarquement de blessés dans une voiture d'ambulance automobile.

des bouleaux est intacte. Compte rendu est aussitôt fourni pour que l'artillerie soit prévenue.

Le 23 septembre, à peine le jour levé, le concert recommence avec la même ampleur. L'ennemi nous répond, et d'énormes projectiles tombent tout près de nous. J'ai quatre hommes ensevelis; on les dégage. L'un est mort, deux autres sont blessés; le quatrième reste comme hébété et va se reposer au poste de secours.

La réaction des Allemands manque de vigueur et d'énergie. Leurs obus tombent çà et là, sans qu'il apparaisse qu'ils aient repéré les buts à atteindre. Il tombe relativement peu de projectiles dans le fond même du vallon de la Ain; et pourtant, que de pertes en hommes, chevaux

et matériel nous ferions, si les Boches envoyaient leurs rafales de 105 et de 150 vers la ligne d'arbres qui jalonne la Ain, derrière laquelle s'entassent les cuisines, les chevaux de mitrailleuses, les torpilles de canons de tranchées, les soutiens, à peine abrités sous des couverts susceptibles tout au plus de résister au petit obus de 77! Il faut que ces gens-là, réputés si forts et si habiles, soient, en la circonstance, bien inertes ou bien mal renseignés!

Il est à croire que, munis de plusieurs lignes de défense extrêmement solides, occupant, d'autre part, une situation dominante, pleins d'une confiance excessive en leur puissance et en leur mérite, ils négligent ces adversaires d'en face, qui jusqu'à présent ne les ont pas beaucoup tracassés.

Le soir même, ainsi que la veille, le *tromelfewer* éclate sur tout le front; mais, comme la veille, nous ne bougeons pas.

Le lendemain 24 septembre, à une heure différente, ce feu rapide de notre 75, véritable prélude d'assaut, se fera entendre; mais la consigne de ne pas bouger restera la même.

L'ennemi sera convaincu que, décidément, nous ne voulons que le menacer, et que nous n'osons sortir de nos tranchées pour lui sauter à la gorge.

Cependant nos travaux d'approche sont presque terminés. On peut même affirmer qu'à l'aube du 24 tout sera prêt.

Aussi repos toute cette journée et toute la nuit suivante pour nos fantassins.

Personne ne sait que l'attaque sera donnée le 25, mais chacun sent qu'elle est proche. Il flotte dans l'atmosphère un je ne sais quoi de troublant. Les plaisanteries, les rires des hommes ne sont pas les mêmes. Certes, il y a toujours des loustics qui font de l'esprit sur le dos des camarades; mais on comprend que la note est fausse.

Nous avons, en général, le visage sérieux, presque grave, l'air résolu, mais froid.

Les repas ne sont pas pris avec l'appétit ordinaire; par contre, on boit plus facilement, et la ration d'eau-de-vie, — et quelle eau-de-vie! — est reçue par tous, même par les plus sobres, avec une évidente satisfaction. Enfin, pendant la nuit, nous savons que l'attaque sera donnée le 25 au matin.

Chacun l'apprend avec plaisir. On en a assez!

La période d'attente ne peut plus durer; elle est énervante, affecte les caractères les mieux trempés et finit par engendrer une angoisse pénible.

Voilà trois jours et trois nuits qu'on se prépare. Le ressort est architendu, l'heure est venue de la détente ou de la rupture.

L'aumônier de brigade et ses fidèles auxiliaires, les prêtres-infirmiers et brancardiers, se sont multipliés sans le moins du monde chercher à s'imposer. Leur zèle est discret, simplement affectueux comme il convient.

L'absolution dans la tranchée ne prête pas à rire. Les plus sceptiques n'éprouvent aucun désir de plaisanter. C'est la liberté de conscience dans toute sa beauté!

Le général L., commandant la brigade, et le lieutenant-colonel P., notre chef de corps, ont parcouru les ouvrages, ayant un mot aimable pour tous. Ces deux chefs vivent au milieu de nous, et leurs postes de combat sont dans la tranchée même, ce que nous préférons de beaucoup naturellement; car on a souvent besoin de se sentir soutenu et encouragé.

XXVII

L'ATTAQUE

Toute la nuit, notre artillerie a tiré par intermittence. Au lever du jour, elle accélère son feu, et les obus s'abattent dans les boyaux et les tranchées adverses, notamment aux rentrants de lignes où l'on suppose que se tiennent les mitrailleuses et les *minenwerfer*.

Nos engins de tranchées s'efforcent de ruiner les réseaux les plus rapprochés de nous.

Enfin, l'assaut général est fixé pour 9 heures.

Chacun est prêt. Nos hommes emportent le sac rempli de munitions et de vivres, un bidon contenant deux litres d'eau, deux musettes, des grenades, etc. Ils sont lourdement chargés; mais il n'est guère possible de faire autrement, étant donnée la nécessité d'avoir de quoi combattre, manger et boire au moins deux journées sans être obligé de compter sur le service des réapprovisionnements en munitions de guerre et de bouche.

Dès 8 heures et demie, les éléments d'assaut sont en position, prêts à bondir.

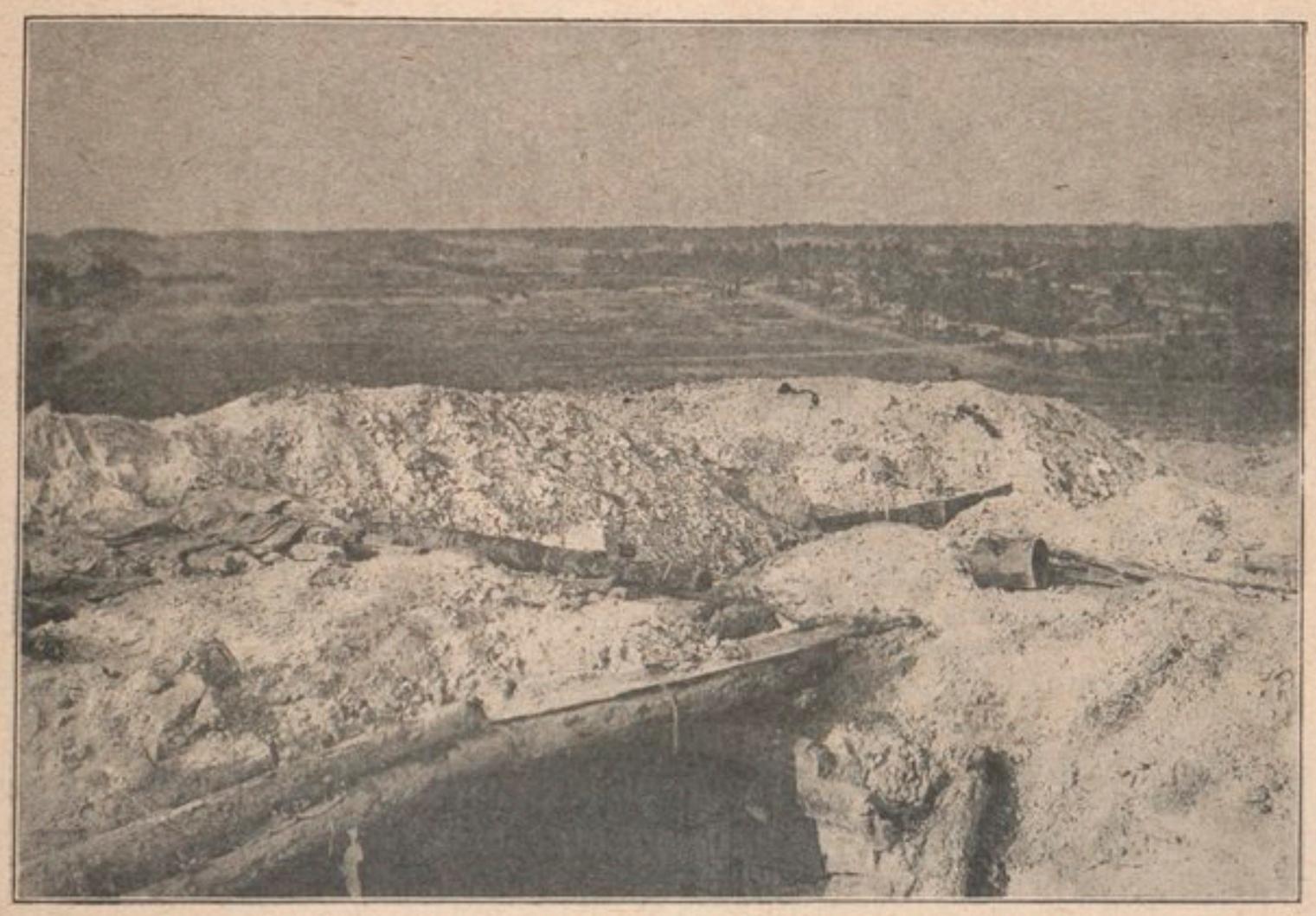
Trois vagues doivent partir en même temps, se suivant à une soixantaine de mètres.

Les soutiens appuient le mouvement, qui sera irrésistible.

Des passerelles ont été jetées sur les tranchées pour en permettre le passage ; enfin des gradins de franchissement ont été organisés de place en place pour que nos hommes puissent sortir des fossés.

Tous nos officiers et tous les cadres sont à leur poste.

Notre artillerie tonne à outrance. C'est comme un formidable roulement de tambours gigantesques. Elle a battu les réseaux et la tranchée de



L'offensive de Champagne. — Tranchées allemandes bouleversées par le feu de l'artillerie.

première ligne, puis subitement elle allonge son tir pour barrer les boyaux.

C'est le moment de l'attaque. Celle-ci se déclenche à 9 heures précises.

Le chef de bataillon, les capitaines, les chefs de section, le sabre au clair, s'élancent tous, suivis par leurs hommes, qui marchent, alignés, au pas de charge.

Des rangs entiers sont fauchés ; mais qu'importe, on va toujours. La maudite allée de bouleaux, qui, vu son peu de profondeur et sa proximité de nos tranchées, a pu échapper au bombardement, nous arrête un instant. On la troue à la cisaille, puis on s'élance sur la lisière du bois AE, précisément au saillant.

Nos pertes sont déjà lourdes, parce qu'une mitrailleuse boche, qui n'a

pas été détruite, en profite pour faire sur nous un feu rapide très meurtrier.

Mon capitaine a vu celle-ci et la fait prendre à revers par une de nos escouades.

Le caporal chargé de cette mission nous a conté plus tard que cette mitrailleuse était servie par un seul homme, et que celui-ci était attaché à sa pièce au moyen d'une chaîne fixée à son cou, à sa ceinture et à son pied. Ce caporal tua lui-même ce mitrailleur et rapporta la chaîne.

Toute la journée du 25 se passe à guerroyer dans une sorte de labyrinthe entrecoupé de tranchées et de boyaux organisés défensivement.

Que de camarades ont manqué à l'appel! Il ne reste plus que quelques hommes de ma section. Par contre, j'ai pu en rallier une trentaine appartenant à d'autres compagnies, et qui vont marcher sous mes ordres.

L'ennemi a lâché pied, tenant seulement sur certains points.

Le souffle vivifiant de la victoire est partout dans l'air que nous respirons. Sans qu'on ait à nous le dire, nous le sentons et ne demandons qu'à pousser de l'avant; mais nos chefs sont prudents, et ils connaissent la fourberie de nos adversaires.

Comprenant que nos succès peuvent être compromis par une poussée trop audacieuse et insuffisamment préparée et soutenue, ils dirigent habilement notre progression, qui est lente, mais sûre.

On ne pense pas à manger, mais on a terriblement soif. Malheureusement les bidons troués par les balles sont nombreux, et l'on doit souvent prendre ceux des morts.

A la tombée de la nuit, notre régiment tient la cote 150, c'est-à-dire la fameuse position boisée réputée imprenable. A notre droite, le 35e est presque à notre hauteur. A notre gauche, la 27e brigade a été retardée par l'enlèvement d'un fortin boche qui lui a causé des pertes sérieuses.

Le colonel P. passe à ce moment près de moi. Je l'entends qui dit à un officier :

« Oh! si j'avais des renforts, je n'hésiterais pas à continuer la marche en avant; mais toutes mes unités sont mélangées. Il faut y remettre de l'ordre. »

Nous passons une partie de la nuit à la reconstitution des compagnies.

Le terrain est sillonné de boyaux et de tranchées à moitié comblés ou encombrés de réseaux de fil de fer en partie détruits, mais formant encore de sérieux obstacles, surtout dans l'obscurité. Çà et là, des morts;

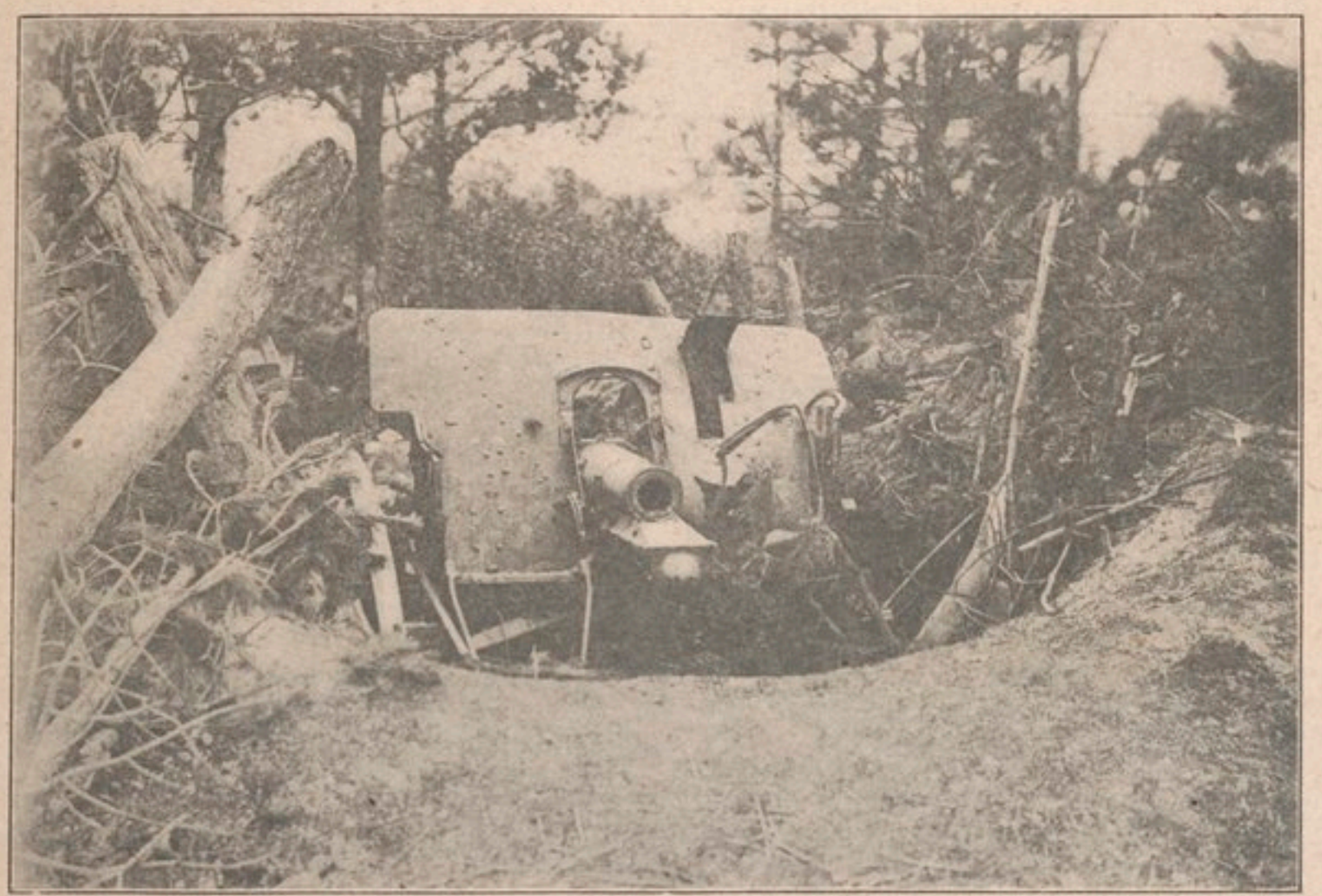
des blessés plus ou moins sérieusement touchés demandent à boire et nous supplient de les faire enlever.

Un capitaine passe. On le reconnaît à sa voix; c'est le capitaine du génie Q., commandant la 7/3.

« Où est votre colonel?

— En avant, à cent mètres...

— Faites-moi conduire. Attendez-vous à reprendre le mouvement. Le



L'offensive de Champagne. — Batterie allemande abandonnée.

général de brigade a demandé des renforts. Dès qu'il les recevra, on culbutera les Boches. »

Le capitaine disparaît dans la nuit avec son guide.

Ici se place un incident qui nous a bien fait rire et qui mérite d'être conté.

L'adjudant téléphoniste a trouvé un fil boche. Les hommes de son équipe et lui se disent qu'en suivant le fil ils pourront arriver ainsi jusqu'au poste téléphonique. Là ils trouveront du matériel; or la capture d'appareils ennemis cause toujours aux téléphonistes une joie des plus vives. Voilà donc nos gaillards suivant ce fil à tâtons dans la nuit noire.

Ils arrivent ainsi jusqu'à un abri ennemi occupé par un capitaine et un

soldat d'artillerie. Ils s'y précipitent, le revolver au poing. L'artilleur allemand résiste, ils le tuent. Le capitaine se rend; ils lui laissent la vie et vont l'emmener, après avoir enlevé les appareils téléphoniques, lorsque arrivent plusieurs artilleurs allemands, qui, ayant entendu du bruit et des coups de feu, se sont portés vers l'abri et assistent à la scène étrange qui s'y passe.

Leur intervention menace de devenir fâcheuse pour nos téléphonistes. Ils délivrent leur capitaine et veulent massacrer nos audacieux soldats; mais, généreusement, le capitaine dit :

« Ils m'ont épargné, épargnez-les à leur tour. »

Quoi qu'il en soit, voilà nos téléphonistes prisonniers et la tête basse.

A ce moment, nouveau coup de théâtre : des fantassins français égarés, glorieux débris d'une section, qui cherchent à rallier leur bataillon, passent par là, entendent le tapage et bondissent en hurlant dans l'abri, la baïonnette haute.

Les artilleurs boches se rendent, tout penauds. Les téléphonistes éclatent de rire, puis, estimant qu'ils ont eu assez d'émotions pour une fois, filent en emportant le matériel allemand. Quant aux fantassins égarés, ils amenèrent fièrement les prisonniers, le capitaine allemand en tête, au poste de commandement du général de brigade.

Dès que les unités eurent été reconstituées tant bien que mal, on s'efforça, pendant le reste de la nuit, de progresser dans la direction de Sainte-Marie-à-Py.

A l'aube, nous nous trouvons à la lisière nord du bois de sapins dominant un vallon qui s'étend à environ mille cinq cents mètres au sud de la vallée de la Py.

Notre avance peut s'évaluer à trois kilomètres environ; mais nous n'avons pas reçu de renforts, et d'autre part, dans le fond du vallon, s'allonge une tranchée allemande défendue par de nombreuses mitrailleuses et un double réseau de fil de fer barbelé, sur lesquels le feu de notre artillerie n'a produit aucun effet destructif.

Comment se peut-il que cette dernière position ennemie, du moins celle qui nous sépare des coteaux dominant la Py, ait échappé aussi complètement à nos canons?

Nous avons bien remarqué que des pièces de 75, dites d'accompagnement, ont tant bien que mal, au prix de grands efforts, suivi notre progression; mais le 75 ne suffit pas pour trouer des organisations défensives

aussi puissantes. Il excelle contre le personnel; il vaut moins contre l'obstacle passif, pour peu que celui-ci ait quelque solidité.

Alors la question se pose : Que faire?

Environ six cents mètres nous séparent de cette tranchée adverse, de ce dangereux réseau, qu'on voit très distinctement à certaines places et qu'on devine ailleurs, à moitié masqué par de hautes herbes.

Cependant les commandants d'unité continuent à reconstituer leur troupe.

Pendant notre progression, si laborieuse dans la nuit noire, les deux régiments se sont mélangés. A côté de moi se trouvent des sections du 35e. Comme un mouvement de va-et-vient serait dangereux en plein jour sur le front immédiat, on se décide à répartir le commandement des effectifs entre les officiers, sans trop se préoccuper du numéro du régiment. Nous nous connaissons tous dans la 28e brigade, et cette connaissance qu'ont les uns des autres atténue l'inconvénient du mélange.

On casse la croûte. Les abris boches nous offrent un remarquable déjeuner. Ceux des officiers regorgeaient de comestibles : jambons, pots de confiture, champagne, etc. Ces messieurs ne se privaient de rien; ils ont tout abandonné, jusqu'à leurs cantines, leur tabac, leurs cigares, leurs papiers personnels. Un de mes hommes m'offre un étui à cigares en argent tout armorié, qu'il prend pour un portefeuille. Je le remercie et lui conseille de l'envoyer à son père.

Les cartes et papiers pouvant présenter quelque intérêt sont religieusement enveloppés et transmis au commandement.

Il est 11 heures du matin.

Tout près de nous, à quelques pas, dans une tranchée conquise, est installé l'état-major de la brigade : le général L. et ses deux officiers d'ordonnance, les capitaines D. et D., et le capitaine Q. du génie. Ils déjeunent, eux aussi, et parlent avec animation. Je me suis rapproché, et j'entends distinctement la conversation.

Le général n'est pas de bonne humeur. On ne lui a envoyé aucun renfort appréciable, et il n'a pu poursuivre le succès de sa brigade; puis c'est l'artillerie, qui n'a pu amocher la dernière position boche!

Il dicte une note pour le général de division. Sans pouvoir faire autrement, j'entends quelques bribes :

« Nous sommes, ainsi que je vous l'ai fait déjà connaître, arrêtés à six cents mètres d'une tranchée allemande absolument intacte et protégée par un double réseau barbelé également intact. La tranchée est défendue par des mitrailleuses nombreuses et une infanterie dont je ne puis appré-

cier la force... Mes pertes sont élevées, surtout en officiers... Éléments désencadrés... Besoin de renforts et d'une préparation d'artillerie... »

D'autre part, le général rend compte que les brigades voisines sont à sa hauteur et qu'elles aussi ne peuvent progresser davantage.

Certes, le succès remporté est déjà beau. Il a coûté cher; mais personne ne regrette les pertes, si cruelles soient-elles, quand on jette un regard sur le terrain conquis.

Partout d'épais réseaux constitués avec des sapins jetés à terre, juxtaposés, et dans les branches desquels d'innombrables fils de fer barbelés de la grosseur du petit doigt ont été entremêlés. Ce sont d'énormes chevaux de frise rudimentaires, mais d'une solidité à toute épreuve.

Comment les Allemands ont-ils lâché ces défenses?

Il faut que leur surprise ait été grande pour qu'ils soient partis si précipitamment, en laissant sur place jusqu'à leurs papiers personnels.

Ah! si des renforts nous avaient permis, cette nuit, d'exploiter ce succès et d'enlever cette tranchée, qui maintenant nous arrête!

En attendant de nouvelles instructions du général de division, nous recevons l'ordre d'organiser la position avancée conquise et qui domine la tranchée allemande. Il importe, en effet, de s'opposer, le cas échéant, à tout retour offensif de l'ennemi.

Au bataillon, nous avons perdu la moitié de nos officiers, y compris le commandant. Un tiers de l'effectif manque à l'appel.

Nos hommes, visiblement fatigués, sont surpris qu'aucune troupe fraîche ne vienne les renforcer; et nous avons beau leur dire que les réserves sont en route, je sens qu'un sentiment de doute flotte dans les rangs.

A 13 heures et demie, le général de brigade, en réponse à sa note, reçoit l'ordre d'attaquer à 15 heures. Il est prévenu que notre artillerie fera la préparation dès 14 heures et demie avec du 75.

Le 75 ne suffit pas pour effectuer la trouée nécessaire.

Cet ordre est immédiatement transmis aux deux colonels, qui ont été mandés auprès du général de brigade.

Pour l'instant il faut attaquer; et nos hommes, superbes, après avoir jeté un regard en arrière, du côté où devraient venir les renforts, s'écrient :

« Bah! nous ferons bien sans eux! »

Le général a fait placer deux pièces du brave capitaine d'artillerie G. en batterie à la lisière du bois 28, avec mission de faire un feu d'enfer sur la position de la tranchée à enlever. Ces pièces continueront le tir

jusqu'au moment où ce qui reste de la brigade sera sur le point d'arriver au but.

A 15 heures, les vagues s'élancent, descendant les pentes au pas de course. Certaines viennent buter dans un petit bois situé à mi-côte, et d'où elles ne pourront plus sortir, tant sa lisière nord sera battue. Les autres traversent les réseaux qu'elles rencontrent et, malgré le feu des occupants, s'emparent, sur une longueur de quatre cents mètres, de la tranchée

Tranchées allemandes bouleversées par le feu de l'artillerie.

allemande. La trouée dans la dernière position ennemie était donc faite!

La 28e brigade, — ou plus exactement les débris glorieux de la 28e brigade, — est, à la seizième heure du 26 septembre, cramponnée à la tranchée allemande et s'efforce d'élargir cette brèche.

Malheureusement nous n'avons plus ni grenades à main pour nous défendre, ni barbelé, ni pelles, ni pioches pour organiser le terrain conquis. Enfin, si nous possédons encore quelques vivres, nous n'avons plus d'eau, plus rien à boire. Nombre de nos bidons, ayant reçu des balles ou des éclats d'obus, se sont vidés, et il n'y a aucune source, aucun puits, aucune mare aux environs.

Les officiers décident que, la nuit venue, on enverra des hommes de corvée chercher de l'eau à l'arrière.

Notre situation, en cette tranchée conquise, n'est pas brillante. Les Allemands nous harcèlent pour nous empêcher d'élargir la trouée. Si nous sortons pour explorer le terrain en avant, nous recevons une grêle de balles, car des feux de mitrailleuses convergent sur la trouée.

A notre droite et à notre gauche, la progression a été moins rapide, de sorte que nous nous trouvons en flèche et que nous sommes à la merci d'une contre-attaque menée un peu rondement; aussi, dès qu'il fait nuit, notre général nous fait replier à la lisière nord du bois.

Nous en profitons pour ramasser les blessés qui sont tombés pendant notre attaque.

Nous passons donc la nuit en face de la trouée que nous avons faite et que nous n'avons pu conserver, faute de monde. On s'accommode des nombreux abris boches qu'on rencontre un peu partout, à condition de les améliorer, de les « chavirer » en quelque sorte, puisque leurs ouvertures, qui, pour les Allemands, se trouvaient à l'abri, font naturellement, pour nous, face au danger.

Cependant les Allemands paraissent s'être ressaisis, à en juger par la quantité d'obus de tous calibres qu'ils envoient sur nous; et ces bois qu'ils connaissent à merveille puisqu'ils y ont vécu, où tous leurs abris sont parfaitement repérés, ne tardent pas à être hachés. Au lever du jour, nous constatons que trois ou quatre compagnies d'un régiment territorial sont venues nous soutenir. Ces braves gens, armés de pelles et de pioches, augmentent la profondeur des tranchées et des boyaux, afin de rendre le terrain moins intenable.

Enfin, vers midi, nous sommes prévenus qu'il va falloir aller réoccuper la tranchée que nous avions conquise dans l'après-midi du 26.

Cependant nos hommes, dont les rangs sont très clairsemés, commencent à être à bout de forces.

Fort heureusement, le général de brigade et les deux colonels sont là en première ligne, au milieu de nous. Comme ils sont logés à la même enseigne que les poilus, aucun de ceux-ci n'ose se plaindre.

La reprise du mouvement en avant est fixé à 16 heures.

A l'heure dite, les vagues d'assaut s'élancent, ainsi qu'il avait été fait la veille.

Quatre pièces d'artillerie de 75, installées à la lisière même du bois, facilitent la progression.

A 17 heures, nous voilà à nouveau dans la fameuse tranchée, que les Boches ont une deuxième fois abandonnée sous notre ruée; mais il est toujours aussi difficile d'élargir la trouée, faute d'engins de tranchée,

notamment de grenades, qui ont bien été demandées à l'arrière, mais qui ne nous sont pas encore parvenues.

Les Boches font pleuvoir sur nous des obus lacrymogènes très gênants. Malgré cela, nous travaillons toute la nuit à élargir la brèche, et nous gagnons environ deux cents mètres sur notre gauche.

Malheureusement nos voisins ne progressent pas. Notre situation en flèche reste donc fort délicate.

Le général de Villaret félicite les chasseurs.

Sur le coteau qui nous fait face, l'ennemi s'organise pour s'opposer à notre marche. Toute la nuit nous entendons enfoncer des piquets pour l'organisation de réseaux.

Nous entendons aussi les gémissements de nos blessés, que les brancardiers ne parviennent pas à enlever rapidement.

Le service est, en effet, rendu très difficile par la largeur et l'encombrement du terrain conquis que les brancardiers ont à traverser pour venir, depuis l'ambulance, jusqu'aux postes de secours.

Si l'on veut remarquer qu'il faut deux hommes pour transporter un blessé et que notre avance a été d'environ quatre kilomètres, qu'enfin tout le terrain est sillonné de fossés et d'obstacles de toutes sortes, on

conviendra qu'il faudrait un nombre considérable de brancardiers pour enlever tous nos blessés, qui se chiffrent par plusieurs centaines.

La plupart de ceux-ci restent donc sur place, gémissant, demandant à boire, suppliant qu'on les enlève.

L'aube ne nous amène pas de soulagement.

La portion de tranchée que nous tenons est dominée de toutes parts. Nous ne pouvons qu'y rester blottis, entassés les uns sur les autres, comme prisonniers dans notre propre succès.

Nos voisins en sont toujours au même point, et, par contre, le tir de l'artillerie ennemie redouble d'intensité. Nous sommes encadrés par des obus de tous calibres.

Nous ne vivons plus qu'avec les boîtes de conserves qu'on enlève des sacs des morts. L'eau est devenue de plus en plus rare, quasi introuvable.

Enfin un agent de liaison nous apprend que de puissants renforts vont arriver incessamment.

Ces renforts essayent de pousser de l'avant, pendant que les débris de la 28e brigade tiendront la trouée, tout en continuant à l'élargir.

La journée se passe en efforts infructueux pour gagner du terrain à droite et à gauche.

Soudain, vers 17 heures, un clairon sonnant la charge se fait entendre et couvre les plaintes des agonisants. C'est une brigade de chasseurs à pied qui a reçu mission d'attaquer les coteaux dominant Sainte-Marie-à-Py, en passant par notre brèche.

Hélas! les Allemands se sont tout à fait ressaisis. Ils ont bouché le goulot relativement étroit que nous avions pratiqué en leur ligne. Une nuée d'obus lacrymogènes et asphyxiants pleut sur la trouée et sur ses abords.

Cependant les petits chasseurs franchissent la brèche. Les uns se rabattent à droite et à gauche de ses lèvres pour l'élargir, les autres continuent leur progression sur les coteaux. Ce sont de tout jeunes gens, admirables de vigueur, de courage et d'entrain. Hélas! leurs vagues se brisent contre une défense hâtivement mais assez solidement organisée, et surtout contre une sorte de muraille de fer constituée par des avalanches d'obus tirés par une artillerie puissante.

Les pertes sont considérables.

Le colonel qui commande les chasseurs est blessé, blessé également le lieutenant-colonel P., notre chef. Le brave colonel T., du 35e, vient d'être tué.

Pendant la nuit qui suit, nous recevons l'ordre de laisser notre tran-

chée aux mains des éléments nouvellement arrivés et de nous replier derrière le bois.

En partant, nous rencontrons des soldats d'une division coloniale, qui, elle aussi, a essayé de forcer le passage de la trouée, malgré les feux de concentration de l'ennemi.

Notre brigade, extrêmement réduite, va se refaire à l'arrière dans le vallon de la Ain, précisément à la place d'où nous étions partis, le 25 septembre au matin, pour mener la première attaque.

Au retour, nous apercevons plusieurs régiments nouvellement arrivés et qui sont, paraît-il, destinés à poursuivre notre œuvre d'offensive.

Que ne sont-ils venus le 26!

Nous avons pris à l'ennemi une dizaine de pièces d'artillerie, des mitrailleuses et des *minenwerfer;* nous lui avons fait plus de quatre cents prisonniers.

Nous sommes tous exténués, et nos nerfs sont tendus à se rompre. Nous venons, en effet, de fournir, au point de vue physique, un effort que l'on ne pourrait dépasser, — du moins je ne le crois pas. Je ne me serais même pas imaginé que la machine humaine fût susceptible de supporter de telles fatigues. Décidément l'homme est un animal extrêmement résistant.

Pendant plusieurs nuits on ne dormit guère, ou l'on dormit d'un sommeil fiévreux, peuplé de cauchemars.

A chaque instant des hommes criaient dans leur sommeil :

« Chargez! Gare la bombe! Touché! Mets-en, les voilà qui avancent!

— Des grenades, bon sang! des grenades! Il en a! »

Ils revivaient les différentes phases du combat.

Au réveil, il semblait qu'on rêvait encore. On restait plongé dans une sorte de stupeur, on était comme anéanti.

Puis on cherchait les absents.

« Un tel?

— Sais pas, sergent, disparu pendant la nuit... »

Ou bien :

« Il est tombé près de moi, je l'ai entendu crier; mais nous marchions. »

Ou encore :

« Mort, sergent. Un gros éclat dans le ventre... Il n'a pas dû souffrir. »

Tout le monde avait le cafard.

J'ai conservé une impression très vive des journées qui suivirent notre action dans la grande offensive. Ah! la mélancolie de ces lende-

mains de bataille, où le cerveau réagit peu, où les membres, fatigués, semblent lourds!

Bientôt arrivèrent des lettres de familles éplorées, pauvres lettres rédigées à peu près toutes dans le même style :

« Nous sommes sans nouvelles depuis dix jours. Nous savons par des blessés que le régiment a donné... Pourriez-vous me dire ce qu'est devenu le soldat un tel?... s'il est arrivé quelque chose à mon mari, à mon fils, à mon frère?... »

Les officiers doivent en recevoir beaucoup, de ces lettres; car ils font sans cesse de petites enquêtes à propos de l'un ou de l'autre de nos disparus.

Et les réponses ne sont pas faciles à rédiger. Que dire? Bien souvent l'on ne sait pas, et, si l'on sait, c'est encore plus difficile. On veut toujours douter, toujours espérer, et l'on ne tient pas à enlever l'espoir aux pauvres parents, même si l'on n'espère guère soi-même.

On voit peu de chose au cours d'un combat, et le peu que l'on voit est souvent très déformé.

Mieux vaut donc, lorsqu'il y a encore ne fût-ce qu'un millionième de chance, ne pas fermer la porte à l'espérance.

Je me souviens que jadis j'avais vu tomber des camarades et les avais cru morts. Or, lorsque je fus évacué après ma première blessure, j'en ai retrouvé à l'hôpital et au dépôt qui se portaient fort bien.

Quelques mois plus tard, nous devions avoir la satisfaction d'apprendre que les deux régiments de notre brigade étaient portés à l'ordre du jour de l'armée pour leur participation à l'offensive de Champagne.

J'ai précieusement conservé les notices; les voici :

« *42e régiment d'infanterie.* — Brillamment enlevé par son chef, le lieutenant-colonel Petit, s'est porté avec un merveilleux entrain à l'attaque de la première position allemande et l'a enlevée d'un seul élan.

« Poursuivant ensuite son offensive, au cours de laquelle il s'est emparé de onze canons et de nombreux prisonniers, a pris pied dans la deuxième position ennemie et s'y est maintenu, malgré de violentes contre-attaques et des pertes très élevées. »

« *35e régiment d'infanterie.* — Sous le commandement du colonel Tesson, s'est porté avec un élan magnifique à l'attaque de la première position allemande, comprenant plusieurs lignes de tranchées, qu'il a enlevées de la façon la plus brillante. Malgré des pertes très élevées, a

poursuivi son offensive et a pénétré dans la deuxième position allemande, devant laquelle son chef est tombé mortellement frappé. S'est maintenu sur le terrain conquis, malgré un feu des plus violents et des contre-attaques acharnées. »

Au cours d'une émouvante cérémonie, la croix de guerre fut attachée à nos drapeaux. Nous en fûmes très fiers, et la brigade méritait cet honneur.

C'était là, pour tous, un encouragement précieux, et il ne faut jamais hésiter à encourager l'homme qui risque bravement sa vie et à le récompenser.

La moindre parole du chef est déjà une récompense, car cela indique à l'intéressé que sa conduite a été remarquée, qu'elle est appréciée à sa valeur. Il en est heureux, et il fera tout pour confirmer la bonne opinion du chef, il se surpassera.

La création de la croix de guerre fut excellente. C'est à qui voudra posséder cette marque apparente de la bravoure, et dame! elle n'est pas toujours facile à décrocher, je vous assure, car il y en a tant qui la méritent!... Il faut bien faire un choix, et c'est souvent un gros embarras pour le chef d'avoir à choisir parmi tant de braves.

On voudrait pouvoir les décorer tous.

J'entendais, un jour, un officier supérieur déclarer que le fait seul d'entrer dans la danse sous un bombardement violent et de se maintenir en place sous les rafales d'obus méritait toutes les récompenses.

Et, ma foi! quand on sait ce que c'est, on ne peut s'empêcher de trouver cette opinion très juste.

. . . . . .

Pauvre 28e brigade! Sur une centaine d'officiers, une douzaine à peine répondent encore à l'appel.

Nos morts dorment leur dernier sommeil dans trois cimetières : l'un sur la rive droite de la Ain, un peu au sud-ouest de la ferme des Wacques; les deux autres près de la cote 151, située sur les hauteurs qui séparent la Ain de la Suippe.

Les territoriaux ont déjà commencé le nettoyage du champ de bataille, et les effets d'équipement des morts et des blessés, qui jonchent le sol, sont réunis et expédiés sur l'arrière, ainsi que les armes.

De certains abris allemands s'échappe une odeur très caractéristique d'éther, et, du reste, des fioles retrouvées à l'intérieur ne peuvent laisser subsister aucun doute à ce sujet. Il est certain qu'on avait distribué aux

défenseurs des stupéfiants, pour leur permettre de mieux supporter l'action déprimante d'un bombardement intensif.

Depuis notre retour dans la vallée de la Ain, la vie s'écoule lentement, horriblement monotone.

Les bataillons et les compagnies se reconstituent peu à peu. Nous sommes employés à organiser le terrain conquis, à construire des abris, à creuser des tranchées et des boyaux, à confectionner des réseaux de fil de fer.

Puis, après deux semaines de ces travaux, que nous poursuivons nuit et jour, nous allons tenir un secteur au sud-est de Saint-Soupplet.

La défense dudit secteur n'a été qu'ébauchée, et il faut l'organiser dans tous ses détails, travail particulièrement pénible et dangereux, puisque nous sommes tout à fait à proximité de l'ennemi; mais nous en avons bien vu d'autres, et cela n'est pas fait pour nous effrayer.

Quand tout est à peu près terminé et que nous allons enfin pouvoir nous reposer, profiter du résultat de notre travail, nous recevons l'ordre de nous reporter en arrière pour faire partie d'une réserve d'armée.

Ça, comme le disait fort justement mon caporal, c'était la tuile.

En campagne, on doit toujours s'attendre à des tuiles de cette nature, et souvent elles sont plus désagréables au poilu que la mitraille.

Mais le poilu a bon caractère, et sa mauvaise humeur dure peu. Du reste, il est étonnant de constater combien la guerre vous rend philosophe.

XXVIII

PARFOIS EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

Je vais à présent raconter certains faits qui se sont passés soit autour de moi, soit dans nos environs, pendant la grande offensive de Champagne, certains épisodes dont j'ai pu voir les héros sur le terrain même, dans la fièvre de l'action ou la joie du succès.

L'aventure d'un vaillant capitaine commandant de compagnie au 248e et celle d'un lieutenant du 247e firent le tour des tranchées et nous égayèrent fort aux dépens des Allemands.

Pour prendre l'affaire par le commencement, nous nous transporterons par la pensée, si vous le voulez bien, auprès du 248e, qui attend le signal de l'attaque.

Dans la tranchée de départ, les hommes se figent en des attitudes diverses.

Ce sont des gars de la Bretagne, des vieux déjà, et, dans le boyau creusé en terre champenoise qu'ils ont baptisé « tranchée d'Armor », la plupart ont la vision lumineuse et brève de leur coin natal, de la maisonnette où, là-bas, devant la mer changeante ou la lande fleurie, des êtres chers prient pour eux et espèrent.

Depuis des heures, les rugissements des canons de tous calibres se

confondent en un seul tonnerre dont la violence semble augmenter sans cesse, et les brèches s'élargissent dans le réseau de fil de fer barbelé qui protège, sur ce point, les cinq lignes de tranchées allemandes.

Les officiers ont l'œil fixé sur les aiguilles de leurs montres. Des Marocains, qui prolongent les Bretons sur la gauche, commencent à s'agiter.

Tout à coup, le lieutenant-colonel Dufour, un grand et vigoureux officier que tous adorent, bien qu'il commande le régiment depuis peu de temps, se tourne vers ses hommes et remet sa montre dans sa poche. Ce geste banal prend, en la circonstance, une signification grandiose et terrible. Un frisson secoue la ligne des baïonnettes, et, comme pour ajouter par le silence à la grandeur de la scène, les canons se taisent subitement.

Sans un cri, Bretons et Marocains ont bondi hors de la tranchée, et les baïonnettes entraînent vers l'ennemi le sourire du soleil, qui se joue sur leur clavier d'acier clair. Derrière, à trente mètres, d'autres baïonnettes sortent de terre, et la deuxième vague d'assaut s'élance à son tour, bientôt suivie par la troisième.

Un crépitement sec déchire soudain le silence angoissant, et les balles balayent la plaine. — Les mitrailleuses allemandes ont commencé leur besogne.

Des hommes s'abattent lourdement en criant leur souffrance et leur rage. On n'a pas le temps de s'occuper d'eux, mais on va les venger.

Dans un élan superbe, nos soldats enlèvent la première ligne, puis la seconde. Derrière eux, d'autres troupes complètent l'œuvre de leurs baïonnettes, et le bruit sourd des grenades éclatant dans les souterrains conquis forme comme une basse profonde à la musique grêle des mitrailleuses allemandes.

Bientôt, hélas! la scène devient tragique.

Devant la troisième ligne, sous bois, des fils barbelés que le canon n'a pas entamés arrêtent notre première vague sous un véritable déluge de balles, et presque aussitôt la deuxième la rejoint dans cet enfer, où les hommes tombent par tas, où l'on entend, à travers le crépitement de la fusillade et le fracas des explosifs, les cris des blessés et le râle des mourants.

Le lieutenant-colonel Dufour est tombé des premiers, face à l'ennemi, héroïque et tranquille. Auprès de lui, un capitaine est tué, un autre capitaine et sept lieutenants sont blessés.

Toute avance est impossible dans ces fils de fer, qui, pareils à des

pieuvres, happent les hommes, déchirent les chairs, maintiennent leur proie sous les balles, qui frappent sûrement.

Reculer, personne n'y pense.

Sous la nappe de fer et de feu, les héroïques Bretons creusent le sol sanglant et s'y enterrent.

Vers la droite, pourtant, une compagnie a pu progresser, flanquée par les Marocains. Mais les splendides soldats du Maroc, — pour lesquels la France n'aura jamais assez d'admiration et de reconnaissance, — mènent un train d'enfer pour aller occuper un boyau qui leur est assigné comme objectif, balayant tout devant eux.

Bientôt la compagnie du 248e, qui ne peut avancer aussi rapidement, se trouve en l'air, et ses éléments de droite, débordés par l'ennemi qui fuit de toutes parts, sont entraînés par le fleuve tumultueux des fuyards.

Noyé dans cette masse humaine, le capitaine P..., qui commande la compagnie, est fait prisonnier et conduit, en cinquième ligne, dans le gourbi du major allemand qui commande le sous-secteur.

Là sont réunis cinq ou six officiers, tous de la réserve, qui, sans le désarmer ni le fouiller, l'invitent aimablement à s'asseoir et lui passent une boîte d'excellents cigares.

Aussi calme que s'il se fût trouvé au cercle de sa petite garnison de province, parmi ses camarades de tous les jours, le capitaine fait craquer un cigare et l'allume. Puis la conversation s'engage, soutenue surtout par un lieutenant qui parle admirablement notre langue.

Comme le capitaine s'en étonne, le lieutenant lui apprend qu'il habitait, avant la guerre, une commune de la banlieue parisienne et qu'il a épousé une Française.

« Vous êtes fous, dit le lieutenant, d'attaquer par ici. Trois fois depuis le commencement de l'année vous avez tenté de prendre le bois Sabot, trois fois vous avez échoué... C'est idiot! Vous êtes battus cette fois encore.

— Pas sûr! fait tranquillement le capitaine français.

— Voyons! vous savez bien que nos lignes sont imprenables... Entre nous, on vous fait massacrer...

— Je ne suis pas de votre avis. »

Les Allemands ne croyaient pas, à ce moment, à une attaque sérieuse de notre part, et le capitaine ne tenait nullement à les éclairer.

Grand amateur de cigares, il aspirait avec un plaisir non dissimulé la fumée de celui que lui avaient offert ses hôtes.

Le lieutenant lui parlait de sa femme, qui était en Allemagne et s'y ennuyait mortellement. Les autres officiers examinaient son casque, qu'ils trouvaient bien compris, mais un peu lourd.

« On eût dit une véritable réunion de famille, » racontait ensuite le capitaine, goguenard.

Le major allemand, debout dans un coin, ne prenait pas part à la conversation.

Tout à coup un soldat entre et dit au major : « Ça va très mal! »

Le major s'absente quelques minutes, sans doute pour voir où en sont les choses, puis il rentre et, sans mot dire, rassemble ses papiers.

Un téléphoniste pénètre alors dans le local en coup de vent et crie :

« L'ennemi a percé les lignes... La communication est coupée avec l'arrière... Je ne sais plus rien...

— Mais alors, vous faites donc une grosse attaque? » demandent les officiers au capitaine français.

Celui-ci sourit d'un sourire que les cicatrices de deux blessures anciennes rendent à la fois énigmatique et sarcastique.

« Peut-être bien, » fait-il en envoyant vers le plafond une énorme bouffée de fumée.

Entre un nouveau soldat, qui, très ému, annonce :

« Le secteur des Entonnoirs est percé! les tirailleurs arrivent! »

Le mot *tirailleurs* produit toujours son effet sur les Allemands.

« Mais alors, s'exclament les officiers, nous allons être coupés. C'est une grande attaque!

— Eh bien! oui, fait notre capitaine, je puis vous le dire maintenant, vous êtes perdus, complètement entourés par les tirailleurs; mais, si vous voulez me suivre, je m'engage à vous conduire dans les lignes de mon régiment. »

Et, avec son sourire étrange et troublant, il ajoute :

« Ce sera plus prudent. »

Puis, toujours aussi calme, il allume un nouveau cigare, pendant que les officiers discutent avec animation.

Devant le gourbi, des soldats ont ouvert le feu sur nos tirailleurs, qui, sortant du bois réputé imprenable par les Allemands, prennent la tranchée d'enfilade.

Un des lieutenants sort et fait cesser le feu en disant aux soldats :

« C'est bien, ça suffit, bien! bien! »

Le major, personnage muet, sort en emportant ses papiers et disparaît par le « boyau du Danube ».

« Nous avons réfléchi, dit alors le lieutenant marié en France; nous avons fait notre devoir, nous nous rendons. »

Alors, dans les boyaux creusés par l'ennemi en terre champenoise, où roulait la grande rumeur de la bataille, on put voir des officiers allemands suivant vers nos lignes un capitaine français casque en tête et cigare aux lèvres. Et, chose plus curieuse encore, le pittoresque cortège s'augmentait sans cesse de soldats allemands rencontrés en route, qui

Construction d'un abri blindé.

emboîtaient volontairement le pas à leurs officiers. Or, à ce moment, les deux bataillons de tirailleurs qui devaient se rejoindre pour cerner la tranchée n'avaient pas encore opéré leur jonction, et la retraite des Allemands eût été possible et même facile.

. . . . . .

En quittant l'abri allemand avec ses captifs volontaires, le capitaine fut, par hasard, témoin d'une scène qui acheva de le mettre en joie.

D'un gourbi voisin de celui où il était entré comme prisonnier, sortait un petit groupe qui attira son attention.

Ce groupe se composait d'un officier français prisonnier, un lieutenant du 247e, de deux soldats allemands qui encadraient l'officier, baïonnette

au canon, et d'un capitaine allemand à l'air arrogant qui le suivait, revolver au poing.

Des balles, à ce moment, sifflaient un peu partout, s'écrasant dans les parapets ou brisant, çà et là, les branches des rares sapins que les obus avaient épargnés.

Furieux et sans doute assez inquiet, le capitaine allemand leva son revolver dans la direction du crâne de son prisonnier et cria, en faisant ce geste amical :

« Mais arrêtez donc vos *sovaches!* »

Les « sovaches », c'étaient nos braves tirailleurs qui sortaient du fameux bois Sabot et se trouvaient à cent mètres du groupe, montrant, derrière leurs terribles baïonnettes, des nez retroussés qui semblaient flairer l'Allemand, des dents blanches qui semblaient prêtes à mordre.

Le lieutenant français se retourna le plus tranquillement du monde, regarda dans les yeux l'arrogant capitaine et dit, sans élever la voix :

« Si vous tirez, vous serez tous massacrés! »

Le capitaine perdait visiblement de son arrogance.

Il est incontestable que nos tirailleurs, — les meilleurs enfants du monde cependant, — ne se montrent pas précisément tendres pour l'ennemi.

L'officier allemand renouvela son ordre, et, comme pour lui obéir, son prisonnier fit un signe aux vaillants soldats d'Afrique.

Ceux-ci comprirent, et leurs visages s'éclairèrent d'un sourire qui montra davantage les dents blanches derrière les baïonnettes.

Ces baïonnettes cessèrent du reste de menacer, car les tirailleurs mirent l'arme basse, puis ils prirent une allure de promeneurs inoffensifs et s'avancèrent à pas lents vers le groupe.

Au signe de l'officier, les lions du désert semblaient s'être mués en agneaux.

Mais l'on ne doit jamais se fier à ces rapides métamorphoses.

Lorsque les gaillards, qui riaient de toutes leurs dents blanches, ne furent plus qu'à une dizaine de mètres du groupe, le lieutenant fit un saut de côté.

Le capitaine allemand leva son revolver.

Trop tard!

Les baïonnettes se redressèrent dans un poudroiement de soleil, les dents blanches grincèrent, les diables noirs bondirent...

Et ce fut, dans le grand drame de cette journée de septembre, un petit drame de plus.

Notre lieutenant, qui s'était montré admirable de courage, de calme et de sang-froid, eût pu regagner immédiatement son régiment en compagnie de quelques-uns de ses soldats, que l'intervention énergique des tirailleurs avait également délivrés. Après les dangers, les fatigues et les aventures de cette rude journée, après s'être vu prisonnier d'officiers infiniment moins aimables que ceux dont le capitaine P... avait été l'hôte forcé, il devait en avoir grand besoin.

L'héroïque officier estima sans doute qu'il avait mieux à faire ; il se mit à la tête des soldats africains que le sort lui avait envoyés et, avec eux, accomplit de bonne besogne.

La superbe citation suivante, qui figurait au *Journal officiel* du 7 novembre 1915, doit avoir des rapports assez étroits avec l'anecdote que je viens de conter.

« M. Guillois (Désiré-Jean-Marie), lieutenant au 247e régiment d'infanterie : brillant officier, capable de tous les dévouements. Après avoir coopéré sans trêve, pendant soixante-dix jours, à l'organisation défensive puis offensive d'un secteur dangereux, a pris part aux opérations d'attaque et entraîné vigoureusement sa compagnie le 25 septembre 1915. Arrivé le premier dans une tranchée conquise, a continué sa course, suivi de quelques hommes seulement, qui ont été faits prisonniers avec lui. Est resté pendant six heures entre les mains des Allemands. Notre offensive se poursuivant avec activité, a su profiter d'une avance visible de nos troupes pour imposer sa volonté à ceux qui le retenaient. Avec l'aide d'une quinzaine de tirailleurs, a fait aussitôt cent cinquante-huit prisonniers, dont neuf officiers. »

XXIX

LES BRAVES GENS

J'ai conté à part les aventures de nos deux officiers prisonniers, parce que, par leur nature, elles m'ont paru mériter un certain développement. A présent, je vais passer en revue ce qu'il me fut donné de voir ou d'apprendre au cours de notre progression et de notre incursion chez l'ennemi. Ce sont de tout petits faits peut-être; mais je vous assure que leurs auteurs étaient de vrais poilus, des soldats héroïques, de braves gens.

Ce sont de petits faits comme ceux-là qui révèlent le mieux l'état physique et moral d'une armée, qui permettent, comme disait d'une façon pittoresque notre général de brigade, « de lui tâter le pouls. »

C'était dans l'Aisne. Les Allemands d'en face avaient planté devant leur tranchée, dans leur réseau de barbelés, un écriteau qui nous annonçait une grande victoire remportée par leurs troupes sur les Russes.

Cet écriteau, nous l'avions, bien entendu, criblé de balles; mais impossible de l'abattre.

« Faudra qu'on aille l'arracher! » dirent quelques soldats.

Le général, qui eut vent de la chose, interdit formellement la dangereuse entreprise et menaça de prison quiconque la tenterait.

Nos hommes enrageaient.

Un beau matin, mon caporal entre dans mon trou et me dit :

« Tu sais, l'écriteau est ici!

— Ici, chez nous?

— Oui, c'est Germain qui y est allé cette nuit, et il a rapporté, pardessus le marché, le casque et le fusil d'une sentinelle boche qui a eu la déveine de se trouver sur son chemin.

— L'animal! Ça va nous faire une histoire avec le général! »

Ce ne fut pas long : une demi-heure plus tard, j'étais chargé de conduire le coupable au grand chef.

Le brave Germain tremblait de tous ses membres, et l'accueil qu'il reçut ne fut pas pour le rassurer.

« Alors tu as désobéi? s'écria le général, désobéi à une défense formelle? Tu as risqué cent fois ta vie pour rapporter cette ordure chez nous?...

— C'est pas pour la chose, mon général, balbutia le malheureux Germain; c'est à cause des Boches qui se fichaient de nous... »

Il me sembla que le regard du général s'adoucissait un peu.

Néanmoins il continua, du même ton courroucé :

« Enfin, mon gaillard, tu t'es mis tout simplement dans un cas de conseil de guerre... Tu n'as pas le droit de risquer ta vie bêtement. Pour cette fois, tu t'en tireras avec huit jours de prison; mais ça n'est pas cher, n'y reviens plus. »

Nous faisions, Germain et moi, le salut militaire, et nous allions nous retirer, lorsque je vis la figure du général s'éclairer d'un sourire. Le grand chef fit un pas vers nous; puis, regardant Germain dans les yeux, il dit d'une voix où perçait un peu d'émotion :

« A présent viens m'embrasser. Tu es un brave entre les plus braves. Ce que tu as fait là est magnifique... J'aime les hommes de ta trempe... »

Et, pour le consoler un peu, il lui glissa dans la main une poignée de cigares.

Germain eut ses huit jours; mais le motif de la punition avait les allures d'un bulletin de mise à l'ordre du jour de l'armée.

« Tu peux être tranquille, mon garçon, dit le capitaine à Germain; une punition comme celle-là, ça n'est pas infamant. »

Ça l'était si peu, que l'héroïque coupable fut nommé caporal un mois plus tard.

Je le perdis un peu, de vue à ce moment, car il quitta le bataillon; mais ce doit être un terrible récidiviste, car je l'ai connu adjudant, avec la médaille militaire et une croix de guerre à trois palmes.

Le 25 septembre, comme nous dépassions une unité de la légion étrangère (du moins je crus reconnaître l'uniforme de la légion), arrêtée devant le réseau intact d'une tranchée allemande, je vis sortir d'un boyau un soldat de haute taille couvert de boue et de sang, un clairon.

Il se dressa devant les fils barbelés, sous les balles et les obus, et, de lui-même, sonna la charge à pleins poumons.

Ses camarades, qui hésitaient et allaient peut-être reculer sous les rafales de mitraille, s'élancèrent alors, en poussant des hurlements, dans les terribles fils de fer.

Je ne sais ce qu'il advint de cet assaut; mais je vis le clairon s'abattre sous le feu d'une mitrailleuse, puis essayer de se relever. N'y parvenant pas, il se coucha sur le côté droit et, saisissant son instrument de la main gauche, reprit la sonnerie endiablée. Il avait dû être blessé au visage, car je me rappelle que du sang coulait sur le cuivre de l'instrument.

Qu'est devenu le clairon sanglant? Je ne sais.

Ce fut pour moi une vision d'héroïsme dans la fumée de la bataille.

Pendant notre progression, j'aperçus, non loin d'un bois de sapins, sur notre gauche, une compagnie d'infanterie, ou plutôt les débris d'une compagnie, qui paraissait complètement cernée.

Cette compagnie avait dû perdre tous ses officiers, — le fait ne fut pas rare pendant l'offensive de Champagne, — car un sergent-major la commandait, un brave, je vous assure. Autant qu'il me fut possible d'en juger, la plupart des hommes devaient être des jeunes de la classe 1915.

Un officier allemand s'avança, très raide, et parla au sergent-major, le sommant très probablement de se rendre.

Je ne sais pas naturellement ce que répondit le sous-officier, mais je le vis brandir un fusil qu'il tenait à la main, comme s'il disait : « Viens donc le prendre, » puis il se tourna vers ses hommes, qui poussèrent aussitôt de grands cris en brandissant également leurs armes.

Alors, dans ce coin perdu du vaste champ de bataille, il se passa une chose splendide.

Les rangs se formèrent comme par enchantement, toutes les baïonnettes pointèrent en avant, le sergent-major leva son fusil, et la petite troupe, — une centaine d'hommes environ, — se rua sur les Allemands, qui formaient devant eux une masse compacte de la valeur d'un bataillon environ.

Mes soldats, sans souci des balles et des obus, s'arrêtèrent pour applaudir.

De loin nous vîmes les baïonnettes entrer dans la masse humaine, puis les fantassins y pénétrèrent derrière leurs baïonnettes.

Il y eut de grands remous dans la masse, des soubresauts violents. On eût dit une mer qu'aurait secouée un coup de vent subit. La petite troupe française parvint à rompre la digue et à passer, pas tout entière, bien entendu; car, à la guerre, toute action se paye.

Mais ce ne fut pas tout. Lorsqu'ils eurent effectué la trouée, les hommes qui restaient, — une soixantaine peut-être, — bande de héros débraillés et sanglants, firent carrément demi-tour et se jetèrent de nouveau à la baïonnette sur l'ennemi, en hurlant la *Marseillaise*.

Les blessés, étendus sur le sol jusque dans les rangs allemands, se soulevèrent et entonnèrent également la *Marseillaise*, quelques-uns levant vers le ciel un moignon saignant.

Jamais je n'ai vu quelque chose de si émouvant.

Pour la seconde fois les baïonnettes trouèrent la masse humaine, et, cette fois, nous la vîmes se disloquer, se briser, éclater, pour ainsi dire. Des hommes se sauvèrent dans toutes les directions, poursuivis par les balles, qui en arrêtèrent un certain nombre. D'autres, plus prudents, levèrent les bras.

Le vaillant sergent-major se trouvait toujours à la tête de sa troupe, mais je pus constater qu'il boitait fortement.

J'entendis mon commandant qui disait :

« Cristi! les braves petits gars! On devrait les décorer tous! »

Puis, enthousiasmé, il fit de ses mains un porte-voix et cria :

« Bravo! les enfants! »

Mon capitaine, qui cependant n'était pas très sensible, se montrait vraiment ému.

« Ah! oui, de braves petits gars! répéta-t-il plusieurs fois, de braves petits gars et d'admirables soldats! »

Je n'ai jamais su à quel régiment appartenaient ces magnifiques poilus; mais je suis sûr qu'ils eussent été bien étonnés et très confus si on leur avait déclaré qu'ils étaient des héros.

Et pourtant, quand je réfléchis, je me dis qu'ils furent vraiment sublimes, ces petits gars dont la plupart voyaient certainement le feu pour la première fois.

Il n'était pas besoin de chercher bien loin pour trouver de braves gens et des gens braves : l'espèce abondait dans notre régiment. Parmi nos brancardiers se trouvait un gros garçon dont le nom m'échappe, qui ne paraissait pas très dégourdi et ouvrait rarement la bouche. Ses camarades l'avaient baptisé « le muet d'Aportici », en raison, d'une part, de son mutisme, et, d'autre part, de ce que ses fonctions consistaient à transporter les blessés, à les « apporter » au médecin.

On s'amuse comme on peut dans la tranchée, et le jeu de mots n'avait rien de méchant. C'était évidemment sa seule qualité.

Le gros garçon remplissait sérieusement et consciencieusement les devoirs de sa charge; mais, je l'avoue, je ne l'aurais pas cru capable d'accomplir un acte individuel exigeant de l'initiative et un courage au-dessus de la moyenne.

Je me trompais grandement, comme on va le voir.

Un de nos sergents, au cours d'une reconnaissance, était tombé, frappé par une balle, dans le réseau de la tranchée allemande.

Le malheureux devait souffrir horriblement; car, malgré son courage et sa force de caractère, que nous connaissions tous, il ne pouvait s'empêcher de gémir de temps à autre.

C'était affreux.

Mais que faire?

Le réseau se trouvait sous les feux croisés de plusieurs mitrailleuses, dont nous avions déjà éprouvé les effets. Aller délivrer notre camarade, c'était marcher à une mort à peu près certaine.

Cela ne nous effrayait certes pas; mais une autre considération nous retenait : si l'un de nous était aperçu en essayant d'approcher du réseau, les mitrailleuses ne manqueraient pas de tourner leur manivelle, et alors c'était la mort pour notre pauvre blessé, qui se trouvait accroché en pleine zone dangereuse, au point de croisement des balles.

Nous nous sentions devenir fous.

Tout à coup, « le muet » s'approcha de moi et me dit :

« Si vous le permettez, j'irai chercher le sergent. »

Je fus tellement surpris, que j'en perdis, pendant quelques instants, l'usage de la parole.

« Toi? fis-je enfin.

— Oui, sergent.

— Mais sais-tu bien qu'il faut être un poilu de derrière les fagots pour tenter une pareille expédition?

— C'est mon métier, sergent, puisque je suis brancardier; je la tenterai, et j'espère réussir. »

Alors je saisis les deux mains de ce gros garçon un peu lourd, qui jusque-là m'avait toujours paru insignifiant, et lui dis, plus ému que je ne voulais le laisser voir :

« Tu vas faire une bonne action et accomplir un véritable acte d'héroïsme. Va, et que le Ciel te protège! »

Transport de blessé sur un brancard.

A la nuit, il franchit en rampant le parapet de notre tranchée et disparut bientôt dans l'ombre épaisse.

En face, tout était tranquille, et je n'entendais plus les gémissements du blessé.

« Pourvu, pensai-je, que les brancardiers allemands ne soient pas arrivés les premiers! » car ils devaient avoir l'intention de profiter de la nuit pour cueillir le blessé français.

Cela me paraissait d'autant plus probable, que les habitants de la tranchée d'en face n'avaient pas l'air trop mauvais diables.

Un corps voisin du nôtre avait pu faire ramasser ses blessés sans que ses brancardiers aient eu à essuyer un seul coup de feu.

Mais alors, allez-vous penser, pourquoi n'auraient-ils pas laissé ramasser le sergent?

Tout simplement parce que notre camarade avait eu le malheur de tomber dans les fils de fer et que le réseau est « tabou ». Nul ne doit en approcher, pas même un brancardier, sous aucun prétexte. On serait trop tenté, voyez-vous, d'y donner quelques coups de cisaille.

Le cœur me battait très fort. Le moindre bruit me faisait sursauter. Une branche qui craquait me produisait l'effet d'un coup de canon.

Soudain, le crépitement sec des mitrailleuses déchira l'air. Quelques coups de fusil partirent de la tranchée allemande.

Le vacarme dura deux ou trois minutes, puis tout rentra dans le calme; mais alors une fusée lumineuse monta vers le ciel, enveloppant les choses de sa lumière verdâtre, donnant à la plaine l'aspect d'un paysage de rêve.

Je croyais notre courageux brancardier perdu; mais, à la lueur de la fusée, un guetteur l'aperçut, entre les deux tranchées, couché sur le sol auprès de son blessé, qu'il protégeait de son corps.

Une demi-heure plus tard, on les *tirait* tous les deux dans la tranchée, où l'héroïque brancardier, épuisé de fatigue, s'évanouit.

Quant au sergent, il avait été bien touché; aussi, après pansement, il fut évacué immédiatement sur l'arrière.

« Il s'en tirera peut-être, le pauvre bougre! me confia le major; mais il y perdra sûrement sa jambe. »

Notre pauvre camarade avait reçu, dans la cuisse gauche, une demi-douzaine de balles, et l'une de ces balles avait, paraît-il, fortement abîmé l'os.

Dans cette aventure, le courageux brancardier gagna la croix de guerre et une réputation de bravoure qu'il sut, par la suite, maintenir haut et ferme.

Au cours de nos opérations de septembre, il sauva encore la vie à deux de nos officiers et à plusieurs soldats.

Cette histoire prouve, une fois de plus, qu'il ne faut pas juger les gens sur l'apparence, surtout à la guerre.

Dans les moments critiques, lorsque la troupe la mieux en main s'émeut et s'énerve, lorsqu'on sent qu'un rien amènerait le recul et que le recul pourrait engendrer la panique, l'officier doit faire preuve de qualités vraiment exceptionnelles. Non seulement il lui est interdit de perdre la tête, ne fût-ce que pendant une seconde; non seulement il doit s'élever

au-dessus de toutes les faiblesses humaines, mais il faut encore, en ces moments-là, qu'il trouve le geste propre à rassurer ses hommes. A un sang-froid imperturbable, à un courage tranquille, doivent s'ajouter, chez lui, une imagination fertile et une décision prompte.

Je pourrais, à l'appui de ce que j'avance, citer de très nombreux exemples; mais il faut savoir se borner. Je me contenterai de raconter le fait suivant, survenu dans une compagnie d'un régiment voisin.

Cette compagnie avait à franchir un terrain absolument découvert, que les balles labouraient littéralement et où les obus de tous calibres dégringolaient en cascades, sans oublier les torpilles et autres saloperies lancées par les engins de tranchées.

L'entreprise paraissait folle, et pourtant il fallait la tenter.

Cette compagnie était parmi la plus réputée, et elle avait à son actif des actes superbes; cependant les hommes hésitaient à sortir de la tranchée pour se lancer dans les tourbillons d'acier et d'explosifs. Le barrage, vraiment, paraissait infranchissable.

Dans la tranchée même, les pertes devenaient sérieuses, et il fallait à la troupe un joli courage pour s'y maintenir.

Le capitaine harangua sa troupe, puis il franchit le parapet, s'offrant le premier à la mort.

Les autres officiers et les sous-officiers se préparaient à le suivre, lorsqu'il tomba, frappé de plusieurs balles et d'éclats d'obus.

La mort du chef aggravait la situation, et le lieutenant, qui prit aussitôt le commandement, — un tout jeune officier, — comprit que tout était perdu s'il n'agissait pas énergiquement et rapidement. Non seulement les hommes ne passeraient pas, mais ils allaient abandonner leur tranchée, où les obus tombaient de plus en plus nombreux.

Les menaces n'auraient eu aucun succès, et, du reste, on ne menace pas des braves comme ceux qui étaient réunis là.

Le lieutenant n'y songeait même pas. Il dit simplement :

« Nous ne pouvons pas abandonner notre capitaine, le laisser pourrir là comme un chien... Attendez-moi, je vais aller le chercher.

— Non, non, crièrent les hommes, n'y allez pas! »

Et plusieurs ajoutèrent :

« Nous irons plutôt! »

Mais le lieutenant ne voulut rien entendre; il monta sur la banquette et, tranquillement, enjamba le parapet.

Derrière lui, dans la tranchée, des soldats firent instinctivement le salut militaire.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, des minutes qui à tous semblèrent des siècles. Il n'était plus question d'abandonner la tranchée; on ne faisait même plus attention aux obus.

Un sous-officier surveillait le terrain battu par l'ennemi.

« Le voici près du capitaine, cria-t-il... Il le charge sur son dos... Bravo! ça y est, il revient... Attention pour le recevoir!... »

Des hommes se précipitèrent. Le lieutenant déposa sur le parapet le corps du capitaine, qu'on tira de l'intérieur; puis il rentra dans la tranchée aussi tranquillement qu'il en était sorti, accueilli par des bravos et des cris d'enthousiasme.

« Vous voyez bien, fit-il simplement, qu'on peut y aller!

— Oui, oui, cria-t-on, allons-y! »

Alors, pour exalter davantage le moral de sa troupe, le lieutenant eut une idée de génie. Dans la tranchée bombardée, sous les obus, il fit rendre à la dépouille du capitaine les honneurs militaires.

Pendant que se déroulait l'émouvante cérémonie, des hommes tombèrent. Leurs voisins ne bougèrent même pas.

Lorsque tout fut terminé, l'héroïque lieutenant cria :

« A présent, mes amis, vengeons-le!

— Vengeons-le! » répétèrent les assistants en brandissant leurs armes.

Alors ce fut la ruée vers l'ennemi, la traversée en trombe du terrain découvert, le corps à corps dans la tranchée allemande. J'appris plus tard que la compagnie tout entière avait été citée à l'ordre de l'armée.

Elle le méritait bien.

. . . . . .

Avant d'en finir avec la Champagne, je tiens à dire quelques mots des hommes que j'eus l'honneur de mener au combat, à montrer comment se comportèrent mes vaillants poilus, dont quelques-uns, hélas! dorment dans la terre crayeuse, à l'ombre des sapins.

Les hommes de ma demi-section, — je m'empresse de le déclarer, — eurent une attitude superbe, firent preuve, sans aucune exception, d'un courage admirable et témoignèrent d'un touchant esprit de solidarité. Si quelques-uns d'entre eux se distinguèrent davantage, c'est surtout parce que l'occasion, les circonstances, les favorisèrent; et ce qu'ils ont fait, tous étaient prêts à le faire. Aussi je ne citerai aucun nom, me bornant à exposer les faits, ou du moins quelques-uns de ces faits.

Nous refoulions les Allemands dans un boyau conquis lorsque, se ressaisissant, ils nous firent face, essayant de nous refouler à notre tour.

Le boyau était étroit; aussi celui de mes poilus qui marchait en tête de la file dut supporter le choc. Le brave garçon ne se troubla nullement, et le premier Allemand qui s'avança pour le servir au couteau reçut une grenade qui le mit en pièces et qui dut atteindre en même temps quelques-uns de ses camarades, car nous entendîmes des cris de douleur.

Prisonniers allemands se rendant à l'arrière.

Notre poilu avait heureusement des grenades plein ses poches et dans sa musette. Il s'en servit si heureusement, qu'il put bientôt se défiler derrière une pile de cadavres pour éviter les balles.

Nous tirions de notre mieux par-dessus sa tête.

Soudain il me crie :

« Sergent, je n'ai plus de grenades; mais ça ne fait rien, je crois que le moment est venu de leur entrer dedans! »

Et voilà mon animal qui enjambe les cadavres, et seul, sans seulement se demander s'il était suivi, se précipite sur l'ennemi, sa baïonnette à la main, poussant des cris horribles, faisant du bruit comme dix.

Un sous-officier lui barre le chemin, il l'embroche. Un officier le met en joue de son revolver, il lui saute à la gorge et l'étrangle à demi.

Abandonnant l'officier, que nous ramassons, il poursuit sa course; mais il n'y a plus personne devant lui. Les Allemands en ont eu assez et ont abandonné la partie.

J'ai demandé la croix de guerre pour mon héroïque poilu, qui, lui, je vous assure, ne voyait rien d'héroïque dans ce qu'il venait de faire.

« La croix de guerre pour leur avoir cassé une douzaine de grenades sur le nez!... vous voulez vous moquer de moi, sergent! » me dit-il.

Il me fit la même réflexion, cet autre poilu héroïque, qui, servant d'agent de liaison, traversa plus de dix fois une zone battue par des feux intenses de mitrailleuses et par les obus de l'artillerie lourde et qui, non content de risquer sa vie pour assurer la liaison, travailla, pendant plus de deux heures, sous les balles et la mitraille, pour dégager des camarades ensevelis par le bombardement.

Comme je lui annonçais que je le présentais pour une citation, il me répondit :

« Mais, sergent, je n'ai rien fait... Je me suis promené pendant que les autres se battaient.

— Eh! mon ami, lui dis-je, il y a promenade et promenade. »

Pour un peu, le brave garçon se serait qualifié d'embusqué.

Un autre de mes poilus, au cours d'une charge, se détache de la ligne et pénètre seul dans un emplacement de batterie.

D'un coup de baïonnette il cloue un servant sur sa pièce; puis, avec un toupet infernal, la baïonnette menaçante, il crie au sous-officier :

« Rendez-vous, ou faites votre testament! Toute la division me suit. »

Toute une division!... Évidemment les malheureux artilleurs ne pouvaient qu'obéir.

Quel ne fut pas mon étonnement en voyant revenir, fier comme Artaban, la pipe au bec, et poussant devant lui une petite troupe d'artilleurs allemands, le brave garçon que j'avais cru perdu!

Nous n'eûmes plus qu'à cueillir la pièce.

Pendant une avance par bonds sous les balles, un de mes hommes me glissa à l'oreille :

« Sergent, le caporal est blessé! »

Ce caporal est un ami, un brave et digne garçon, qu'une femme et deux fillettes attendent à la maison.

Je cours auprès de lui et le trouve derrière un petit tertre, où l'ont rapidement traîné ses hommes, baignant dans une mare de sang. Un de nos dévoués et courageux brancardiers est en train de lui faire un pansement sommaire.

« Ne te désole pas, va, mon pauvre vieux! lui dis-je, ça ne sera rien. »

Ses lèvres décolorées essayent de sourire.

« Ne t'occupe pas de moi, fait-il d'une voix faible, je crois bien que j'ai mon compte; mais ça ne fait rien, *vive la France!* »

Le pauvre garçon ne mourut pas, mais il a une jambe de moins.

J'en aurais à raconter pendant des journées entières sur mes braves poilus, sur ces bons camarades que j'aime et qui m'aiment. C'est un sujet qui me tient fort au cœur, et je dois, je l'avoue, me faire violence pour l'abandonner.

Pauvres camarades, si gais, si bons, si courageux, combien ont succombé déjà! Que de tombes nous avons laissées derrière nous, au flanc des coteaux lorrains, dans les plaines de la Flandre et de l'Artois, dans les sentes de l'Aisne et la craie de la Champagne!

D'autres sont venus prendre leur place dans le rang, un peu plus âgés, mais aussi bons et aussi braves; et souvent, avec les nouveaux, nous parlons des anciens.

On ne les oublie pas, ces camarades du début; mais il semble qu'ils vivaient il y a très longtemps, qu'ils appartenaient à un autre âge.

D'où vient cette impression étrange? Probablement de ce que la guerre nous vieillit rapidement. Ce n'est pas eux qui reculent, c'est nous qui avançons.

Nous avons fait tant de choses! nous avons vu tant de misères, tant de ruines, tant d'horreurs! nous avons vu couler tant de sang! Il ne nous semble pas que tout cela ait pu se produire en si peu de mois. Dans l'effroyable cataclysme, notre esprit perd la notion du temps et de l'espace.

XXX

ENTRE DEUX TEMPÊTES

Nous partons. Vers quelle destination, vers quelles aventures? C'est le secret de demain.

Pour le moment, nous allons redevenir des vagabonds boueux, nous allons courir de village en village, de ferme en ferme, restant une journée dans un endroit, une semaine dans un autre. Pourquoi? Cela ne nous regarde pas, et puis que nous importe! Actuellement nous ne savons qu'une chose, c'est que nous descendons vers le sud-est.

Malgré l'ennui qu'ils ont éprouvé lorsqu'ils ont su qu'ils devaient quitter leur secteur, les hommes sont joyeux; ils rient et ils chantent. Dame! on est toujours heureux, en somme, d'échapper pour un temps à l'existence monotone de la tranchée; et puis, quand on sort avec tous ses membres d'une affaire comme celle de la Champagne, on a toutes sortes de raisons pour se montrer satisfait.

Sans qu'on se l'avoue, on est heureux également de se sentir en sûreté, de ne plus attendre, à toute heure du jour et de la nuit, l'obus, la torpille ou la balle qui peut vous envoyer dans un monde meilleur, de ne plus entendre les plaintes des blessés.

En route, nous avons reçu des renforts, et, naturellement, les braves garçons qui les composent ne connaissent rien de la guerre.

Il va falloir les encadrer, les instruire, leur inculquer les bons principes de la lutte sous terre et du combat en terrain libre.

On voit immédiatement, si l'on a été militaire, ce que cela représente pour nous : théories de toutes sortes, exercices pratiques des cadres, manœuvres variées, marches de jour et de nuit, confection de tranchées et d'abris en tous genres, ouverture de boyaux, exercices d'attaque et de défense de cette fortification passagère.

« Bon sang de bon sang! faisait vingt fois par jour un de mes caporaux, quand je pense qu'on appelle ça être au repos! »

Le pauvre garçon se donnait, du reste, un mal de chien pour instruire nos « bleus », et dame! la tâche n'était pas toujours facile.

« Vois-tu, me disait-il parfois avec un sérieux des plus comiques, ces bougres-là ont la tête si dure, qu'il faudra des 420 pour la leur casser! »

Le métier d'instructeur n'a certainement rien de réjouissant, surtout dans les conditions où nous nous trouvions. Il n'est pas facile de faire comprendre à des hommes qui n'ont pas vu la guerre de taupe les mille et un tours que l'on doit avoir dans son sac, d'autant plus que tout y est assez imprécis, que le combat s'y présente sous des formes tres diverses et que la riposte varie avec la nature de l'attaque.

On peut dire que c'est, pour une grande part, une guerre d'improvisation, d'imagination et d'audace.

Bon nombre de nos « bleus » ne paraissaient manquer ni d'imagination ni d'audace, et j'étais persuadé qu'ils deviendraient d'excellents poilus; mais il nous était difficile de leur inculquer les choses en des attaques furtives où l'élément essentiel, c'est-à-dire le danger, faisait défaut. Aussi, personnellement, je m'attachais surtout à leur apprendre à travailler, à remuer la terre avec intelligence. De bonnes tranchées, voyez-vous, trouvent toujours de bons défenseurs.

C'était aussi, j'en suis sûr, l'avis de notre général; car souvent il s'arrêtait longuement devant mes hommes et ne s'en allait jamais sans me témoigner sa satisfaction et sans me laisser quelques cigares ou cigarettes pour mes travailleurs.

Bref, le temps passait, et l'on ne s'ennuyait pas trop. Le soir, il m'arrivait souvent d'aller fumer ma pipe soit dans une auberge, soit sur un banc, devant une porte de ferme, avec quelques habitants du village. Ces bons paysans, dont la guerre n'interrompait pas le labeur journalier, étaient heureux de m'interroger. Ils me posaient mille questions, auxquelles il m'était souvent impossible de répondre, parce que je n'en savais pas plus long qu'eux, et ils s'enflammaient au récit des

exploits de nos poilus. Pour moi, je constatais toujours avec plaisir que ces braves gens avaient une entière confiance dans le succès final, et, comme nos soldats, ils terminaient la conversation en disant d'un air grave : « On les aura ! »

Pour nous remettre des exercices, des revues, des corvées de toutes sortes, nous apprîmes un beau matin qu'on allait exercer nos jambes.

Une fois de plus, nous allions vagabonder sac au dos; seulement, cette fois, le vagabondage serait réglé à tant de kilomètres par jour, un certain nombre de jours nous étant accordés pour nous rendre à un endroit déterminé, mais qu'on ne nous fit pas connaître tout de suite.

Après tout, cela nous était bien égal.

Par exemple, la perspective d'arpenter les routes boueuses ou poudreuses avec le sac à l'ordonnance, plus qu'à l'ordonnance, l'était beaucoup moins.

C'est que, si le sac est parfois un ami au combat, quand il vous sert de bouclier, il devient un terrible ennemi pendant la marche.

On ne riait pas, au cantonnement, en préparant le départ. Chaque fois que les hommes avaient placé sur leur sac un objet nouveau, ils le soupesaient, l'air navré.

Les nouveaux seuls conservaient le sourire. Eux aussi, ils soupesaient leur sac et ne le trouvaient pas très lourd.

« Riez, mes petits ! grognait le caporal; riez bien, vous ne rirez pas toujours ! »

Le caporal avait raison. Le sac ne paraît jamais très lourd quand on le met au dos; mais il est bon d'attendre avant de se prononcer. Il arrive un moment, lorsqu'on a parcouru plusieurs kilomètres, où le fardeau paraît, à chaque pas, peser davantage sur les épaules, et pour peu que la marche ait lieu en plein soleil, oh ! alors, je ne vous dis que ça !...

Nos pauvres bleus en firent la triste expérience sur les routes monotones de la Champagne, des routes toutes droites, qui coupent d'immenses plaines où, çà et là, un bois formé de petits sapins fait l'effet d'une oasis dans le désert.

Les bleus n'avaient certes plus envie de rire.

Je fis placer quelques sacs sur les voitures, avec l'autorisation du lieutenant, et cela me permit de faire reposer la plupart de mes hommes en les débarrassant du sac tour à tour, par roulement, pendant un certain laps de temps.

Nous connaissions à présent le but de nos promenades militaires, si l'on peut nommer « promenades » des marches fatigantes et monotones. Ce but, c'était le camp de Mailly. Une grimace plissa le visage des anciens, lorsque cette destination leur fut révélée.

Ils savaient, en effet, que lorsqu'on va dans un camp, c'est généralement pour y faire quelque chose.

« Le camp de Mailly!... Hem! me dit mon caporal, ça va barder! »

Je ne pouvais que partager son avis.

Du coup, la marche nous parut plus pénible encore, le sac plus lourd, le soleil plus chaud, la pluie plus énervante.

Mon lieutenant me témoignait beaucoup d'amitié; il avait connu autrefois, à Nancy, mon ancien capitaine, et celui-ci lui avait écrit à mon sujet.

Pendant une halte il vint causer avec moi, et, de ce qu'il me dit, je conclus que nous allions, au camp de Mailly, revenir aux procédés d'éducation d'avant la guerre.

Cela n'avait pas l'air de lui plaire.

Dame! nous étions de vieux guerriers à présent; nous avions vécu la vie des tranchées, et il ne pouvait pas nous être agréable de nous remettre aux exercices de l'ancien temps. Et, de fait, cela ne fut agréable à personne.

« Bon sang de bon sang! disait avec amertume mon brave ami le caporal, voilà qu'on nous remet à l'école, à présent! »

Je ne disais rien, mais j'avoue que je n'en pensais pas moins. Nos journées, et parfois nos nuits, étaient employées à des évolutions variées que l'on exécutait sans goût, parce que ce n'était pas la guerre, parce que ça n'y ressemblait pas.

Je ne prétends pas, remarquez-le, que ce que nous faisions était inutile, — je n'en sais rien, et ce n'est pas à moi de juger ces choses-là; — mais ce que je sais, c'est que mes poilus en arrivaient à souhaiter le retour dans la tranchée.

Dans la région, du côté de Vitry-le-François, on trouvait encore de nombreuses traces de la bataille de la Marne : des villages bombardés et brûlés, des tombes en grand nombre.

Dans un bois de sapins, j'ai ramassé de pauvres lettres tachées de sang, des cartes illustrées allemandes et françaises, des effets déchirés. On s'y était battu violemment, parfois à la baïonnette, et l'on voyait encore les trous garnis de feuillage qui avaient servi à dissimuler les mitrailleuses et les fossés, creusés à la hâte, où s'abritaient les combattants.

Comme tout cela paraissait loin!

Et pourtant, il n'y avait guère plus d'une année!

Il nous semblait qu'ils appartenaient à une autre génération, ceux qui avaient combattu dans ces champs et dans ces bois.

J'ai signalé déjà cette impression singulière. Jamais je ne l'avais éprouvée avec autant d'intensité que devant les tombes des héros de la Marne.

Et je me rendis compte que beaucoup d'autres, — tous ou presque tous, en fait, — la partageaient.

Déjà, nous qui pourtant étions en pleine action, nous nous sentions pénétrés d'admiration pour ces « anciens ».

Pendant notre séjour au camp de Mailly, j'appris, par le lieutenant, qu'on avait l'intention de me proposer pour le grade de sous-lieutenant.

Je refusai, et, comme le lieutenant insistait, je répondis :

« Je suis profondément touché de la bonté que me témoignent mes chefs; mais je vous assure que je suis fait pour obéir, et non pour commander.

« Je suis un modeste, un casanier. J'aime le calme et la tranquillité.

« Vous me croyez brave, je ne le suis pas; je fais la guerre parce qu'il faut la faire, et j'y remplis mon devoir de mon mieux, parce que je suis consciencieux, voilà tout.

« Tenez, mon lieutenant, j'avais un ami à la division de Toul, Bataille. Celui-là valait cent mille fois mieux que moi. C'était un brave, lui, un vrai brave, un héros... Il était légendaire à notre superbe 39e, qui l'était elle-même dans l'armée... Eh bien! Bataille s'est demandé plus d'une fois s'il avait bien fait d'accepter le galon d'or... »

Mes chefs furent assez bons pour ne pas me tenir rigueur de mon refus et décidèrent qu'une des premières vacances d'adjudant me serait attribuée.

Notre séjour au camp de Mailly touchait à sa fin, et l'on nous faisait pivoter sans arrêt. Ça bardait de plus en plus, comme disait mon caporal.

Aussi les poilus réclamaient à grands cris leur tranchée, qui finissait par leur apparaître comme une sorte de paradis. De même que les vieillards disent « de mon temps » pour désigner une époque heureuse de leur existence, les poilus parlaient sans cesse « du bon temps » où l'on jouait des tours aux Boches, où l'on habitait « les trous ».

Ils avaient fait aux bleus une telle peinture de la vie souterraine, leur en avaient décrit les charmes avec un tel enthousiasme, que ceux-ci finissaient par considérer la tranchée comme un lieu de délices où le pinard coulait à flots, où les alouettes tombaient toutes rôties.

Les pauvres bleus se préparaient de cruelles désillusions.

J'avais bien essayé de leur montrer les tranchées sous un jour plus exact, de leur dire qu'en fait d'alouettes il y pleuvait surtout des obus et des balles; mais je voyais bien que je leur produisais, — sans aucun résultat, du reste, — l'effet d'un rabat-joie.

« Après tout, pensai-je, quand ils y seront, ils seront comme les autres, ils s'y habitueront. »

VERDUN

XXXI

DANS LA MEUSE

Nouveau branle-bas et nouveau départ. Nous commençons à nous y habituer.

Je dis adieu au camp de Mailly et souhaite de ne jamais le revoir.

Mes poilus manifestent bruyamment la satisfaction que leur cause la fin d'un séjour ennuyeux dans la vaste plaine boueuse où nous avons fait tant d'exercices variés. Les officiers ne manifestent pas, naturellement; mais il n'est pas difficile de deviner qu'ils ne regretteront pas, eux non plus, le camp de Mailly.

Cette fois, on ménage nos jambes, et c'est en chemin de fer qu'on nous transporte auprès de Bar-le-Duc.

Le voyage ne fut pas très long et n'offrit aucun intérêt.

Nous étions alors au commencement du mois de février 1916.

Pendant quatre jours nous séjournons dans un modeste village qu'occupent déjà des cavaliers; puis arrive l'ordre de nous acheminer, par étapes, sur Verdun, où nous devons arriver le 15 février.

Les cavaliers nous traitent de veinards; et, comme je leur demande ce qu'ils voient de particulièrement heureux pour nous en la circonstance,

ils m'expliquent que la région de Verdun constitue un secteur des plus calmes, où l'on entend à peine le canon.

« Vous allez vivre, me disent les cavaliers, aussi tranquillement qu'à l'arrière.

— Ma foi, tant mieux! Nous méritons bien que la chance nous favorise un peu; car, jusqu'à présent, nous n'avons pas connu de secteurs calmes, et nous ignorions même qu'il en existât.

— Eh bien! mon vieux, me dit mon caporal, qui assistait à la conversation, ce sera bien la première fois qu'on se la coulera douce. On va enfin pouvoir engraisser. »

Nous quittons les environs de Bar-le-Duc par un temps maussade, et je crois que nous serions tous d'assez méchante humeur si les confidences des cavaliers ne nous avaient fait entrevoir un éden au bout des étapes désagréables.

Du ciel gris et bas, une pluie fine tombe de temps à autre; les routes sont mauvaises, et l'on y enfonce jusqu'aux chevilles dans une boue gluante. Pour ajouter à notre bonheur, des automobiles rapides ou de lourds camions nous forcent à chaque instant à nous ranger sur l'un des côtés de la route et font gicler une boue liquide, dont nous ne perdrons pas une goutte.

Les poilus entrent alors en fureur, montrent le poing aux automobiles, épanchent leur mauvaise humeur, assez compréhensible, en des termes d'une excessive énergie.

Les chauffeurs s'en soucient du reste fort peu; ils sont cuirassés contre la colère du piéton, et les plus violentes apostrophes ne sauraient les émouvoir.

Mes braves poilus, qui ont l'air de vouloir tout dévorer, ne leur en veulent pas le moins du monde, d'ailleurs. Ils savent, en effet, que ces chauffeurs sont de hardis compagnons, toujours prêts pour les besognes dangereuses et pénibles, sans qui les munitions manqueraient parfois en plein combat, sans qui l'on jeûnerait souvent dans la tranchée.

Mais que voulez-vous! lorsqu'on déambule par des routes boueuses, sous un ciel maussade, les épaules coupées par les bretelles du sac, ça soulage un peu de déverser sa bile sur quelqu'un ou quelque chose, et, au fond, cela ne fait de mal à personne.

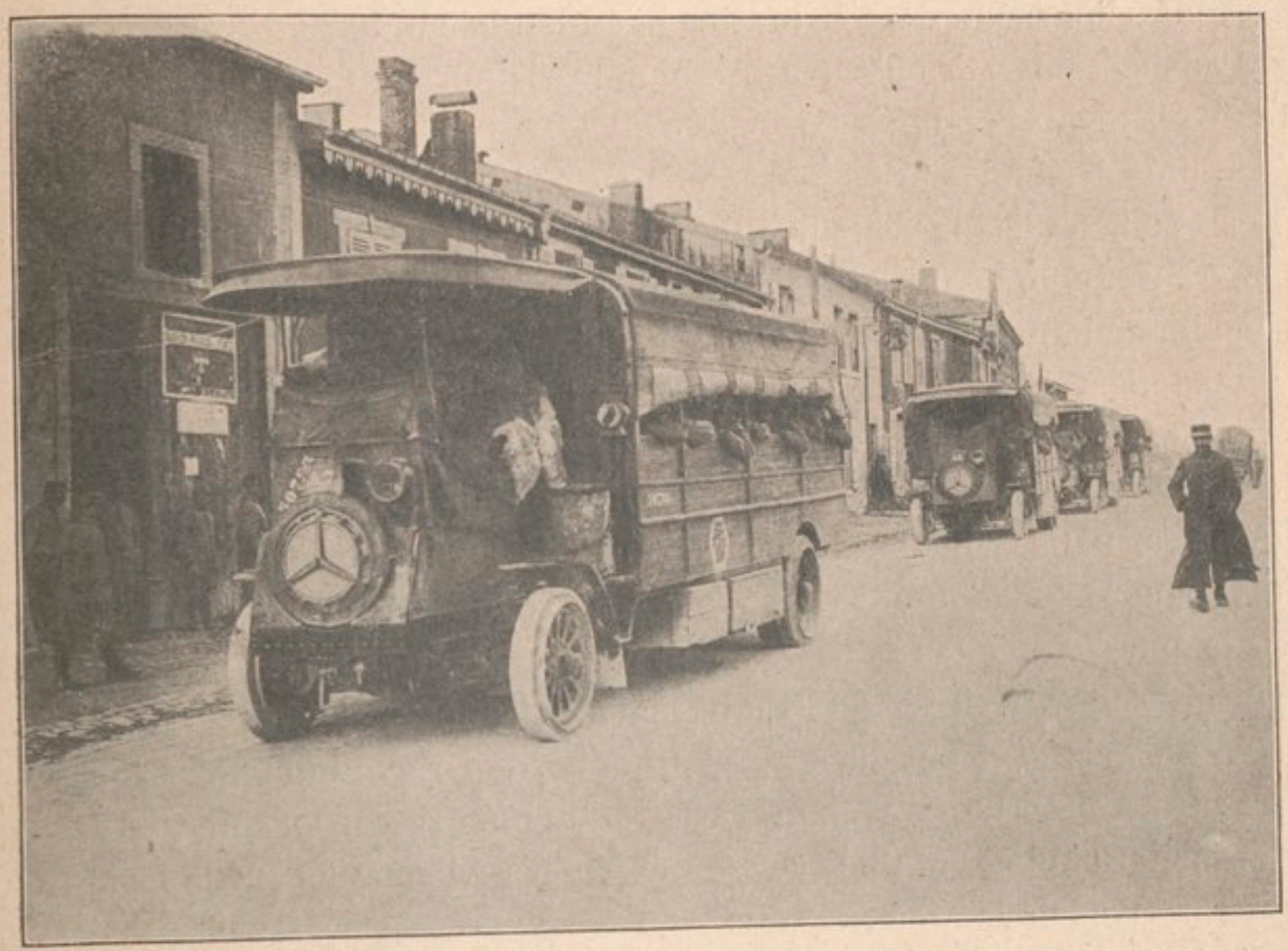
En ce qui me concerne, j'essaye de m'isoler dans mes pensées pour oublier la longueur et la monotonie du chemin, j'essaye d'échapper à la réalité par la vigueur de mon rêve.

Et j'y parviendrais peut-être si je n'avais pas auprès de moi mon

bavard de caporal, qui à chaque instant me ramène vers la réalité par des : « Dis donc, vieux! que penses-tu de telle chose? » etc...

Décidément, les cavaliers ne nous ont pas trompés : Verdun me paraît bien être la capitale d'un éden.

On a l'air d'y vivre dans une quiétude parfaite, avec autant de sécurité que si l'on se trouvait à des centaines de kilomètres du front.



Transport de troupes par autobus.

Dans les rues, beaucoup d'officiers, des femmes charmantes et bien habillées, des automobiles de luxe. Les hôtels sont bondés, et l'on me dit qu'il faut y retenir ses places longtemps à l'avance, ce que je crois volontiers. Les cafés ne désemplissent pas, et leurs nombreux clients n'ont pas l'air d'engendrer la mélancolie. Les magasins sont superbes, et les acheteurs y abondent.

Mon caporal ne se sent pas d'aise; le spectacle l'enchante. Il y a si longtemps que nous n'avons eu la satisfaction de traverser une ville!

« Mon vieux Lefèvre, me dit-il, je commence à croire tout de même que cette fois nous avons la veine.

— Mais, répondis-je, espérant le doucher un peu, tu ne t'imagines pas, j'espère, que nous allons tenir garnison ici, y prendre nos quartiers d'hiver?

— Mon vieux, je ne suis pas si bête que cela, et je sais bien qu'une ville de cet acabit n'est pas faite pour abriter des poilus comme nous. Mais nous irons aux environs, et tu penses bien que si la ville est tranquille, les environs le sont aussi. »

Cela paraissait logique, et je ne pus qu'approuver.

Nous séjournâmes à Verdun jusqu'au lendemain.

Par des camarades d'autres régiments, j'appris qu'en effet le coin avait été excellent jusque-là.

Depuis des mois et des mois, aucune action valant la peine d'être citée n'avait eu lieu dans le secteur qu'on nomme la région fortifiée de Verdun, la R. F. V., comme disent les états-majors, qui, depuis la guerre, font un usage immodéré des lettres de l'alphabet.

Toutefois, les camarades m'apprirent certaines choses qui me donnèrent à réfléchir et mirent quelques ombres au tableau.

Ils m'avouèrent, par exemple, que, depuis un mois, une certaine inquiétude paraissait se manifester en ville. Oh! un rien, un soupçon d'inquiétude! Mais, tout de même, cela produisait un peu de contrainte. Les femmes d'officiers, qui venaient voir leur mari en fraude sous prétexte de rendre visite à une tante malade, commençaient à devenir plus rares. La gaieté n'était plus aussi franche. On racontait que des prisonniers et des déserteurs avaient parlé d'une offensive prochaine et déclaré qu'un matériel puissant était accumulé par les Allemands sur le front nord des deux rives de la Meuse.

Il s'agissait, bien entendu, de racontars, et seul le commandement devait savoir à quoi s'en tenir.

Mais en vertu du proverbe : « Il n'y a pas de fumée sans feu, » les racontars, même vagues, produisaient un malaise qui allait en s'accentuant.

Les camarades ne me laissèrent pas ignorer, du reste, qu'une certaine activité se manifestait, de notre côté, sur le front de la région fortifiée. On multipliait les réseaux de fil de fer, on creusait çà et là des tranchées nouvelles...

« Simples mesures de précaution, sans doute, » ajoutèrent-ils.

Je ne me hasardai pas, moi, nouveau venu, à émettre une opinion; mais ces mesures de précaution, rapprochées de racontars aussi tenaces, ne me disaient rien de bon.

J'avais déjà vu des préparatifs semblables ailleurs, et je savais comment cela s'était terminé.

Après tout, nous étions en guerre, et l'on ne pouvait pas espérer qu'un ennemi puissant, bien pourvu d'hommes et de canons, se bornerait à villégiaturer dans les profondeurs de notre sol.

Allons! nous risquions fort de ne pas trouver le calme et la tranquillité dans notre nouveau secteur.

Mon caporal, à qui je fis part des renseignements recueillis auprès des camarades et de mes propres impressions, ne tarda pas à éprouver le même malaise que les gens de Verdun.

« Bon sang de bon sang! s'écria-t-il, je crois que nous avons la guigne et que nous la transmettons aux autres... Il suffit que nous arrivions quelque part pour que les choses se gâtent aussitôt.

— A moins, lui répondis-je, qu'on ne nous y envoie précisément parce que les choses se gâtent.

— Ma foi! fit-il, tu pourrais bien avoir raison. Eh bien! on se battra, voilà tout, ça ne sera pas la première fois!... Mais, c'est égal, moi qui espérais mener ici une existence de bon bourgeois et taquiner le goujon dans la Meuse!... »

Et le brave garçon poussa un profond soupir en songeant au rêve caressé, qui risquait fort de s'évanouir dans la fumée des canons.

XXXII

SUR NOS POSITIONS

On ne nous laissa pas jouir longtemps du séjour de Verdun, qui, après les tranchées et le camp de Mailly, nous eût paru enchanteur.

« Cristi! m'avait dit la veille mon caporal, en me montrant les cafés et les magasins de la ville, il me semble que je rentre dans la civilisation. »

Hélas! nous n'y étions rentrés que pour en ressortir aussitôt, ce qui fit pester mon caporal.

« Ne trouves-tu pas, fit-il, que notre cas rappelle un peu celui d'un certain Tantale? »

Ma foi! j'étais de son avis. Il m'eût semblé vraiment agréable de pouvoir flâner à la terrasse d'un café.

Mais, le 16 au matin, il fallut boucler son sac et patauger de nouveau dans la boue gluante.

La population nous fit des adieux très sympathiques.

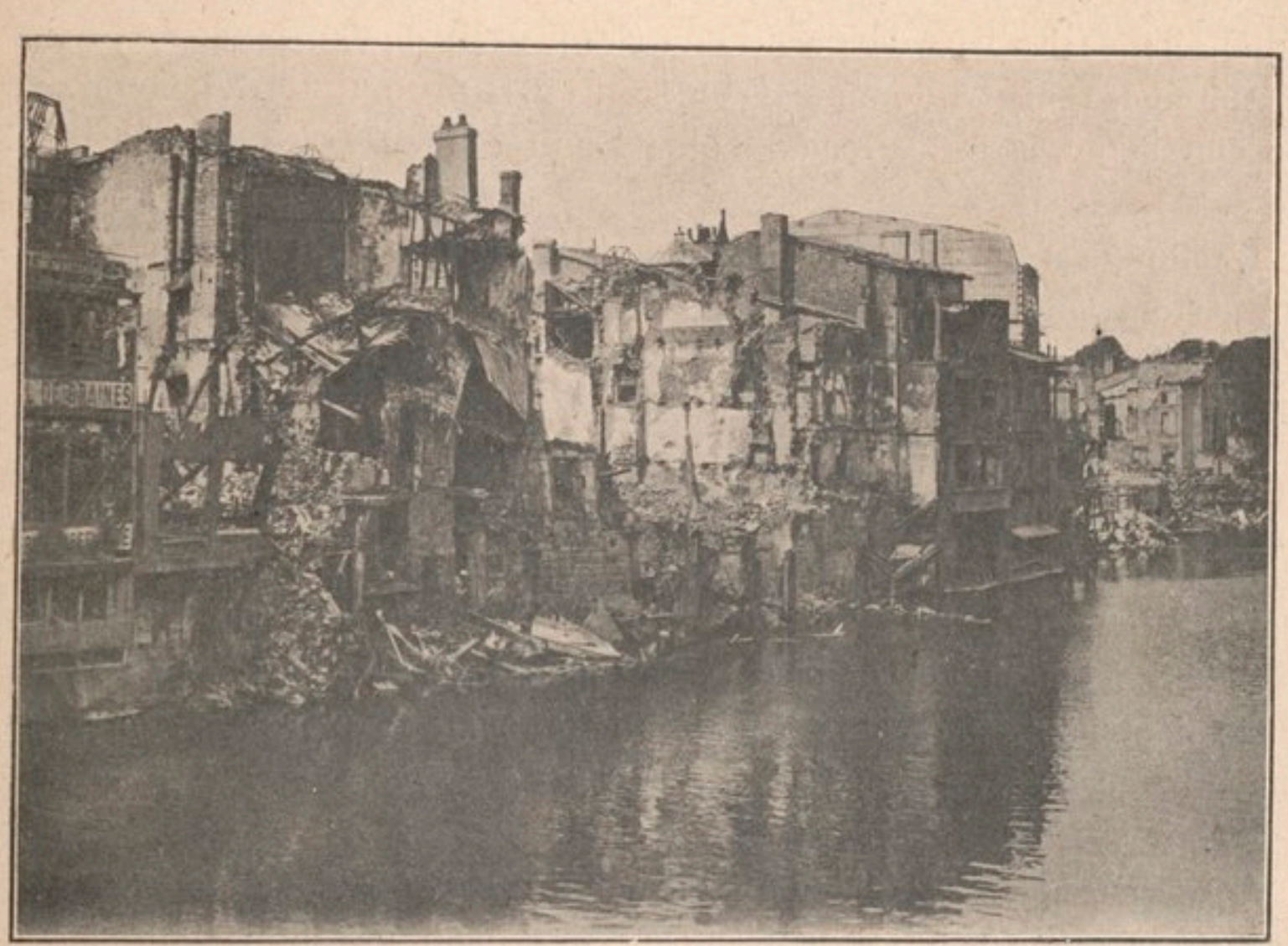
Nous prîmes la route d'Étain, pour aller nous établir aux forts de Vaux, de Tavanne et dans le village de Damloup.

Ces noms, que le monde entier connaît à présent, ne nous disaient absolument rien alors. Il nous importait, du reste, fort peu d'être là ou ailleurs; car, comme disaient philosophiquement mes poilus, remuer de la

terre dans un coin ou dans un autre, c'est toujours remuer de la terre.

Mon caporal n'était pourtant pas de cet avis et faisait observer, non sans raison, que la terre n'est pas la même partout. Il avait conservé un souvenir particulièrement désagréable du sol champenois.

« Ce n'est pas de la terre, grognait-il lorsqu'il en parlait, c'est de l'éponge. »



Verdun. — Bords de la Meuse.

Nous regrettions tous, en pataugeant sur la route d'Étain, de n'être pas restés un peu plus longtemps à Verdun. Cette ville, qu'une bonne partie de la population avait déjà quittée et sur laquelle pesait une menace sérieuse, nous avait paru féerique, à nous, les rats de la tranchée, ce qui prouve que les impressions naissent souvent d'un contraste et sont d'autant plus vives que le contraste est plus violent.

Que se passe-t-il?

Notre brigade a été complètement chambardée. Le 35e, mis en réserve à l'exception d'un bataillon, est remplacé par un régiment territorial,

qui assure la garde d'une ligne allant de Fromezey au village de Dieppe.

De braves gens, ces territoriaux, et qui assurent leur service avec une conscience étonnante.

Nous leur parlons de l'attaque qui pourrait bien se produire.

« Qu'ils viennent, répondent-ils tranquillement, on les recevra! »

Ils disent cela sans forfanterie, ces hommes dont la plupart ont les cheveux gris, — quelques-uns même les ont blancs, — et l'on sent qu'ils sont prêts à faire leur devoir en bon Français, jusqu'au bout.

Ma compagnie cantonne à Damloup, où se trouve notre général avec son état-major et le lieutenant-colonel qui commande le régiment territorial.

Damloup est un village minuscule, et l'on se case tant bien que mal un peu partout, plutôt mal que bien naturellement; mais nous ne sommes pas difficiles, encore que Damloup, comme garnison, nous paraisse très inférieur à Verdun.

En somme, notre brigade, devenue brigade mixte, barre, en Woëvre, la route de Verdun à Étain.

La plaine que nous occupons est dominée par l'observatoire allemand des *Jumelles d'Ornes*. Les guetteurs ennemis voient donc tout ce qui se passe chez nous, ce qui me paraît assez malsain.

Le lieutenant apprécie la situation de la même manière que moi, car je l'entends murmurer :

« Gare aux obus! »

Il paraît que le village de Damloup est également vu par des observateurs allemands installés sur les hauteurs qui font face à Dieppe.

Allons, c'est complet, et notre villégiature en Woëvre promet de devenir assez mouvementée.

Nos cantonnements se trouvent, en somme, sous le feu des batteries ennemies, et tout mouvement de troupes ayant lieu de jour peut être signalé par les observateurs aux artilleurs.

Douce perspective!

« Baste! fait mon caporal, nous les connaissons, leurs obus, pas vrai? Tu en as vu tomber des milliers et des milliers, et moi aussi,... et nous sommes encore de ce monde... Tiens! veux-tu que je te dise? Eh bien! je commence par m'en ennuyer, moi, des obus. Songe un peu que nous n'en avons pas reçu depuis près de cinq mois!...

— Je t'assure, dis-je en riant, qu'ils ne m'ont pas manqué.

— Sans doute ; mais lorsque je n'entends pas le canon, je finis par ne plus pouvoir me persuader qu'on est en guerre, et alors la nostalgie m'empoigne... J'aime le bruit, l'agitation, le danger, parce qu'ils m'empêchent de penser... »

Devant notre front, qui est très étendu, on a multiplié les réseaux de fil de fer, et cette gigantesque toile d'araignée émerveille beaucoup nos bleus, qui se croient parfaitement en sûreté derrière elle.

« C'est infranchissable, n'est-ce pas, sergent? » me demandent-ils.

Bien entendu, je leur réponds par l'affirmative; mais l'expérience m'a appris bien des choses et j'ai reçu de dures leçons, aussi je ne puis partager l'optimisme de ces jeunes gens.

Le filet défensif existe, mais ses mailles me paraissent bien larges.

Enfin, qui vivra verra, c'est le cas de le dire.

Chaque jour, des déserteurs parviennent jusqu'à nos lignes et racontent des choses intéressantes. Ils déclarent notamment que l'attaque devait se produire le 12 février, mais qu'elle a été retardée à cause du mauvais temps et qu'elle se déclenchera bientôt.

C'est donc le premier rayon de soleil qui donnera le signal du massacre.

Je suppose que notre commandement est très informé et que réellement quelque chose de sérieux se prépare, car il y a de nombreux mouvements de troupes, et l'on nous adresse un tas de recommandations.

J'ai connu des moments semblables.

Nos bleus sont enchantés.

« On va donc enfin voir les Boches! » s'écrient-ils.

Ils n'en ont pas vu encore, et cela leur paraît étrange.

C'est la guerre moderne. Souvent l'on se fusille et l'on se canonne pendant des mois sans s'apercevoir.

Bientôt nos bataillons sont rapprochés du front, et certaines compagnies vont doubler des unités territoriales.

Ma compagnie gagne la ferme d'Haraigne.

Le grand jour doit approcher.

Dès notre installation à la ferme, le lieutenant m'a demandé :

« Vous êtes sûr de vos hommes, Lefèvre?

— Comme de moi-même, mon lieutenant.

— Les nouveaux marcheront?

— Je crains surtout qu'ils ne marchent trop vite, et je suis convaincu que j'aurai plutôt à les arrêter qu'à les pousser.

— Alors tout va bien! »

Nous voisinons avec des unités territoriales, composées de gens de la frontière qui n'ont pas froid aux yeux.

De nombreuses alertes nous tiennent en éveil. Le général nous rend visite à chaque instant et ne nous cache pas que « ça sera probablement très dur ».

Il estime qu'un homme prévenu en vaut plusieurs, et il n'a pas pour habitude de nous cacher la vérité. Il sait, du reste, que la besogne ne nous fait pas peur et qu'il peut compter sur nous.

De tout ce qui nous a été dit il résulte, en somme, que nous devons attendre l'attaque de l'ennemi, supporter le choc, puis riposter par une vigoureuse contre-attaque.

Le mauvais temps persiste, de fréquentes giboulées détrempent le sol et en font, par places, un cloaque.

Sur notre gauche, le village de Dieppe a été organisé et constitue un réduit solide contre l'infanterie. Malheureusement, les abris contre le bombardement, peu nombreux, sont remplis d'eau et deviennent inhabitables. C'est un ennui sérieux.

Le général n'a pas eu le temps de faire établir pour lui un poste de commandement offrant quelque sécurité, et il habite, avec son état-major, une sorte de vieux gourbi situé sur le chemin de Dieppe à Haraigne, qu'ont dû construire jadis des artilleurs, mais qui était abandonné depuis fort longtemps.

Ce n'est certes pas un palais, et le moindre obus qui l'atteindrait directement l'écraserait.

Nous trouvons que le général n'est pas très raisonnable, et qu'il ne devrait pas s'exposer ainsi.

Mais allez donc dire cela à ce diable d'homme qui court partout, voit tout et se soucie fort peu des obus!

On s'habitue facilement au danger. D'un côté c'est un bien, mais de l'autre c'est plutôt un mal.

Le 20 février, au réveil, nous fûmes surpris de constater que le vent avait tourné pendant la nuit et que le ciel se nettoyait rapidement. Un froid assez vif durcissait l'abominable boue, et une épaisse couche de givre argentait les prés. Était-ce enfin le beau temps?

Alors, si les déserteurs avaient dit vrai, ce serait la bataille.

XXXIII

PRÉPARATION D'ARTILLERIE

Dans la matinée, le tonnerre des canons commence à gronder sur le front nord.

Nous écoutons, les nerfs tendus, nous demandant si cette canonnade va cesser ou si, au contraire, elle constitue l'amorce d'une préparation sérieuse.

Elle ne cesse pas. Les explosions deviennent de plus en plus fréquentes, et nous les entendons plus distinctement, ce qui indique que l'orage gagne petit à petit notre secteur. Du coin de l'œil j'observe mes « bleus »; ils sont pâles, mais font bonne contenance, essayant de rire et de plaisanter.

Cette gaieté factice ne trompe pas les anciens : ils ont passé par là.

Dans le courant de l'après-midi, la foudre atteint notre coin, et de gros obus dégringolent avec un bruit d'enfer sur la route d'Étain, sur Fromezey, sur Haraigne et sur Vaux. Nos bleus ne pensent plus à rire et n'ont plus le courage de plaisanter.

On se défile comme on peut, assez mal; car nous n'avons pas d'abris sérieux.

J'impose silence aux anciens, qui, sans en avoir l'intention et uniquement pour tuer le temps, épouvantent un peu les bleus en racontant des histoires fantastiques sur les effets de l'artillerie moderne,

histoires qui ont fait le tour de toutes les tranchées et sont ou fausses ou très exagérées. Nous avons bien assez de sujets de cauchemars sans en inventer, et la réalité suffit à notre bonheur.

Ce premier « marmitage » dure jusqu'au soir et ne nous fait pas grand mal. Les « bleus » commencent à entendre le canon et les éclatements avec sérénité, de sorte qu'au point de vue de l'entraînement, le vacarme de la journée n'aura pas été inutile.

Dès que le calme est rétabli, nous sortons de nos abris, tout heureux de pouvoir nous étendre un peu, et nous allons examiner les trous d'obus. Il en est de très larges, que l'eau a déjà envahis et qui ressemblent assez bien aux bassins creusés dans certains jardins. Il n'y manque que le jet d'eau du milieu et les poissons rouges.

La nuit est superbe, claire et froide, et les étoiles scintillent dans un ciel couleur de turquoise verdie. Au tonnerre des canons lourds a succédé un silence presque angoissant. On entend seulement, pareil à la rumeur lointaine d'une mer promenant ses vagues sur des galets, le roulement sourd des voitures qui assurent l'approvisionnement de l'armée.

Dès l'aube, le bombardement reprend sur tout le front, et, cette fois, il n'y a pas gradation : le tonnerre débute à son maximum d'intensité, et les obus tombent comme les larges gouttes d'une violente pluie d'orage.

« Il n'y a plus de doute possible, dit le capitaine à notre lieutenant, c'est bien la préparation d'une grande offensive. »

Le lieutenant appuie d'un geste l'opinion du capitaine. Les éclatements d'obus sont si nombreux, qu'ils se confondent presque, produisant un vacarme étrange et désordonné, pareil au roulement de milliers de tambours; vacarme qu'enveloppe, pour ainsi dire, la rumeur sauvage des canons lourds, dont les coups se confondent également. Et, sur cette rumeur et ce vacarme, nos 75 brochent des notes grêles qui font penser à des sons de tambourins.

Jamais je n'avais entendu semblable concert.

Les endroits habités, tels que Dieppe et Damloup, sont particulièrement battus.

Chose étrange, les artilleurs allemands visent surtout un vieux moulin à eau situé entre Dieppe et Haraigne, qui n'abrite cependant ni personnel ni matériel. Les 105 et les 150 multiplient leurs entonnoirs autour de ses murailles, qui portent les traces de bombardements anciens.

Le lieutenant, à qui je fais part de mon étonnement, m'explique que les cartes semblent attribuer à ce moulin une importance qu'il n'a certes pas. Le topographe qui revisa la carte de la région, et que séduisit sans doute le charme du vieux moulin, ne se doutait guère, en le mettant en valeur, que sa partialité d'artiste coûterait un jour à l'Allemagne des tonnes d'acier et d'explosifs.

Sur notre front, le bombardement se poursuivit dans les mêmes

Pièce de gros calibre en action.

conditions jusqu'au 24 février, intermittent pendant la nuit, continu et d'une violence extrême pendant le jour.

En arrière de la ferme d'Haraigne, vers le bois du Nobras, qui forme une tache dans la plaine de la Woëvre et se trouve dominé de toutes parts, s'était installée une de nos batteries de petit calibre.

Cette batterie fut merveilleuse, et, pendant le furieux bombardement, le courage des braves qui la servaient nous arracha plus d'une fois des cris d'admiration.

Tirant sur le bois Bâti, ils exaspéraient évidemment l'ennemi; car la quantité d'obus que leur envoyait l'artillerie lourde allemande était

vraiment inimaginable. Ils arrivaient en rafales, en cascades, en trombes, de tous les calibres, de tous les modèles, des percutants, des fusants, et même des asphyxiants chargés d'un gaz épais, d'un vert jaunâtre, qui descendait lentement et sans se désagréger.

Après chaque rafale, chaque cascade, chaque trombe, les Allemands s'arrêtaient, supposant évidemment que la petite batterie n'existait plus. Et j'avoue que nous le supposions comme eux; car le terrain qu'elle nous paraissait devoir occuper se trouvait retourné comme par le soc d'une gigantesque charrue.

Ah bien! oui!

Aussitôt que le dernier obus était tombé, nos petits canons recommençaient leur chanson : *pan! pan! pan!*

D'où sortaient-ils? Où se cachaient les artilleurs pour échapper aux averses d'acier et aux nuages de gaz?

C'était un mystère, même pour nous.

En tout cas, de rudes hommes, d'héroïques soldats, servaient cette batterie.

Nous sûmes un peu plus tard que, grâce aux dispositions prises par son chef, — un officier aussi habile qu'audacieux, — la petite batterie avait subi peu de pertes en hommes et sortait de la lutte avec la moitié au moins de son matériel intact.

Cela nous parut merveilleux, à nous qui avions assisté au long duel si inégal, et je ne pus m'empêcher de penser à la fable du lion et du moucheron.

Chaque jour, une heure avant la tombée de la nuit, l'artillerie allemande exécutait un vigoureux *tromelfewer,* c'est-à-dire le tir intensif qui donne généralement à l'infanterie le signal de l'attaque.

Je suppose que les Allemands avaient pour but de nous énerver, de nous démoraliser par cette menace quotidienne et aussi, sans doute, d'immobiliser une partie de nos réserves en nous obligeant, par cette démonstration, à les maintenir dans le secteur.

Chaque fois nous prenions toutes les précautions pour une riposte rapide en cas où l'assaut aurait lieu, mais ne nous énervions pas pour cela. Du reste, nous savions parfaitement que l'événement devait se produire un jour ou l'autre, et nous étions prêts, moralement et matériellement, à y faire face avec vigueur.

Des nouvelles inquiétantes circulent dans notre coin, et je constate que les officiers ont l'air soucieux.

On dit que la ruée, une ruée formidable, s'est produite sur le front nord après un bombardement d'une violence inouïe, et que ce front défensif s'est rompu sous la pesée des masses profondes.

C'est ainsi, par des rumeurs assez vagues, que nous apprenons, dans le rang, le début de la bataille de Verdun.

Progression pendant le bombardement. Deux allemands se rendent prisonniers. (Extrait de l'*Illustration*.)

Le 24, à minuit, alerte et sac au dos!

Qu'arrive-t-il? Nous n'en savons rien, et, comme on peut le penser, une certaine angoisse nous oppresse.

Cette alerte doit avoir un rapport étroit avec les événements qui se sont passés ailleurs et que nous connaissons imparfaitement.

Enfin nous sommes fixés, et notre angoisse augmente : nous avons l'ordre de nous replier sur les Hauts-de-Meuse, et le mouvement doit être terminé à l'aube.

Jamais je ne m'étais senti aussi triste. Ce départ dans la nuit avait quelque chose de lugubre.

« Ne t'en fais pas, va! me dit mon caporal. C'est sans doute une manœuvre; demain on y verra plus clair. »

J'essayais bien de ne pas « m'en faire », mais je n'y parvenais guère. Les nouvelles mises en circulation dans la journée m'avaient beaucoup affecté, et ce recul de nuit, arrivant sur le reste, n'était pas fait pour me remettre.

Lorsque la première lueur du jour parut à l'horizon, le 25 février, nous occupions nos nouvelles positions, notre droite à la route d'Étain, notre gauche au village de Vaux. Nos réserves de brigade tenaient la batterie de Damloup et le fort de Vaux.

A la ferme d'Haraigne et à Dieppe, nous avons laissé de petites fractions qui doivent faire, au besoin, du combat d'arrière-garde, afin de masquer notre mouvement de repli.

Mais les Allemands, qui, sans doute, ne peuvent s'imaginer que nous abandonnons sans combattre un terrain mis en état de défense, n'ont commencé leur progression que dans la soirée et avancent avec une sage lenteur.

Des Hauts-de-Meuse nous contemplons, la rage au cœur, cette plaine de la Woëvre que nous avons dû abandonner, ces réseaux de barbelé qu'on a eu tant de peine à établir, et qui maintenant vont être retournés contre nous.

Nous apprenons alors les raisons de notre mouvement de repli.

Il paraît que des fissures profondes se sont produites sur le front nord, et que la brigade avec laquelle nous sommes en liaison a dû replier son aile gauche, trop aventurée à Bezonvaux.

« Que veux-tu! me dit mon caporal, à la guerre il y a toujours des hauts et des bas. Il ne faut pas s'en faire! »

Il a raison; mais c'est égal, certaines heures sont particulièrement douloureuses.

XXXIV

DANS LA BATAILLE

Nous essayons d'organiser le terrain; mais il faudrait du temps, beaucoup de temps, car il y a fort à faire, et l'on ne peut travailler que la nuit.

Pendant le jour, en effet, le bombardement est infernal. Les gros obus vrillent sans arrêt l'atmosphère, produisant non pas un sifflement, mais une sorte de plainte très impressionnante. Les explosions sont si nombreuses, que leur roulement fait penser aux fusées d'un gigantesque feu d'artifice.

La nuit nous travaillons, mais nous travaillons mal.

D'abord les artilleurs allemands ne dorment pas tous, et nous recevons de nombreux obus qui nous causent des pertes sérieuses; ensuite on ne voit pas très bien ce que l'on fait, et, naturellement, nous ne pouvons nous éclairer; car la moindre lueur attirerait sur nous la foudre des batteries lourdes, et ce serait l'écrasement des travaux et des travailleurs. Enfin, il faut bien le dire, l'obscurité facilite la paresse, et il y a les paresseux partout, surtout lorsqu'il s'agit de remuer la terre.

Jamais je n'oublierai ces nuits de Verdun; j'aurai toujours dans l'esprit, — comme photographiée, — la vision sinistre du champ de bataille éclairé par la lueur rose ou verdâtre des fusées-signaux.

Dans ces lumières d'enfer surgissaient des coins de terrain troués par les obus, des bouquets de bois ravagés, des ruines lamentables de villages

et de maisons isolées. Et tout cela était comme moucheté par les éclatements rougeâtres des projectiles, qui continuaient sans trêve l'œuvre de destruction et de mort.

Dans le vacarme des explosions, on entendait les jurons des travailleurs, les commandements des gradés, les cris aigus des blessés, le râle des mourants; puis, dominant les bruits, les enveloppant, pour ainsi dire, une plainte étrange, continue et lugubre, où des milliers de voix douloureuses semblaient se confondre, montait vers le ciel, pareille à un appel de damnés

C'était la plainte des nombreux chiens abandonnés par leurs propriétaires lors de l'évacuation des villages, qui, chaque nuit, hurlaient à la mort.

Ma compagnie a reçu mission de tenir à Damloup.

Nous y attendons l'ennemi avec impatience, brûlant du désir de lui montrer que, si nous lui avons abandonné la plaine par ordre, nous n'en sommes pas moins sur son chemin, fermes et résolus, bien décidés à lui porter de rudes coups et à lui barrer le passage.

De loin nous avons aperçu ses éclaireurs, qui s'infiltraient méthodiquement et avec précaution dans le village de Dieppe.

Une femme accompagnait un des groupes, leur servant de guide. Était-ce une espionne, ou marchait-elle par force?

Dans la matinée du 28 février, l'ennemi est signalé. Enfin!

Une reconnaissance, composée d'une centaine d'hommes, semble avoir pris notre village comme objectif et s'avance, sans exagérer les précautions.

Nous nous gardons bien d'enlever à son chef la douce confiance qui paraît l'animer. Nous avons pris l'affût, et nous attendons.

Quand la troupe ennemie se trouve à bonne portée, nous exécutons un tir rapide que soutient une de nos mitrailleuses.

Quelle dégringolade! quelle stupeur et quelle fuite affolée jusqu'au talus d'un petit chemin de fer à voie étroite, situé en avant de notre première ligne!

Les voilà tous aplatis derrière cet abri, à l'exception, bien entendu, de ceux que nos balles ont frappés.

La plupart de nos poilus veulent aller les déloger.

« A quoi bon risquer de perdre du monde? fait notre commandant de compagnie. Tenons simplement les deux extrémités de ce talus, qui n'est pas long, et fusillons ceux qui tenteront de sortir. »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Bientôt quelques-uns des Allemands essayent de tromper notre surveillance. Ils sont abattus aussitôt, et plusieurs tentatives du même genre aboutissent au même résultat.

Nos poilus exultent.

Les Allemands finissent par ne plus bouger et attendent certainement qu'il fasse nuit pour déguerpir.

Un Alsacien leur crie de se rendre. L'officier qui commande la troupe lui répond par le fameux : « Wacques ! »

Le général de brigade, qui a été mis au courant, nous envoie une note recommandant de terminer l'affaire avant la chute du jour et ajoutant que des récompenses seront accordées si, sans subir de pertes, nous prenons les Allemands morts ou vifs. Immédiatement tous se présentent pour effectuer le coup de main et bondir sur l'ennemi.

Le lieutenant qui commande la compagnie choisit un sergent et six hommes. Ces braves mettent aussitôt baïonnette au canon, et les voilà d'un seul élan, sur le talus, résolus et menaçants.

« Rendez-vous, ou, sans cela, capout ! » crie l'Alsacien.

Les Allemands hésitent un instant, échangent entre eux quelques paroles, puis, enfin, jettent leurs armes.

Leur lieutenant gît inanimé, la tête fracassée par une balle.

Nous faisons là cinquante-trois prisonniers, dont deux sous-officiers. Les autres sont morts ou blessés.

Le général a tenu sa promesse. La compagnie a été citée à l'ordre ; son commandant a reçu la Légion d'honneur ; le sergent, qui a dirigé le coup de main, la médaille militaire, et les six poilus qui l'accompagnaient, la croix de guerre.

Le lendemain soir notre compagnie doit être relevée et se mettra en réserve dans un tunnel.

Je pars à l'avance pour reconnaître les lieux et faire le logement. Ensuite je viendrai chercher mon unité et lui servirai de guide.

Sur ma route je passe à côté de l'abri de notre général de brigade et de notre lieutenant-colonel. A ce moment, les explosions des 150 et des 210 soulèvent autour de moi des cônes de terre et de pierrailles.

Impossible d'avancer sous une telle averse, car je n'irais certainement pas loin. Sans hésiter je me réfugie dans le poste de commandement du général.

L'abri se divise en trois compartiments. L'un est occupé par le géné-

ral, ses officiers d'ordonnance, l'aumônier de brigade, les agents de liaison, les téléphonistes, etc.; un autre par notre lieutenant-colonel et notre compagnie hors rang; le troisième sert de poste de secours. Comme chaque compartiment n'a pour toute ouverture qu'une porte étroite, il y fait assez noir et l'on s'y éclaire avec une lampe à acétylène dont l'odeur d'ail vous prend à la gorge.

On y respire fort mal et l'on y jouit d'une sécurité très relative, car l'abri, qui forme relief, paraît servir d'objectif à l'artillerie allemande.

Qu'un 210 tombe d'aplomb sur la toiture, et je me demande ce qu'il resterait du gourbi et de ses occupants.

Je me faisais cette réflexion en contemplant le général, qui, installé devant une table, compulsait le plus tranquillement du monde, et sans paraître entendre le fracas des explosions, des paperasses administratives.

Tout à coup un brouhaha se produit devant la porte, puis un planton accourt, tout essoufflé, et dit :

« Mon général, le lieutenant-colonel de S... et le capitaine D... sont blessés ! »

Le lieutenant-colonel est le commandant du régiment territorial; le capitaine, un des officiers d'ordonnance du général.

Ces deux officiers, qui étaient sortis pour ordonner aux hommes d'une corvée de s'abriter, venaient de recevoir chacun un éclat d'obus. L'un saignait abondamment, ayant une artère coupée; l'autre était touché au dos, et la blessure paraissait beaucoup moins grave.

Ces messieurs furent transportés au poste de secours, où de nombreux blessés, entassés comme harengs en baril, gémissaient lamentablement. Le docteur faisait des pansements sommaires, des piqûres calmantes, en attendant l'arrivée des brancardiers chargés de transporter ces pauvres gens jusqu'à un endroit déterminé, où viendraient les prendre à la nuit les ambulances automobiles.

Non loin de moi, le cuisinier de la brigade et celui du colonel s'entretiennent avec force gestes d'une certaine vache qui paraît leur donner pas mal de tintouin.

Pour tuer le temps, je les interroge, et ils me content l'histoire suivante.

A Vaux ou à Damloup, je ne me souviens plus au juste, une superbe vache laitière avait été abandonnée par sa propriétaire, partie en toute hâte, alors que les obus commençaient à tomber. Le cuisinier du colonel avait emmené la vache en se disant que son lait serait précieux pour les malades et les blessés.

Mais où loger la pauvre bête?...

Dans l'abri? Impossible. Autour de l'abri? Encore plus impossible, car les obus y tombent comme grêle.

Enfin, dans un bois situé derrière l'abri, ou plutôt dans un fouillis d'arbres brisés, de branches enchevêtrées, de buissons à demi calcinés, qui fut naguère un bois, on découvrit une hutte faite de branchages et de gazon, et l'on y installa la vache de nos poilus.

Hélas! les vaches laitières n'ont pas l'humeur guerrière des taureaux de l'Espagne ou de la Camargue. Lorsque me fut contée l'histoire, les deux cuistots venaient de constater avec effarement que leur vache avait perdu, non pas la vie, — ce qui eût paru normal en ce lieu diabolique, — mais son lait.

« Que va dire le colon! » faisait l'un d'eux d'un air vraiment comique.

Et le brave cuistot tendait vers le front allemand un poing menaçant, injuriant les artilleurs ennemis, auteurs, involontaires cette fois, — il faut savoir être juste, — de l'abominable crime.

Une accalmie relative s'étant produite, je me hâte de filer vers le tunnel.

Sur le chemin j'aperçois une automobile brisée par un obus, des caissons éventrés. Des cuisines roulantes ont eu leurs chevaux tués et sont tombées dans le fossé. Quelques hommes s'efforcent de déblayer la voie; mais la tâche n'est pas facile, car des obus tombent encore à chaque instant, obligeant les travailleurs à s'abriter derrière un talus, qui, du reste, leur procure simplement l'illusion de la sécurité.

Pour éviter l'écrasement, je fais force détours, et je parviens enfin devant une ouverture du tunnel, qui en a deux, parfaitement repérées d'ailleurs et copieusement arrosées d'obus asphyxiants et lacrymogènes.

Il en résulte qu'il y a danger lorsqu'on entre dans le tunnel ou qu'on en sort, et, de plus, que l'air est à peu près irrespirable à l'intérieur.

Dans cet antre infernal vivent un millier de poilus que nous allons remplacer. Si l'on n'y trouve pas le confort, on y est au moins à l'abri des obus; ce qui, pour le moment, n'est pas un mince avantage.

Ma reconnaissance étant terminée, je reprends le chemin de Damloup.

Pendant mon absence un contre-ordre est survenu : nous n'allons plus au tunnel, mais au fort de Vaux. Nous changeons le trou contre un sommet.

Le lieutenant me demande de faire jusqu'au fort une reconnaissance semblable à celle que je viens d'exécuter vers le tunnel.

Je pars aussitôt; mais, cette fois, je me fais accompagner d'un de mes hommes, afin qu'il puisse me remplacer si je suis victime d'un accident.

Le bombardement a repris de plus belle, et nous progressons en courant d'un trou d'obus à un autre trou d'obus, entre deux explosions.

Mon compagnon est du Midi. C'est un brave, mais c'est aussi un bavard; sa langue marche sans arrêt, et, à chaque explosion, il injurie copieusement les Allemands.

Soudain je n'entends plus ses exclamations. Je me retourne, surpris, et ne vois plus mon homme. Où diable est-il passé? Je m'arrête, j'attends, puis j'appelle. J'aperçois enfin sa tête qui émerge d'un entonnoir, à quarante mètres de moi.

« Eh bien! que fais-tu donc?

— Ah! sergent, me dit-il, avec l'accent que l'on connaît, *je suis pulvérisé!*

— Tu es blessé?

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien! Alors, viens...

— Je ne puis sortir de ce trou. »

Je cours vers lui et constate qu'il n'a rien de cassé. L'obus l'a simplement couvert d'une poussière noirâtre! et, comme l'entonnoir est profond, mon poilu a peine à remonter. Je lui tends une main secourable, et le voici à mes côtés.

« Décidément, sergent, nous ne sortirons pas vivants d'ici... J'ai bien cru que je sombrais.

— Le Midi sombrer! jamais de la vie! Allons, prends un coup de pinard, et en route! »

Et je lui passe mon bidon.

Enfin nous arrivons.

Le fort a été bien touché déjà; plusieurs de ses murailles portent de larges brèches, ses abords présentent l'aspect d'un terrain lunaire. Les talus des tranchées sont écrasés en partie, et celles-ci me semblent à moitié comblées.

On ne s'y porte que la nuit, et encore par bonds, de trou en trou.

Charmante villégiature!

Mais l'instant n'est pas aux réflexions, d'autant plus que la gorge de l'ouvrage se trouve battue, ce qui rend l'entrée assez difficile.

Pourtant il faut y aller.

Pas gymnastique, marche! Encore un aplatissement au fond d'une excavation, un rétablissement pour en sortir, puis un temps de course,

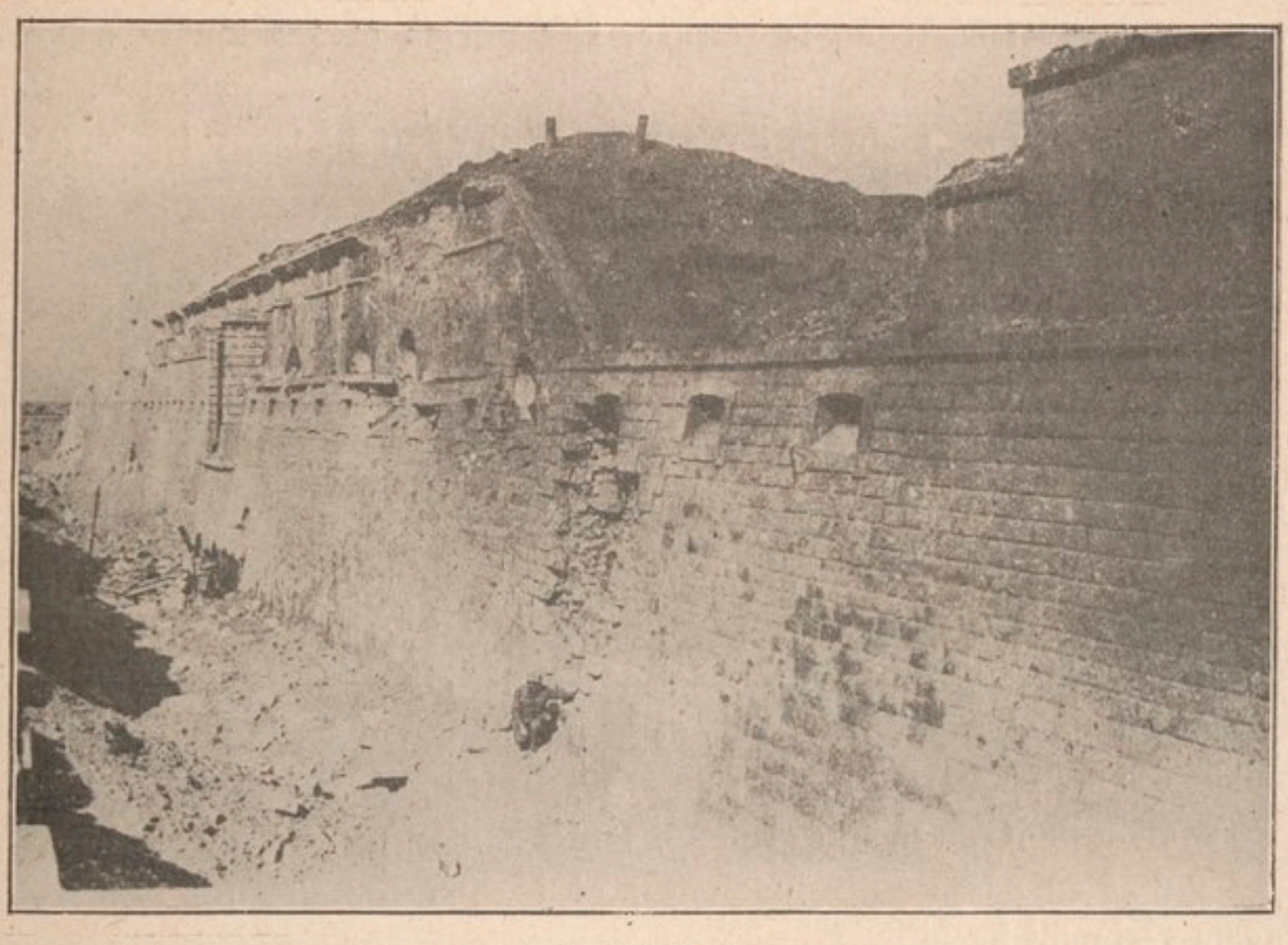
et nous voilà au fort, où l'on me fournit tous les renseignements nécessaires.

La situation ne paraît pas brillante, mais qu'importe!

En route, poilu!

Au-dessus de nos têtes flottent quelques nuages verdâtres que viennent d'émettre des 105 fusants. Tout près de nous un 210 explose avec un fracas assourdissant.

« Ah! sergent, quel patelin! gémit mon poilu.



Fort de Vaux.

— Certes, mon vieux, ça ne vaut pas la Cannebière; mais, que veux-tu! nous n'avons pas le choix. »

Chemin faisant, je prends de nombreux points de repère; car, la nuit prochaine, il me faudra guider ma compagnie.

Nous arrivons sans encombre au village. Les Allemands semblent s'être ingéniés à démolir le clocher et les maisons qui entourent l'église. L'une de ces maisons attire plus particulièrement mon attention parce que notre général de brigade y eut son poste de commandement du 17 au 20 février et que, plusieurs fois, j'y suis venu porter des bulletins de renseignement.

Les propriétaires étaient des gens charmants, et l'on me raconta, je m'en souviens, qu'ils avaient deux fils au front, tous deux officiers, dont l'un dans la marine.

La maison était pleine de provisions de toutes sortes, et les soldats qu'y appelait leur service n'en sortaient jamais sans avoir bu un bon verre de vin et sans emporter une friandise. Comme tous les habitants du malheureux village, les propriétaires ont dû partir par ordre.

Les pauvres gens ne retrouveront plus qu'un amas de ruines.

Quand je traversai le village, au retour de ma reconnaissance, plusieurs obus avaient troué la toiture. Les portes et les fenêtres étaient arrachées et brisées. Partout on voyait des meubles éventrés. Dans un coin du jardin et sur le devant de la maison gisaient les cadavres décapités de deux soldats.

La nuit suivante nous nous mîmes en route pour venir occuper le sous-secteur du fort de Vaux.

J'eus bien de la peine à retrouver mes points de repère, car nous n'étions éclairés que par la lueur des explosions et des fusées-signal. Un instant je craignis d'avoir égaré la colonne, ce qui eût pu avoir de graves conséquences; mais mon Marseillais me rassura, car il venait de retrouver un point de repère qu'il ne devait jamais oublier : le trou où il avait failli périr enseveli.

Enfin nous abordâmes le fort, et le commandant de la compagnie put donner ses instructions pour l'occupation du terrain.

J'avais rempli ma tâche, et je me sentis soulagé d'un grand poids.

La nuit se passa sans incidents, et je pus prendre un repos dont j'avais vraiment besoin.

Le lendemain, un vent glacé souffle de l'Est, et toute la plaine à notre droite, ainsi que le ravin de Vaux, — qu'on nomme déjà *le ravin de la Mort,* — disparaissent sous un brouillard épais. On lutte avec acharnement sur notre gauche, dans le fameux ravin que des batteries allemandes ont pris d'enfilade.

Quant à nous, l'ennemi se contente de nous bombarder.

Les jours, terriblement longs, succèdent aux nuits, encore plus longues, sans apporter de notables changements dans la lutte qui se poursuit sur notre front.

L'ennemi, qui tenait les hauteurs boisées, a fini par déverser ses éléments d'infanterie d'assaut jusqu'au village de Vaux, qu'il en a, en quelque

sorte, inondé. La brigade avec laquelle nous sommes en liaison défend pied à pied ruelles et maisons et subit naturellement des pertes sérieuses.

Notre ravitaillement devient de plus en plus difficile, et l'eau manque souvent.

Adieu le pinard!

Nous manions la pelle et la pioche sans parvenir à remettre en état nos malheureuses tranchées, que les obus bouleversent sans cesse, démolissant en quelques secondes ce que nous avons mis dès heures à édifier.

A chaque instant, sur un point ou sur l'autre, le sol se trouve à peu près nivelé et quelques-uns de nos tirailleurs sont ensevelis, tandis que, dans le cimetière, où s'appuie notre gauche, les tombes sont fracassées, les fosses éventrées. Les vivants sont enterrés, et les morts sortent de terre.

Le spectacle est vraiment diabolique.

Tout près de moi, un malheureux petit soldat, — un jeune engagé volontaire, — chante, d'une voix faible et dolente, entrecoupée par des hoquets, une sorte de cantique à la Vierge.

Je me penche sur lui et j'aperçois, près du front, un tout petit trou d'où s'échappe un mince filet de sang.

Je lui parle, mais il ne m'entend pas et continue son rêve d'agonisant. Enfin sa voix s'éteint, ses yeux s'ouvrent tout grands.

C'est fini : le pauvre enfant dort du dernier sommeil.

Dans la soirée du 2 mars, nous apprenons que la division sera relevée la nuit prochaine pour aller se reposer à l'arrière du front de bataille.

Nous nous hâtons d'évacuer nos blessés, qu'il faut transporter à bras jusqu'au bois de la Laufée, et nous essayons, malgré le bombardement, d'enterrer nos morts.

Avant minuit, les éléments de relève font prendre les renseignements nécessaires et les consignes; puis, dans la deuxième partie de la nuit, la relève s'opère. Toutefois nous laissons derrière nous quelques gradés, qui continueront, pendant la journée suivante, à mettre nos successeurs au courant et nous rejoindront ensuite.

Notre départ est salué par l'artillerie ennemie, à laquelle la nôtre répond vigoureusement.

Cette marche en pleine obscurité, par files, d'hommes harassés, courbés sous le poids d'un sac trop chargé, s'empêtrant dans des fils de fer, glissant dans la boue, s'écroulant dans les trous d'obus, s'accro-

chant les uns aux autres pour ne pas se perdre, n'ayant pour se guider que la lueur sinistre des obus, constitue une de ces scènes inoubliables qu'on s'imagine ensuite avoir surtout rêvées, tant elles se rapprochent du cauchemar.

Il nous faut plus d'une heure pour atteindre la route d'Étain. Cette route est encombrée de véhicules de toutes sortes, autos-camions, automobiles, cuisines roulantes, voitures d'artillerie, caissons... J'en oublie certainement, d'autant plus qu'il y a là des véhicules étranges qui n'ont de nom dans aucune langue.

C'est un roulement incessant, qui serait monotone sans les jurons des conducteurs et les nombreuses explosions de projectiles; car les Allemands n'ignorent pas que nos convois d'approvisionnement se mettent en branle dès que la nuit arrive.

Nous devons renoncer à remettre de l'ordre dans nos unités, car les commandements et les recommandations se perdent dans le bruit.

Au lever du jour nous atteignons le village de Dugny, autour duquel nous devons cantonner.

Comme bien l'on pense, les compagnies se sont mélangées pendant la marche nocturne; mais les hommes rejoignent d'eux-mêmes, heureux de retrouver les camarades, et la gaieté, qui abandonne rarement le troupier français, reprend vite ses droits.

Malheureusement nous avons subi des pertes, et mille détails nous les rappellent à chaque instant.

« Passe-moi le moulin à café.

— Je ne le trouve pas.

— Qui le portait?

— Un tel... Le pauvre bougre est évacué... Une sale blessure à la cuisse... »

Je demande :

« Montrez vos lanternes d'escouade.

— Sergent, il n'y en a plus qu'une.

— Où sont les trois autres?

— Ceux qui les portaient ont été tués. »

Ces réponses jettent un certain froid; mais les mille et une obligations du métier font peu à peu oublier les manquants.

C'est la vie de campagne, et il faut qu'il en soit ainsi, car les sujets de tristesse ne manquent pas, et, si l'esprit s'y confinait, on finirait par se déprimer.

A ce point de vue, le « loustic » est un être précieux, et s'il n'exis-

tait pas, il faudrait l'inventer; sa verve intarissable, ses facéties plus ou moins saugrenues, sa bonne humeur communicative, sa bouffonnerie, qui s'exerce souvent au milieu du danger, sont vraiment salutaires.

Notre compagnie s'est installée tant bien que mal. Les hommes se reposent, nettoient leurs armes et leurs effets.

Déjà ils ont oublié leurs souffrances et ne se souviennent que des

Détachement d'infanterie quittant les tranchées par un boyau.

mille incidents amusants ou tragi-comiques, dont ils rient comme des fous.

Quel admirable moral que celui de notre troupier!

Demain nous serons encore plus loin du champ de bataille, plus loin des obus, et probablement mieux logés.

Donc tout est bien.

Le temps ne nous favorise pas. Les giboulées se succèdent, la neige alterne avec la pluie. Les chemins ne sont plus que de larges pistes boueuses, où l'on enfonce jusqu'à la cheville et parfois davantage.

Çà et là, des camions embourbés sont tirés par de malheureux chevaux couverts de sueur, soufflant avec peine, exténués.

Nos soldats, en riant, poussent aux roues; les conducteurs font claquer leur fouet et jurent par habitude, et l'attelage finit par démarrer pour aller, sans doute, s'enliser un peu plus loin.

Pendant que nous descendons de Verdun, d'autres troupes y montent. Les hommes, couverts de boue des pieds à la tête, sont joyeux et pleins d'ardeur. Et pourtant ils savent où ils vont, ils savent ce qui les attend là-bas, et ils n'ignorent pas qu'ils seront moins nombreux au retour.

On n'aura jamais assez d'admiration pour de pareils soldats. Nous leur souhaitons bonne chance, et ils nous répondent :

« Soyez tranquilles, on ne s'en fera pas! »

Quelques bombes lâchées par un avion allemand tombent tout près de la gare de Dugny sans causer le moindre dégât.

Les explosions ne produisent aucune impression sur nos hommes. Ils ont vu mieux que cela.

« C'est une façon comme une autre de nous saluer, fait notre commandant de compagnie. Messieurs les Allemands nous font leurs adieux. Nous, nous leur disons : Au revoir! »

XXXV

« POILU »

Le poilu dont je vais vous narrer la trop courte histoire était un chien, le chien du général.

Avant de s'appeler *Poilu,* c'est-à-dire avant son affectation à l'état-major de notre brigade, le brave cabot devait porter un nom très banal, que j'ignore et qu'il oublia très vite, et appartenait à un paysan de Vaux (Aisne), qu'il accompagnait aux champs et à la charrue.

Obligé, comme beaucoup d'autres, d'abandonner ses pénates, le paysan fit cadeau du chien au général, qui, en échange, lui glissa quelques bouteilles de vin.

C'est ainsi que Poilu entra dans la noble carrière des armes. Tout de suite il s'y fit remarquer par de sérieuses qualités et par un courage à toute épreuve.

Nombre de chiens ont une peur affreuse des obus; ils mettent leur queue entre les pattes lorsqu'ils entendent le sifflement étrange et impressionnant du projectile et détalent, en hurlant de terreur, au moment de l'éclatement.

Poilu, lui, dressait simplement les oreilles au sifflement; puis, lorsque l'obus éclatait, il s'élançait vaillamment vers le point de chute en aboyant avec fureur, espérant certainement trouver là un Allemand à dévorer.

Cet excellent animal, peu au courant des bienfaits de la civilisation, en

était toujours à la vieille formule du combat singulier, et ne pouvait évidemment comprendre qu'on se fît représenter sur le champ de bataille par quelques morceaux d'acier fondu et quelques kilogrammes d'explosif.

Poilu adorait le général et ne le quittait jamais. Aussi, lorsqu'on voyait apparaître le bon chien dans la tranchée, on était sûr d'apercevoir presque aussitôt la silhouette à la Henri IV de son maître.

Cela, du reste, n'était pas pour nous déplaire. Le général avait su nous mettre en confiance, et seuls les paresseux redoutaient son inspection; car il avait l'œil partout, et, — pour employer le langage des camps, — « il la connaissait dans les coins. »

Quant à Poilu, qui était l'ami de tous, il allait de l'un à l'autre, la queue frétillante, ne dédaignant ni les caresses ni les morceaux de sucre ou de chocolat prélevés sur les envois des familles et mis de côté à son intention.

D'autres que Poilu, appartenant à l'état-major, partageant l'existence d'un général et jouissant de son amitié, se fussent peut-être laissés griser, eussent peut-être manifesté quelque fierté. Lui n'avait pas de ces sentiments mesquins.

Quand les colis avaient été rares et que le sucre et le chocolat manquaient, il acceptait parfaitement un morceau de « boule de son » ou un os déjà rongé par les dents d'un soldat.

Il conservait, du reste, le souvenir de ses origines modestes et ne craignait pas de le montrer.

Lorsqu'il apercevait un paysan derrière sa charrue ou des vaches tondant l'herbe d'un pré, — ce qui n'arrivait pas toujours dans les régions où nous vivions, — il manifestait sa joie par de folles gambades, courait en aboyant vers le paysan ahuri ou chargeait vigoureusement les vaches et leur mordillait les jarrets comme pour leur dire : « Vous voyez, je connais le métier; je sais comment l'on doit vous traiter lorsque vous n'êtes pas sages. »

Au point de vue purement militaire, Poilu se montrait parfait.

Patrouilleur émérite, il flairait l'Allemand comme certain animal flaire les truffes. Dans la recherche des blessés, il faisait preuve d'un flair surprenant. Enfin, s'il se trouvait présent au moment d'un coup de torchon, il montrait une bravoure magnifique.

Toutes ces qualités nous rendaient Poilu très cher, et nous lui avions promis un superbe collier d'honneur. Seulement cette promesse ne devait valoir qu'après la guerre; car point n'était besoin d'un objet de luxe dans la boue des tranchées.

En attendant, nous lui manifestions notre sympathie en le gavant de comestibles variés, qu'il appréciait certainement mieux que le plus somptueux des colliers.

Il n'était donc pas surprenant que le brave toutou fût heureux d'accompagner son maître dans la tranchée.

La guerre devait, hélas! nous enlever ce bon chien.

C'était à Vaux, où nous « faisions notre devoir », selon la formule des ordres du jour de l'armée. Soudain une triste nouvelle circule de bouche à oreille : Poilu, notre pauvre et vaillant Poilu, vient d'être tué par un obus auprès du général.

Nous étions, hélas! habitués aux nouvelles de cette nature, et c'est bien souvent que cette petite phrase courait les rangs : « Un tel vient d'être tué. »

La mort du vaillant Poilu nous affecta tous, je vous assure. Ce fut, pour la tranchée, un deuil cruel.

Dans la soirée, j'entendis le général qui disait à l'aumônier :

« Hélas! je ne verrai plus les bons yeux de cette brave bête fixés sur moi! C'est un ami qui disparaît... »

Au ton de la voix du chef, je compris qu'il pleurait intérieurement son compagnon fidèle.

Pauvre et bon Poilu! Né à Vaux, dans le département de l'Aisne, il avait trouvé la mort des braves dans un village du même nom du département de la Meuse, dans ce village de Vaux, qui appartient désormais à l'histoire.

XXXVI

LES CONVOYEURS DE VERDUN

Tout le monde sait quels services ont rendus, à Verdun, les convoyeurs, automobilistes et autres.

Mais ce que peuvent seuls connaître ceux qui ont contemplé l'interminable défilé des lourds camions sur les routes transformées en marécages et semées de fondrières par les obus, dans des tourmentes de neige ou sous des pluies torrentielles, c'est l'indomptable énergie, c'est la belle vaillance, c'est, — disons le mot, car il est juste, — l'héroïsme des conducteurs de ces voitures.

Sans eux, tout eût été à craindre. On peut dire qu'ils furent les artisans de notre résistance.

Ils le savaient, les braves gens; ils savaient que, là-bas, dans l'effroyable fournaise, on attendait des vivres, des munitions, du matériel. Le rugissement des canons, le crépitement des mitrailleuses et des fusils, semblaient leur dire : « Dépêchez-vous, apportez-nous notre pâture. » Et l'appel de toutes ces âmes de bronze faisait vibrer leurs âmes. Et ils se hâtaient vers la fournaise, marchant sans trêve ni repos.

Nombre d'entre eux dirigeaient leur voiture comme en rêve, le visage défait, les yeux hagards. Les nerfs trop tendus ne se détendaient plus. L'excès de fatigue avait fait de ces hommes des automates. On en vit qui

s'évanouirent d'épuisement sur le volant qu'ils n'avaient pas quitté depuis quarante-huit heures.

La double file des camions, les uns montant pleins, les autres revenant vides, faisait penser à une gigantesque courroie de transmission qui eût mis en mouvement la formidable machine de mort.

A la fatigue s'ajoutaient, pour ces audacieux conducteurs, des dangers sans nombre.

La nuit, tous feux éteints, éblouis par les éclairs des canons et par la lueur étrange des fusées, ils côtoyaient, sans les voir, des fossés bourbeux où une chute eût été fatale et pour la voiture et pour eux-mêmes. Devant eux, derrière eux, à leur droite ou à leur gauche, un incessant ronflement de moteurs leur faisait craindre la fâcheuse collision. Des camions, que le moindre dérapage eût lancés sur eux comme une catapulte, passaient en grondant, rasant leurs roues et les couvrant de boue. Enfin les Allemands, qui connaissaient par leurs avions nos principales voies de ravitaillement, qui n'ignoraient pas qu'une navette incessante avait lieu sur ces voies, les arrosaient fréquemment d'obus, aussi bien de nuit que de jour. Alors les pauvres conducteurs ne pouvaient que tendre le dos et compter sur la Providence.

Les mêmes dangers existaient pendant le jour, naturellement; mais, comme on y voyait clair, il était plus facile de les éviter.

Les convoyeurs de Verdun méritent incontestablement une belle page dans l'histoire de la grande bataille. Les historiens devront se souvenir que ceux qui furent au danger doivent être aussi à l'honneur.

J'ai été à même d'apprécier, en plusieurs circonstances, le courage et le dévouement des admirables convoyeurs de Verdun.

Un matin, sur une route, nous apercevons un camion, ou plutôt les débris d'un camion, derrière lequel d'autres voitures paraissent être en panne.

Nous approchons et nous trouvons, couché auprès des débris du camion, un automobiliste qui perd son sang par une large blessure à la cuisse droite.

D'autres automobilistes l'entourent et veulent le transporter à l'ambulance, mais le blessé s'y refuse énergiquement.

« Non! cent fois non! dit-il avec force. Vous m'avez pansé, ça suffit. C'est déjà trop de temps perdu. Songez qu'on vous attend. Partez et laissez-moi ici. Il passera bien tout à l'heure quelques brancardiers, et puis, vous savez, un homme, ça ne compte pas beaucoup en ce moment-ci.

« Allez, espérons pour le mieux, et vive la France! »

Nous apprîmes que l'accident était dû à une bombe d'avion.

Racontée, une petite scène comme celle-là n'a l'air de rien, surtout à une époque où il se fait une formidable dépense d'héroïsme; mais je vous assure qu'elle devient profondément impressionnante lorsqu'on en est témoin, à deux pas du champ de bataille, alors que la terre tremble sous les détonations de l'artillerie et que les obus passent en hurlant au-dessus de votre tête. Et il fallait que le blessé eût un réel courage et un profond sentiment du devoir pour refuser le secours immédiat qui s'offrait. En effet, d'une part, il ignorait la gravité de sa blessure, et tout délai pouvait peut-être entraîner la mort, et, d'autre part, en restant où il se trouvait, il courait le risque d'être écrasé par un obus.

Notre commandant de compagnie fit prévenir les brancardiers divisionnaires. J'espère donc que le vaillant convoyeur se sera tiré de l'aventure; mais je ne suis pas sûr qu'il en soit sorti avec sa jambe. La blessure m'avait, en effet, paru grave; et j'ai tant vu de blessés, j'en ai si souvent pansé sur le champ de bataille et dans la tranchée, que je commence à m'y connaître un peu.

Les voitures roulent interminablement dans l'obscurité d'une nuit pluvieuse et froide. Les gradés hurlent des choses qui se perdent dans le bruit des moteurs; les chauffeurs crient et parfois s'injurient. Au fond, on s'agite et on grogne pour se tenir éveillé.

Là-bas, sur la gauche, un large coin de ciel un peu moins noir, que traversent des lueurs rapides et où se balancent, de temps à autre, pareilles, de loin, à des araignées au bout de leur fil, des fusées éclairantes dont la lumière frange de lourds nuages.

C'est l'enfer de Verdun.

Soudain un sifflement qui se change en hurlement, puis un autre sifflement et un autre hurlement. Deux éclairs rougeâtres illuminent une partie du convoi, deux explosions violentes secouent les voitures, les freins grincent, les moteurs se cabrent.

Des voix crient :

« Gare la casse! Nous sommes arrosés! »

Le chef du convoi, un sous-lieutenant, file entre les camions, dans une petite voiture dont le moteur bat rageusement.

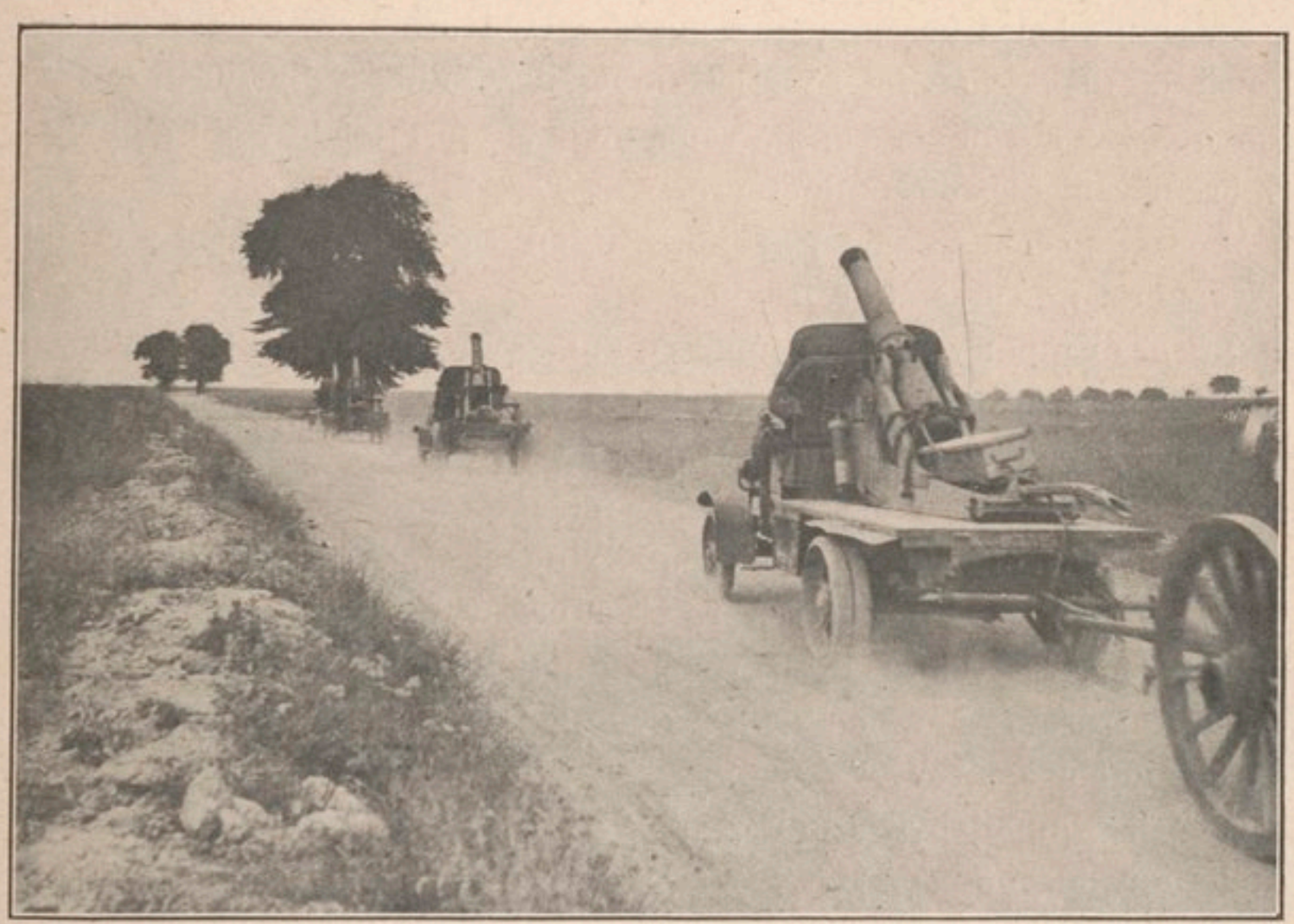
Pour cette fois, il n'y a pas grand mal. Les obus sont tombés dans le fossé de la route, couvrant littéralement de boue plusieurs véhicules et les occupants.

« Rien de cassé? » crie le sous-lieutenant.

Les hommes peuvent à peine répondre, car ils ont de la boue dans la bouche, dans le nez, dans les oreilles, dans les yeux.

On rit, et en route!

Car ces hommes rient de tout. Le moindre incident les met en joie, et leur gaieté n'est nullement forcée. Aucun sentiment de pose ne s'y mêle, — et pour qui poseraient-ils? Si la mort vient, elle les trouvera le sourire aux lèvres.



Convoi d'autos-canons de 155.

L'arrosage continue. Un obus tombe de temps à autre; mais les artilleurs allemands tirent trop court, et le convoi ne reçoit que des trombes de boue.

Le sous-lieutenant va et vient le long de son convoi, dans sa petite voiture au moteur rageur, dont le *tap tap* rapide et sec ressemble au bruit de plusieurs mitrailleuses en action. On dirait un chien de berger faisant la police de son troupeau.

Soudain, un obus tombe plus près, sur le bord de la route. Un des camions se renverse, criblé d'éclats. On entend de grands cris. Les freins grincent effroyablement. Le sous-lieutenant file vers le lieu du désastre.

La voiture seule est blessée. — Par miracle les hommes n'ont rien, quelques contusions seulement. — On la traîne dans le fossé, puis l'on se remet en marche, et le chef du convoi se frotte les mains en murmurant :

« Nous avons de la chance! »

Voilà la vie des convoyeurs de Verdun. Et le sous-lieutenant a raison : ceux-ci ont de la chance.

Tous n'en ont pas autant.

« On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, » dit le vieux proverbe. On ne lance pas non plus sur des routes bourbeuses et défoncées, en pleine nuit et souvent sous les obus, des milliers de lourdes voitures sans qu'il y ait de la casse, sans qu'il se produise des accidents où sombrent véhicules et conducteurs.

Mais ces accidents ne refroidissent en rien l'ardeur des admirables convoyeurs. La casse était prévue.

Que des camions se télescopent, qu'un obus en éventre quelques-uns, que des bombes en démolissent, le long ruban se reforme aussitôt, la gigantesque courroie continue à transmettre la force motrice à la machine de mort qui, grâce à elle, fonctionne sans arrêt.

J'en ai vu souvent sur les routes, de ces pauvres camions blessés à mort, pareils à des cadavres de léviathans, et je ne les ai jamais contemplés sans émotion. Quels drames sanglants s'étaient déroulés autour de leur carcasse? Combien de vies humaines s'étaient éteintes au bruit de leur moteur expirant?

Et ceux qui étaient tombés là n'avaient pas connu, comme nous, l'exaltation du combat, l'enivrement de la bataille, la joie de rendre les coups, de voir périr l'ennemi qui vous menaçait, la satisfaction, si l'on succombe, de savoir que l'on sera bien vengé.

Ils sont morts avec la satisfaction d'avoir accompli noblement et vaillamment leur devoir.

Par des blessés des convois automobiles, j'ai eu parfois des détails sur certains accidents de route, sur certains drames causés par le bombardement des voies, et je puis dire que j'ai admiré le courage de ceux qui tombèrent dans l'accomplissement d'une tâche éminemment utile, qui moururent souvent en véritables héros, ne pensant qu'à la France qu'ils avaient si bien servie.

Il est juste que les combattants n'oublient pas ces bons artisans de leur œuvre.

XXXVII

DEVANT SAINT-MIHIEL

Pendant toute la première quinzaine de mars, nous errons de village en village, passant deux jours dans l'un, trois jours dans l'autre, faisant dans la boue, sous la neige et la pluie, des étapes qui atteignent parfois trente kilomètres et ne sont jamais inférieures à vingt.

Nos poilus apprécient fort peu ces randonnées, dont l'utilité leur échappe, et qui sont fort pénibles, il faut en convenir. Les malheureux villages où nous séjournons ont eu la visite des Allemands. C'est dire que les ruines y sont nombreuses et que nous y cantonnons généralement dans des conditions assez défectueuses, ne trouvant pas toujours un toit pour nous abriter. Or, lorsqu'on arrive au gîte trempé comme un canard et crotté comme une douzaine de barbets, rien n'est déprimant comme de ne pas trouver un endroit sec où l'on puisse oublier la pluie et la boue.

Petit à petit, les villages se repeuplent. La plupart des habitants, — au moins ceux qui avaient un peu de bien au soleil, — sont revenus pour cultiver leurs terres. Ils se logent comme ils peuvent, les uns dans des caves, les autres dans les maisons, — lorsqu'il y en a, — qui ont échappé aux obus ou à la torche incendiaire. Bien entendu, ils ne sont pas beaucoup plus à l'aise dans les maisons que dans les caves;

car l'on s'y serre le plus possible, une famille tout entière ne disposant souvent que d'une seule chambre.

Dans quelques-uns des villages que nous avons traversés, nos territoriaux, et aussi, je crois, une société anglaise ou américaine, construisaient, pour les familles sans abri, des maisons en bois qui m'ont paru assez coquettes et très confortables.

Les pauvres habitants ont, pour la plupart, retrouvé leurs terres dans un triste état, surtout où l'on s'est battu. Ils se sont mis courageusement à la besogne; mais la tâche est rude, et les continuels passages de troupes ne sont pas faits pour la rendre plus facile.

Le 20 mars, nous nous trouvons sur le territoire d'une autre armée, nous dirigeant vers Toul. Ce jour-là, nous couchons à Blénod et nous y apprenons qu'on va nous transporter vers Commercy dans des camions automobiles, la division devant, paraît-il, être employée à l'organisation des positions de deuxième ligne.

On dit cependant que mon régiment est désigné pour prendre un secteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que le général de brigade marche avec nous.

Les poilus sont heureux, après tant de marches et de contre-marches, de se voir offrir, par l'autorité supérieure, une promenade en automobile; aussi s'entassent-ils dans les camions avec une joie d'enfants; car, cette fois, il s'agit bien d'une promenade.

Jusque-là, lorsqu'ils sont montés dans les lourds camions, c'était pour se voir transportés en plein combat, en soutien d'unités déjà engagées et généralement fort éprouvées, ou pour rétablir une situation délicate. Et dame! si courageux que l'on soit, les voyages de cette nature n'ont rien d'agréable, et l'on comprend parfaitement que les voyageurs ne montrent pas un visage souriant.

Je vous assure qu'il est pénible de descendre d'une voiture sous les obus, les reins en capilotade, et d'être jetés tout de go dans un combat dont on n'a pas suivi les péripéties, sur un terrain qu'on ne connaît pas.

Évidemment l'on marche sans se faire prier, l'on y va de bon cœur; mais on se sent gêné dans les entournures, un peu dépaysé, et il faut un certain temps pour se mettre au point.

Cette fois, le repos est au bout de notre voyage, du moins nous le supposons; mais, en tout cas, nous sommes sûrs que ce ne sera pas la bataille.

Nous devons, nous dit-on en route, trouver, dans notre nouveau

secteur, un régiment territorial déjà installé, qui passera sous le commandement de notre général.

« Pourvu, font les poilus, que les anciens nous aient préparé des tranchées confortables ! »

Évidemment nous le mériterions ; car, généralement, nous établissons des tranchées pour les autres. Or, quand on a fait son nid, on aime assez l'occuper soi-même.

Fort de Troyon. (Cliché de l'*Illustration*.)

Les poilus rient, chantent et plaisantent, et leur joie s'augmente du plaisir de narguer le *carapata,* de voir gicler la boue sur les automobiles de luxe qui croisent les camions.

Une scène surtout les amuse follement, je vais essayer de la décrire.

La longue file des camions, — l'un suivant l'autre à une distance de vingt mètres environ, — tient le milieu de la route. Les lourdes voitures ont l'horreur des bas côtés, où l'on penche et où l'on s'enlise.

Soudain, derrière le dernier camion, une auto de luxe se présente et se voit naturellement obligée de régler son allure sur celle du monstre qui lui barre le passage.

Coin coin vigoureux du chauffeur distingué qui tient le volant.

Le monstre ne dévie pas d'une ligne, car son conducteur n'entend pas l'appel de la sirène aristocratique, dont le vagissement se perd dans le ronflement des moteurs et le fracas des roues.

Les poilus, eux, entendent et voient; mais ils ne bronchent pas, — ça n'est pas leur affaire.

Le chauffeur de l'auto leur fait des signes désespérés.

Ils le contemplent avec l'air ahuri des gens qui ne comprennent pas. Intérieurement ils se tordent.

La sirène aristocratique devient furieuse et s'enroue dans sa rage, lançant aux quatre coins de l'horizon des appels sans harmonie.

Enfin le conducteur du camion a entendu et appuie lourdement sur sa droite.

La superbe voiture, trépidante, le double, et il en sort des injures à l'adresse de la plèbe du camion, conducteur et poilus. On distingue, dans le vacarme, le mot « abrutis ».

Les poilus, installés à l'arrière, restent impassibles, — en apparence. Ceux de l'intérieur se tordent de rire en se tenant les côtes.

La luxueuse auto n'est du reste pas au bout de ses *coins coins* et de sa fureur; car la scène se répète derrière chacun des camions dont se compose le long convoi.

C'est la revanche du poilu sur ces autos qui l'ont si souvent couvert de boue lorsqu'il se rendait aux tranchées ou gagnait le gîte de repos.

Au fond, cela ne fait de mal à personne.

C'est simplement une petite scène de vaudeville dans le grand drame.

Dans le courant de l'après-midi, notre convoi pénètre à Commercy, où nous obtenons un certain succès de curiosité, et nous sommes obligés d'y faire escale pour laisser passer un groupe d'artillerie.

Nous en sommes heureux, car on a besoin de se dégourdir les jambes. Après avoir été secoué pendant des heures dans un camion, nous sommes à peu près dans le même état que les gens qui descendent d'un bateau après une traversée par mauvaise mer.

Ceux d'entre nous dont la bourse est garnie achètent des madeleines qu'ils partagent fraternellement avec les camarades, et nous les mangeons en faisant les cent pas sur la place principale de la ville, devant une sorte de grand marché couvert.

Il paraît que Commercy est une garnison de choix. C'est du moins ce que nous affirment des soldats que la providence a conduits en ce séjour enchanteur.

On y a installé un théâtre où, chaque soir, des militaires jouent la comédie devant leurs camarades. On y vit à peu près comme en temps de paix, pas mal logé, pas mal nourri...

Décidément, plus nous allons, plus nous nous apercevons que nous avons la guigne, nous qui ne quittons les sous-sols boueux, la vermine et les rats que pour marcher au combat.

Et tout près d'ici se déroule la bataille la plus terrible, la plus meur-

Une pièce de gros calibre maquillée pour échapper à l'observation de l'ennemi.

trière, peut-être, qui ait jamais eu lieu; tout près d'ici l'on s'égorge avec furie, l'on vit dans le sang et dans la boue!

Étonnant contraste!

Je n'ai certes pas l'intention, croyez-le bien, de critiquer les camarades de Commercy. Je trouve, au contraire, qu'ils ont parfaitement raison de se distraire et qu'ils en ont le droit; car leur tour viendra d'affronter la mort, et, du reste, nombre d'entre eux l'ont affrontée plus d'une fois déjà.

Mais, malgré moi, j'envie leur gaieté; je me sens triste sans savoir pourquoi. A cette heure, je revois mon petit engagé volontaire agonisant et chantant de sa voix blanche, comme pour s'endormir, le can-

tique à la Vierge. Je ne puis chasser cette vision troublante et j'ai hâte de voir démarrer les camions.

Le soir, nous couchons dans notre nouveau secteur.

Les troupes que nous venons relever partiront demain, après nous avoir remis leurs plans, passé les consignes, fourni les renseignements utiles.

Où iront-elles? On ne sait.

A Verdun, probablement.

Nous couchons en plein bois, dans des baraquements bien aménagés, mais où les rats et les souris pullulent. Cette installation est, du reste, provisoire. Quand la relève sera opérée, nous pourrons utiliser des cantonnements meilleurs.

Le lendemain, rassemblement de grand matin. Mon bataillon part en première ligne. Nous y resterons une dizaine de jours, puis nous passerons sur la troisième position.

Avant le départ, j'examine le paysage à la jumelle. Il est charmant.

Nous sommes environnés de bois, de vrais bois dont les grands arbres ont été, jusqu'à présent, respectés par la hache et les obus. J'aperçois des sources limpides dont l'eau est recueillie, pour la troupe, dans des auges tenues très propres. A la droite des bois, des wagonnets, affectés au transport des vivres et du matériel, sont traînés sur des rails par des chevaux de l'artillerie ou des sections de mitrailleuses.

Nous ne sommes séparés des Allemands que par la Meuse; mais leur artillerie ne manifeste aucune activité, probablement parce que beaucoup de leurs canons ont été transportés sur le front de Verdun.

Quant à leur infanterie, elle n'est guère entreprenante, au moins pour le moment.

Vers le sud-est, on aperçoit Saint-Mihiel et son faubourg, où se dressent les casernes de Chauvoncourt, puis le Camp-des-Romains, d'où les guetteurs de l'ennemi peuvent observer toute la vallée.

Au pied du Camp-des-Romains, sur la rive droite de la Meuse, s'alignent les débris de ce qui fut l'élégant petit village de Bislée, jadis le paradis des pêcheurs de la région.

« Garde à vous! Sac au dos! »

La compagnie va prendre ses positions de tranchées dans les Paroches.

Nous descendons des hauteurs boisées, et, par un long boyau, nous gagnons la vallée, laissant à notre droite le fort des Paroches.

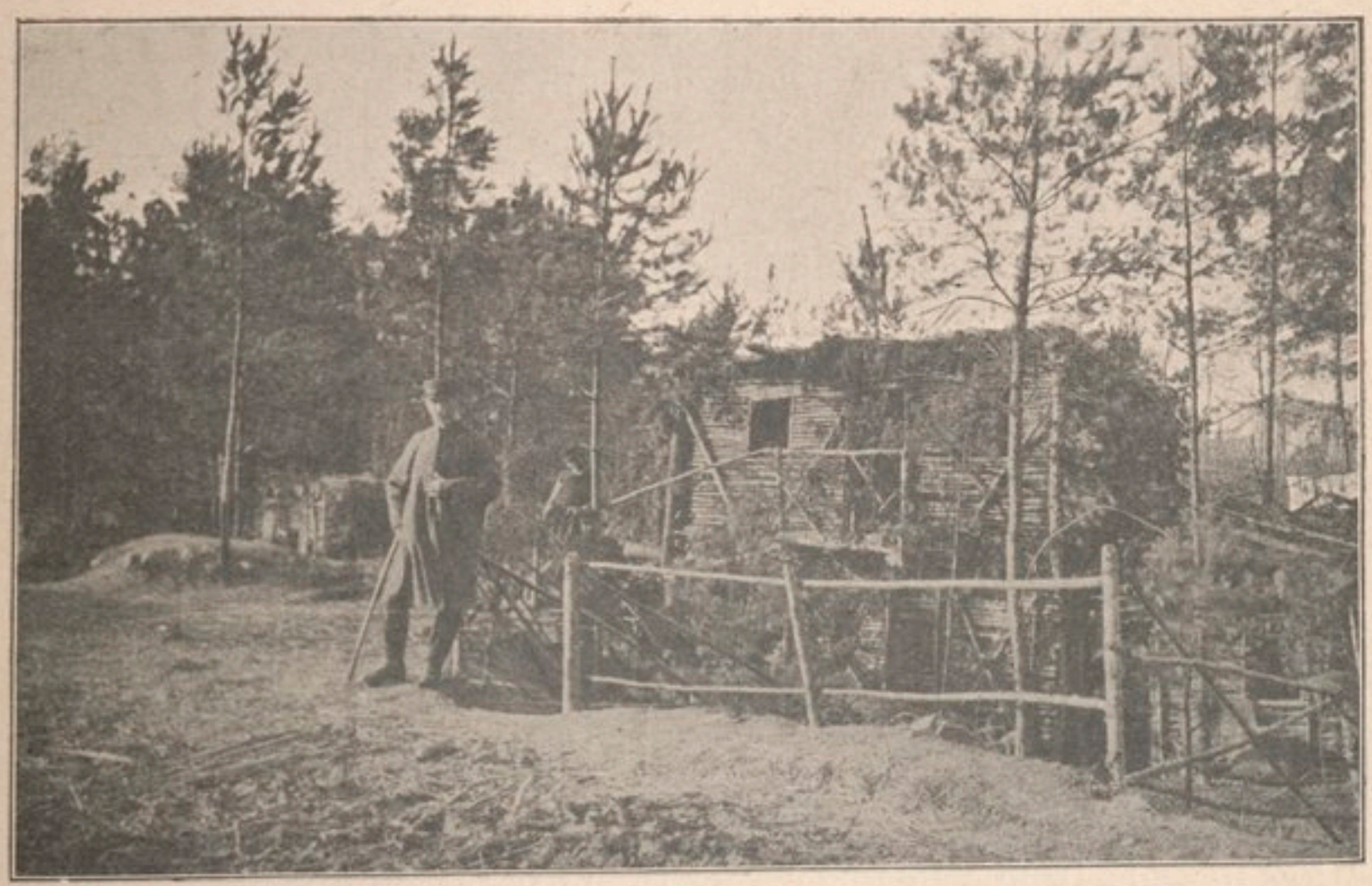
Au loin, sur la gauche, nous apercevons le fort de Troyon.

La pluie a cessé de tomber, la température n'est pas désagréable, et la campagne est délicieuse avec ses taillis nuancés de tons vert pâle extrêmement doux.

De temps à autre, on entend un coup de canon tiré par notre artillerie.

Aucune fusillade.

En somme, calme absolu sur notre front.



Le général devant sa cagna.

Jamais nous n'avons vu de secteur comme celui-là. C'est à se demander si la guerre ne vient pas de prendre fin subitement.

En sortant la tête du boyau, on voit Saint-Mihiel comme si l'on était dans la ville.

De la caserne de Chauvoncourt il ne reste que les murailles; mais les Allemands s'y cramponnent avec obstination. Vivant dans les caves profondes, ils ont poussé en avant quelques postes d'écoute, de sorte qu'à certains endroits nous nous trouvons très rapprochés d'eux.

La nuit, on patrouille, et, des deux côtés, on rivalise d'adresse et de ruse pour faire des prisonniers à l'adversaire.

La guerre devient ainsi presque une distraction.

A Saint-Mihiel, les Allemands vivent en paix.

Certes nous pourrions les enterrer sous les décombres de la ville; mais cette ville est à nous : ils sont dans nos meubles et dans nos immeubles.

Et puis l'on doit penser aux habitants. Il y a là un grand orphelinat tenu par des religieuses et bondé d'enfants.

Voilà l'inconvénient de se battre chez soi.

Avec de bonnes jumelles on peut voir les ordonnances des officiers allemands qui font la chambre de leurs maîtres, brossent les effets, battent les tapis.

Pour ces messieurs, c'est la vie de garnison.

Un artilleur me conte l'anecdote suivante :

Un matin, l'un de nos officiers observateurs aperçoit une corvée qui vient vider dans la rivière des ordures chargées sur un tombereau, et le lendemain, à la même heure, le fait se renouvelle.

Le commandant de la batterie, prévenu, dispose ses pièces en conséquence, et, le surlendemain, la corvée reçoit une volée d'obus.

Le jour suivant, à la même heure et au même endroit, une corvée parut de nouveau; mais, cette fois, elle poussait devant elle une pauvre femme tenant par la main deux petits enfants.

Après une marche assez fatigante dans le boyau, nous débouchons enfin dans la tranchée.

Ma section reste en soutien et ne prendra que dans trois ou quatre jours la ligne avancée.

Une fois ma troupe installée, ma revue passée, le poste de commandement du lieutenant bien reconnu, j'examine le village.

Du pauvre village, il ne reste guère que des ruines. Aucune maison n'a été épargnée. Les toitures sont éventrées, les murailles trouées et lézardées.

Une voiture de cantinière, abandonnée par sa propriétaire, n'a pas trop souffert.

Comment cette voiture est-elle ici?

Je m'imforme et j'apprends qu'avant la guerre une des cantinières du régiment de Chauvoncourt s'était établie à Paroches, où vivaient de petits ménages de sous-officiers.

Partout des bouteilles vides, mais de « pinard », point.

Le manque de vin est un point noir. Nous sommes si loin de tout centre d'approvisionnement que les troupiers désespèrent de toucher la ration quotidienne du fameux « pinard ».

Par compensation, l'eau est excellente, et quand on sort de l'enfer de Verdun, on passe sur bien des choses, même sur le manque de vin.

Dès la chute du jour, on commence à patrouiller et l'on s'efforce de pincer quelques Allemands. Ceux-ci, du reste, en font autant, de sorte, comme je l'ai dit déjà, que c'est une lutte de ruse et d'adresse.

Le général a promis la croix de guerre à ceux qui ramèneront des prisonniers, et l'on y tient à cette petite croix. Les poilus ont beau pratiquer les vertus antiques, il leur est infiniment agréable d'orner leur poitrine de l'insigne qui atteste leur bravoure. La croix de guerre est l'objet principal de l'ambition du vrai poilu.

Dans le village tous les meubles ont disparu. Où sont-ils passés?

Quelques-uns ont pris le chemin de nos postes de commandement et de défense; mais le nombre en est infime : deux ou trois lits, quelques tables, une demi-douzaine de sièges boiteux. Où sont les autres?

En ce qui me concerne, je ne suis pas à plaindre, car je trouve le nécessaire dans mon abri, notamment quelques bonnes planches dont je pourrai confectionner une couchette très convenable. J'ai aperçu, non loin de mon domaine, quelques bottes d'excellente paille. Tout ira bien.

Mes hommes ont également ce qu'il leur faut. Allons, nous ne sommes pas à plaindre.

Tout près de chez moi s'étend le jardin du curé.

Pauvre curé! s'il voyait aujourd'hui ce jardin qu'il soignait avec amour, il ne le reconnaîtrait guère. Les murs ont été crénelés, des obus les ont crevés çà et là. De profonds boyaux coupent les allées, dont les parties restées intactes disparaissent sous les orties et les herbes folles. Les bordures de buis se soupçonnent à peine...

Avant la nuit, il importe de reconnaître les tranchées avancées, afin que nous puissions, en cas d'attaque, gagner rapidement le point menacé.

C'est besogne facile, vu la faible distance à parcourir et la bonne organisation des boyaux. Toutefois je dois me hâter; car notre installation a pris du temps, et déjà l'on sent l'approche du soir. Les contours se fondent, une brume légère envahit la prairie qu'arrose la Meuse.

Lorsque je regagne mon poste, après ma reconnaissance des lieux, on y sent une délicieuse odeur de rata qui augmente un appétit déjà sérieux; aussi je fais honneur à l'excellent ragoût de bœuf qui m'attend.

Un ravissant petit rossignol de muraille a élu domicile dans les pou-

trelles qui forment le toit de mon abri, et ma présence ne paraît pas l'effrayer.

Il comprend évidemment que nous ferons bon ménage.

Décidément le secteur des Paroches est un secteur charmant.

Je venais de finir mon repas lorsqu'un planton m'arriva, porteur d'une note de mon commandant de compagnie concernant le service des patrouilles pour la nuit.

Ce planton, très débrouillard, nous avait été laissé provisoirement par nos prédécesseurs pour nous indiquer les itinéraires à suivre et les passages dangereux.

Il me conta qu'entre notre front et celui de l'ennemi se trouvait un couvert formé par une demi-douzaine de peupliers entourés de broussaille, où, chaque soir, quelques hommes allaient se poster pour fusiller les patrouilles allemandes.

Ce petit jeu, qui me sembla manquer d'intérêt, coûtait, chaque semaine, la vie à quelques poilus.

Comme mon commandant de compagnie me laissait toute initiative, je supprimai le séjour dans ce boqueteau et le remplaçai par une petite exploration du remblai de la voie ferrée et d'une bande de terrain dangereux qui nous masquait ce remblai.

Je choisis un caporal à la fois très crâne et très prudent, lui laissant le soin, puisqu'il est responsable de la mission, de désigner les quatre poilus qui doivent l'accompagner.

La désignation est très difficile à faire, car tous veulent marcher. Le pauvre caporal est harcelé, tiraillé de tous côtés.

« Prends-moi, dis!...

— Non, c'est moi!...

— Moi, je n'ai jamais marché!... »

Dès qu'il a désigné le premier de ses hommes, un concert de récriminations s'élève :

« C'est de l'injustice!...

— Toujours les mêmes qui ont la veine!... »

J'en passe, des meilleures et surtout des plus virulentes.

« Mais, nom de nom! s'exclame le malheureux gradé, ne soyez pas si pressés; on va peut-être bien se faire casser la figure!... »

A chaque désignation, les récriminations deviennent plus ardentes. Du moment qu'on peut se faire casser la figure, le désir de faire partie de l'expédition augmente de plus en plus.

Le brave caporal se démène comme un diable, menace de punitions

terribles, déclare qu'il préférerait avoir devant lui une bande de Boches...

Voilà nos poilus.

Enfin tout se calme. Les patrouilleurs, sous les regards envieux de leurs camarades, approvisionnent le magasin de leur fusil, glissent quelques cartouches dans leur poche et reçoivent le mot de ralliement.

Chaque patrouilleur doit, en effet, connaître ce mot, car il peut arriver que, séparé de son chef, il ait à rentrer isolément dans nos lignes; et, s'il

Un régiment, musique en tête, change de secteur.

n'avait pas le mot, les sentinelles, ne pouvant le reconnaître en pleine nuit, feraient feu sur lui.

Nos hommes rentrèrent vers minuit, ayant très heureusement et très intelligemment rempli leur mission, et ramenant un prisonnier.

Cet Allemand était un tout jeune homme imberbe, qui parlait très facilement le français, ayant, — comme tant d'autres, — servi dans plusieurs hôtels parisiens. Il était, du reste, enchanté d'en avoir fini avec la guerre et ne s'en cachait pas.

Il raconta aussi que ses camarades menaient, à Saint-Mihiel, une existence heureuse et que les officiers s'y livraient à de copieuses libations.

Je l'expédiai, sous escorte, au commandant de la compagnie.

Une seconde patrouille fut commandée pour opérer pendant la seconde partie de la nuit. Il importe, en effet, d'éventer, le cas échéant, toute attaque sur notre front, pendant que règne l'obscurité. La patrouille devra rentrer au point du jour, c'est-à-dire au moment où les guetteurs des postes d'écoute pourront voir de nouveau le terrain dangereux.

A la guerre, il faut savoir se garder. Je n'hésite pas à déclarer que c'est une chose capitale, et je suis sûr qu'aucun militaire ayant fait la guerre ne me démentira.

Mais se garder n'est pas si commode qu'on pourrait le penser, car l'ennemi a dans son sac mille ruses susceptibles de tromper sentinelles et patrouilles.

Dans la guerre que nous faisons, on pourrait écrire des volumes sans épuiser le sujet sur l'art de se garder; car c'est un art, un grand art.

Ceux qui organisent la garde d'une position et ceux qui l'assurent doivent faire preuve de beaucoup de qualités, et la bravoure n'est pas toujours la première de ces qualités. Il faut surtout de l'initiative, du jugement, du coup d'œil, de l'imagination, de la vivacité d'esprit, du sang-froid, de la méthode. Il faut connaître la mentalité de l'ennemi qu'on a devant soi, avoir tâté de ses procédés... Ajoutez alors à tout cela une bonne dose de courage, et tout ira bien, les poilus pourront dormir tranquilles. Souvent, l'on m'a dit :

« Vous devez vous ennuyer à mourir dans la tranchée? »

Mais non, je vous assure. Dame! je ne prétends pas que l'on ne soit pas atteint parfois du fâcheux « cafard », qu'il n'y ait pas de temps à autre des heures un peu nostalgiques; mais cela est plus rare qu'on ne pense.

Dans la tranchée, on n'est jamais inoccupé, et le service de garde est une des occupations les plus sérieuses. Ajoutez-y le travail de terrassement, les mille et un petits détails de la vie quotidienne... Non, je vous assure que l'on n'a pas souvent le temps de s'ennuyer. Nous sommes un peu, dans la tranchée, comme des fourmis dans une fourmilière.

La seconde patrouille partie, je puis enfin goûter un repos dont j'ai le plus grand besoin, et m'endors d'un sommeil que rien ne troublera, si ce n'est le retour de nos braves patrouilleurs, qui, eux, auront passé leur nuit entre les deux lignes, l'oreille au guet, essayant de se rendre compte du moindre bruit, risquant sans cesse un coup de fusil.

Il fait déjà grand jour lorsque le caporal, chef de la patrouille qui assura notre sommeil, me crie :

« Rien de nouveau, sergent ! »

Le brave garçon me dit cela du même ton que s'il m'apprenait qu'il pleut ou que la journée sera belle.

Rien de nouveau, sergent! Jamais vous ne pourriez penser que ce gaillard vient de passer de longues heures de nuit dans une zone des plus dangereuses, à quelques mètres des ouvrages ennemis que gardent des sentinelles attentives et bien dressées, exposé à toutes les intempéries, couché, souvent à plat ventre, dans une boue glacée sans pouvoir faire un mouvement, obligé même, parfois, de retenir son souffle.

Cela n'est certes pas du nouveau pour lui, il l'a fait cent fois. *Rien de nouveau*, c'est-à-dire l'ennemi n'a pas bougé. Le reste ne compte pas. C'est le métier, et cela lui paraît très naturel.

Notez que ce caporal a dépassé la trentaine et qu'il exerce, en temps normal, une profession très paisible et très sédentaire, — il est tailleur d'habits.

Il aurait pu, peut-être, se faire affecter, en cette qualité, dans quelque magasin ou tout au moins à la section hors-rang. On le lui a, paraît-il, proposé jadis ; mais il a refusé net.

Le lendemain nous allons prendre le service dans la tranchée avancée, et nous y séjournons deux jours dans un calme parfait.

Décidément ce secteur est idéal.

La compagnie passe ensuite en réserve de bataillon, c'est-à-dire que nous allons exécuter quelques travaux d'organisation, tout en nous tenant prêts à marcher au premier signal.

C'est la situation rêvée par le poilu : abris convenables et sûrs, travail modéré, nourriture saine et suffisante, sinon abondante... Malheureusement le « pinard » fait toujours défaut et on le remplace par une double ration de café.

Jamais, au grand jamais, nous n'avons connu pareille tranquillité.

Cela durera-t-il?

Les avis sont partagés.

En attendant les événements, nous jouissons délicieusement de notre bonheur présent, et nous profitons du calme pour mettre en ordre nos effets, nos armes, nos munitions.

Nous nous consacrons aussi à l'instruction et à la mise au point des jeunes gens qui nous sont arrivés comme renforts.

Cela nous est d'autant plus facile que nos hommes sont tout à fait rompus aux travaux d'organisation des tranchées et des réseaux. Il suffit, à présent, de leur donner leur tâche, et l'on est sûr que la besogne

sera bien et rapidement faite. Non seulement nos poilus ont appris à creuser la terre avec intelligence et à bâtir des réseaux, mais ils ont compris l'utilité, l'importance de ce travail. Instruits par l'expérience, ils savent que leur labeur épargnera des vies humaines.

Le temps est subitement devenu splendide : pas un nuage au ciel, un joyeux soleil dont les chauds rayons semblent faire sortir de terre la verdure et les fleurs. A la lisière des taillis, la violette domine. Les flancs des coteaux sont tapissés d'anémones. Partout les oiseaux chantent.

Le printemps vient de surgir, radieux, comme sous la baguette d'une fée.

De temps à autre, un coup de canon lointain vient nous rappeler qu'on est en guerre.

On l'oublierait facilement dans la paix du ravissant paysage, sous le calme du beau ciel.

La tranquillité dont nous jouissons est presque inquiétante.

On n'est jamais satisfait : trop de mitraille ou pas assez!

Quand il tombe trop d'obus, on est ahuri par le fracas infernal du canon et des explosions; mais, quand on n'entend plus rien, on se demande si, dans le calme qui paraît étrange, l'ennemi ne prépare pas la mise en œuvre d'une ruse de guerre quelconque.

Gros émoi, la fourmilière s'agite. Les plantons viennent d'apporter le rapport, et, chemin faisant, ils ont dit ce qu'ils en savent, en brodant le plus possible, bien entendu.

Le rapport du colonel comporte, paraît-il, des nominations et des citations. Le cuistot de la compagnie, — un gaillard bien renseigné, — raconte que les deux régiments de la brigade sont cités à l'ordre de l'armée pour les affaires de Champagne et recevront très prochainement la croix de guerre.

Le rapport, en effet, confirme cette nouvelle, dont j'ai parlé déjà, et nous annonce, en outre, que le général Dubail, commandant de groupe, remettra le lendemain, au cours d'une revue, la croix de guerre à notre drapeau et aussi à quelques poilus.

Une revue ne donne pas, en temps de guerre, autant de tintouin qu'en temps de paix. Néanmoins, il faut tout de même être propre, et dame! c'est moins facile en temps de guerre qu'en temps de paix. Il convient d'ajouter, du reste, que nos chefs se montrent moins exigeants.

Malgré tout, on a son amour-propre et l'on tient à se présenter en bon état. Chacun se met à brosser, à laver, à astiquer. Point n'est besoin de surveillance. Les hommes agissent d'eux-mêmes et travaillent de tout cœur.

Les poilus qui doivent recevoir la croix de guerre ne se sentent pas d'aise et accueillent cependant avec modestie les cordiales félicitations des camarades.

La soupe dans une tranchée de première ligne.

On les envie, mais on ne les jalouse pas, car les croix sont bien placées et ont été méritées par des actes admirables.

Malheureusement, tous les titulaires ne sont pas présents. Quelques-uns sont encore couchés sur un lit d'hôpital; d'autres sont réformés ou à la veille de l'être, ayant perdu un membre ou l'usage d'un membre dans la bagarre.

On pense à eux dans la tranchée, où l'on raconte à ceux qui n'y étaient pas les durs combats de la Champagne.

On pense aussi aux nombreux camarades qui dorment là-bas, à la lisière des bois, dans l'ombre des sapins. Il est bien peu de soldats qui n'aient perdu un camarade particulièrement cher, « un pays. » Et quand

on parle des disparus, les chants et les rires s'éteignent, les hommes prennent une voix grave et basse, comme s'ils étaient devant une tombe. Alors vraiment il semble que les âmes de nos chers morts palpitent dans la tranchée.

Une surprise nous attendait au dîner, et quelle surprise! Vers le milieu du repas, un planton entra sans bruit, l'air profondément grave, comme il convenait en une circonstance aussi solennelle, et déposa sur la table, avec des précautions infinies, un paquet informe ficelé sans élégance, mais très solidement, bourré de paille et de chiffons d'une propreté douteuse.

Tout le monde se récria; tout le monde, sauf un collègue, qui, lui, se mit à éclater de rire en voyant nos airs dégoûtés.

« Qu'est-ce que cette saloperie? demanda l'un de nous au planton.

— Sais pas, sergent.

— Comment, tu ne sais pas! Qui t'a chargé d'apporter cela ici?

— Sais pas, sergent.

— Ça c'est trop fort! Ah! tu as la prétention de te moquer de moi... Tu auras deux jours, avec le motif, et je te promets qu'ils feront des petits! »

Le collègue qui riait et paraissait s'amuser follement fut injurié copieusement à propos de sa gaieté, jugée intempestive. La bordée d'injures n'eut d'autre effet que d'augmenter sa joie. Enfin, lorsqu'il lui fut possible de parler, il saisit le paquet en disant :

« C'est moi l'expéditeur de cette saloperie. Devinez ce qu'il y a là-dedans. »

Plusieurs voix crièrent : « Un lapin!... Un poulet!... Un bâton de maréchal!... La clef des tranchées!

— Vous n'y êtes pas, mes amis; vous ne brûlez même pas... C'est une surprise pour les nouveaux promus... Recueillez-vous et préparez-vous à une grosse émotion...

— Alors, c'est une torpille! »

Il fouillait dans le paquet, sous la table.

Soudain il se dressa, tenant dans chaque main... une bouteille de pinard.

Ce fut du délire. Il y eut de tels cris, que nous n'aurions pas entendu éclater un 420.

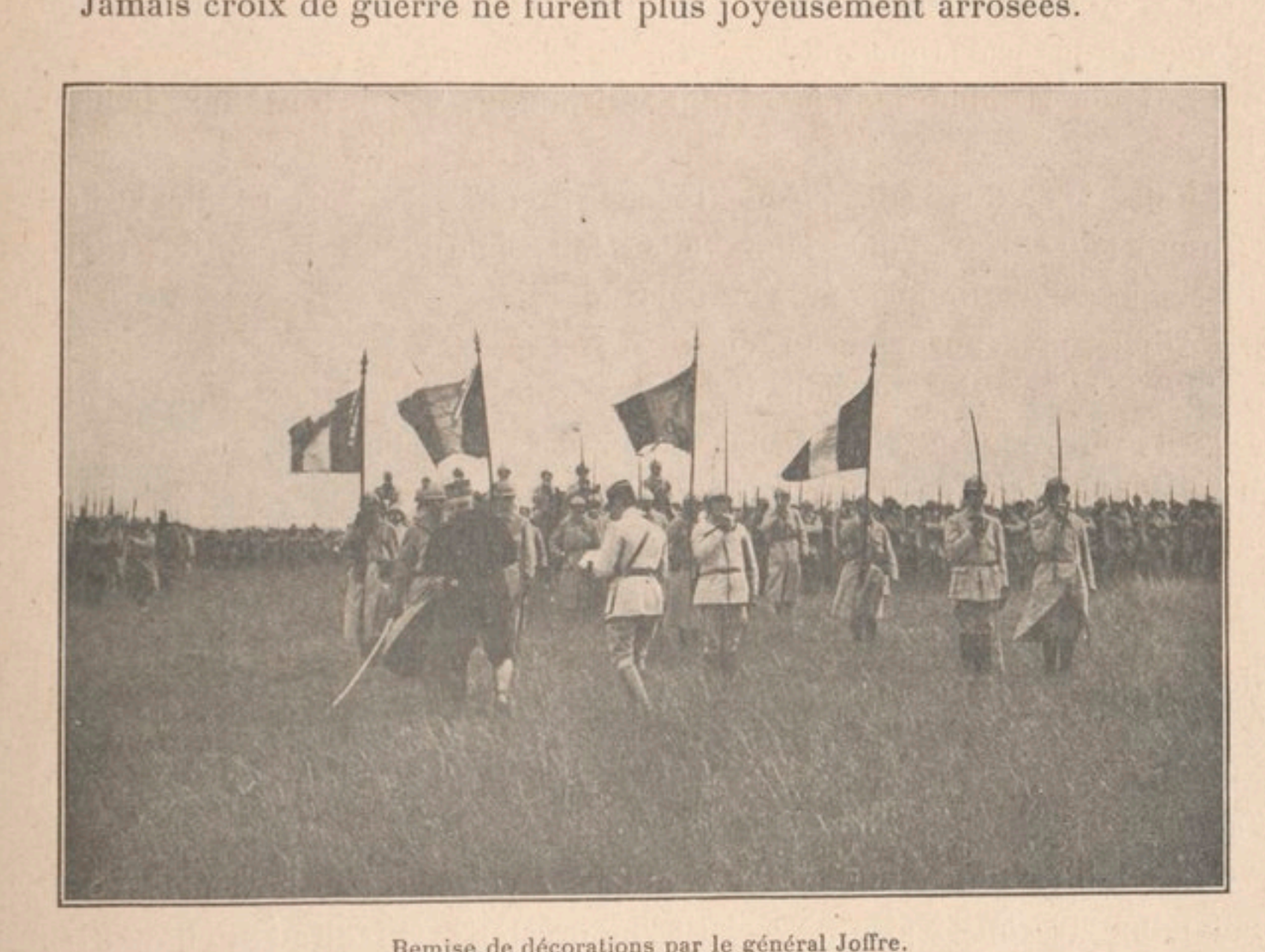
« Du pinard! du pinard! »

On embrassait le débrouillard qui, — Dieu sait comment! — avait réussi à se procurer ces deux bouteilles.

« Oui, mes amis, du pinard, et un pinard de derrière les fagots! »

Le camarade qui avait interpellé le planton déclara gravement que la punition tenait toujours, mais qu'il la changeait contre l'obligation pour le délinquant d'absorber un verre de l'excellent pinard.

Jamais croix de guerre ne furent plus joyeusement arrosées.



Remise de décorations par le général Joffre.

Pendant le dîner nous arrivent des instructions complémentaires pour la prise d'armes.

Les ordres et les instructions de notre lieutenant-colonel sont toujours d'une clarté et d'une précision remarquables. En la circonstance, selon son habitude, il a tout prévu, tout réglé, et nous n'avons plus qu'à assurer l'exécution, — chose facile, car nos hommes sont intelligents, débrouillards et pleins de bonne volonté.

Le lieutenant-colonel doit assister à la revue, à la tête d'un bataillon qui sera prélevé sur l'ensemble des bataillons du secteur. La tenue sera soignée. On défilera la tête haute, les rangs correctement alignés, les armes parallèles.

Et l'ordre ajoute : « Un quart supplémentaire de vin sera distribué dans l'unité qui défilera le mieux. »

Notre régiment reçoit une trentaine de citations diverses.

De nouveaux cris de joie accueillent la lecture de l'ordre. Une tempête de bravos salue le nom de chacun des braves qui reçoivent une récompense.

Les Allemands doivent nous entendre, et ils doivent penser que nous n'engendrons pas la mélancolie.

La nuit semble longue à tout le monde, et surtout aux heureux lauréats.

Enfin le jour paraît, et bientôt un rayon de soleil, timide et frais comme le sourire d'une jeune fille, fait scintiller les gouttelettes de rosée qui pendent à chaque brin d'herbe.

Allons, nous aurons beau temps.

Tout le monde est debout. C'est le branle-bas des grands jours. On rit, on crie, on s'interpelle; les gradés se fâchent, — ou du moins paraissent se fâcher, — pressent leurs hommes.

Parfois l'on entend des menaces terribles, qui, du reste, n'effrayent personne. Les cris, les jurons, les menaces sont comme l'accompagnement obligé de la cérémonie, qui sans eux perdrait totalement de son caractère et, disons-le, de son charme.

L'on est, du reste, rapidement prêt, et les compagnies quittent leur gîte l'une après l'autre pour se rendre à l'endroit indiqué pour le rassemblement, où l'on doit recevoir le grand chef.

Ces unités ont vraiment fière allure. Comment les hommes ont-ils fait pour être aussi propres? C'est un mystère. On dirait qu'ils sortent d'une caserne et se rendent, pour une revue ordinaire, sur la place ou le champ de manœuvres d'une ville de garnison.

Nous emportons de quoi déjeuner sur le terrain, et mon cuistot, qui a voulu se distinguer en une telle circonstance, a bourré de toutes sortes de bonnes choses la musette de mon « tampon ».

Cet animal de cuistot est débrouillard comme pas un, et je me demande parfois où il peut trouver ce qu'il nous sert.

Mais je me garde bien de l'interroger. Il est sans doute préférable de ne pas approfondir.

9 heures 30, tout le monde est en place.

9 heures 45, une sonnerie de clairon salue l'arrivée de deux automobiles, dont l'une porte un fanion cravaté.

« Garde à vous! Présentez armes! »

Un bruit sec, et les baïonnettes s'alignent sous l'azur, chacune accrochant un peu de soleil. Les hommes sont immobiles comme des statues. Le spectacle est vraiment impressionnant.

Le grand chef descend de son auto, serre la main du général de division et du général de brigade, qui lui présentent le régiment; puis, lentement, il passe devant le front des compagnies.

Une rue à Verdun.

Enfin, — minute émouvante, — il s'avance vers le drapeau qui s'incline, le décore et baise ses plis glorieux.

Nous sentons tous notre cœur battre de joie et d'orgueil. Cette croix, c'est notre récompense à tous; elle témoignera à travers les âges, — car un drapeau est immortel, — de la vaillance des soldats de la Champagne et de Verdun. Et plus tard, alors que nous n'y serons plus depuis longtemps, des générations de jeunes Français contempleront avec une émotion sainte cette petite croix qui rappellera de grandes choses, et que les anciens, les soldats de la Grande Guerre, auront payée de leur sang.

Cette guerre, alors, dans le recul du temps, apparaîtra comme une épopée fabuleuse, et la croix que, devant Saint-Mihiel, un général

attacha à notre drapeau sera considérée comme la plus pure, la plus sacrée des reliques.

Après le défilé, d'une simplicité grandiose, pendant lequel on entendait au loin gronder le canon, nous déjeunons sur l'herbe autour du terrain de la revue. Ensuite nous regagnons nos emplacements respectifs dans le secteur.

Les journées s'écoulent dans un calme délicieux. Nous trouvons même que l'ennemi nous laisse par trop tranquilles, et nous faisons des vœux pour le voir se ruer sur les positions défensives auxquelles nous continuons à travailler avec entrain.

Il serait bien reçu, je vous assure; mais il ne vient pas.

Le temps reste remarquablement beau. Un chaud soleil allonge sa caresse sur le flanc des coteaux, emplit de sa lumière radieuse des vallons fleuris, où courent des ruisselets qui semblent des coulées d'or en fusion.

Nous jouissons en pleine guerre, dans ce coin de campagne ravissant, d'un calme vraiment enchanteur.

Nos poilus prétendent que c'est trop beau pour durer.

Ils ont sans doute raison. En attendant, il faut profiter de notre bonheur présent; car, à la guerre, le lendemain n'est à personne.

Je ne savais pourquoi, mais, dans le calme dont nous jouissions, une sorte d'angoisse m'oppressait. J'aurais dû être heureux, et je ne l'étais pas. Il me semblait que notre superbe tranquillité devait attirer la foudre.

J'avais beau me morigéner, je ne parvenais pas à vaincre l'étrange impression, à chasser de mon cerveau les papillons noirs qui le hantaient.

Les camarades avaient fini par s'apercevoir de mon état d'esprit et me croyaient malade.

« Tu as le cafard! » faisaient-ils.

Et faute de pouvoir trouver une autre explication, je me disais : « Ils ont raison, je dois avoir le cafard. »

Hélas! mes impressions ne me trompaient pas. La foudre s'abattit sur moi pendant notre séjour dans l'éden de Saint-Mihiel.

Un matin, j'appris que ma pauvre vieille mère était morte presque subitement, tuée évidemment par l'inquiétude qui la rongeait à mon sujet.

Ce fut pour moi un coup terrible. Il m'était cruel de n'avoir pu adoucir ses derniers moments, de ne m'être pas trouvé là pour lui fermer les yeux.

Mon commandant de compagnie, sans m'en rien dire, demanda pour moi une permission, qui fut immédiatement accordée.

Je n'aurais pas pensé à solliciter cette permission, pourtant je l'acceptai avec reconnaissance. Il me sembla que cela me ferait du bien d'aller pleurer sur la tombe de ma mère.

Je partis donc, profondément touché et un peu réconforté par les témoignages de sympathie que me prodiguèrent mes chefs, mes camarades et aussi mes chers soldats.

Ce voyage au village natal fut pour moi un douloureux calvaire; aussi vis-je arriver sans peine la fin de ma permission.

Lorsque je repris ma place dans le rang, il était question de départ, et tous se désolaient à la pensée de quitter un secteur où nous avions coulé des jours heureux.

Pour moi, j'étais plutôt satisfait de ce départ et le souhaitais prochain. J'avais besoin de rentrer dans l'action pour oublier un peu mon chagrin.

Je n'eus pas à attendre longtemps. Quelques jours après mon retour, des plantons apportèrent des plis confidentiels et urgents, et les chefs de bataillon furent prévenus d'avoir à tenir leur troupe prête à partir au premier signal.

Où irons-nous? Chacun se pose la question, et nul n'y peut répondre.

Du côté de Verdun, le canon ne cesse de tonner violemment, rageusement.

Est-ce une réponse à la question que nous nous posons tous?

XXXVIII

RETOUR A VERDUN[1]

Les ordres sont devenus plus précis. On sait que l'on doit remonter vers le nord et que le mouvement aura lieu deux jours plus tard.

Le temps a changé brusquement. Une pluie fine, froide et pénétrante, tombe sans arrêt. Les sous-bois perdent beaucoup de leur charme. Les chemins deviennent boueux, gluants, difficiles; leurs ornières, où s'enfoncent et s'immobilisent les roues des lourdes cuisines, semblent se creuser davantage.

Le grand jour arrive. Branle-bas de départ, mais un branle-bas moins joyeux que celui de la revue.

Ce départ est un grand départ, et le temps ne contribue pas à l'égayer.

On patauge dans la boue. Des hommes se détachent d'eux-mêmes pour aller pousser à la roue les véhicules enlisés et soulager les malheureux chevaux. Avec l'aide des poilus, les véhicules sortent des ornières.

On passe devant le château de Thillombois, situé dans un grand parc planté d'ormes séculaires. Son propriétaire, qui servait comme officier de réserve dans un régiment de cavalerie, a été blessé dans

[1] Ce chapitre et le suivant ont été écrits à l'aide de courtes lettres du sergent Lefèvre et du récit fait par un de ses soldats, blessé et évacué. (N. D. L.)

un engagement du côté de la Somme et mourut des suites de ses blessures.

Les poilus se racontent cela et se disent qu'il est malheureux de mourir si jeune, quand on possède un si beau château.

Aujourd'hui, dans l'ombre des tranchées, toutes les classes sociales sont confondues pour la défense de la Patrie. Riches et pauvres, intel-

Verdun. — La cathédrale, vue de la porte Châtel.

lectuels et paysans, luttent côte à côte, accomplissant noblement et vaillamment leur devoir, soutenus par une même ardeur, enflammés par une même foi.

De Thillombois, le régiment file vers Souilly, afin d'éviter la vallée de la Meuse, et, après de dures étapes, atteint enfin Dugny.

La chaussée disparaît sous une boue liquide, qui coule dans un ruisseau traversant le village, et où vont boire quantité de chevaux et de mulets.

Pauvres bêtes! Quelle eau, ou, plus exactement, quel bourbier!

Le régiment passe, à Dugny et autour du village, la nuit et toute la journée du lendemain.

Au cours de la nuit, il est acheminé sur Verdun, où il reste pendant

cinq jours, attendant qu'on l'utilise pour la défense d'un secteur ou pour des contre-attaques en perspective.

Pendant la nuit, on l'envoie travailler, sur le front nord, à l'organisation de tranchées et de boyaux.

Ces nuits de travail sont terribles, plus terribles peut-être que des combats.

Le terrain à mettre en état est éloigné des cantonnements, et les obus y tombent sans arrêt. Comme le chemin qui y mène est très facilement repéré, le jour, par les avions et les ballons d'observation dits « saucisses », on doit se mettre en route à la tombée de la nuit et rentrer avant l'aube du lendemain. Les voyages d'aller et de retour sont interminables et horriblement fatigants.

L'unique route est tellement encombrée, qu'on ne peut l'utiliser. Il faut prendre des chemins défoncés, où de nombreux trous d'obus forment des mares de boue parfois assez profondes pour qu'on soit obligé d'en retirer, — dans quel état! — les hommes qui y tombent.

Naturellement on marche dans l'obscurité, les soldats se suivant de très près pour ne pas se perdre. Les gradés les guident de leur mieux, mais avec beaucoup de peine, car ils n'ont pour se diriger que de vagues points de repère, difficilement entrevus à la lueur des explosions.

Parfois les obus s'abattent à droite et à gauche de la file, très près, occasionnant, dans la nuit noire, un peu de désarroi. On grogne à voix basse, on maudit les Allemands, on se cherche, on s'appelle, et tout cela produit du retard.

Après plusieurs heures d'une marche pénible, on arrive, éreinté, sur le terrain de travail, et l'on se met à la besogne sous la mitraille.

Bien entendu, le rendement est faible; mais la fatigue des hommes est extrême.

Enfin l'on se remet en route pour Verdun, et le retour est semblable à l'aller.

Les hommes arrivent au gîte absolument couverts de boue, et l'on pourrait croire qu'ils ont pris plaisir à se rouler dans les marécages.

Ils ont hâte d'en finir avec une telle existence et réclament leur envoi en première ligne.

Au moins on verra les Allemands, on pourra leur sauter à la gorge, s'élancer à la baïonnette, « faire du bon travail, » disent les poilus.

On paye la tranquillité dont on a joui devant Saint-Mihiel, ce calme délicieux qui, évidemment, ne pouvait pas durer.

Les poilus n'ont pas oublié l'éden des Paroches; ils en parlent souvent en grattant la boue qui les enveloppe, et ils soupirent :

Verdun. — Sentinelle rue Beaurepaire.

« C'était trop beau! »

Assurément un tel calme ne pouvait durer toujours; mais il faut reconnaître que la transition est brusque.

« Le régiment prendra le service des tranchées le 26 avril. » La nouvelle circule instantanément dans le cantonnement.

« Ma foi, tant mieux! » disent les poilus.

Tout leur semble préférable à l'existence qu'ils mènent depuis leur retour à Verdun.

Le bataillon dont fait partie la compagnie de Lefèvre tiendra la première ligne au sud du fort de Douaumont.

Rapidement on se prépare. Chacun inspecte soigneusement son arme, la démonte, la graisse. Ces opérations, sur lesquelles on rechigne généralement en temps de paix, prennent, en la circonstance, une importance que tous comprennent; aussi les gradés n'ont nullement à intervenir. Eux-mêmes procèdent à la mise en état de leurs armes.

Chaque combattant a, pour son fusil, des soins aussi minutieux, — j'allais dire aussi tendres, et, ma foi! le mot serait à peine exagéré, — que ceux d'une mère pour son enfant.

On s'occupe aussi de l'alimentation; car l'expérience a démontré que les tirs de barrage rendent parfois le réapprovisionnement très difficile, sinon tout à fait impossible.

Comme les poilus sont très peu partisans d'un jeûne prolongé, ils emplissent musettes et sacs de tout ce qu'on veut bien leur donner. Bien entendu, l'on n'oublie pas la boisson : les bidons sont pleins jusqu'au goulot.

Le régiment quittera sans le moindre regret ses cantonnements de Verdun, où les hommes étaient trop serrés et, partant, mal à l'aise, et qui souvent recevaient des obus de gros calibre. Or il paraît préférable à tous de risquer l'écrasement en plein air que de courir la chance de périr sous des décombres.

Nul ne pourrait penser, en voyant ces hommes en train de fumer tranquillement leur pipe et s'efforçant de boucler un sac récalcitrant ou de fermer une musette trop pleine, qu'ils vont partir pour un enfer dont beaucoup ne sortiront pas.

Leur moral est vraiment admirable. Point de pose, point de forfanterie dans leur attitude. Aucun de ces accès d'une gaieté forcée qui, souvent, dans les moments de crise, servent à cacher le désarroi des âmes ou des cœurs. Ils sont eux-mêmes, c'est-à-dire de superbes soldats, calmes, conscients, réfléchis.

Casque en tête, le fusil sur l'épaule, l'outil de terrassement en bandoulière, le sac démesurément grossi, la musette rebondie, les vêtements pareils à des loques boueuses, les petits fantassins vont partir;

ils vont aller remplacer des camarades exténués pour former, devant l'ennemi, une barrière infranchissable.

Le mouvement s'opère dans la nuit du 26 au 27 avril. On ne peut se faire une idée exacte d'un tel défilé. Il faut l'avoir contemplé.

A l'aube, la compagnie du sergent Lefèvre tient l'étang de Vaux, qui se trouve dans le fameux « ravin de la Mort ». Lefèvre connaissait

Pendant la bataille. — Deux coureurs arrivent au poste de commandement du général.
(Cliché de l'*Illustration*.)

ce coin du vaste champ de bataille pour l'avoir vu vers la fin du mois de février.

Il le trouve changé. Il disait :

« La mort semble y avoir planté son fanion cravaté de deuil. »

On ne peut mieux faire comprendre en peu de mots l'horreur du lieu.

C'est un affreux charnier, un coin d'enfer que l'imagination de Dante n'aurait pas osé créer. Des scènes atroces ont dû se dérouler là.

Le sol est jonché de cadavres hachés, décomposés, dont la plupart furent déterrés par les obus. Çà et là, d'un trou d'obus, émergent une jambe, un bras, un buste privé de tête.

Les projectiles de tous calibres ont labouré le sol, nivelé les boyaux, écrasé les tranchées, creusé d'énormes trous au fond desquels ont été

projetés des débris humains de toutes sortes qu'enveloppe une boue gluante.

Et les obus tombent toujours, sans arrêt, bouleversant le sol, à tel point qu'en certains endroits la terre n'a plus aucune consistance, enterrant et déterrant tour à tour les cadavres, projetant partout des ossements, qui parfois blessent les vaillants, les héroïques soldats qui montent, à leur tour, la garde dans l'épouvantable charnier.

S'imagine-t-on ce qu'il faut d'énergie, de sang-froid, de courage, pour se maintenir sous un ouragan de fer et de feu qui ne cesse ni jour ni nuit, en présence de ces cadavres mutilés sur lesquels la mort paraît s'acharner encore, de ces débris affreux que les explosions transforment en de monstrueux projectiles?

Au milieu de l'effroyable tourmente, alors que le sol bouillonne, sous l'ouragan d'acier, comme une mer démontée, l'étang de Vaux étend, entre des rives bombardées, sa nappe tranquille où se reflète, renversé, un large coin du ciel et qui frissonne doucement sous le souffle d'une brise légère.

Étrange et impressionnant contraste!

Parfois, pourtant, un obus troue l'eau glauque où naît une tempête violente; mais la blessure se referme aussitôt, la tempête s'apaise rapidement, et l'eau retrouve son calme étrange.

Il est probable que des morts dorment au fond de l'étang tranquille; car il y eut là de terribles charges à la baïonnette, de glorieux corps à corps.

Il y en aura encore, sans doute.

En effet, un agent de liaison, — un coureur, — arrive sous les obus, risquant à chaque pas de disparaître dans une explosion, et remet au sergent Lefèvre une note du commandant de la compagnie.

Cette note, griffonnée au crayon sur un chiffon de papier froissé, dit simplement ceci :

« On doit s'attendre à une attaque violente. Il faut la repousser ou mourir sur place. »

Lefèvre fait part de cette note à ses caporaux, puis à ses poilus.

« Ah! ils vont venir, dit un des caporaux. Eh bien! tant mieux! On va préparer pour ces messieurs une réception dont on parlera certainement à Berlin. »

Les poilus font chorus.

« Bravo! on va voir les Boches! »

L'ennemi, qui leur envoie tant d'obus, va enfin se présenter en per-

Douaumont. — Aspect d'un coin du champ de bataille. Au fond, le glacis du fort.
(Cliché de l'*Illustration*.)

sonne, ou du moins en la personne d'un certain nombre de ses soldats.

On se dispose à leur faire payer cher les émissions de gaz lacrymogènes et asphyxiants, les jets de liquides enflammés et autres procédés diaboliques et répugnants qui révoltent nos poilus et les écœurent.

« Seront-ils nombreux? » demande un soldat.

S'ils seront nombreux! On l'espère bien. Plus il y en aura, mieux ça vaudra.

« Nombreux ou pas nombreux, fit le sergent Lefèvre, ils ne passeront pas ou ils passeront sur nos cadavres.

— Ils ne passeront pas, sergent! » s'écrièrent en chœur les soldats.

Ce jour-là, nombre de poilus aiguisèrent leur baïonnette sur des pierres.

Le lieutenant qui commmandait la compagnie vint faire un tour du côté de l'étang, indiqua les dispositions à prendre, fit placer les mitrailleuses aux bons endroits et adressa aux gradés et aux hommes d'utiles recommandations. Il connaissait parfaitement son monde.

« Surtout, mes amis, fit-il pour conclure, pas de folie. N'allez pas vous faire tuer inutilement; vous n'en avez pas le droit. La France a besoin de vous.

« Sergent Lefèvre, surveillez-moi de près ces gaillards-là, et n'hésitez pas à sévir contre ceux qui s'exposeront sans nécessité... Et il y en aura; ils sont incorrigibles. Quand ils aperçoivent le Boche, je crois, ma parole! qu'ils deviennent enragés. »

De tels reproches ne valent-ils pas les plus beaux éloges?

Jusqu'au soir, dans le fracas d'une canonnade dont la violence augmentait sans cesse, on entendit grincer sur des pierres l'acier des baïonnettes.

Un drame se préparait. De nouveaux cadavres allaient s'entasser autour de l'eau tranquille qui avait reflété tant d'horreurs déjà, qui avait absorbé tant de sang.

En aiguisant la baïonnette, en faisant fonctionner la culasse mobile, nos poilus riaient et plaisantaient.

Ces hommes, dont les exploits deviendront fabuleux, étaient grands comme le monde.

Lorsqu'il eut assuré la préparation du combat en perspective, le sergent Lefèvre, qu'assaillaient peut-être certains pressentiments, appela son cuisinier et lui dit :

« Cuistot, mon ami, si je suis tué, tu prendras mon argent et tu

t'en serviras pour offrir du pinard à la section; et si vous estimez que j'ai mérité cet honneur, vous boirez à ma santé. »

Et, comme le brave cuistot se récriait, il ajouta :

« Dame! tu sais, c'est un accident qui peut arriver à tout le monde, surtout ici... Si je tombe, j'aurai donné ma vie pour la France, et il n'y aura pas de quoi pleurer...

— Vous n'êtes pas gai, sergent.

— Tu te trompes, mon ami, je suis, au contraire, d'excellente humeur; seulement je prévois une affaire sérieuse. Comme tu le sais, il faut vaincre ou mourir. Nous repousserons les Boches, c'est certain; mais tout succès se paye, tu le sais par expérience, et je puis payer aussi bien qu'un autre. Alors je prends mes précautions... »

Ayant congédié le cuistot, il écrivit une longue lettre à son ancien capitaine et la confia, avec mission de l'expédier s'il lui arrivait malheur, à un homme du service sanitaire.

La canonnade devenait effroyable. Les explosions étaient si nombreuses, que leur bruit produisait une sorte de roulement. On eût pu croire que les artilleurs allemands étaient atteints de folie furieuse.

Lefèvre dit à ses camarades :

« Sûrement nous serons attaqués cette nuit. »

Le plus tôt, du reste, devait être le meilleur; car la compagnie éprouvait des pertes sensibles du fait de la terrible canonnade.

Les obus creusaient le sol, enterrant les vivants et déterrant les morts. Des colonnes de terre et de fumée, dans lesquelles on apercevait parfois un corps ou des débris humains, s'élevaient au point d'éclatement, faisant presque penser aux geysers d'Islande que montrent les gravures des livres pour enfants. On entendait des cris de douleur, des appels. On voyait, dans l'ombre naissante, passer les brancardiers héroïques. Les poumons fonctionnaient avec peine, on respirait de la fumée et de la terre.

Nos soldats bouillaient de colère et d'impatience. On entendait crier :

« Ils ne viendront donc pas, ces Boches! »

Les Allemands pouvaient compter sur une réception soignée.

XXXIX

LE COMBAT DE L'ÉTANG DE VAUX

Cette fois ils arrivaient, glissant dans l'ombre épaisse comme un peuple de fantômes. Les guetteurs les avaient signalés, et, du reste, l'oreille exercée de nos soldats percevait la rumeur confuse que produit toujours une troupe en marche, même lorsqu'on observe dans ses rangs le plus grand silence.

Le bombardement s'était calmé. Nos poilus se trouvaient à leur poste, prêts à bondir.

Soudain, la lueur rougeâtre d'une fusée semble soulever le voile de deuil qui enveloppe le champ de bataille. L'étang de Vaux prend l'apparence d'une énorme tache de sang.

On dirait que cette fusée a donné le signal de l'attaque.

Des coups de fusil crépitent sur la gauche, auxquels s'ajoute bientôt le tap tap énervant des mitrailleuses; puis de grands cris éclatent.

De l'étang de Vaux, l'on entend, mais on ne voit rien. L'ennemi ne s'est pas montré encore de ce côté.

Nos poilus trépignent d'impatience.

Lefèvre s'efforce de les calmer.

« Soyez tranquilles, votre tour viendra. Il y en aura pour tout le monde, et je vous promets que nous ferons de bonne besogne. »

Les soldats, qui le connaissent bien, savent tout ce que son calme cache d'énergie, et jamais il n'a été plus calme que cette nuit-là.

Le calme est une des premières qualités d'un chef; le sergent Lefèvre possède cette qualité.

A présent de nombreuses fusées éclairent le champ de carnage de leurs lueurs d'enfer. Le combat est engagé, on n'a plus rien à cacher.

Tout à coup, sur la gauche, Lefèvre aperçoit une troupe allemande qui se glisse derrière un talus, sans doute pour surprendre une de nos fractions.

Il la montre à ses hommes en disant :

« Voilà des gaillards qui, évidemment, ne se doutent pas que nous les voyons. C'est une bonne cible. Visez bien, prenez votre temps, et que chacun mette dans le mille. »

Les hommes rient silencieusement; puis, sans hâte, ils se partagent le gibier. Lefèvre s'est réservé l'officier, un grand gaillard qui dépasse de la tête tous ses soldats.

« Vous y êtes? demande le sergent à mi-voix.

— Oui.

— Alors, attention! Feu! »

Les fusils partent tous ensemble. On entend une seule décharge, assez semblable à la détonation d'un obusier de tranchée. Des cris éclatent devant le talus. Quelques Allemands se sauvent à toutes jambes en jetant leurs armes et paraissent fous de terreur, le reste a été fauché. Dans la lumière de cauchemar, on aperçoit des corps étendus. L'officier, reconnaissable à sa haute taille, a dû être bien touché, car il est tombé sur un de ses hommes et ne bouge pas.

« Un beau tableau! » fait Lefèvre en essuyant soigneusement son fusil.

Un caporal affirme que trois ou quatre seulement ont pu s'enfuir.

Le sergent félicite chaleureusement ses hommes.

« Pour un début de combat, dit-il, c'est un bon début. »

Le combat paraît prendre de l'ampleur. Les feux de mousqueterie sont de plus en plus nourris, et les mitrailleuses emplissent l'air de leur tac tac.

Le rugissement d'une violente canonnade enveloppe tous les bruits du combat; mais les obus ne tombent plus, ou presque plus, dans le secteur. Les Allemands doivent bombarder nos secondes positions et faire des tirs de barrage pour essayer d'arrêter les renforts que le commandement français jugera utile d'envoyer.

Les troupes engagées n'en ont pas besoin. Toutes sont d'excellentes

troupes, dont on connaît l'admirable ténacité et qui ont combattu un peu partout.

Les Allemands trouvent donc à qui parler.

Auprès de l'étang, les poilus du sergent Lefèvre deviennent enragés.

« Alors, disent-ils, tout le monde se battra excepté nous! »

L'ennemi, en effet, n'apparaît toujours pas de ce côté. Lefèvre les rassure, leur explique que les Allemands ne peuvent pas négliger un point aussi important que celui dont ils ont la garde. Néanmoins il a beau-

Fort de Vaux. — Un angle de l'ouvrage après le bombardement. (Cliché de l'*Illustration*.)

coup de peine à maintenir ses hommes, qui voudraient aller aider les camarades.

Décidément, le lieutenant avait raison : il fallait avoir l'œil sur des gaillards comme ceux-là.

Le sergent leur fit comprendre que l'on ne doit jamais, quoi qu'il puisse arriver et sous aucun prétexte, abandonner son poste sans en avoir reçu l'ordre formel.

« Vous comprenez bien, leur dit-il, que si nous nous absentions, ne fût-ce que cinq minutes, nous aurions des chances pour trouver, au retour, la place occupée par les Allemands.

« De plus, les unités en fractions actuellement engagées ne réclament pas de secours ; c'est donc qu'elles n'en ont pas besoin.

« Je vous répète, du reste, que l'occasion se présentera pour nous d'en découdre. »

L'artillerie tonne toujours. L'on entend le hurlement puissant des lourdes pièces allemandes et le rugissement rageur des nôtres.

Où cela donne-t-il? Certains, — les curieux, — voudraient le savoir. Les autres expriment fort justement l'avis que cette canonnade n'a nulle importance en ce qui les concerne, puisqu'ils ne reçoivent plus d'obus.

« Et puis, ajoute un poilu, les gens de l'arrière n'apprécieraient pas leur bonheur si, de temps à autre, ils ne recevaient pas quelques obus. »

Ce que le poilu nomme les gens de l'arrière, ce sont simplement les militaires qui se trouvent, non pas à l'arrière, mais *plus à l'arrière que lui,* et qui ne tiennent pas la tranchée.

Cela prouve que les mots ont une valeur très relative.

On aperçoit au loin les éclairs rapides qui s'échappent de la gueule des canons au moment où le coup part, et l'on dirait des feux follets.

Le sergent impose silence à ses poilus, et tous aussitôt s'aplatissent davantage contre le sol.

Le sergent a vu quelque chose, et ils ont vu en même temps que lui.

Des tranchées allemandes qui leur font face, les hommes sortent, rampant sur le parapet, dans l'espoir que leur mouvement passera inaperçu.

« Est-ce enfin pour nous? » se demandent les poilus.

Ils attendent le gibier, comme des chasseurs à l'affût, et l'attente leur paraît de plus en plus longue.

Quelques bordées de 75 disperseraient probablement les soldats qui se glissent hors de la tranchée allemande; mais, cette fois, nos vaillants poilus tiennent à faire la besogne eux-mêmes.

Ces artilleurs, il n'y en aurait que pour eux, si on les laissait faire!

Les Allemands ont franchi leur parapet sans être inquiétés, ce qui leur fait croire, sans doute, qu'il n'y a plus de Français devant eux. Ils hésitent alors sur la direction à suivre et, finalement, semblent se décider à marcher vers un mamelon derrière lequel une lutte sérieuse doit être engagée, car l'on entend une fusillade très vive et de grands cris.

Lefèvre sait que le restant de sa compagnie est accroché derrière ce mamelon, et plus d'une fois, comme ses hommes, il a eu l'envie de voler au secours des camarades.

Il n'y a plus à douter, la troupe allemande se dirige bien vers le mame-

Les fossés tragiques du fort de Vaux. (Cliché de l'*Illustration*.)

lon, et la situation peut devenir dangereuse pour les camarades, qui sont certainement fatigués et vont avoir à faire face à un ennemi nouveau qui n'a pas combattu encore.

Le parti de Lefèvre est pris : il faut sauver les camarades, ou, en tout cas, les soulager.

Il pourrait peut-être disperser la troupe à coups de fusil; mais ce n'est plus une patrouille comme tout à l'heure, et il n'a pas assez de fusils pour espérer la mettre hors de combat. Donc, rien à faire de cette façon; mais il y a mieux.

Rapidement, sur les indications de Lefèvre, les hommes se mettent à ramper dans la direction des tranchées allemandes. Ils vont, en somme, au-devant de l'ennemi, qu'on attaquera à la baïonnette. Ainsi en a décidé Lefèvre, à la grande joie de nos poilus. A tout prix il faut empêcher ces nouveaux assaillants de tomber sur le dos des camarades déjà engagés.

Lefèvre se rend compte que les camarades ont tenu bon devant la ruée allemande, car le combat ne se déplace pas; mais seraient-ils encore en état de supporter le choc de troupes fraîches?

Les Allemands marchent à peu près sans précautions, ne se doutant pas que nos héroïques poilus, dix fois moins nombreux qu'eux, sont venus se placer sur leur chemin, et, pareils à des tigres guettant une proie, attendent, pour bondir, un geste de leur sergent.

Lorsqu'ils arrivent à hauteur de l'étang, Lefèvre fait le geste qui doit déclencher la contre-attaque.

D'un seul élan, nos poilus tombent sur l'ennemi en poussant des rugissements féroces. On entend un grand cliquetis d'armes, des jurons, des cris de rage, des hurlements de douleur. Dans la lumière des fusées, qui à ce moment tire sur le vert, la scène est effrayante et grandiose.

Sous l'extraordinaire violence du choc, l'ennemi, surpris, a fléchi; mais il ne tarde pas à se ressaisir et réagit avec une très grande bravoure.

Nos soldats accomplissent des prodiges d'héroïsme dans un corps à corps terrible.

Enfin, malgré son incontestable valeur, la troupe allemande commence à reculer.

« Bravo! crie un caporal; ils sont déracinés! »

Le recul s'accentue bientôt, à la grande joie de nos poilus, qui ont vraiment fait, comme ils disent, « du beau travail. »

A ce moment, nos pertes sont encore légères.

Mais on se rapproche de la tranchée allemande, l'ennemi reculant tou-

jours sous la poussée des nôtres, devant leurs baïonnettes sanglantes, dont la plupart sont tordues.

Tout à coup une mitrailleuse ouvre le feu sur notre poignée de braves, et plusieurs d'entre eux s'abattent lourdement.

« En avant, les amis! » crie Lefèvre.

Il tombe à son tour. Ses hommes se précipitent et veulent le relever.

« Laissez-moi, dit-il, j'ai mon compte... En avant, mes amis! toujours en avant!... Vengez-moi! Vive la France! »

Devenus furieux, nos poilus foncent de nouveau sur la troupe allemande à la baïonnette en hurlant : « Vengeons-le! Vengeons-le! »

Cette fois, l'ennemi recule en désordre vers sa tranchée, espérant y trouver un abri sûr; mais nos soldats, ivres de fureur et de carnage, y pénètrent derrière eux et s'emparent de l'ouvrage.

La partie était gagnée. Non seulement, malgré leur formidable, leur monstrueuse préparation d'artillerie, les Allemands n'avaient pu passer, mais ils avaient dû reculer devant les baïonnettes de nos admirables soldats.

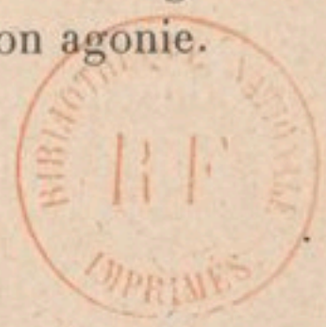
. . . . . .

Quelques heures après le combat, dès que le jour parut, les survivants de la demi-section que commandait Lefèvre, aidés par les brancardiers, se mirent à la recherche de leur sergent.

Hélas! toutes les recherches furent vaines.

Le pauvre Lefèvre avait disparu dans la tourmente, et ses compagnons d'armes n'eurent même pas la satisfaction de lui rendre les honneurs que méritaient sa noble conduite et sa belle vaillance.

Il était tombé tout près de l'étang. On supposa qu'il avait roulé dans l'eau tranquille au cours de son agonie.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LA TERRE PROMISE

I. — Devant la frontière. 9
II. — Le canon ! 18
III. — Le combat de la ferme de Lagrange. 24
IV. — Vic-sur-Seille. 30
V. — La bataille de Mohrange. 38

LA BARRIÈRE SACRÉE

VI. — A l'assaut de Crévic. 47
VII. — Les combats de la cote 316. 52
VIII. — Le chapitre des horreurs. 60

DES COTEAUX LORRAINS AUX PLAINES FLAMANDES

IX. — Adieu, Lorraine ! 69
X. — Les combats de la Somme. 75
XI. — La course à la mer. 82

LA BATAILLE DES FLANDRES

XII. — Un peu d'histoire. 91
XIII. — Vers la bataille. 97
XIV. — La bataille à Saint-Éloi. 103
XV. — La maison du Passeur. 111

LA BATAILLE EN ARTOIS

XVI. — Le champ de bataille. 115
XVII. — Neuville-Saint-Vaast. 120
XVIII. — Après la tempête. 139

DANS LES TRANCHÉES DE L'AISNE

(LA VIE ET LA GUERRE DE TRANCHÉES)

XIX. — En chemin de fer. 147
XX. — Vers le royaume des taupes. 151
XXI. — Confrécourt. 155
XXII. — Dans la tranchée. 159
XXIII. — Les travailleurs de la tranchée. 168
XXIV. — Vingré. 178
XXV. — Une attaque. 183

L'OFFENSIVE DE CHAMPAGNE

XXVI. — Avant l'attaque. 187
XXVII. — L'attaque. 198
XXVIII. — Parfois est pris qui croyait prendre. 213
XXIX. — Les braves gens. 220
XXX. — Entre deux tempêtes. 232

VERDUN

XXXI. — Dans la Meuse. 239
XXXII. — Sur nos positions. 244
XXXIII. — Préparation d'artillerie. 249
XXXIV. — Dans la bataille. 255
XXXV. — « Poilu ». 267
XXXVI. — Les convoyeurs de Verdun. 270
XXXVII. — Devant Saint-Mihiel. 275
XXXVIII. — Retour à Verdun. 296
XXXIX. — Le combat de l'étang de Vaux. 307

TABLE DES GRAVURES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

Général dans une tranchée en Champagne. 4
Régiment d'infanterie se rendant à la gare. 11
La revue des troupes avant le départ pour la frontière. 13
Patrouille de spahis. 19
Tirailleurs marocains. 21
Canon de 75 en plein tir. La pièce au moment du recul. 25
Départ d'un biplan français. 27
Guillaume II passant une revue. 33
En Alsace. — Tableau de Chaperon. (Phot. Vizzavona.). 35
Le kaiser, le kronprinz et le prince Oscar. 39
Auto anglaise détruite par les obus sur le plateau de Quennevières. 43
Triste retour. — Tableau d'Em. Samson. (Phot. Vizzavona.). 45
Patrouille de dragons français dans un village. 49
Obusier français de 270. 53
La toilette au bord du ruisseau. 57
Baccarat. 61
Les responsables. Le kaiser et son état-major. A ses pieds, le kronprinz. 63
Bois bouleversé par les lance-bombes. 67
Le glorieux drapeau du 66e. — Tableau de Samson. (Phot. Vizzavona.). 71
Village de Cappy. 77
Cappy. — Ruines du château. 79
Régiment d'infanterie en repos. 85
Tir d'une mitrailleuse contre les avions allemands. 89
Maison bombardée à Nieuport. 93
Église de Nieuport. 95
Ypres. — Église Saint-Martin. 99
Peloton belge tirant sur un détachement d'artillerie allemande. 101
L'église de Saint-Éloi. 105
Revue passée par le général Joffre. 107
Maison d'un espion allemand détruite par nos troupes à la Panne. 113
Charge à la baïonnette à Neuville-Saint-Vaast. 116
La cathédrale d'Arras après le bombardement. 117
Carency. — La rue centrale. 123
La Targette. Vue générale. — A gauche, ambulance du front. 125
Défense de la Targette. 129
Ablain-Saint-Nazaire. — L'église. 131
Ablain-Saint-Nazaire. — Ruines du presbytère. 135
Souchez. — Entrée de la ville, derrière les arbres du parc de Carleul. Au fond, la cote 119. 141
Les alpins dans le cimetière de Souchez. — Tableau de E. Samson. (Phot. Vizzavona.) 143
Cavernes du Soissonnais. 149

Cavernes du Soissonnais. 153
Hauteurs et ferme de Confrécourt. 157
Confection d'un piège à rats.. 161
Une batterie de crapouillots dans la tranchée. 163
Guetteur dans une tranchée de première ligne. 165
Lancement de torpille aérienne.. 171
Fusil lance-fusée éclairante. 173
Tranchées-abris. 175
Toilette dans la tranchée. 179
Travaux d'approche pour l'attaque d'une tranchée ennemie. 185
Souain. — Ruines du moulin. 189
Distribution de la soupe autour des cuisines roulantes. 193
Embarquement de blessés dans une voiture d'ambulance automobile. 195
L'offensive de Champagne. — Tranchées allemandes bouleversées par le feu de l'artillerie.. 199
L'offensive de Champagne. — Batterie allemande abandonnée.. 201
Tranchées allemandes bouleversées par le feu de l'artillerie. 205
Le général de Villaret félicite les chasseurs. 207
Construction d'un abri blindé. 217
Transport de blessé sur un brancard. 225
Prisonniers allemands se rendant à l'arrière. 229
Transport de troupes par autobus. 241
Verdun. — Bords de la Meuse.. 245
Pièce de gros calibre en action. 251
Fort de Vaux. 261
Ferme de Vaux-Marie. 265
Convoi d'autos-canons de 155. 273
Fort de Troyon. (Cliché de l'*Illustration.*). 277
Une pièce de gros calibre maquillée pour échapper à l'observation de l'ennemi. . . . 279
Le général devant sa cagna. 281
Un régiment, musique en tête, change de secteur. 285
La soupe dans une tranchée de première ligne.. 289
Remise de décorations par le général Joffre. 291
Une rue à Verdun. 293
Verdun. — La cathédrale, vue de la porte Châtel. 297
Verdun. — Sentinelle rue Beaurepaire. 299
Pendant la bataille. — Deux coureurs arrivent au poste de commandement du général. (Cliché de l'*Illustration.*).. 301
Douaumont. — Aspect d'un coin du champ de bataille. Au fond, le glacis du fort. . 303
Fort de Vaux. — Un angle de l'ouvrage après le bombardement. (Cliché de l'*Illustration.*). 309
Les fossés tragiques du fort de Vaux. (Cliché de l'*Illustration.*) 311

37571. — TOURS, IMPR. MAME.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

FORMAT PETIT IN-FOLIO — 2e SÉRIE

Anne-Marie la Providence, Épisode des guerres du premier Empire, par Daniel LAUMONIER.

Carnet de Campagne du sergent Lefèvre (LE), par Jules MAZÉ.

Château de la Vieillesse (LE), par Guy CHANTEPLEURE.

Défense de Paris (LA), (Armées du Nord, des Vosges et de l'Est; Siège de Paris), par Jules MAZÉ.

Derniers Coups de feu (LES), (l'Armée de la Loire), par Jules MAZÉ.

Étapes héroïques (LES), par Jules MAZÉ.

Femme dans l'Ancien Testament (LA), par M. le chanoine BOISSONNOT.

Fiancée de Brumaire (LA), par Jean DRAULT.

Filleule de Du Guesclin (LA), par Pierre MAËL.

Histoire des Zouaves pontificaux, par H. M. DE MATHUISIEULX.

Maréchaux de Napoléon (LES), par Gérard DE BEAUREGARD.

Petit Ange, par Pierre MAËL.

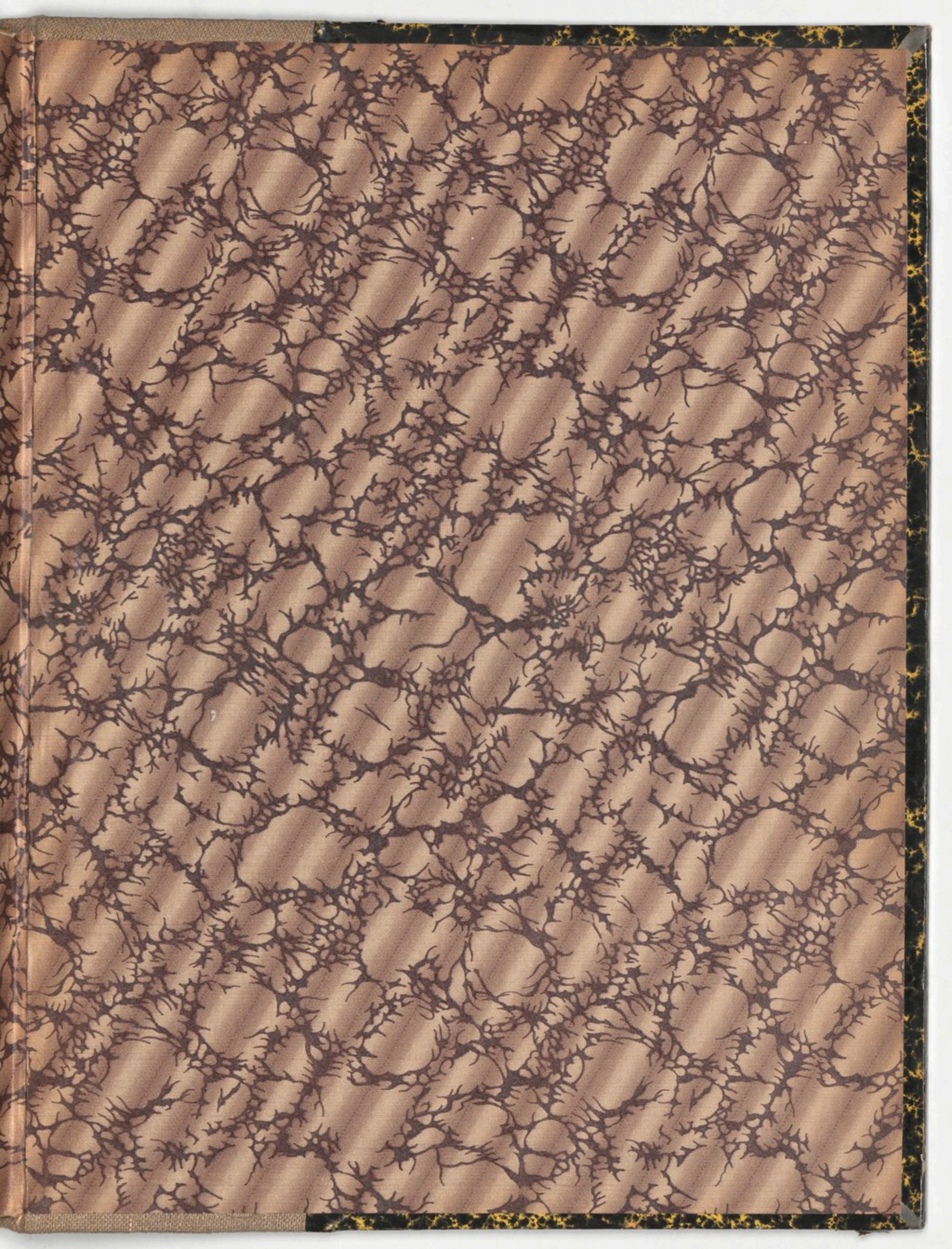
Roche-qui-tue (LA), par Pierre MAËL.

Secret du Livre d'heures (LE), par Charles DODEMAN.

Sur les chemins de Compostelle, par Camille DAUX.

Terre sanglante (LA), par Jules MAZÉ.

TOURS. — IMPRIMERIE MAME



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02864949 0